

TRUAND

## Ouvrages de Thierry Colombié

### DOCUMENT

*La Mort du juge Michel*  
*Contre-enquête sur l'assassinat d'un incorruptible*  
Éditions de La Martinière, 2014

*Les Héritiers du Milieu*  
*Au cœur du grand banditisme*  
*De la Corse à Paris*  
Éditions de La Martinière, 2013

*Stars et truands*  
*Showbiz. Connection*  
Fayard, 2013

*La French Connection*  
*Les Entreprises criminelles en France*  
Non Lieu, coll. « OGC », 2012

*Beaux voyous*  
Fayard, 2007

*Technomades*  
*La Piste électronique*  
Stock, 2001

*Drogue et Techno*  
*Les Trafiquants de rave*  
(avec Nacer Lalam et Michel Schiray)  
Stock, 2000

*(Suite en fin d'ouvrage)*

MILOU  
avec Thierry Colombié

TRUAND



© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2015  
ISBN 978-2-221-15777-0

*À mes morts, parents et amis proches*



« J'ai vécu au sein du Milieu corso-marseillais. Le récit de ce long parcours, pour le moins chaotique, n'a pour vocation que de relater des faits, rien que des faits. Les affaires, les trahisons, la prison, la famille, les amis, les ennemis, les règlements de comptes, la solidarité, fontaine et pénurie d'argent, un milieu de l'après-guerre qui se dilue dans une société qui ne voit rien venir... ou presque. C'était quoi la truanderie des années 1960, 1970 ? Qu'est-elle devenue ? Je laisse au lecteur le soin de se faire sa propre opinion. »

Milou, 14 juillet 2015





## I

### L'école de la rue

Je suis né le 15 août 1943, dans le quartier de la Belle-de-Mai, au moment où les Alliés débarquent en Sicile avec le soutien clandestin de Lucky Luciano<sup>1</sup>, associé dans le trafic de cigarettes avec mes oncles.

Je me souviens précisément d'un appartement sordide, des matelas posés à même le sol, des rats circulant dans trois pièces minuscules et entre les étages. Le ruisseau, la vase, la misère, voilà d'où je viens. J'aurais dû voir le jour à Bastia, en Corse, mais Cécile, ma mère, fut obligée de se rendre sur le continent pour soigner ma grand-mère. Pur Corso-Marseillais, je ne pouvais pas mieux tomber...

Thierry Colombié<sup>2</sup> : D'origine espagnole et communiste, Jean Diaz épouse avant la Seconde Guerre mondiale Cécile Bartoli, une Corse originaire d'un village proche de Bastia. Cécile compte une sœur, Jeanne, dite la Rouquine, et cinq frères, tous engagés dans le trafic, la pègre et la Résistance. Six adultes qui vont bercer l'enfance de celui que l'on va très vite appeler Milou, surnom habituel d'Émile dans le sud de la France.

Milou : Après avoir fait combattu en Espagne aux côtés des Républicains, mon père Jean, maçon de son métier, participe à la

---

1. L'un des plus célèbres gangsters américains.

2. Thierry Colombié, coauteur du livre et spécialiste du grand banditisme, interviendra ponctuellement au fil du livre pour préciser, confirmer ou éclairer le récit de Milou.

construction de la maison d'arrêt des Baumettes qui doit remplacer les trois autres prisons marseillaises, vétustes et insalubres. Rapidement, il prend ses responsabilités lorsque les Allemands envahissent la zone libre, s'installent à Marseille et, surtout, utilisent le mur des fusillés, un fronton des Baumettes qu'il avait lui-même construit : aidés par la police française et la pénitenciaire – on ne l'oubliera jamais –, les Allemands y alignaient une douzaine de prisonniers : ils en fumaient deux ou trois, au hasard, ramenaient les autres pour mieux les « cuisiner », les torturer, et les assassiner plus tard. Insupportable pour mon père et ma mère qui décident de rejoindre le maquis.

La guerre, la Résistance, les Américains, le marché noir, les trafics maritimes, des parents communistes, anarchistes, autant dire un destin tout tracé pour devenir un apache<sup>1</sup>, d'autant que ma mère décède, en 1946, des suites de tortures infligées par les miliciens. Mon père en mourra de chagrin, épuisé par de graves blessures et des années éprouvantes passées au maquis.

Je suis surtout né trois mois après un épisode qui va faire la gloire de mon oncle Pierre, bien malgré lui, et dont on parle encore aujourd'hui lors de fêtes familiales à Marseille et en Corse.

En mai 1943, un bateau, le *Général Bonaparte*, est torpillé par un sous-marin allemand au large de Nice, probablement parce que c'est la première fois qu'un bateau de croisière quitte la Corse pour le continent. Le bateau coule, les canots de sauvetage sont lancés à la mer, affolement général, tout le monde saute dans la Méditerranée. Âgé d'une vingtaine d'années, Pierre est à bord : comme c'est un excellent nageur – petit, il s'amusait à sauter du haut des mats dans le vieux port de Bastia –, il réussit à récupérer des gens qui avaient sauté à l'eau et à les pousser dans les canots. Il sauve neuf personnes dont, et ce n'est pas une légende, Mémé Guérini<sup>2</sup> qui, à l'époque, est déjà un homme

---

1. Terme utilisé vers 1900 à Paris pour désigner un petit voleur, un individu en lutte contre l'ordre établi.

2. Barthélemy Guérini, dit Mémé, l'un des plus célèbres gangsters de Marseille. Originaire de Calenzana (Corse), il forme un redoutable tandem avec son frère aîné Antoine Guérini.

## *L'école de la rue*

important du Milieu, assigné à résidence en Corse par la police française et qui revenait probablement en douce à Marseille. Je vais rapidement apprendre, surtout de ma tante Jeanne et de mes cinq oncles corses, que l'une des principales armes des apaches, voleurs, truands et autres voyous du Milieu, c'est la mémoire. Rien noter, tout enregistrer.

Côté panorama familial, c'est simple. Du côté de mon père, les Diaz, pas de voyous, juste des communistes, des rêveurs. Du côté de ma mère, les Bartoli, cinq frères et deux sœurs, voyous dans l'âme, téméraires, au fait de toutes les histoires de charclades<sup>1</sup> du Milieu. Mes oncles ? Deux bruns et trois rouquins, les premiers aventuriers et trafiquants, les autres braqueurs et va-t-en guerre, le calibre toujours à portée de main ; tous anarchistes et animés d'une haine envers la police française qui a collaboré avec les nazis et organisé des rafles dans les quartiers misérables de la ville.

De leur vivant – seul Martin étant toujours sur pied à l'heure où je vous parle –, ils n'ont jamais pardonné à aucun condé, même à ceux qui deviendront policiers plus tard, d'avoir commis le sacrilège d'envoyer femmes et enfants à l'abattoir. Ce sentiment anti-police, c'est un virus que j'ai contracté à ma naissance et qui ne m'a jamais quitté. Évidemment, il y aura des exceptions, mais je me garderais bien de leur toucher la main ; dans le cas contraire, si j'y suis obligé, je me ferais un malin plaisir de leur envoyer tordu<sup>2</sup>, d'obtenir des informations confidentielles pour ma sécurité ou celle de mes amis et de passer rapidement mon chemin.

Par exemple, un matin, on se fait faucher des objets dans notre appartement, le voleur avait su que nous mettions la clé sur la fenêtre. Mes oncles retrouvent le mec à Saint-Moron, un quartier situé près de la Belle-de-Mai, et l'attachent à une chaise. Toussaint lui dit :

« Tu vas nous dire qui t'a donné la cache de la clé.

---

1. De charcler ou chacler : tuer, assassiner.

2. Expression souvent utilisée par les truands : envoyer son ennemi sur une fausse piste.

## *Truand*

— Moi, je parle pas aux condés, pas même à vous. À personne. Je sais que vous allez me tuer, vous êtes une famille d'assassins, allez-y, tuez-moi, je m'en fous. »

Connaissant notre réputation, le voleur sait que mes oncles peuvent le couper en morceaux et l'envoyer aux poissons. Tous-saint demande alors à ses frères de le détacher, et dit d'une voix calme et sincère :

« Maintenant que l'on se connaît mieux, et que tu t'es comporté en homme, tu peux considérer cette famille comme amie. Si t'es en cavale, tu peux venir dormir ici. »

Cela peut paraître surréaliste mais c'était le climat de l'époque. Aujourd'hui, si un mec vole un voyou, on l'attache à la chaise, on prend la scie, le marteau... Je ne dis pas que tous les truands se comportaient comme mes oncles, mais c'était en tout cas leur philosophie, celle que leur avaient enseignée les anciens en Corse. C'est d'autant plus incroyable que mes oncles avaient une sainte horreur des voleurs, ceux bien entendu qui volaient les pauvres, les collègues, ou chapardaient trois fois rien. Ce sont des braqueurs, des trafiquants, des racketteurs qui s'attaquent aux riches, aux commerçants, à tous ceux qui profitent des misérables. Voler, c'est infâme, laid, et se faire arrêter pour avoir pris un carton d'alcool, un paquet de cigarettes, c'est la honte assurée. Je vais vite l'apprendre : quand on prend, on ramasse tout !

## *La Belle-de-Mai*

Les décès successifs de ma mère et de mon père ont accentué l'hostilité de ma famille envers la police et les collabos, d'autant plus que je vais grandir dans le quartier de la Belle-de-Mai, tenu par les apaches, dans lequel les condés entraient sur la pointe des pieds. C'est d'ailleurs l'un de mes premiers grands souvenirs : entendre les guetteurs, placés à l'entrée de la rue, qui crient : « La police ! », courir, à trois ou quatre ans, et crier à mon tour : « La police ! Les condés ! », pendant que les grands balancent des pierres sur les flics pour les ralentir, ce qui permettait de cacher les armes ou la fausse monnaie, de les planquer notamment sous de faux-planchers, ou de préparer la cavale de ceux qui étaient recherchés.

## *L'école de la rue*

De mon père, j'ai gardé un souvenir impérissable. Après la guerre, toujours communiste, contre le grand capital, il achetait le journal *Rouge Midi*, et me donnait un paquet à vendre dans la rue ; le problème, c'est qu'il rachetait, de sa poche, les invendus de la journée pour ne pas ramener un seul journal au Parti. Voilà comment la morale peut tondre un honnête homme...

À la Belle-de-Mai, nous étions uniquement voyous ou communistes, unis contre le fascisme, encore plus solidaires lorsque les Allemands, aidés par les policiers français, ont raflé des milliers de personnes et les ont envoyés en camps de concentration, encore plus remontés contre de nombreux truands du quartier du Panier, des fidèles de Simon Sabiani<sup>1</sup>. Pour preuve, lorsque les Allemands ont voulu détruire les quartiers rebelles, Sabiani a demandé qu'on épargne le Panier, le bastion des collaborateurs. Encore aujourd'hui, il ne fait pas bon dire que l'on habite le Panier, surtout chez les voyous, car ils ont honte. Il ne faut jamais oublier que Marseille, d'autant plus à cette époque où les quartiers nord n'existaient pas, repose sur un regroupement de villages, Saint-Gabriel, le Merlan, Samatan, les Catalans, Endoume, le Roucas-Blanc... Tous anti-policiers.

J'ai surtout grandi avec l'image d'une mère qui était la bonté incarnée, une sainte femme. De son vivant, Cécile donnait à manger à toute la rue, défendait ses frères envers et contre tous. Elle s'est sacrifiée pour sa famille. Après la mort de son père, gazé comme tout le bataillon des Corses dans les Dardanelles, en Turquie, elle est venue sur le continent, à Marseille, pour soigner sa mère qui avait contracté la gangrène et qui en est morte.

Ironie de l'histoire, la Turquie est un pays où je vais aller faire de grosses<sup>2</sup> affaires dès les années 1960. Mon grand-père maternel était un pêcheur, mais comme il ne voulait pas se fatiguer, il volait les autres, les plus riches, leur prenait par exemple des langoustes

---

1. Homme politique, premier adjoint au maire de Marseille, communiste devenu fasciste après avoir rejoint le Parti populaire français (PPF) de Jacques Doriot et collaboré avec les nazis.

2. Adjectif souvent utilisé, soulignant à la fois la dangerosité, le profit et la pérennité d'un trafic, ici, de drogue.

## *Truand*

dans leurs filets, et leur assénait en pleine figure : « Je ne te vole pas, je te rackette, tes langoustes sont mes langoustes ! » Personne ne bronchait.

Installé sur le port de Bastia il avait, à sa façon, mis le pied à l'étrier à ses sept enfants, les deux filles compris, à commencer par son fils aîné. Dès l'âge de quinze ans, Toussaint a commencé à naviguer sur les bateaux qui reliaient Marseille aux grands ports des colonies, et de navigateur, en bon Corse qui se respecte, il est devenu naturellement trafiquant. À l'époque, tout se trafiquait et c'était d'autant plus facile qu'il y avait de nombreux Corses installés à Saïgon, à Madagascar ou en Afrique.

Un entourage déterminant dans la vie de truand que je vais mener pendant plus de cinquante ans. Ainsi, lorsqu'on naît dans le ruisseau, surtout après la guerre, il est très difficile d'en sortir même lorsqu'on a, comme moi, des facilités à l'école. Sans oublier que nous vivons en communauté, tous ensemble, dans un taudis, ma mère étant régulièrement embarquée par les darlans<sup>1</sup>.

Pourquoi ? Pendant la guerre, les condés voulaient la faire parler, qu'elle balance les vols et trafics de ses frères, et ce qu'elle savait de la Résistance. Ma mère protège ses frères de la police, réalise des allers et retours entre la Belle-de-Mai et le maquis, son rôle étant de faire passer des messages et d'approvisionner les résistants du Vercors, parmi lesquels lutte mon père, auparavant à Vaison-la-Romaine, et Martin, l'un de ses frères, qui avait déjà pris le maquis en Corse, tué des soldats allemands et préparé l'invasion des Alliés.

Après la libération de Marseille, lorsque les Alliés se sont installés dans la région, sur le port reconstruit par des milliers de prisonniers, Cécile n'a pas eu d'autres choix que d'aider ses frères à voler les camps américains, un sport quotidien pour de nombreux Marseillais. Elle a souvent été emmenée au poste, mais comme elle ne bavait pas elle a toujours pris des coups. Jusqu'au jour où les condés l'ont torturée, comme du temps de la guerre, dans une baignoire : elle est morte quinze jours plus tard après avoir craché tout son sang.

---

1. Policiers.

## *L'école de la rue*

Mes oncles n'ont jamais pardonné le sale travail des condés, d'où cette haine viscérale qui les incitera à devenir encore plus actifs. Après-guerre, ils ne sont pas encore considérés comme des hommes de poids<sup>1</sup>, à la fois commerçants et spéculateurs. Hormis Toussaint, ils n'ont pas profité de la guerre pour devenir des durs, comme certains mecs du Milieu ayant joué double jeu, d'une main la collaboration, de l'autre la Résistance. Des bourgeois qui vont se faire bousculer par une nouvelle génération, la nôtre, les uns venant du ruisseau, forts de leur expérience à Tanger, Saïgon ou Dakar, ou tout simplement en France, les autres se servant de leur instruction, en comptabilité par exemple, pour inventer d'autres trafics et autres carambouilles<sup>2</sup> et faire encore plus d'argent.

C'est là qu'intervient l'éternel cercle vicieux qui va s'accélérer après la guerre ; il faut toujours avoir en tête que les hommes de poids, ceux que les caves – les journalistes et les gens normaux – désignent comme les « parrains », d'une façon ou d'une autre, directement ou indirectement, marchent avec les grands condés, lesquels mettent la pression sur leurs hommes pour traquer les voleurs, braqueurs et autres trafiquants modestes, condamnés à batailler pour survivre, et donc, inévitablement, à finir en prison pour la plus grande joie du ministère de l'Intérieur et de la pénitencier. La boucle est ainsi bouclée, à la différence près que les flics sont considérés comme le Diable en personne, alors que nous, les voyous ordinaires, nous sommes perçus comme des braves, ceux qui résistent à l'ordre établi autour d'une bande de très grands malfaiteurs, constituée de « parrains », d'hommes politiques et de hauts fonctionnaires, magistrats compris.

---

1. Terme désignant un puissant individu du grand banditisme, allié à des policiers de haut rang et à des hommes politiques. Un truand parle d'un « homme de poids », jamais d'un « parrain ».

2. Escroqueries, carrousel à la TVA.

*Mes tontons flingueurs*

Toussaint, c'est l'aîné, brun, trafiquant mais pas voyou-trafiquant : il ne savait pas tenir un calibre et n'était pas intéressé par les histoires de guerre et de règlements de comptes, ce qui lui vaudra quelques années plus tard lors de la guerre du *Combinatie*<sup>1</sup> des reproches de ses frères rouquins. Lassé de se faire soutirer des sous, surtout par sa sœur Jeanne, il ne parlait jamais de ses affaires : il partait tous les trois mois, revenait plein aux as, en donnait un peu et surtout flambait le reste. Pour faire cinquante mètres, il prenait le taxi, donnait un bâton<sup>2</sup> à dix ou quinze filles, des entraîneuses, juste pour les voir nues, leur toucher les seins, champagne pour tout le monde ! Il jetait l'argent par la fenêtre car il était devenu un important trafiquant, ce que l'on apprendra bien plus tard. Comme il était malin, inventif, d'autres trafiquants se sont servis de ses compétences, à commencer par Marcel Francisci ou Jean-Baptiste Andréani, pour le trafic d'opium, d'or et de piastres entre l'Indochine et la France, l'opium étant refourgué dans les fumeries, la piastre revendue vingt ou trente pour cent plus chère à Paris.

Pierre, le deuxième, brun lui aussi, était un brave homme admiré par ma mère, le seul qui faisait trembler toute la famille. Mon oncle était peu causant, et il ne faisait souffrir personne dans le sens où il ne ramenait jamais les gendarmes à la maison. Il donnait de l'argent à ma mère et, fier, ne demandait jamais rien en retour. Il avait sauvé Mémé Guérini de la noyade mais il ne s'est jamais servi de cet acte de courage pour profiter des largesses du Corse. Mémé en a toujours été vexé, n'ayant jamais pu lui donner le change. Il disait souvent à Pierre, avant que mon oncle meure à l'âge de vingt-sept ans, d'une méningite : « Je te donne mon amitié et tu n'en veux pas ? » Ce à quoi mon oncle répondait : « Je

---

1. Série de règlements de comptes, à la suite du vol en 1952 de caisses de cartouches de cigarettes sur le *Combinatie*, un bateau hollandais naviguant sur la Méditerranée.

2. Un million d'anciens francs, de centimes, ou 10 000 nouveaux francs.



t'ai sauvé la vie, c'est vrai, mais celle de neuf autres personnes aussi. » Sauver une vie ou dix, celle d'un homme du Milieu ou d'un cave, c'est du pareil au même. « Une vie, c'est une vie, c'est l'essentiel. »

Nous apprendrons plus tard que la famille Guérini<sup>1</sup>, discrètement, a payé l'enterrement de Pierre même si Jeanne, ma tante, qui n'arrêtait pas d'insulter ceux qui étaient riches, leur reprochait de ne pas être assez généreux. Elle voulait surtout les emboucaner, les faire cracher au bassinet. Elle pouvait se le permettre, car elle savait que Mémé ne bougerait pas une oreille, d'une part parce que Pierre lui avait sauvé la vie, d'autre part, parce qu'il savait que s'il touchait à un cheveu de ma tante, Guérini ou pas Guérini, une guerre pouvait se déclencher et que par ricochets, en raison des alliances et des mariages<sup>2</sup>, Antoine et Mémé auraient du souci à se faire.

En outre, mes oncles reprochaient aux Guérini de toucher la main aux politiques et aux condés, leurs pires ennemis, et de les prendre pour des bergers, eux qui se gardaient bien de se pavaner dans tout Marseille, le manteau à poil de chameau à cinq bâtons<sup>3</sup>, les souliers pointus, les costards taillés sur mesure, les belles voitures... Pas le style de ma famille. On se respectait mais, à vrai dire, on ne les portait pas dans notre cœur.

Un exemple ? Quelques années plus tard, j'accompagne mon cousin Petru au Versailles, un des cabarets des Guérini, qui doit faire passer une commission<sup>4</sup> en prison à la famille. Petru entre le premier et aperçoit Antoine Guérini, le chef de clan, en compagnie d'un condé qui avait massacré mon cousin en garde à vue. Il s'approche d'Antoine et lui dit :

« Le respect nous commande à tous les deux de privilégier notre entretien et de faire attendre le fonctionnaire gaulois. Dans le cas contraire, c'est toi qui passeras me voir ultérieurement.

---

1. La fratrie Guérini est composée de six frères et deux sœurs, dont les plus célèbres sont Antoine, l'aîné, et Barthélemy, dit Mémé.

2. Association entre des individus ou des familles au sein du Milieu.

3. Cinq millions d'anciens francs, 50 000 francs, soit 100 000 euros en 2015.

4. Une information.

— Petru, calme-toi et dis-moi ce qui t'amène, rétorque Mémé en corse pour calmer le jeu.

— Je ne reste pas longtemps, Mémé, je venais juste te faire une commission. C'était de mon devoir de t'avertir en compatriote. Ciao, la bise à tes proches.

— Un soir où tu seras moins énervé, viens te boire une bouteille au Mayfair. Merci d'être passé et transmets mes amitiés à ta famille. »

Si Mémé invite Petru au cabaret situé dans le quartier de l'Opéra, c'est pour éviter de parler devant le policier, mais surtout pour se faire un devoir d'honorer celui qui lui porte une information importante. Dans un endroit où règne la paix, au milieu des gens honorables de la bonne société marseillaise.

Le troisième tonton, c'est Laurent, le premier rouquin de la lignée. Un vrai dur n'ayant peur de rien ni de personne, qui aidera plus tard aux Baumettes<sup>1</sup> Elliot Forrest, l'Américain qui était associé aux Corses, à Jo Renucci<sup>2</sup> et à nos amis, représentant de Lucky Luciano dans la contrebande de cigarettes. Il n'y a pas de fumée sans feu. Mes oncles n'avaient pas d'intérêts directs dans l'affaire du *Combinatie*, mais le lien a été noué via le mari de Jeanne, frère de lait de Jean Colonna<sup>3</sup>, donc affilié et solidaire de la plus grosse famille du sud de la Corse sur le plan mafieux et politique bien entendu, l'un n'allant jamais sans l'autre...

Pour être plus précis, voilà ce qui se passe après-guerre. Luciano rencontre Jo Renucci à Tanger, au Maroc, et offre comme associé l'Américain Elliott Forrest aux Corses, les Colonna, Francisci, Venturi<sup>4</sup> et autres. Dans cette affaire, il y a des personnalités trop fortes ; la première, c'est Jean Colonna, un personnage orgueilleux, violent, très violent, il se disait qu'il était impossible de discuter avec lui, le contraire d'un mafieux ; autre personnalité,

---

1. La prison des Baumettes, à Marseille.

2. Homme de poids du Milieu corso-marseillais, trafiquant international.

3. Dit « Jean-Jean », le patriarche de la famille corse.

4. Trafiquants et homme de poids du Milieu français, reconnus comme tels à l'étranger.

## *L'école de la rue*

Marcel Francisci, malin, violent lui aussi, résistant, ayant fumé beaucoup d'Allemands lors de la libération de Paris et vainqueur de la guerre des cercles contre Ange Salicetti dans les années 1950 ; et mon oncle Laurent Bartoli qui ne cherchait jamais d'explications : pour lui, une seule loi, celle du calibre. Il disait toujours : « On discute pour quoi, là ? Allez, celui-là, on va le tuer, on en parle plus. »

J'ai grandi à l'ombre de la mort, de la justice expéditive : près d'un tel qui allait mourir, au côté d'un autre qui était mort, deux balles dans la poitrine, une dans la tête – pas trop près pour que la cervelle n'explose pas –, ou torturé jusqu'à son dernier souffle. Des hommes qui, avant la guerre du *Combinatie*, passaient à la maison et parlaient de leurs affaires sans aucune retenue.

La guerre s'est déclenchée suite au vol des caisses de cigarettes en 1952 avec d'un côté les amis d'Antoine « Planche » Paolini<sup>1</sup>, de l'autre les frères Colonna, Francisci, Venturi, soixante mecs contre soixante mecs, le même sens de l'excès, le même art de la ruse et de la guerre. Notre famille, les Bartoli, elle, s'est rangée du côté des Colonna en raison de notre proximité familiale et d'intérêts convergents. Une guerre qui se terminera trente ans plus tard, ce qui en fait la plus longue de l'histoire du Milieu, avec l'assassinat du dernier de nos adversaires. Si j'insiste sur ce point, ce n'est pas anodin : la guerre du *Combinatie* a provoqué la mort de Jacques Colonna, le frère de celui que l'on appelait « Jean-Jean », mais surtout le père de Jean-Jé<sup>2</sup>, celui que les médias vont présenter comme le grand parrain de l'île de Beauté pendant des décennies et qui hante encore tous les esprits en Corse, à Paris, au Brésil ou en Afrique. S'il est devenu un homme de poids, c'est parce qu'il a vengé son père grâce notamment aux calibres que mes oncles lui donnaient à Marseille et à leurs précieux conseils.

J'ai vu arriver Jean-Jé à Marseille, en sandales, les mains dans les poches, et suis le témoin que ma famille, Jeanne comprise, elle

---

1. Trafiquant corso-marseillais.

2. Surnom de Jean-Baptiste Jérôme Colonna.

n'a jamais eu froid aux yeux, a aidé notre « cousin » à venger son père. La guerre va surtout rapprocher les Colonna des Francisci, autre grosse famille de trafiquants présente à Saigon, ce qui entraînera un « froid »<sup>1</sup> entre les Francisci et les Venturi, les Venturi se rapprochant dès lors d'une autre équipe, celle que l'on appellera plus tard les Canards, impliquée dans la guerre du *Combinatie*. Une guerre, il faut toujours l'avoir à l'esprit qu'il n'y a rien de plus compliqué, et c'est souvent dans de telles circonstances que les grands destins se fabriquent, là qu'un homme comprend tous les bénéfices qu'il peut tirer de soutenir une armée de soldats et des centaines de familles qui vont lui faire allégeance, de jeter des ponts vers le monde économique, politique, vers la police qui lui porte, quelquefois sur un plateau, des montagnes d'informations, et la justice qui peut, d'un coup de marteau, enfoncer les adversaires et sauver les siens. Un homme qui, dans de telles conditions, auxquelles s'ajoutent la puissance financière, la discrétion et la diplomatie, peut devenir un parrain, non pas au sens italien du terme, mais bel et bien français. S'il comprend que la guerre, c'est d'abord la langue : les mille et une façons d'affaiblir l'adversaire en le traitant d'indigène, d'escroc, d'homosexuel, la distillation de petits poisons pour le salir. S'il déchiffre que le point faible de son adversaire, ce sont tous ceux qui sont écartés de son pré carré – les cinquante soldats qui sont nuit et jour sur le front – et qui par conséquent peuvent nourrir une rancœur – les uns ne partageant plus les bénéfices, les autres étant tenus à l'écart des prises de décision –, alors il devient un général et n'a plus qu'à utiliser les armes pour finir le travail.

TC : Depuis 1952, la guerre du *Combinatie* voit s'affronter deux groupes : d'un côté, des familles corses, dont les Colonna, les Venturi et les Francisci, de l'autre d'autres insulaires associés avec des Napolitains. Pendant que les Colonna et les Francisci vont mettre la main sur les cercles de jeux à Paris, Nique Venturi va créer un groupe structuré, bientôt baptisé les Canards, en

---

1. Pas une guerre à proprement parler, mais une rupture des liens d'affaires et d'amitié.

## *L'école de la rue*

écho au nom du bar parisien Les Trois Canards, où le trafiquant corse retrouve régulièrement ses associés tels Henri Codde, dit Riquet, Achille Cecchini ou Jean Renucci. Forts de complicités installées à Cuba ou aux États-Unis, les Canards vont développer le trafic d'héroïne, la célèbre French Connection, sans jamais, à quelques exceptions près, être inquiétés par la justice française. Les Canards, dont il reste encore aujourd'hui de dignes représentants à Marseille, Paris, dans le nord de la France, dans le sud de l'Espagne ou au Maroc, forment l'un des rares groupes criminels structurés n'ayant jamais fait l'objet d'enquêtes de la police ou de journalistes. Un mystère comme seule une ville comme Marseille peut en susciter. Milou le sait d'autant plus que l'un de ses amis d'enfance n'est autre que Petit Pape, le fils du premier banquier desdits Canards.

Milou : Le quatrième de la lignée, c'est l'oncle Martin, l'autre rouquin de la famille, qui, avec son frère Félix, va m'accompagner tout au long de ma carrière et m'apprendre l'art de la guerre, tout ce qui relève de l'assassinat, de la culture du vice et des nombreuses règles du Milieu, ce que l'on appelle encore et toujours la « mentalité ». Je ne sais pas comment il a fait pour passer à travers les balles, après avoir connu le maquis et trois guerres du Milieu, toujours est-il qu'il est l'immortel de la famille, la mémoire de ces soixante dernières années, autant dire des siècles si l'on devait mettre bout à bout les aventures de toute notre famille.

Inutile de préciser que le dernier garçon de la fratrie, Félix, que tout le monde appelait Féli, de sept ans mon aîné, a dû vite jouer des coudes pour se faire une place au milieu de ses frères, Féli devenant très vite une référence au sein du Milieu marseillais, un homme craint et respecté ; il a aidé Jean-Jé Colonna à venger la mort de son père, lui a expliqué que pour ne pas faire souffrir un mec que l'on va tuer et qu'il ne bouge pas comme une langouste après avoir lui avoir tiré une balle dans le buffet, le tarif, c'est deux balles dans la poitrine, la troisième dans la tête. C'est peut-être paradoxal, mais c'est notre façon de respecter celui que l'on assassine. Encore faut-il qu'il le mérite...

Au sortir de la guerre, il n'y a toujours pas de sécurité sociale, personne ne travaille, tout le monde est malheureux : mon oncle Toussaint est ainsi obligé de trafiquer encore plus, de mouiller la chemise pour nous faire vivre, surtout depuis la mort de mes parents. C'est là, surtout, que se pose la question de savoir ce que mes deux frères et moi allons devenir. Comme il est hors de question de nous placer dans un orphelinat, les deux familles, Diaz, du côté de mon père, Bartoli, du côté de ma mère, vont se battre pour nous adopter. Se battre est un bien grand mot car si l'affaire va se terminer devant un juge, elle va être vite réglée. Nous, les trois frères, nous n'avons pas le choix et allons être briefés pour réaliser notre premier faux témoignage.

À six ans, je commence déjà à faire les quatre cent coups à l'école. Je suis une tête brûlée qui monte sur les genoux de mes oncles pour écouter des histoires sordides de meurtres et de trafics à l'autre bout du monde – je serai d'ailleurs toujours très fort en géographie ! Je regarde avec envie les calibres posés sur la table et pose déjà trop de questions. À plusieurs reprises, on va me faire répéter la partition, celle que je dois jouer devant le juge pour être adopté par ma tante Jeanne. Et si je me trompe de réponse, ou bafouille, pam sur les doigts ! Voilà comment je vais réaliser un faux témoignage dès six ans, avant d'aller voir mon oncle Laurent, enchristé pour quelques mois aux Baumettes.

À cet âge, on a beau dire, même pour un enfant du ruisseau, voir une prison... je ne peux pas dire que cela m'a traumatisé mais marqué, oui. Accompagné de Jeanne, dite aussi la Rouquine, ma mère adoptive ayant vendu ses trois bars en Corse pour venir s'occuper de nous, j'ai gardé deux souvenirs, intacts : les sculptures accrochées à la façade des Baumettes, les sept péchés capitaux, l'avarice, l'orgueil, etc. ; et le parloir qui était très étrange : deux longues grilles, parallèles, séparées de deux mètres, d'un côté une quarantaine de prisonniers, tout autant de familles, soit une centaine de personnes et, au milieu, un passage entre les grilles réservé aux matons. Autant dire un capharnaüm où, pour se parler, les gens poussaient des cris, accrochés aux grilles, comme des singes, les uns sur les autres, tout en jetant des cigarettes aux malheureux, des cigarettes qui finissaient une fois sur deux par

## *L'école de la rue*

terre, ramassées par les matons qui, évidemment, les glissaient dans leurs poches.

## *L'école buissonnière*

L'école à la communale de la Belle-de-Mai, c'est un lieu de bagarres, de racket, l'école du crime. Nous savions que nous finirions en prison car nous ne parlions que de vols, de meurtres, tout en étant fascinés par les grands voyous. Un mec qui avait tué un bijoutier, considéré comme un bourgeois, c'était un mec bien. C'était idiot, surtout paradoxal car j'apprendrai plus tard que l'on doit laisser la vie sauve à ceux que l'on vole, qu'il ne faut surtout pas tuer un bijoutier – en prenant un malin plaisir à les détrousser en douceur –, puis partir si le danger se présente. Quand on est gamin, on est fou, on veut sans cesse repousser les limites du danger, mais on reste naïf. Celui qui, autre exemple, osait dire qu'il travaillerait plus tard, on ne lui parlait plus !

C'est simple : on voulait entrer en religion, dans la secte des voyous, et tout nous renvoyait aux prémices du banditisme, même le cinéma de quartier. Je me souviens d'avoir vu des dizaines de fois un grand film qui m'a beaucoup marqué, *Les Anges aux figures sales*<sup>1</sup>, une histoire d'amitié entre un curé aux bons sentiments, joué par Humphrey Bogart, et un voyou Rocky de retour dans son quartier d'enfance. Je connaissais les dialogues par cœur et j'étais bien sûr Rocky, qui revenait à la Belle-de-Mai, accueilli comme une star, après avoir tout connu, le crime, la prison. Et quel duel ! Le projectionniste tirait le rideau, envoyait la bobine et j'étais comme hypnotisé par l'écran, par le jeu des acteurs et l'Amérique. J'étais avec Rocky, je voulais l'aider et je ne voulais pas que le film s'arrête. Jamais.

Comme on ne se volait pas entre nous, faute d'être riches, on rackettait les enfants des bourgeois de la Belle-de-Mai, essentiellement des commerçants qui allaient à l'école des curés. On les appelait les « croa, croa », les grenouilles de bénitier. Il nous suffisait de traverser la place Bernard-Cadenat, il y avait même Francis le

---

1. Film réalisé par Michael Curtiz, 1938.

Belge, dit le Gebel<sup>1</sup>, il avait trois ans de moins que moi, il était petit mais il était avec nous, et quand les gamins sortaient de l'école, on faisait tous, « croa, croa, croa », avant de leur voler le goûter. Aujourd'hui on parlerait de racket, pourtant il faut relativiser : un peu d'argent, un jouet, des bonbons. Des petites choses.

Jusqu'au jour où j'ai utilisé une carabine à plomb. J'avais accroché un gamin à plusieurs reprises et comme il ne voulait pas payer, je lui ai tiré dessus et crevé l'œil. Les parents du petit sont venus voir Jeanne, l'ont menacée de porter plainte, comme d'habitude la Rouquine répondit : « Allez-y, portez plainte, de toute façon, Milou, il n'a rien fait. » En réalité, elle savait que personne n'irait se plaindre à la police car, dans ce cas, il n'y aurait pas d'arrangements, ça tomberait : la justice privée ferait son chemin, les balles ne siffleraient pas, elles frapperaient. Ce qui ne m'a pas empêché de prendre une roustes, comme à chaque fois que Jeanne apprenait que j'avais fait une connerie et de me faire alors massacrer par ma tante, jusqu'à ce que le sang coule.

Et les bêtises, je vais les enfiler comme les perles car, au-delà de l'exemple donné par mes oncles, je vais rapidement suivre les pas de mon cousin germain. De cinq ans mon aîné, comme mon oncle Félix, le cousin Petru, c'est le grand frère, le modèle auquel je vais rapidement m'identifier, d'autant plus qu'il fait partie d'une bande de gamins, une vingtaine âgés de huit à quinze ans, qui volent principalement les trains. Le mode opératoire est simple, d'autant plus que la voie ferrée passe par la Belle-de-Mai : attendre que le tortillard, qui roulait à 5 km/h, freine avant de prendre un virage, monter dans les wagons, ralentir l'arrivée des policiers au cas où, jeter à l'extérieur tout ce qui passe par les mains, tout en apprenant à faire rapidement le tri, ce qui se revend rapidement, sauter, courir et prendre le meilleur chemin de cavale, souvent un petit tunnel ou celui qui n'est pas coupé par les flics. Poêles à frire, cartons de champagne, boîtes de cassoulet, postes de radio... La meilleure école du vol, celle qui fait surtout comprendre qu'au

---

1. Verlan du Belge, surnom de Francis Vanverbergh, présenté dès les années 1970 comme un parrain marseillais.



## *L'école de la rue*

lieu de voler, de prendre tous les risques, mieux vaut se mettre en retrait, faire le fourgue<sup>1</sup>, le recel, être à la croisée de l'offre et de la demande, se noyer dans la masse des gens normaux, des caves comme on dit. Dans ce milieu, on a l'habitude de dire que le soleil se lève pour tout le monde. Et le soleil, un jour, il brille plus fort que d'habitude. Avant de t'envoyer à l'ombre ou sur le boulevard des Allongés.

Dès l'âge de huit ans, je fais partie de l'équipe de la Belle-de-Mai, les premiers à avoir attaquer les trains, au point que d'autres bandes vont nous copier et réaliser des vols à grande échelle. Et nous serons tellement fiers lorsque l'équipe du Bajart, des adultes d'une trentaine d'années du quartier de l'Estaque, prendront vingt tonnes d'opium, en 1957, nous serons les premiers à applaudir des deux mains. À les envier. L'opium était destiné à être transformé en morphine par l'industrie chimique, mais ce sont les Guérini qui vont racheter le lot à l'équipe du Bajart, faire la base, la fondre pour obtenir de la came<sup>2</sup>.

## *Venger mon oncle Laurent*

En 1953, nous quittons la Belle-de-Mai, direction la campagne, le village de Cuges-les-Pins, situé entre Marseille et Toulon. Nous vivions alors dans un appartement insalubre, un quartier où l'indigence nous faisait tomber comme des mouches : Petru et moi avions attrapé la tuberculose, avec des taches dans les poumons. Sur le conseil d'un médecin, Jeanne avait fait les valises et nous devions nous rendre à Briançon, dans un sanatorium. Elle nous avait accompagnés à la gare Saint-Charles, une personne devait nous récupérer dans les Hautes-Alpes, mais au dernier moment, nous avons tourné les talons. Raison pour laquelle nous allons partir pour Cuges où l'air était bon, disait-on. Mais pas seulement, ce que je comprendrai bientôt : se retirer à trente kilomètres de Marseille permettait surtout à ma famille de mieux préparer la guerre du

---

1. Receleur.

2. Pour faire de l'héroïne, on fabrique d'abord de la morphine-base, puis on transforme la base en drogue.

*Combinatie*, d'être en sécurité, d'épier l'arrivée des ennemis – ce qui est relativement facile dans un village de cinq cents habitants –, ou mettre en place des expéditions punitives.

J'ai dix ans, je suis encore à l'école primaire, et je vais me retrouver au milieu de fils de paysans et surtout au cœur de la guerre du *Combinatie*, avant d'être assommé par l'assassinat de mon oncle Laurent un an plus tard. Je ne vais pas prendre les calibres, cela va de soi, mais tout ce dont je vais être directement témoin, je ne l'oublierai jamais.

Laurent, il m'adorait et c'était réciproque : il m'expliquait qu'il n'était pas allé à l'école, ce qui ne l'empêchait pas d'être le plus heureux du monde, et me poussait à faire le voyou. « Prends l'oseille et tire-toi. » Les autres membres de la famille, au contraire, me freinaient, m'engueulaient même : ils voulaient que j'aille à la communale d'autant plus que j'étais assez fort en mathématiques, ayant été à bonne école, celle du racket et de l'argent à partager.

Deux jours avant sa mort, Laurent m'embarque dans sa 4 CV, une voiture de luxe à l'époque, direction la campagne. Laurent, c'était un sacré pilote ; il jugeait rapidement la trajectoire, les risques, même s'il jouait avec le feu, le précipice, le freinage au bout de la ligne droite. Il pilotait sa voiture comme il conduisait sa vie, avec entrain, fougue, courage, sans jamais se laisser aller à l'embarde. Laurent avait déjà fait neuf ans de prison pour meurtre, et c'est son ami et ancien camarade de cellule qui nous porte la mauvaise nouvelle : Laurent a été tué. Ce jour-là, le ciel m'est tombé sur la tête. Jeanne s'est mise à pleurer, à crier, je croyais qu'elle était devenue folle.

Pendant trois, quatre jours, j'ai vu défiler la famille, le Milieu marseillais, et c'est d'ailleurs à partir de ce moment-là que Cuges, un village jusque-là paisible, devient le lieu de rendez-vous de tous les voyous du sud de la France, Lyon et Grenoble compris. Sur le corps encore chaud de mon oncle, la vengeance devient le cri de toute la famille. Même si je suis loin de Marseille, on va me dire : « Milou, si tu entends, si tu vois quoi que ce soit, tu nous en fais part. L'assassin, cela peut être n'importe qui, même celui qui vient pleurer Laurent. »

## *L'école de la rue*

C'est mon oncle Martin qui, à Marseille, prend alors l'initiative et mène l'enquête pour retrouver à la fois ceux qui ont tué Laurent et surtout les commanditaires. Prendra le temps qu'il faudra. Je n'ai qu'une envie, c'est évidemment de me joindre à la meute mais Jeanne veille. Martin vient régulièrement nous rendre compte, j'écoute, je l'observe et j'apprends alors deux grandes règles : la première, c'est de rechercher ceux qui étaient au courant de l'assassinat, qui n'ont rien dit, ceux qui s'en foutaient et qui, par conséquent, vont mourir pour ne pas avoir averti mes oncles ; la deuxième, c'est l'art de la ruse, celle qui consiste principalement à « prendre » les renseignements sachant qu'en face les assassins font de même pour balancer de fausses informations, envoyer Martin sur une fausse piste et l'éliminer à son tour. On est au cœur de la guerre du *Combinatie* et la mort de Laurent nous éloigne encore plus d'un tour de table, d'un armistice, pour arrêter la spirale, le bal du plomb.

À force de prendre les renseignements, bien qu'il soit guerrier, malin et corse comme ceux d'en face, Martin leur a mis la puce à l'oreille. Un soir, il sort du cinéma, accompagné de Jeannot, un proxo<sup>1</sup> qui battait un peu de l'aile, et mon oncle « mord » – un pressentiment. Il se mélange à la foule, se met derrière une traction avant, et sort le calibre, un « 7 »<sup>2</sup> qu'il portait toujours sur lui. À ce moment-là, il entend claquer *bang, bang*, et enclenche, riposte aussi sec. Protégé par la voiture, Martin continue à tirer, touche l'un des assaillants, les met en fuite, tout en entendant crier Jeannot qui a pris une balle dans la cuisse. Martin le pousse aussitôt dans la voiture et bien que ne sachant pas conduire, il arrive tant bien que mal à Cuges.

Jeanne se retrousse les manches, enlève la balle avec un couteau, à vif, ce qui fait hurler Jeannot de douleur. Comme les Indiens dans les films que l'on voyait à la Belle-de-Mai ! Martin se met en pétard, pique une crise et lui dit :

« À partir d'aujourd'hui, tu pars en Afrique ! »

Il se tourne alors vers sa sœur :

---

1. Proxénète.

2. Diminutif de « 7,65 mm », calibre d'une balle tirée par un revolver.

« Tu lui fais le pansement, il nous fréquente plus, il n'existe plus !

— M'enfin, Martin, qu'est-ce qui te prend ?

— Il me prend que Jeannot a crié : "Aïe, aïe, aïe !" On s'est fait repérer ! Quand j'ai entendu le coup de feu, je me suis mis derrière une voiture, j'ai sorti mon calibre, il criait déjà de peur, alors je lui ai dit : "Arrête de crier, arrête !", mais les autres ont su derrière quelle voiture nous étions cachés, et si c'est pas un guerrier, il ne doit plus nous fréquenter ! Qu'il parte en Afrique ! »

Mais Jeanne, toujours aussi maligne, sait que le proxo a des sous et lui demande de rester un peu. Et, tous les jours, elle lui soutire de l'argent, gentiment mais sûrement. Passent quelques semaines, Jeannot revient de temps en temps voir mes oncles ou chasser avec Martin et d'autres Corses spécialement invités. Jusqu'au moment où Jeannot, pris d'une soudaine envie de cagner, se fait allumer par un chasseur, excellent tireur mais qui n'y voyait plus très bien, *bang, bang*, une nouvelle volée de petits plombs, de la cheville jusqu'à l'épaule ! Le malheureux, sanguinolent, est transporté jusqu'à la maison où Jeanne ne va pas se faire prier pour lui enlever les plombs, un à un, en versant du whisky... et le garder une semaine supplémentaire à la maison !

Le plus comique sera de voir débouler la mère de Jeannot, hystérique, qui accuse Jeanne et Martin de vouloir tuer son « petit » : « Mon Jeannot, il prend une balle à la sortie du cinéma, des plombs à la chasse, vous lui prenez tous ses sous, la vérité, c'est que vous voulez le tuer ! » Je me souviens de la réponse de Martin, à la fois cinglante, car ce n'était pas le moment de l'énervé, et ironique : « Bé, ton Jeannot, il n'a pas eu de chance. »

Jeannot a surtout eu tellement peur, lui qui se vantait d'être un grand gangster, qu'il a fini par écouter mon oncle et a pris le premier bateau pour Abidjan ! En réalité, ce « bannissement » a fait son bonheur : là-bas, il a fait fortune dans les bordels. Quand il est revenu en France, il a acheté deux bars sur la côte et lorsque je l'ai revu, il m'a avoué : « Ton oncle a eu la meilleure idée du monde de m'envoyer en Afrique, cette balle, je l'ai bénie ! »

## *L'école de la rue*

De notre côté, la guerre continue. Mon oncle identifie les deux meurtriers de son frère, les neveux d'un patron de bar lui-même assassiné lors du feu d'artifice tiré sur le Vieux-Port, le 14 juillet 1954, l'explosion des pétards ayant couvert la détonation du calibre. Là, tout se mélange : les débuts de la French Connection<sup>1</sup>, l'affaire des bijoux de la Begum<sup>2</sup>, le trafic de cigarettes, de faux dollars... Si les deux assassins sont liquidés rapidement, Martin découvre qu'il y a anguille sous roche : le meilleur ami de Laurent, Fonfon le Rouquin, lui a conseillé de laisser ses deux calibres dans une boîte aux lettres avant d'aller voir son amie, au Panier, arguant que des condés ont été vus en planque dans le quartier des Napolitains.

Laurent se rend « nu » au Panier et se fait tuer. Conclusion : Fonfon l'a mené en belle et l'a envoyé à la mort. Or Fonfon s'arrête régulièrement à Cuges et, en tant qu'ami intime de Laurent, verse de l'argent à Jeanne. Dans le Milieu on dit : « Il joue le jeu. » Mise au parfum et pour en avoir le cœur net, Jeanne fait monter Riquet Codde et Dominique Venturi de Marseille. C'est la première fois, pas la dernière, que je rencontre « Nique Venture » : je sais qu'il fait partie du Milieu, qu'il est en plein dans le trafic de came, la contrebande de cigarettes, associé aux familles Francisci et Colonna dans l'affaire du *Combinatie*.

Jeanne donne l'ordre aux deux Marseillais de mettre Fonfon à la cave située sous notre maison de village, de le cuisiner avant de le tuer et de l'enterrer. C'est la dure loi de la guerre. Lorsque les deux hommes remontent, ils disent que Fonfon est passé par une lucarne, évadé, disparu. Ne les croyant qu'à moitié, Jeanne les prévient : « Puisqu'il s'est évaporé, que vous êtes des incapables, alors on fait une chose : si vous ne le retrouvez pas, c'est simple, c'est moi qui vous tue ! » Et, femme ou pas, ce ne sont pas des paroles en l'air ! Trois mois plus tard, Nique revient avec la bague, preuve que Fonfon a été envoyé dans une machine à fondre du

---

1. Le trafic d'héroïne, drogue raffinée à Marseille et exportée aux États-Unis.

2. Le 4 août 1949, des individus stoppent la limousine de l'Aga Khan, chef des ismaéliens nizârites, et de son épouse, la Bégum, et disparaissent avec un sac de bijoux, dont un diamant de vingt-deux carats. L'un des plus célèbres braquages de l'après-guerre, réalisé évidemment par des truands corso-marseillais.

## Truand

goudron... Mais cela ne calme pas les ardeurs de Jeanne, peu convaincue par « l'évasion » de Fonfon. J'apprendrais trente ans plus tard de la bouche même de Nique Venture qu'il avait bien ouvert la lucarne à son ami...

Nous sommes restés près de quatre ans à Cuges, de 1953 à 1957, et je quitterai le village à quatorze ans. Notre maison est devenue la base arrière du grand banditisme, une base de repli et d'action où l'on reçoit des coups de téléphone, où d'importantes réunions ont lieu, loin des oreilles des condés et des indics. Laurent n'est plus là pour me raconter la vie et la mort des calibres, Martin ne pense qu'à la guerre du *Combinatie*. Toussaint, toujours à trafiquer sur les mers, se fait, lui, traiter de tous les noms, faute de vouloir prendre les armes pour venger son frère. Quant à Féli, il est parti à l'ombre pour avoir tué un proxénète fin 1953, un an avant l'assassinat de Laurent.

Une nouvelle affaire qui ne sera pas sans conséquences sur mon destin de truand. Un destin, car le hasard ne sera invité dans ma vie que rarement. Et si j'ai fêté récemment mes soixante-douze printemps, c'est surtout pour avoir appris de Féli une règle : ne jamais se mêler de ce qui ne me regarde pas, en l'occurrence de la politique interne aux autres équipes, qui sont autant de mains tendues par ceux qui contestent l'ordre établi et qu'il vaut mieux ne pas serrer, sauf exception.

Apprenant qu'une petite Bartoli a été mise au tapin, dans un hôtel à Marseille, et pensant qu'elle fait partie de notre famille, Féli part à sa rencontre et lui demande si c'est vraiment une « Corsoise ». Elle lui répond qu'elle est originaire de Palneca, un village situé un peu au sud de l'île de Beauté ; elle n'est donc pas de notre coin, ni parente de près ou de loin, mais elle tapine pour un beura<sup>1</sup>. Ce que Féli ne peut tolérer. Il lui conseille de faire ce qu'elle veut, mais s'il apprend qu'elle donne de l'argent à un Arabe, il tue la fille et le proxo. Pas d'arrangements. Deux morts. C'est là que Féli se retourne et voit entrer l'Arabe qui lui demande :

---

1. Un arabe, en verlan.

« Tu veux quoi, toi ? Prendre ma femme ?

— Non, sois tranquille. Je ne vais pas prendre ta femme : je vais te prendre la vie. »

Féli sort le calibre, le tue, sans calculer la présence de la gon- zesse.

Il descend, fait cent mètres, va manger des pâtes dans un res- taurant de nuit mais pendant qu'il déguste, tranquille, la fille le balance. Féli voit débarquer la brigade des condés corses<sup>1</sup> et n'a pas le temps de se débarrasser du calibre. Il demande au commis- saire Barocchi de finir les pâtes, comme un dernier goût de liberté, et le suit pour être placé en garde à vue. À l'Évêché<sup>2</sup>, Féli parle en corse avec Barocchi et lui demande presque des explications : « Comment ? Tu vas m'arrêter parce que j'ai tué un Arabe ? Tu es corse comme moi, non ? »

Bilan des courses : Féli prend dix ans de prison, non pas pour avoir tué un Arabe – j'insiste sur le climat fasciste de l'époque, surtout chez les voyous et les condés corses –, mais parce que le président n'a pas cessé d'évoquer le parcours de Laurent, « le grand banditisme, les tueurs sans âme, la lie de la société », et aussi parce que Féli s'est mis à insulter et à menacer Barocchi, venu témoigner devant la cour d'assises.

À la fin du procès, courant 1954, Laurent n'a pas encore été assassiné même s'il a été condamné, lui aussi, à deux reprises pour meurtre, seize ans de prison au total... Aussi lorsque son frère meurt, le 4 décembre 1954, Féli se méfie et veille. Incarcéré aux Baumettes, un bruit lui vient à l'oreille. Lors d'une discussion entre voyous, un mec, pour faire l'intéressant, aurait dit : « Quand on prend les balles, on les mérite. » Féli, ivre de colère, massacre le mec à la bibliothèque, l'égorge et le laisse se vider de son sang. Personne n'a rien vu, enfin presque : les condés font descendre dix

---

1. Groupe de policiers essentiellement corses, issus de plusieurs services, constituant une brigade informelle et servant à la fois ses propres intérêts comme ceux d'individus s'adonnant à des activités parallèles, notamment des agents de renseignement et des hommes politiques.

2. L'hôtel de police de Marseille.

## *Truand*

mecs à l'Évêché, les massacrent à coups de poings, de pied, mais aucun ne passe à table, motus et bouche cousue. Jamais personne ne saura que Féli était dans le coup. Néanmoins, le soupçonnant probablement, la pénitenciaire va l'envoyer en Alsace, à la prison d'Ensisheim, ce qui me vaudra de traverser toute la France en train, accompagné par Jeanne, pour aller lui rendre visite. À regarder le paysage défiler, à m'inventer une vie de truand, un mélange entre les aventures de mes oncles et celles de Rocky, l'ange aux mains sales.

TC : Un matin, alors que nous prenons un café avant de sonder la mémoire des années 1950, que la tramontane pousse les nuages à un train d'enfer dans le ciel marseillais, nous évoquons rapidement le traitement du Milieu français au cinéma et à la télévision. Milou ne réfléchit pas longtemps car comme il le dit souvent : « C'est tout réfléchi. » Hormis les films de Giovanni, avec quelques réserves toutefois, aucun réalisateur n'a réussi à mettre en scène l'univers codifié de la pègre française, ni même à restituer le climat particulier d'une ville comme Marseille où la circulation de l'argent, sale ou pas, devrait être un personnage à part entière d'un film. Les seuls réalisateurs qui trouvent grâce à ses yeux, sont ceux qui ont fait l'effort de s'entourer de conseillers légitimes, des hommes de la Mafia, et qui se sont inspirés des codes, des pratiques, des mœurs et des ressorts psychologiques, autant d'éléments qui permettent à la fiction d'être à la hauteur d'une réalité à la fois dramatique et mystérieuse pour les spectateurs. Milou retient trois films : *Les Affranchis* de Martin Scorsese, *Le Parrain* de Francis Ford Coppola et *Il était une fois en Amérique* de Sergio Leone.

### *Les charmes de la campagne*

À Cuges, me voilà à penser, à agir voyou au milieu des caves, malin au milieu des cancres, mais des idées plein la tête, pas toujours les plus nobles. J'ai pris, par exemple, l'habitude de voler une camionnette et d'aller faire un tour. J'ai onze ans, des bras malingres, des jambes trop courtes pour pousser les pédales mais tant pis, je me revois au côté de Laurent en train de faire le fou



dans le massif de la Sainte-Baume. La camionnette appartient à une famille de Cuges qui possède le bar où ma famille et les amis se retrouvent, des centaines de ruches disséminées dans toute la région et un important jardin potager qui alimente leur épicerie. Je me fais un malin plaisir à les écouter se plaindre – non pas d'un vol car, en réalité, je ramenaient la camionnette même si je ne la déposais jamais là où je l'avais démarrée... – auprès de mon cousin Petru qui, âgé d'une quinzaine d'années, menaçait déjà de les charcler si l'un ou l'autre continuait à dire du mal de moi.

À Cuges, cette attitude était d'un autre monde : à de rares exceptions près, le vol, l'escroquerie, la menace de prendre des armes, tout cela était banni. Seule la famille Bartoli, dernière arrivée d'un quartier malfamé de Marseille, dont les frères étaient assassins, trafiquants ou assassinés, entourés de la pègre marseillaise, peut être dans le coup. L'un des membres de la famille du bar est donc venu me voir : pour ne pas avoir à voler la camionnette, il m'a proposé de devenir son employé. Par recoupements, il avait compris mon petit jeu, car, tout bien considéré, j'allais juste faire un tour... Et il ne voulait pas avoir de problèmes avec les durs de Marseille. Voilà comment je me suis retrouvé au volant de la camionnette, les hommes de la famille sur le plateau, derrière, fusils à la main, tirant le gibier sur le chemin nous menant aux ruches !

Le problème, c'est que je considérais ne pas être assez payé, donc exploité, un atavisme communiste probablement ! J'ai insisté pour obtenir quatre sous de plus, mais ils m'ont renvoyé dans les cordes jusqu'au jour où j'en ai eu assez : j'ai conduit la voiture jusqu'à la maison, ni vu ni connu, et planqué les pots de miel sous une pile de bois, l'une des nombreuses caches qui me permettaient de mettre à l'abri ce que je volais par ailleurs, ce qui me tombait sous la main. J'aurais demandé dix pots, la famille me les aurait donnés, probablement pour éviter que je leur en vole cent, or j'ai préféré les faucher, par petite vengeance, ce qui m'a valu de prendre une raclée par Jeanne.

C'est plus fort que moi : il faut que je sois hors la loi et qu'importe ce que je dois subir. Cette fois-là, j'ai pris tellement de coups que je suis parti me perdre dans les champs. C'est ma première fugue – même si je n'en prendrai pas l'habitude –, une

errance dans une forêt de pins. Quand le soleil a disparu derrière les collines, de moins en moins rassuré, j'ai commencé à entendre des bruits bizarres et je dois dire que je n'en menais pas large, moi, le voleur des pots de miel, le cascadeur des trains, l'enfant de la ville toujours entouré d'une équipe de casse-cou. J'étais seul, à me demander si je ne serais pas mieux à Aubagne, située à dix, quinze kilomètres, à trouver une remise pour dormir et me réchauffer. J'étais en chemise, transformé en glaçon. Finalement je me suis assis contre un arbre, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit et je suis revenu à Cuges. Jeanne fut soulagée de me voir, comme Petru qui s'était fait du souci, mais à défaut de raclée, elle m'a juste dit : « Tu as bien fait de revenir, sinon on t'aurait retrouvé. »

Je suis vite retourné à l'école des garçons, elle était obligatoire, où j'avais un maître, grand, les cheveux blancs, qui était presque merveilleux : c'est lui qui m'a fait aimer le français, l'histoire et la géographie, lui qui m'a fait découvrir la Constitution, la chambre des députés, la IV<sup>e</sup> République, car l'instruction civique était à l'époque enseignée en primaire. Et comme dans la rue, impossible d'être le second : il fallait que je sois le premier, le leader. J'ai même été classé hors concours, car j'étais toujours à lever le doigt, à répondre plus vite que les autres, à obtenir la meilleure note pour obtenir le prix de fin d'année, soit un livre.

Le maître était un bon pédagogue, c'est vrai, mais il était raciste, très autoritaire, un tempérament auquel je ne pouvais que m'opposer, et il avait des ambitions politiques. Pour rallier la majorité, il a pointé du doigt les Bartoli, des Corses par-dessus le marché, qui accueillaient la crème du grand banditisme marseillais – ce qui était indéniable –, et faisaient régner la terreur – ce qui n'était pas tout à fait faux non plus. À l'école, l'instituteur en a profité pour faire comme les condés, un jour gentil, un jour méchant, mais je l'ai pris à son propre piège : en restant le numéro un de la classe, ce qui n'était pas non plus très difficile, car il n'y avait que des cancres autour de moi, je ne lui donnais pas le bâton pour me faire battre et je peux affirmer, aujourd'hui, que cette leçon, car c'est

une leçon au même titre que d'apprendre la géographie, m'a servi toute ma vie. Et pas seulement dans ma vie de truand.

Ce jeu du chat et de la souris a donc trouvé un écho à l'extérieur de l'école, entre celui qui voulait devenir le maire de Cuges et son élève, âgé de onze, douze ans, corse, voleur, défendu bec et ongles par Petru, de cinq ans son aîné, jouant déjà sa partition à Marseille au côté de Féli et de sa bande, et protégé par la réputation familiale, celle des calibres, de la guerre du *Combinatie* et du bras d'honneur aux condés.

J'allais régulièrement visiter des villas, aidé d'une corde, en passant par les toits, je soulevais les tuiles, passais par le trou et volais tout ce qui avait de la valeur, sans compter les potagers et jardins, fruits, légumes, tout en faisant attention à ne pas éveiller la curiosité de Jeanne. Je me souviens par exemple d'avoir pris trois fusils, d'en avoir vendu deux à des gangsters marseillais, canons sciés, et gardé l'autre puisque c'était un fusil de corsaire, invendable, en tout cas pour monter au braquo<sup>1</sup>.

À ce moment-là, il y avait un paysan qui me reprochait de le voler, de casser les branches de ses cerisiers, de faire le vandale, ce qui en soi n'était pas loin de la réalité, mais il avait un point faible. Pendant l'été, Cuges accueillait de nombreux vacanciers, des gens qui retournaient au pays, et parmi eux des filles qui faisaient tourner les têtes des adolescents... mais pas seulement. J'avais remarqué que le paysan suivait les jeunes filles, de quatorze, quinze ans, et les reluquait à travers les vitres lorsqu'elles se déshabillaient pour prendre leur douche. C'était un satyre qui se permettait même de donner des pièces aux gonzesses pour qu'elles lèvent leur jupe.

Un jour, il asticote une fille, une amie de notre famille, lui soulève la robe, et je prends la crise : je vais chercher le fusil de corsaire, envoie une cartouche, monte le chien. « Paysan, je lui dis, retourne-toi et regarde-moi bien parce que je vais te tuer ! » Je tire, à côté, pour ne pas le charcler mais, pas de bol, les plombs lui frôlent le visage, je manque de l'abattre ! J'ai pris les jambes à mon cou, pensant tout de suite qu'il allait le répéter à Jeanne,

---

1. Faire un braquage.

que j'allais prendre des coups, mais, non, à partir de ce jour, nous nous sommes ignorés, ce qui ne m'a pas empêché d'aller visiter son jardin et de m'empiffrer de fruits.

Minot, j'ai toujours voulu être un leader, toujours à repousser les limites. Il n'y avait que moi, à Cuges, pour voler le sapin, le seul d'une commune sous les pins, ou des oliviers prêts à être plantés. Au point que le vol du sapin est devenu une affaire d'État, l'arbre devant être enguirlandé pour les fêtes de Noël. C'est au bar que je me suis fait alpaguer, qu'il a fallu que je rende des comptes. Comme souvent, Petru était avec moi et il a pris la parole : « Et même si c'était lui ou moi, le voleur de sapin, qu'est-ce qu'il y aurait ? Rien, car on ne parle que d'un sapin. Eh bien, voilà, on ne parle plus du sapin ! Terminé, fini ! » En face, personne n'avait osé le contredire mais n'en pensait pas moins : je me demande encore comment ces gens-là ont pu nous supporter pendant trois ans sans que cela dégénère. La vérité, c'est qu'ils avaient une peur bleue de Martin, de Féli et même de Jeanne, et que notre union, celle des Bartoli et de nos amis du grand banditisme, faisait notre force. Au final, je me suis fait réprimander par Petru, car c'était impossible de vendre le sapin ! Mais je me rattraperai un peu plus tard.

Tout en me promenant dans la campagne, je tombe sur un paysan, en sueur, en train de planter des oliviers, la plupart étant encore en pots. Je me planque, recherche par quel chemin je peux m'y rendre, attends que le paysan quitte le champ, reviens au village, emprunte une nouvelle fois la camionnette, parviens près du champ tant bien que mal, presque debout sur les pédales, déterre et range les pots d'oliviers sur le plateau du véhicule. Je planque la camionnette, vais voir Petru et lui fais part de ma trouvaille. Ni une, ni deux, Pierre descend à Aubagne et revend les oliviers, un à un, je crois me souvenir, en faisant du porte à porte et récupère deux ou trois cents francs, la première grosse enveloppe que je vais toucher. Comme pour le sapin, le vol des oliviers a fait un scandale dans Cuges, les regards se sont tournés vers nous mais personne n'a osé soutenir le regard de Petru.

*Navigation et contrebandes*

Le retour à Marseille, en 1956, est une aubaine. Nous changeons de quartier, habitons le quartier de Mazargues, au sud de la cité phocéenne, un appartement situé sur le boulevard Michelet et près du parc Borély, l'hippodrome, les courses de chevaux, la foule, et du stade Vélodrome. Quand je ne me rends pas au collège, où les poings font loi, je retrouve mes amis de la Belle-de-Mai et repars à l'abordage des trains de marchandise. Pendant des mois, nous allons perfectionner notre mode opératoire au point de rendre fous les policiers du rail et de donner l'exemple à d'autres équipes. Chacun joue sa partition, les plus lestes sur les wagons, les plus costauds à porter les cartons ou les sacs, les plus jeunes à faire le guet, les plus malins à marchander auprès des fourgues, des receleurs qui faisaient le bonheur de la moitié de la population marseillaise, faut-il le rappeler, démunie et misérable. Et des trains, on passe naturellement aux camions.

Je vais réaliser mes premiers cambriolages, appartements, villas, boulangeries, à l'âge de quatorze ans et vivre comme je l'entends, libre et riche. Pas comme Toussaint, toujours à courir le monde pour trafiquer, mais à gagner bien assez pour m'offrir ce que je voulais. Cuges est loin derrière moi, je commence à me faire un surnom, « Milou », chez les apaches, la réputation d'un dur entouré d'oncles à la gâchette facile, dont les péripéties ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd. Et se faire un surnom, c'est mettre un pied sur une haute marche du Milieu, faire en sorte que les affranchis reconnaissent mes compétences jusqu'à en oublier mon nom même s'ils vont toujours garder à l'esprit que je suis un Bartoli. Le surnom évite de fournir des billes aux condés, c'est vrai, mais c'est surtout un excellent moyen pour les voyous de ne pas se perdre dans le dédale des patronymes.

Fin 1957, je monte sur un train, à l'arrêt, commence à décharger des ballots de pantalons en toile, déjà à imaginer la répartition du bénéfice puisque nous avons trouvé l'acheteur, quand survient la police. Je saute du wagon, cours, m'engouffre dans un tunnel d'égout, parviens à semer les flics, mais il manque trois amis

à l'appel. Comme nous formions toujours la même équipe, une vingtaine de jeunes de plusieurs quartiers, et que nous étions régulièrement contrôlés par les condés, je me fais arrêter un peu plus tard. Un flic me demande si j'étais dans le wagon, négatif. « Les wagons ? Quels wagons ? Vous devez faire erreur monsieur le policier ! » Je ne vais pas rire longtemps car me voilà embarqué au commissariat, puis monté au juge<sup>1</sup> dans la foulée. Je fais de nouveau mon numéro mais le juge des enfants me dit, je m'en souviens comme si c'était hier : « Je ne vais pas vous la faire longue, monsieur Diaz. Allez, à l'école Courbet. »

TC : Créée en 1904, à l'initiative de la Société nautique de Marseille, l'école Courbet a pour objectif de former les pupilles de la marine aux métiers de la mer. À l'époque, elle est surtout perçue comme une maison de correction pour les mineurs où la discipline est de rigueur.

Milou : Courbet, j'en ai entendu parler comme tous les Marseillais, ce n'est pas la fête tous les jours – les rames, l'eau froide, le mal de mer jusqu'à vomir ses tripes –, mais l'orgueil, la tête dure m'empêchent de paniquer. J'entre à l'école, retrouve d'ailleurs des amis de la Belle-de-Mai et du Panier, et je passe une semaine à réaliser des tests, des examens. Trop facile, je finis premier, des exercices d'algèbre élémentaires pour quelqu'un qui joue avec l'argent toute la journée. Vingt sur vingt. Conclusion : je suis envoyé à l'école de la Marine, rue du Rempart. Passent quelques semaines, j'apprends les rudiments, le fonctionnement des chaudières, des turbines, des vannes, le pont, les nœuds, tout ce que l'on peut trouver sur un bateau. Je me lie d'amitié avec un Napolitain du Panier, Pironti, lui-même trop instruit pour rester à Courbet et, comme de bien entendu, on est ébloui par l'éclat du cuivre, un matériau qui résiste à la rouille, au sel, dont on s'est empressés d'imaginer le vol et la vente à un fourgue. Ce jour-là, je ne participe pas au vol des cuivres, que l'on pouvait facilement

---

1. Ne pas être renvoyé devant le juge d'instruction pour être éventuellement inculqué et écroué.

## *L'école de la rue*

récupérer à bord de bateaux, mais – peut-être parce que j'avais la tête de l'emploi... – je suis pris par la patrouille et viré sur-le-champ. D'autant plus que je ne balance personne, Pironti faisant partie du trio, trois hommes que je retrouverai plus tard, jamais par hasard, et qui deviendront marins, trafiquants ou taxis, si ce n'est les trois à la fois.

À la maison, c'est le coup de grisou ; mon oncle Toussaint en profite pour me mettre le pied à l'étrier, son objectif étant que j'obtienne le fameux fascicule de la marine marchande<sup>1</sup> et que je puisse ainsi voler de mes propres ailes au plus vite. Mais pas seulement, évidemment... Comme il connaît de nombreux marins, Toussaint me dégote une place chez un pêcheur à Cassis où je vais rester six mois, le temps nécessaire pour obtenir le sésame du marin.

Cassis, à l'époque, c'est un port de pêche, connu pour ses calanques somptueuses, sa plaisance, une carte postale sortie tout droit d'un roman de Pagnol, en exagérant un peu, une ville très prisée par les bourgeois marseillais qui arrivaient en bateaux, le dimanche, et les peintres comme Braque ou Picabia. Un port où les trafiquants ne sont pas en reste. Je vais essayer de me tenir à carreau, car je devine les lendemains qui chantent à naviguer sur la Méditerranée, et apprendre le métier de pêcheur, ce qui n'est pas très compliqué pour celui qui n'a pas le mal de mer et ne craint pas le soleil. Tous les jours, à quatorze heures, on montait sur le bateau, sortait en mer, calait les filets, et retournait au port en fin d'après-midi ou en début de soirée. Le lendemain matin, à six heures, on allait lever les filets, récupérer les poissons avant de les démailler une fois sur le quai. Le poisson vendu aux marchands et restaurateurs, il fallait refaire les filets, enlever les algues, aller dormir avant de repartir en mer.

Six mois plus tard, le brevet en poche, j'embarque sur un bateau, une ligne qui arrangeait les affaires des vieux, surtout mes oncles, et j'atteins Tanger, premier port étranger de ma vie de mécanicien,

---

1. Brevet autorisant la navigation.

un port franc dont le patron n'est autre que Jo Renucci, l'associé de Lucky Luciano, des Colonna ou des Venturi. Très vite, je trafique les cigarettes, les vins cuits, sucrés, des milliers de litres, les bleus de chine, les vieux se servant de ma jeunesse, de ma vaillance pour aller de l'avant. J'ai touché des clopinettes, même si je gagnais en une traversée dix fois le salaire d'un ouvrier. Or je prenais tous les risques – même si le risque était calculé pour les vieux car j'étais une tombe –, mais c'est lors de ces traversées que j'ai tout appris. Les trafiquants se sont même servis de l'entregent d'un commissaire corse pour me faire embarquer sur le *Djebel Dira*, bateau de la Compagnie de navigation mixte d'une centaine de mètres de long, pouvant embarquer quatre cents passagers et connu pour avoir transporté des troupes françaises lors des émeutes de Tunisie en 1952. Le trafic n'était pas compliqué, l'essentiel consistant à trouver des planques sur le bateau, à monter, descendre les marchandises et à toucher des complices, dans chaque port, qui me chargeaient de ramener les sous. Naturellement, j'ai commencé à travailler à mon compte, ce qui n'était pas interdit loin d'en faut.

De retour à Marseille, entre deux navigations, je me suis mis à écumer les magasins avec mon équipe dont le mentor était le plus grand voleur de Marseille – je n'ai d'ailleurs jamais connu quelqu'un d'aussi merveilleux, à la fois dur, sympathique et professionnel. C'est simple, rien ne lui résistait : serrure, porte, mur, coffre... Le Magicien<sup>1</sup> était certes rusé mais il m'a surtout appris à ne pas avoir peur des condés. Un petit homme aux cheveux longs qui deviendra, quelques années plus tard, le premier banquier des Canards, ceux qui se mettront en plein dans la came après un premier passage, réussi, via le Venezuela.

Un jour, on monte à Aix, cours Mirabeau, et on se tanque devant une parfumerie. « Celle-là, me dit-il, elle est trop belle, on va se la faire tranquille. » Je mets les gants, c'est la première fois que je suis à ses côtés, et le Magicien fronce les sourcils. « Tu fais quoi, Milou ? Tu vois pas que si tu les mets, les gens vont te regarder. Allez, enlève-moi ça, le mouchoir, ça suffit. » Voulant me faire

---

1. Surnom d'emprunt.



comprendre que l'on essuierait les empreintes avec le bout de tissu qu'il portait toujours sur lui. Je porte une blouse de livreur, me positionne devant la boutique, un carton haut et large à mes pieds. Et planqué dans le carton, grâce à sa petite taille, le Magicien qui prend son temps pour faire parler la serrure ! La porte cède, on entre, on fait les ballots quand se pointe un condé. Il nous interpelle avant de parler dans un talkie-walkie. Le Magicien sort.

« Allez, lui dit-il, maintenant, tu tournes la tête, je t'avertis ! Tu veux nous empêcher de travailler, toi ?

— Je suis de la police, de la police !

— Eh bien moi aussi je suis de la même maison que toi. Allez, fous-moi le camp de là, sinon, demain, je te fais muter en Guyane ! »

Le condé tourne les talons, à moitié, gamberge, se rend compte qu'il s'est fait rouler dans la farine, et revient.

« Milou, le condé n'a pas mordu, on s'en va ! »

Le flic nous court après, je manque de tomber, on bouscule les gens et la course-poursuite s'engage dans le labyrinthe des petites rues d'Aix, moi suivant la course du Magicien qui prenait toujours le soin, c'est très important, de repérer plusieurs chemins de cavale. On sème le condé et, manque de chance, on se retrouve dans une impasse, face à un mur de deux mètres de haut. Je fais la courte échelle au Magicien qui saute, j'arrive tant bien que mal à escalader mais au moment où je vais le rejoindre, il me dit de ne pas le faire. Les condés, me précise-t-il, nous attendent au coin de la rue, au fond. Marche arrière ! Je ne les vois pas, pourtant comment ne pas faire confiance à un Magicien de la cambriole ? Je le remonte, on fait demi-tour, personne derrière nous, et on retourne à la voiture, direction Marseille.

On a largement gagné notre journée, de quoi se faire une belle marge lorsque je revendrai les parfums dans les ports, surtout aux Canaries, mais le Magicien ne peut pas s'en empêcher. « Il y a Gardanne, pas loin, me dit-il, on va pas rentrer maintenant. J'ai repéré une autre parfumerie, on y va ! » Je venais d'avoir l'une des peurs de ma vie, de toucher la prison de près, le flag', et je devais repartir pour un tour ! Il a insisté mais je lui ai demandé d'arrêter les frais, j'en avais pour mon compte. Il a acquiescé. Pourtant j'ai

vu dans son regard, au-delà de la malice qui ne le quittait jamais, qu'il m'avait donné une bonne leçon : si tu montres que tu as peur, t'es mort. Je ne peux pas certifier qu'il avait fait exprès de me faire peur, l'occasion a fait le larron, mais je m'en souviendrai toute ma vie. Le Magicien est loin d'être inconscient, bien au contraire. C'est donc en partie grâce à lui, mais aussi grâce à Toussaint, Féli ou Petru, que, petit à petit, l'oiseau va faire son nid.

### *Trafic d'armes*

Après Tanger, j'ai touché l'Espagne, à Malaga – là, vu que Franco était au pouvoir, impossible de trafiquer, juste de quoi acheter des bonbonnes de vin –, puis j'ai dépassé le détroit de Gibraltar, découvert l'Atlantique et mis le pied à Las Palmas et à Santa Cruz de Tenerife, deux villes situées sur les îles Canaries, au large du Maroc. À Santa Cruz, je descendais avec les parfums, soit volés avec le Magicien, soit confiés par des collègues, à la condition que soit marqué « Paris » sur les flacons, les gens en étaient fous, le nec plus ultra, et j'échangeais les flacons, des sacs entiers, contre un véritable arsenal, sans oublier les munitions. Les armes étaient fabriquées en Espagne, transportées et vendues en vente libre aux Canaries, un port franc qui nous permettait d'avoir les coudées franches pour acheter des Stars et des Astra, des répliques d'armes américaines, comme les Smith & Wesson, mais réalisées avec un acier de moindre qualité. Je me souviens d'un 9 mm, semblable au Herstal, treize coups, automatique, dont j'ai toujours eu de bons retours : je l'achetais l'équivalent de cent trente francs et le revendais au moins cinq fois plus.

J'embarquais discrètement le tout, en laissait une partie à Tanger à de pâles comparses, et l'autre à Marseille. Pourquoi Tanger ? Car la France avait, en 1956, deux ans plus tôt, mis fin au protectorat et que flottait déjà le parfum de la révolution en Algérie, donc le recours à des armes visait à soutenir d'un côté la naissance d'un État jeune, le Maroc, et de l'autre l'indépendance du pays voisin. Je donnais les armes à Pierraggi, un ami de l'oncle Toussaint, qui les distribuait à qui de droit. Naïvement, et jusqu'à ce que l'Algérie devienne indépendante, en 1962, j'avais toujours pensé que l'on

fournissait des armes à nos ennemis, contre l'intérêt de la France. « Tu n'as pas bien compris, m'a dit un jour Pierraggi. Les armes ont servi à infiltrer les rebelles, à savoir qui faisait quoi. Le Maroc s'est libéré, c'est vrai, mais sous notre contrôle. Les Corses, on est en place et on sera toujours en place, nous et les juifs. Nous ne sommes pas arrivés à sauver la Tunisie, encore moins l'Algérie, mais garde-toi-le, au Maroc, il y a le roi, eux et surtout nous. »

TC : Milou ouvre, ici, deux parenthèses. La première concerne les Corses, nés au Maroc, qui ont réussi à développer leurs entreprises liées au jeu, aux services de renseignement, à l'action géopolitique, au système bancaire et aux armes, des activités faisant « bon ménage ». On est au cœur, ici, de la « Françafrique », néologisme qui définit l'ensemble des réseaux d'influence et des mécanismes politiques, économiques et militaires liant la France à ses anciennes colonies et à quelques autres pays africains, l'Afrique du Sud en particulier. Milou est au courant de bon nombre d'opérations clandestines – visant à mettre en place puis à soutenir des dictatures –, d'assassinats politiques et consorts, sans oublier les mécanismes, jugés « élémentaires », concernant le phénomène de rétrocommissions, soit le retour d'une partie des commissions, obtenues sur des marchés publics et privés à l'international, dans les poches d'hommes politiques « de poids », français ou africains. « Suffit, dit-il, d'aller se promener dans les grands hôtels parisiens pour juger sur pièces : le train de vie des ministres africains et de leurs correspondants chez nous, ça parle tout seul. »

La seconde remarque tient à l'importance du kif, du cannabis dans le Rif<sup>1</sup> et au développement pour le moins exceptionnel du commerce illicite de la résine depuis la fin des années 1960. Le sujet va bientôt être abordé par un Milou à la fois affranchi de la façon dont le sud de l'Espagne va devenir la plateforme du business du shit, ou du « chichon », comme il le dit souvent, puis de la cocaïne et, plus tard, en tant qu'acteur majeur du trafic dans la région marseillaise.

---

1. Région située au nord du Maroc.

Milou : Ayant grandi avec des armes posées sur la table de la cuisine, volé des fusils, lu des articles vantant leurs mérites, je me suis pris au jeu du trafic d'armes. Impossible de dire combien j'en ai vendues, des milliers de pièces, mais là où j'étais fort, c'était pour les planquer sur un bateau. L'épisode des extincteurs vaut son pesant d'or, c'est le cas de le dire.

Un jour, je me retrouve avec une dizaine de caisses de calibres et de munitions, mais comment planquer tout cela sur le bateau ? Je commence par les caches disons traditionnelles, les réservoirs servant à stocker l'eau douce, le carburant et l'huile de moteur. Je prends un calibre, l'entoure de fils de nylon, mets le sac dans de l'huile, puis je dévisse le regard qui permet d'accéder au ballast<sup>1</sup>, avant de revisser – idem pour d'autres revolvers. Enfin j'envoie de l'eau salée pour que les vis se rouillent et que les douaniers ne puissent pas s'en apercevoir.

Tout en revissant, je me demande où je vais cacher les trois dernières caisses, quand mon regard croise un extincteur. Banco ! Je dévisse, jette à la mer le liquide, enfourne des flingues, revisse et fait de même pour chaque extincteur. À Marseille, la Douane maritime monte, fait le tour, ne trouve rien, me fouille et je quitte le bateau pour retrouver ma fiancée qui deviendra plus tard mon épouse et la mère de nos deux filles. Je reviens le dimanche, deux jours plus tard, dans l'idée de récupérer ma marchandise mais quand j'arrive sur le port, je manque de m'étrangler : une partie du bateau a brûlé pendant la nuit, la coursive est toute noire ! Un collègue me confirme que le bateau a brûlé, qu'il y a eu des explosions mais que si les extincteurs avaient fonctionné, tout cela ne serait pas arrivé... J'évite évidemment de lui révéler la vérité, intérieurement je bous et imagine que l'incendie m'a ruiné. Mais il faut que j'aille vérifier, rien ne me dit que les calibres sont partis en fumée.

Le collègue m'explique alors que le cuisinier, voulant tuer les cafards – il y en avait des milliers à l'époque sur les bateaux –, a fermé hermétiquement la cuisine, calé des bombes insecticides et fermé la porte. Lorsque le frigo s'est mis en route, une étincelle a

---

1. Réservoir aménagé pour équilibrer le navire.

## *L'école de la rue*

jailli et fait exploser la cuisine ! Ce n'est pas normal, me dis-je. Si les extincteurs ne fonctionnent pas, il faut aller les vérifier, un à un. L'autre me rétorque que c'est trop tard, qu'est-ce que cela peut me faire, le feu, pas le feu, mais j'enfonce le clou en lui précisant que c'est la procédure, un subterfuge bien entendu pour ne pas l'affranchir de mon trafic. Je suis donc monté sur le bateau, me suis enfermé, j'ai dévissé une quinzaine d'extincteurs et, miracle, j'ai récupéré mes armes ! Par la suite, car ça m'a servi de leçon, je n'ai farci les extincteurs que lorsque je ne pouvais pas faire autrement, le bateau, surtout dans la salle des machines, offrant plusieurs planques plus confortables.

## *Les ficelles du métier*

Je revends la marchandise, aucun problème de ce côté-là, et me retrouve à terre pour quelques jours, sans avoir le temps de me croiser les bras ; aux cambriolages, qui me permettent de réaliser et de développer mes propres trafics, s'ajoutent de nouvelles opportunités. Avec Petit Pape, le fils du Magicien, je fréquente un bidonville marseillais où s'entassent des familles de gitans, voleurs et receleurs à leurs heures mais aussi joueurs, assidus de cartes.

On joue le plus souvent dehors, à même le sol, et principalement au poker et je peux dire aujourd'hui, sans rougir, que ce fut mon école du jeu, celle qui fera de moi un créateur et un organisateur de parties, passe anglaise, poker, barboule, un jeu de dés arménien, puis l'un des plus importants bookmakers français, un « book », comme on dit, clandestin. C'est là que je vais percevoir – à force de jouer, de perdre, de gagner, de bluffer – tout l'art de la psychologie, celle qui permet de sonder ses adversaires rapidement et de savoir comment ils vont se comporter une fois le jeu en main. Un art qui s'applique bien au-delà du jeu et dont, à dix-sept ans, je me rends compte qu'il m'a été enseigné, sans le savoir, par mes oncles, leurs associés et le Magicien.

Il est difficile d'en décrire les ficelles mais la base, celle qui me vaut d'être toujours en vie aujourd'hui, c'est d'arriver à canaliser sa peur, ne plus donner le sentiment que l'on est en position de faiblesse, de jauger le plus vite possible à la fois l'estimation des

gains, car il n'y a que le profit qui rend un trafiquant encore plus riche, serein, lucide, et les risques encourus. Cet arbitrage, même si ce n'est peut-être pas le mot exact, ne va plus me quitter dès lors que je vais basculer dans un autre monde, celui des professionnels, du grand trafic et du banditisme, en étant de plus en plus sollicité par mes pairs. Je vais continuer à aller au charbon, préparer mes affaires, toucher Dakar où je vais retrouver d'autres Corses qui me chargent de rapatrier l'argent des bars, des filles, Blanches, Noires, souvent mariées à des militaires, mais au fur et à mesure du temps, ce sont les affaires qui vont venir à moi. Comme un chef d'entreprise qui mène courageusement sa barque, se fait repérer pour ses qualités, impose son carnet d'adresses, le respect, et devient incontournable. Un exemple ? Deux, au hasard.

Le premier correspond à un vol de lingots d'or. Comme souvent, avant de monter au braquo, la mise en place nécessite du fric. Comme je jette l'argent par les fenêtres, vit comme un milord, aide ma famille, mes amis, je réponds présent et donne mon bénéfice. Je ne monte pas au braquo, je suis seulement financier, et je récupère une part sur des lingots fourgués à un Lyonnais. En théorie, car en pratique le Lyonnais nous fait marrons : après avoir vendu la marchandise, il s'est mis au vert du côté de Nice. La chasse à l'homme va durer plusieurs mois, mes amis, surtout les braqueurs, étant fous de rage de s'être fait jongler, jusqu'au jour où l'un d'eux loge le Lyonnais et lui donne un rendez-vous dans une auberge du côté d'Aubagne. « Ton coup est arrangé, lui dit-il, tu viens, tu t'excuses, tu rendras la totalité de ce que tu nous as pris. »

Je sais ce qui va se passer mais je dois être présent. Le Lyonnais ne fait pas faux bond, explique comment il a mangé les sous, tout en s'empiffrant, buvant plus que de raison, en confiance. Au moment de boire le digestif, l'un des braqueurs – un assassin de la pire espèce qui voulait tuer tout Marseille, que j'avais croisé à Tanger pour le trafic de cigarettes, un mec né pour tuer, le Diable en personne – a sorti le calibre et l'a buté, net. Du sang partout, de la cervelle sur le mur, le patron se met à crier : « Ce n'était pas prévu comme ça, c'est n'importe quoi ! » Et l'assassin de répondre, je m'en souviens comme si c'était hier : « Si je l'avais fumé dehors,

du sang sur l'herbe, tu n'aurais pas pu nettoyer comme il faut. Allez, arrête de crier, et va chercher l'éponge, la "pie jaune"<sup>1</sup> et le balai-brosse : dans dix minutes, on ne sentira même plus la mort. »

Je dois avouer que cela ne m'a fait ni chaud ni froid. J'appréhendais, c'était la première fois que j'allais voir un homme se faire assassiner, mais la loi du Milieu, probablement, a été plus forte que mon trouble. Avec le recul, je m'aperçois que j'ai grandi avec les morts, avec des hommes qui par la suite ont fait la une de *Détective*, ont commis des meurtres, à commencer par mon oncle Féli ou celui qui avait commis le crime de la rue Tardieu. Tous, à Cuges, en train de raconter leurs exploits de guerrier. Ce jour-là, j'ai eu la même réaction que le patron de l'auberge : je n'aurais jamais pensé que le Lyonnais soit tué à l'intérieur. Il ne fallait pas laisser de traces.

Deuxième exemple, les lignes maritimes. Un jour, Loulou Régnier<sup>2</sup> vient nous rendre visite à Mazargues, c'est lui qui vient nous voir, pas l'inverse. Le hasard n'est pas convoqué pour deux raisons : d'une part, Loulou est un ami et associé de mon oncle Toussaint et de Roger Canavaggia, de Cassis, un port où mes oncles avaient leurs habitudes, c'est la famille, le cercle proche ; d'autre part, il a besoin d'une personne de confiance pour faire rentrer les billets depuis l'Algérie. Il s'est renseigné, sait que j'ai fait mes armes aux Canaries, à Tanger, et que je suis donc l'homme de la situation. Nous concluons un marché : il m'assure pouvoir me faire naviguer à destination d'Oran ou d'Alger, un jour aller, un jour retour, dix fois par mois au minimum. Loulou a le bras long, de mon côté je m'occupe de collecter les sacs d'argent liquide qui doivent revenir aux actionnaires de son gourbi, les recettes de leurs hôtels de passe et autres trafics.

Régnier s'est surtout occupé, au-delà de me faire embarquer sur l'*El Djézair*, de faire en sorte que j'obtienne une place qui serve nos intérêts, soit le quart de trois à sept heures. Ce qui m'a permis d'aller à mes rendez-vous, de monter et de planquer les sacs

---

1. L'eau de Javel.

2. Considéré comme un « parrain » de l'après-guerre, à Toulon.

d'argent tout en développant mes propres affaires. Et d'observer ce qui reste finalement un petit monde. Au gré des mes périple sur la Méditerranée, je vais retrouver deux types de trafiquants : ceux qui, comme moi, possèdent des adresses dans les ports, un savoir-faire pour se jouer des douaniers ou pour les soudoyer, ce que l'on appelle des gros trafiquants, et les autres, les petits, jouant régulièrement avec le feu, avec leur propre vie, au four et au moulin pour acheter cent cartouches de cigarettes, gagner quatre sous. Très vite, tous les trafiquants m'ont identifié, de par ma famille, mes fréquentations, mes amis et mon train de vie, et ils savaient que j'étais le premier à descendre de la coupée quand je ne me faisais pas ouvrir rapidement le sabord pour mettre pied à terre et aller faire, ce que l'on appelle, les commissions. J'étais dangereux, du point de vue policier, pas au niveau des collègues qui souvent me prenaient pour un fou, au sens téméraire du terme, n'ayant peur de rien, ni de personne. C'est un climat particulier où finalement chacun participe, selon ses compétences, qu'il soit trafiquant, préfet ou douanier, à faire tourner la planète trafic, à s'en mettre plein les poches ou à servir la diplomatie parallèle, très importante à cette époque, les colonies désirant s'affranchir de la France.

C'est d'ailleurs un important chapitre de l'histoire du Milieu : sans les colonies, pas de gros trafics, et sans trafic, pas de logistique, pas de règles strictes, pas de confiance, pas de réseaux à l'international, pas de vices, pas de grosses familles, celles qui plus tard prendront les cercles de jeu, se gaveront avec la French Connection et joueront évidemment leur partition dans le cirque politique. Et c'est toujours d'actualité, je sais de quoi je parle.

Pendant plusieurs mois, à raison d'une dizaine de voyages par mois, je me rends dans une ruelle d'Alger ou d'Oran, j'entre dans un cabaret, un bordel, je rencontre un Corse, toujours un Secor<sup>1</sup>, qui me donne un sac d'argent pendant que les filles vont et viennent, ce qui m'a toujours mis mal à l'aise par ailleurs. Je prends le sac, je le glisse dans un sac tyrolien, pour éviter de me faire voler, je mets un chapeau de paille sur la tête – on aurait pu me prendre pour un fada, ce qui était le but recherché, l'habit ne fait pas le moine –,

---

1. Corse, en verlan.



## *L'école de la rue*

puis je joue au touriste : je visite la Casbah, le port, souvent avec un appareil photo autour du cou, avant de monter sur le bateau, un, deux, quelquefois trois sacs tyroliens bourrés de liasses. Sans compter mes propres trafics comme, par exemple, les vestes ou pantalons bleu de Chine, les faux permis de conduire ou l'opium.

En 1961, avant que l'Algérie ne prenne son indépendance, j'avais fait la connaissance du Vieux Marc, par l'intermédiaire de Pierraggi, un associé de mon oncle Toussaint, un Corse qui tutoyait le préfet, des magistrats, des commissaires de police, francs-maçons comme beaucoup d'hommes influents de part et d'autre de la Méditerranée ; sur le bateau, je donnais au Vieux Marc une photographie, nom, prénom, date de naissance, et il revenait avec un permis de conduire en échange de deux cents francs<sup>1</sup>. Une fois à Marseille, je revendais le même permis deux mille francs, dix fois plus cher. Lorsque j'ai vu que le filon était merveilleux, j'ai mis en place des recruteurs qui faisaient la tournée, dans Marseille et au-delà, et me rapportaient des lots de dix, vingt, cinquante photos. J'ai vendu plus de deux mille permis de conduire, avec de vrais tampons de la préfecture faisant foi, ce qui n'a pas provoqué de carambolages mais probablement fait blanchir les cheveux des condés !

Pierraggi était un gros trafiquant que je croisais sur les bateaux, dont j'avais acquis la confiance. Raison pour laquelle j'ai, par exemple, régulièrement transporté de l'opium pour son compte, ce qui me sera utile bien plus tard. C'était simple : sur le bateau, Pierraggi m'aidait à attacher trois kilos d'opium, autour de la taille, et je n'avais plus qu'à descendre du bateau, chemise ouverte sur un T-shirt, à passer la douane comme une fleur et à donner le paquet à un certain Fernandez, un juif espagnol, à la Casbah d'Alger. C'était un trafic accessoire, j'ai fait le passeur une vingtaine de fois, selon les commandes du juif qui alimentait des fumeries d'opium, et gagné deux mille francs<sup>2</sup> par voyage.

---

1. 300 euros, en 2015.

2. 3 000 euros, en 2015.

Jusqu'au jour, c'était en août 1962, quelques mois après les accords d'Évian, où les mêmes douaniers m'ont fait un coup de zèle et m'ont arrêté. De serviteurs, ils étaient devenus chefs et marquaient leur nouveau territoire. En garde à vue, un militaire a essayé de me faire parler mais j'ai fait l'imbécile.

« J'ai peur de mourir, on m'a mis le paquet de force, la pression, je ne peux pas t'en dire plus, sinon on me tue. Et la personne à qui je devais remettre la marchandise, je ne la connais pas.

— Où et à qui tu devais remettre ce produit ?

— Je ne sais pas. Ce que je peux vous dire, c'est que je devais déposer le colis au coin d'une rue. »

Le militaire m'envoie des gifles, m'ordonne de parler.

« À qui ? Je vais le te dire : à un militaire, comme toi. »

Et *bing*, une autre gifle !

« Alors, on te suit, ajoute le militaire en sortant le calibre comme pour me tuer, c'est en tout cas ce que je pense tout de suite.

— Si je sors, je ne te mène nulle part. Si tu veux me tuer, fais-le ici. »

La conversation a duré plusieurs heures au point que le bateau n'est pas parti à l'heure prévue. Finalement, je suis ressorti libre, sans les kilos évidemment, que le militaire a probablement revendus dans mon dos, et j'ai dû être jugé au tribunal. Je n'ai jamais su si j'avais été condamné, ce voyage étant le dernier à destination de l'Algérie, l'un des derniers de ma vie de mécanicien navigateur... pas de trafiquant.

Pendant ces années de navigation, de 1956 à 1962, je ne me suis jamais fait voler, ni même disons sermonner, ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Au final, c'est presque indécent, je touchais l'équivalent de deux mille euros par jour, je jouais au poker, aux courses, gagnais, perdais, je donnais, beaucoup, j'avais de l'argent, en prêtais déjà, intérêts compris, en récupérais toujours moins qu'il ne fallait, envoyais des mandats, payais des frais d'avocats, aidait ceux qui sortaient de prison comme le voulait la tradition, un million par-ci, un million par-là. Je payais sans compter, l'argent n'étant plus une fin en soi, juste une façon d'oublier la misère dans laquelle j'avais grandi, de profiter au maximum des

plaisirs offerts par la vie. Costumes, chaussures, chemises, tout sur mesure. Et partout où j'allais, on me disait : « Va là-bas. » Et à chaque fois je rencontrais des Corses, des Libanais, des pieds-noirs, surtout espagnols, et j'enquillais sur une nouvelle affaire. Hormis les trois kilos d'opium, je suis toujours passé comme une lettre à la poste, ce qui ne m'a pas empêché d'assister à des épisodes, disons, « sales ».

Je me souviens, par exemple, être revenu à la cabine, sur l'*El Djezaïr*, une fois les sacs de billets planqués, et avoir échangé avec un mec surnommé Balagne, natif de cette région de Corse, âgé d'une cinquantaine d'années.

Ce Secor, que je croise régulièrement, m'avoue qu'il va chercher l'argent dans un bar d'Alger mais qu'il s'arrange – comprendre qu'il vole du fric, considérant qu'il n'est pas assez bien payé. Il fait le malin, je ne dis rien, surtout pas que je gagne un million<sup>1</sup> à chaque voyage, mais je n'en pense pas moins car si cela vient aux oreilles de ses amis corses, il risque sa peau. On continue à parler, le bateau repart le lendemain, Balagne sort de la douche, la serviette autour du cou, assis, en slip, sur la couchette, quand trois hommes entrent dans la cabine. Des condés ? des voyous ? Viennent-ils pour moi, pour lui ? N'ayant pas de calibre sous la main, trois contre un dans un petit espace, j'y suis. L'un s'approche, me pousse un peu, me demande :

« Oh, minot, tu connais un mec qui s'appelle Balagne ?

— Non, je ne le connais pas.

— Certain ?

— Si je te le dis ! Balagne, je n'ai jamais entendu ce nom, ça te va ?

— Allez, minot, écarte-toi. »

Le mec aperçoit alors Balagne, me pousse sèchement, et le massacre à coups de pied et de poing, aidé par ses amis. Les trois hommes se barrent, le laissent gisant dans son sang, déboîté. Je l'aide à se relever et Balagne m'avoue, la bouche en vrac, qu'il

---

1. Un million d'anciens francs, soit 16 300 euros, en 2015.

leur a escroqué une grosse quantité d'argent. « Ne raconte rien, je ne veux pas savoir, ce n'est pas mes affaires. Stop et fin. »

Je pose le pied à Marseille, me rend au Sartène, un bar sur le Vieux-Port tenu par mes parents adoptifs, et j'explique à Jeanne, Petru et Féli ce qui s'est passé dans la cabine. Féli fronce les sourcils :

« Je les connais, ce sont de braves gens. Mais dis-moi, ils t'ont poussé comment ?

— Ils étaient impatients d'alpaguer Balagne.

— À l'occasion, j'en toucherai un mot, je les verrai. Mais quand même, le coup qui te pousse...

— Ils ne savaient pas qui j'étais, tonton. Ne commence pas à penser mal.

— Comment, mal ? Ça ne se fait pas, c'est tout. »

Le soir même, un neveu de Balagne, Jeannot Migozzi<sup>1</sup>, qui a le même âge que moi, dix-sept ans, va voir Étienne à Endoume, celui qui a frappé son oncle, l'homme le plus lésé dans l'escroquerie, et lui demande de descendre dans la rue. Croyant que Migozzi va lui rendre l'argent des bordels, Étienne sort et se fait tuer. Pour la petite histoire, hormis le fait que Féli n'en serait pas resté là, profitant évidemment de l'occasion pour prendre des sous à Étienne, le racketter, je raconterai l'épisode de la cabine à Migozzi, vingt ans plus tard, lorsque je serai associé avec lui dans le trafic d'héroïne. Je lui apprendrai surtout que son oncle avait escroqué Étienne ce qu'il ne savait pas : on lui avait fait croire que c'était le contraire, raison pour laquelle il avait tué un mec dont tout Marseille disait que c'était un brave mec. Comme quoi, la mort frappe quelquefois à la porte mais pas de la main que l'on suppose, ce qui explique notamment le fait que des dizaines de règlements de comptes restent inexpliqués, sauf par ceux qui en tirent partie ou qui se bombardent experts sans jamais avoir été dans la confidence.

---

1. Migozzi deviendra plus tard un parrain de Nice.

*Fontaine de jeux et d'argent*

En 1960, mes parents prennent, en sous-main, le Sartène, un bar où je vais, avec l'aide de l'oncle Féli et de Petru, monter ma première partie de passe anglaise. J'ai à peine dix-sept ans et déjà un sens, presque inné, de la mise en route, de l'organisation. La partie est d'autant plus facile à monter que le Vieux-Port est le quartier général du grand banditisme, d'importants trafiquants, notamment d'héroïne, ayant leurs habitudes au Canotier, au Gondolier ou au Tanagra, et passant leur temps à jouer. Des fortunes, des millions par jour, pas n'importe où, ni avec n'importe qui, cela va de soi : le lieu doit être tenu par une famille dont la réputation n'est pas de se faire marcher sur les pieds par des baltringues, encore moins par des condés ignorants ou prétentieux.

Tenir une partie, ce n'est pas compliqué : en échange d'une dîme, ce que l'on appelle la cagnotte, je réunis des joueurs, triés sur le volet, les gros portefeuilles étant bien entendu les bienvenus, je recrute un croupier, un homme de confiance qui va notamment s'occuper des dés, de les changer lorsqu'ils sont cassés, je prête de l'argent à ceux qui ont les yeux plus gros que le ventre, des trous dans les poches, enfin je calme ceux qui envoient les pieds, qui marmonnent, crient à la triche...

TC : Les règles de la passe anglaise sont simples. Il s'agit de lancer deux dés, l'addition allant donc de deux à douze. Le premier joueur roule : s'il fait un total de deux, trois, douze, il perd d'office ; s'il fait sept ou onze, il gagne d'office ; s'il fait quatre, cinq, six, huit, neuf, dix, il retient son total et essaye de le réaliser à nouveau en autant de lancers qu'il le souhaite. S'il fait sept avant de retomber à nouveau sur son total, il perd. Au tour des autres joueurs de lancer. Le « patron » de la partie commence à toucher sa commission, généralement dix pour cent de la mise, dès que le deuxième ou le troisième joueur roule les dés. Petite explication de Milou : si un joueur fait dix, donc qui n'a pas gagné à l'abattage, au premier lancer, il va relancer pour chercher le dix. Là, le patron de la partie paye les trois, deux : sur une base de dix mille francs,

il donnera trente mille si le joueur trouve le dix ; si le rouleur fait sept, le patron prend vingt mille. Comme la probabilité de faire dix est bien plus faible que de faire sept, car de nombreuses combinaisons font sept, c'est le patron qui ramasse souvent la mise. L'inconvénient de la passe, comme pour le poker, c'est que le jeu est long, ce qui freine le développement de la cagnotte. D'où, comme il va l'expliquer, l'idée lumineuse de monter une partie de barbouste, autre jeu de dés popularisé par les Arméniens de Marseille essentiellement installés dans le quartier de Beaumont.

Milou : Autour de la table, au Sartène, il n'y a pas que des voyous. C'est un mélange hétéroclite, des maçons, ouvriers, commerçants, fonctionnaires ou dockers, qui se retrouvent dès vingt-deux heures, la partie commençant à la tombée de la nuit jusqu'à la fermeture du bar, vers deux heures du matin, la faune nocturne rendant l'affaire encore plus juteuse. La nuit, comme cela me sera confirmé en d'autres lieux, c'est facile car il n'y a que des estropiés, des fatigués de l'interlope, cramés par l'alcool et bien d'autres vices. Il nous arrivait de fermer le rideau, de continuer à jouer jusqu'à l'aube, ce qui mathématiquement gonflait notre bénéfice, et c'est à ce moment-là, le calme revenu, que je mettais la cagnotte sur la table, donnant cinq cents francs de l'heure au croupier, et partageant le tout en plusieurs parts ; celle de mes parents, qui prenaient le risque d'héberger un jeu clandestin, vu l'argent joué ; celle de Petru, qui lui-même en refilait à mes oncles, Féli, Martin ; et la mienne. C'est ce que l'on appelle, toucher de l'argent sans rien faire, puisque ma présence n'était pas obligatoire et que, si j'étais en mer, à trafiquer, un croupier veillait à la bonne marche de la partie et que l'un des membres de ma famille pouvait à tout moment intervenir pour mettre les points sur les *i*. Ce qui n'arrivait presque jamais.

Pendant cinq ans, de 1960 à 1965, jusqu'à ce que l'on s'adjuge le bar du Vieux Canal, cours d'Estienne-d'Orves, j'ai touché autour de vingt bâtons par mois, de quoi assurer mon train de vie, les frais quotidiens et ceux de l'appartement que je loue avec Petru sur le boulevard des Dames, presque en face, autre ironie de l'histoire, du futur QG de la brigade des stupés ! Vingt bâtons auxquels il faut ajouter la part que je détenais dans une autre partie de passe

anglaise, au Pourquoi, puis dans un bar de la Joliette, deux affaires qui n'ont duré que neuf, dix mois. Pourquoi ? Car les grosses parties attirent de vrais problèmes et, à un moment donné, ça explose, les condés mettant le holà, les organisateurs préférant stopper net et monter une partie ailleurs.

Chez William Zemmour<sup>1</sup>, la partie se déroulait au premier étage. Nous étions dix associés, dix parts sur une cagnotte colossale. Au Sartène, j'ai vu des trafiquants, les plus riches de Marseille – personne ne leur arrivait à la cheville –, perdre trente à cinquante bâtons<sup>2</sup> par nuit, pareil le lendemain, ce qui n'était pas grand-chose au vu des milliards qu'ils touchaient, mais là, c'était un puits sans fond. J'ai vu par exemple un ancien policier, Santoni, un gros trafiquant de la French Connection qui est passé à travers les mailles – on peut comprendre pourquoi... –, perdre jusqu'à soixante, quatre-vingts bâtons, une, deux, trois nuits d'affilée. Idem pour celui que l'on appelait René le Juif, des bagues à chaque doigt, la ceinture Hermès, initiales gravées, gros diamants, un mec que je n'ai vu qu'une seule fois et qui a disparu de mon radar ; comme beaucoup, chacun vaque à ses affaires et, comme on dit, le soleil se lève pour tout le monde.

Un jour, par exemple, René le Juif entre au Pourquoi, embrasse Mémé Guérini, William, celui qui l'avait invité, feuj comme lui, bonjour à l'un, à l'autre. René est un mec ventru, cheveux plaqués en arrière, avec de la brillantine, presque un acteur sorti tout droit du film *Borsalino*.

« C'est ici qu'on joue ? »

— Papa, répond William – ils s'appelaient toujours « Papa » entre eux –, joue-toi quelques lardos<sup>3</sup>.

— Ça, c'était aux États<sup>4</sup>, mon petit. Maintenant, on est moins costaud que là-bas. »

---

1. L'un des frères d'une famille qui, dès le début des années 1960, fut considérée comme l'une des plus influentes du Milieu parisien.

2. 760 000 euros, en 2015.

3. Dollars en verlan.

4. Les États-Unis.

René le Juif sort une grosse liasse, uniquement des billets de 50 000, d'anciens francs, une vingtaine de millions, joue deux coups, balance des mots en anglais, perd.

« Oh, mon petit, chez toi, c'est pas aussi bien que l'on m'a dit ? »

— Ici, répond William, malicieux, faut que tu t'accroches, Papa. Ici, t'es à Marseille.

— D'accord, d'accord. »

René se retourne vers un mec, toujours dans son dos, qui ouvre une valise, une centaine de millions à l'intérieur ; il roule, roule et perd la somme en un quart d'heure. Le mec, il n'a même pas transpiré une seule goutte de sueur, pas même l'ombre d'un frisson ! Assistant à la scène, Mémé lui dit :

« T'as besoin de combien ? »

— Un peu, ça ira.

— Passe au Méditerranée, je te donnerai. Combien ?

— Dix bâtons. »

Si je reprends, mot à mot, la conversation, c'est pour souligner que René avait un léger ascendant sur Mémé. Je n'ai jamais cherché à comprendre, n'ai jamais su qui était René le Juif, j'avais des amis lyonnais, souvent avec eux à Paris, qui m'auraient tout expliqué, mais à sa façon de s'habiller, de parler, je reste persuadé qu'il faisait partie de la Mafia juive américaine.

Avec le temps, que ce soit à la passe ou au poker, je vais apprendre à me méfier de deux types d'individus : les condés, évidemment, qui peuvent débarquer à tout moment et fermer le bar ; et ceux que j'appelle les clochards, ceux qui touchent un salaire assez confortable, allant jusqu'à un bâton par mois, mais qui en dépensent vingt ou trente fois plus. Or l'un ne va pas sans l'autre, d'où les leçons qu'il faut vite en tirer. Au sujet des condés, ne parlons pas de corruption, le mot est trop simplificateur, mais de compromission. Le policier, surtout à l'époque, est animé par deux ressorts qui ne font qu'un : le complexe du voyou, être encore plus gangster que le gangster, et le besoin d'avoir de l'argent qui pousse dans la poche. Ce qui le conduit inévitablement vers le jeu, la façon, croit-il, de gagner très rapidement



## *L'école de la rue*

du fric tout en surveillant les allées et venues de ses anciens ou futurs clients.

Dans ces années-là, où l'argent liquide est fontaine, le carburant de toute une région, la police nous foutait la paix, nous, les patrons de la ville, car elle avait un œil sur les mouvements d'argent via des informateurs. Si, par exemple, un mec arrivait dans une partie, laissant vingt millions sans transpirer alors que ce n'était pas son habitude, c'est qu'il avait touché un gros truc, au moins dix fois plus. Plus le jeu rassemblait de mecs du grand banditisme, plus l'argent circulait, plus les condés, à commencer par la police des jeux, nous laissait tranquilles, considérant qu'ils y avaient plus à gagner qu'à perdre ! Malheur cependant à celui qui montait une partie d'ouvriers en douce, dans l'arrière-cuisine d'un bar minable : les policiers se faisaient un malin plaisir à tout casser n'ayant justement rien à y gagner. Mieux, c'était l'occasion d'entretenir leurs réputations de shérif aux yeux des journalistes, donc des caves. Du sur mesure, les yeux bandés.

Au jeu du chat et de la souris, il y a heureusement quelques condés, en civils bien entendu et détronchés<sup>1</sup>, qui ne peuvent s'empêcher de s'asseoir pour rouler les dés ou jeter des cartes. Heureusement, devenus accros au jeu, ils deviennent mon paratonnerre ; à moi de m'arranger pour qu'ils ne perdent pas trop d'argent – à la longue je finirai toujours par m'enrichir sur leur dos – et qu'ils bénéficient de quelques cadeaux, l'effacement d'une partie de leur dette par exemple.

Je peux citer le cas très symbolique de Robert<sup>2</sup>, un mec qui s'est fait passer pendant longtemps pour un capitaine de CRS. Robert était un vrai malade du jeu. Souvent entouré de trois, quatre amis, il roulait toute la nuit, perdait, empruntait, gagnait et finissait toujours à poil. Malgré mon jeune âge, j'ai vite compris qu'il ne venait pas que pour la passe mais pour surveiller des communistes ou des anarchistes, autre clientèle de la nuit... et qu'il n'était pas CRS. Comme il avait un frère en Corse, très proche du pouvoir

---

1. À visage découvert. Dans le jargon policier et voyou, être détronché, c'est être repéré.

2. Nom d'emprunt.

gaulliste, un mec qui faisait et défaisait les maires du Cap Corse, j'ai réussi à savoir qu'il faisait partie du SDECE<sup>1</sup>, un gradé ayant des relations en haut lieu, à Paris et dans toutes les préfectures. Robert venait souvent avec des mercenaires, des espions, tout un tas d'auteurs des basses œuvres gaullistes, ce qui avait pour effet d'impressionner les flics des jeux<sup>2</sup>. Pas moi, ni mes amis, bien au contraire, chacun sa tasse de thé, son métier. Lorsque les civils débarquaient, Robert sortait une carte de son portefeuille, glissait trois mots au chef, et fini la visite ! En échange, je passais un petit coup d'éponge sur ses dettes.

On touche, ici, un point important : les fameux sans-grade. Les flics des jeux étaient pieds et mains liés à la procédure, à la merci d'une femme qui pouvait aller piquer une crise de nerfs au commissariat et porter plainte, l'épouse en question étant dans l'incapacité de supporter la mise en dette de son mari, pensant que la partie était le seul endroit où son mec se dévergondait. Tout l'art consistait donc à surveiller de très près les clients qui étaient surendettés et à effacer une partie de leurs dettes. Être brave avec les clochards permettait d'éviter des ennuis, et de payer d'une façon ou d'une autre des flics. Une leçon que je mettrai à profit lorsque je deviendrai, en 1966, un bookmaker tout aussi clandestin.

### *Le temps des braquos*

C'est en 1961 que je vais monter, pour la première fois, au braquage. C'est une bijouterie située dans le quartier arabe de Marseille, une bij' que l'on ne peut pas faire en cambriolage, que l'on fait donc au flanc, armes à la main. Pourquoi se casser la tête ? On entre, on prend et on s'en va ! On est trois amis d'enfance de Mazargues, dont un qui me balancera plus tard dans la Sicilian Connection, et tout se passe comme prévu. Dans le même élan,

---

1. Service de documentation extérieure et de contre-espionnage (SDECE). Les services secrets extérieurs français, de 1945 à 1962, avant de devenir la Direction générale des services extérieurs (DGSE).

2. Service de police judiciaire, en charge de veiller sur les jeux de hasard et les courses hippiques.

on braquera ainsi trois ou quatre autres bijouteries, sans jamais utiliser les armes, avant de passer à la caisse, celle de la Poste. Là, le braquo se fait en trois temps : préparation, action, cavale. Encore aujourd'hui, je ne peux pas m'empêcher, chaque fois que j'entre dans une banque, postale ou pas, d'essayer de trouver le point faible de la sécurité, la façon dont je pourrais prendre l'argent et même la fuite, ce qui est, contrairement à ce que l'on croît, le plus important. Car c'est le chemin qui permet d'éviter le barrage des condés. Ce n'est qu'une gymnastique de l'esprit, puisque c'est du passé, mais impossible de ne pas y penser, comme une recette de cuisine que l'on voudrait sans cesse améliorer.

La première agence que je vais braquer se trouve à Nîmes, une ville comme une autre, juste parce qu'un collègue avait repéré qu'il y avait pas mal d'argent à prendre facilement. Le mode opératoire n'est pas très compliqué mais il demande un peu d'expérience.

Nous avons d'abord roulé avec ce que l'on appelle une voiture « propre », non volée, jusqu'à Nîmes, armes et cagoules bien planquées, avant de piquer une Simca 1000, un véhicule facile à griffer, à l'aide d'un ciseau. Quatre individus, deux voitures. On fait l'environnement de la banque, on jauge la sécurité, surtout sans se presser, on étudie les différents chemins de cavale, chacun ayant une fonction particulière selon ses aptitudes, son expérience. Au calme, on met alors en place le mode opératoire, braqueurs et guetteur, avant de se mettre en route ; on gare la « propre » près d'une station-service, un endroit calme, après avoir choisi le chemin le plus sûr de la cavale, et on monte dans la Simca 1000 qui stoppe devant l'agence. Je sors, accompagné de deux amis, le quatrième, le guetteur, reste près de la voiture volée, moteur en marche. J'entre dans l'agence, main armée, personne ne bouge, grosse intimidation ; ne jamais tirer un coup de feu, inutile de faire siffler les balles, rassurer tout le monde. Tout va bien se passer. Je récupère le sac d'argent et monte dans la Simca. Le guetteur nous conduit jusqu'à la voiture « propre », précisément de l'autre côté de la station-service.

Là, je prends les quatre armes et cagoules, les quatre paires de baskets, et je fourre le tout dans un sac fermé à l'aide d'un nœud.

On laisse la voiture volée, après avoir essuyé les empreintes et baissé les vitres justement pour que la circulation de l'air efface toute trace, et on monte dans celle qui est en règle, propre. Direction la gare où l'un de nous monte dans le premier train pour Marseille, le baluchon sur le dos, en prenant soin de ne pas descendre à Saint-Charles mais dans une petite gare de la cité phocéenne. Les trois autres n'ont plus qu'à rouler, compter et se partager le butin en quatre parts. Ce jour-là, quatorze millions, trois bâtons et demi chacun<sup>1</sup>. La remise des parts s'est réalisée dans la cuisine du Pourquoi, un bar où chacun a récupéré son arme, sa cagoule et sa paire de baskets !

Je vais me faire ainsi une dizaine de guichets de la Poste, sur une période de cinq à six ans, rarement avec les mêmes comparses – car certains ont arrêté de faire le voyou, d'autres sont entrés en prison –, au gré de nouvelles relations et Dieu sait qu'elles vont être nombreuses puisque je vais rayonner de Perpignan à Menton, puis remonter la vallée du Rhône, Grenoble, Lyon, Paris et le nord de la France. L'essentiel, c'est de pouvoir juger du professionnalisme de l'associé qui se résume, et c'est le cas dans n'importe quel secteur d'activités, à deux qualités : ne pas balancer aux condés, quitte à prendre des années de prison à la place des collègues ; et la vaillance, le fait d'être courageux, de ne pas abandonner par exemple ses amis sur le travail, garder son sang-froid, être courtois envers ceux que l'on braque. Sans oublier bien évidemment l'arbitrage habituel entre le coût et le bénéfice, d'où l'importance d'obtenir un maximum d'informations sur le montant du butin et sur la sécurité à l'intérieur de la banque, comme à l'extérieur, en repérant les commissariats, ce qui permet d'évaluer le temps de réaction des condés, donc de pouvoir dresser des obstacles afin de les retarder. Il est évident que si l'on doit toucher la même part sur un braquage ou sur le vol par exemple d'un container, autrement dit choisir entre vingt ans ou trois mois de prison, on ne réfléchit même pas.

---

1. 51 000 euros.

Même si je ne me suis jamais fait coffrer pour des cambriolages ou des braquages – ce qui ne relève pas de l'exploit, mais du travail bien ficelé –, il arrive toutefois que le succès ne soit pas toujours au rendez-vous. Au printemps 1962, quelques mois après Nîmes, avant mes derniers voyages en mer sur l'*El Djezaïr*, je continue à réaliser avec le Magicien ou d'autres amis d'enfance de la Belle-de-Mai des cambriolages qui me permettent entre autres d'alimenter mes trafics maritimes.

C'est justement après avoir dévalisé l'appartement d'un voyant cannois – ces gens-là gagnaient beaucoup d'argent, tout en liquide –, que nous allons décider, sur le chemin du retour, de nous arrêter entre Fréjus et Saint-Raphaël pour monter au braquo. Car, au lieu de récupérer dix bâtons chez le voyant, comme on nous l'avait promis, nous n'en prenons que deux, une alarme s'étant mise à sonner alors qu'on nous avait informés que l'appartement n'en possédait pas. Puis Jean-Pierre, un ami de la Belle-de-Mai, avait repéré une banque à braquer, à temps perdu. C'est l'un des rares mecs qui était à la fois voleur, braqueur, avec lequel nous ferons les quatre cents coups jusqu'à la fin des années 1990, par ailleurs un gros travailleur, pas feignant pour un sou, levé de bonne heure, couché tard, un vaillant qui deviendra, pour notre plus grand bonheur, le patron d'une entreprise de transports.

Nous sommes quatre, des armes planquées dans la voiture, mais sans cagoules sous la main. On achète des bonnets, on fait deux trous à hauteur des yeux, on se met en place, trois dedans, un à l'extérieur. Jean-Pierre savait qu'il y avait un vigile à maîtriser rapidement, ce qui d'ordinaire n'est pas compliqué : le calibre sur le ventre, « tiens-toi bien », et le tour est joué. Comme à son habitude, Jean-Pierre entre le premier, je le suis, et, il lance avec l'accent arabe : « Tout le monde à plat ventre, et ne bougez pas sinon je tire ! » Du Jean-Pierre tout craché, tout un cinéma, toujours à faire le fou, mais le vigile, à notre grande surprise, se met tout de suite à tirer, pas le temps de le maîtriser. Il n'envoie pas sur nous, les balles ne sifflent même pas, mais tire à l'emporte-pièce ne sachant pas tenir son calibre ! Il tremble, fait claquer<sup>1</sup> à

---

1. Tire.

## *Truand*

plusieurs reprises, manque de tuer un employé de la banque et attire l'attention des passants à l'extérieur. Dans la banque, des gens se mettent à crier, à bouger, et, dans ces cas-là, il ne faut pas traîner, vite oublier le butin vu que les flics ne vont pas tarder à rappliquer. Le seul danger, pour l'instant, c'est la maladresse du vigile, un coup accidentel qui peut nous mettre sur le carreau. Je m'avance vers lui et lui dit : « Allez, baisse le calibre sinon tu vas mourir. Crois-moi, fais ce que je te dis car tu vas vraiment mourir. » Le vigile tremble toujours, je le regarde droit dans les yeux et parviens à le désarçonner en lui montrant que je n'ai pas peur de mourir, autrement dit que s'il me tue, il n'aura pas le temps de compter jusqu'à deux. Il baisse le calibre et on prend la tangente, un peu énervé de s'être fait rouler par un incapable. Ivre de rage, Jean-Pierre s'arrête – on se demande ce qui lui prend – et tire sur les portes en verre pour les faire exploser ! Morale de l'histoire : je suis reparti fauché d'un braquage qui n'aurait jamais dû avoir lieu, après avoir été lésé d'un gros cambriolage !

## *Corvée militaire*

En 1963, je pars vers Bordeaux faire mon service militaire à l'âge de dix-neuf ans et demi, une vie, cent vies pour être précis, derrière moi. Je n'ai pas encore attaqué la drogue, alors que de grosses équipes, surtout marseillaises, envoient déjà des tonnes d'héroïne aux États-Unis, les liens s'étant noués via les réseaux de contrebande de cigarettes, ou à Cuba du temps de Batista<sup>1</sup>. Mais je ne suis pas pressé, sachant qu'un jour ou l'autre je tirerai avantage de tout ce que m'a apporté le jeu, poker et passe anglaise, que ce soit par le biais de ma proximité avec les plus gros rouleurs, qui m'ont observé travailler, trafiquer, sanctionner ou arbitrer, et par mon ambition, celle d'être toujours le numéro un, comme du temps de l'école. Grâce à mon oncle Toussaint, toujours dans les trafics maritimes, à Loulou Régnier et à ses amis, je sais par ailleurs que

---

1. Président de Cuba jusqu'en 1959, avant d'être renversé par Fidel Castro. C'est la fin de l'âge d'or de la Mafia à Cuba. Voir le livre de Pierre Péan, *Compromissions*, Fayard, 2015.

le nouvel eldorado du trafic n'est autre que le sud de l'Espagne. Après la guerre d'Algérie, la plupart des pieds-noirs et des Corses ayant prospéré en Afrique ont trouvé refuge à Marbella, Alicante ou Torremolinos, un sanctuaire qui va leur permettre de continuer leur business, notamment la drogue, sous la protection des proches de Franco.

En Gironde, c'est une autre paire de manches car je vais retrouver ce que je déteste le plus : la discipline, les ordres et les corvées. La caserne d'Hourtin, c'est une forêt de hangars, comme un gros bidonville, deux ou trois mille appelés. Le premier jour, on me donne les habits de marin, tout sauf le pompon rouge, le cinéma de l'armée, encore une connerie, car avoir le pompon rouge, c'est une gloire, être maître du monde pendant vingt-quatre heures, ce qui fut le cas du temps de Napoléon. On te fait le coup du mérite, la cérémonie quinze jours après, mais c'est bidon, rien de sérieux. Tous les insignes ont une signification : la cravate noire, c'est la flotte française de Napoléon décimée par Nelson et les Anglais, les raies sur la marinière représentent les grandes victoires... Pour faire les classes, trois semaines durant, la rame, les nœuds, la voile, les gradés nous mettent tous ensemble, une section de quarante Corses et Marseillais, ou comment se préparer à un coup de Trafalgar ! La connerie mène à tout, surtout lorsqu'elle est solennelle et qu'elle sort de la bouche d'un amiral, fort de ses principes, lequel dit à tout le monde : « Parmi ces sections, il y a en une, c'est les Mokos. » Autrement dit les Marseillais et les Corses, expression rendue célèbre après la sortie du film *Pépé le Moko* avec Jean Gabin. Et d'ajouter : « Il y a eu des sections qui ont mal marché, d'autres, moins, j'espère que la vôtre va bien marcher. » Autant nous inciter à faire souffler un vent de panique !

Les jours passent, on se rebelle un peu, légèrement, jusqu'à ce que je décide de faire la grève, accompagné de deux Corses. Jusque-là, on nous avait donné des corvées disons normales – marche, tour de garde, la routine –, jusqu'au jour où on nous a ordonné de laver de grosses marmites, de les récurer et de donner les restes aux cochons. Je préfère encore mieux aller en prison. Et décide donc de désobéir.

Les deux Corses et moi avons été mis à part, les autres ont lavé les marmites pendant leurs trois semaines de classe, au point que j'ai été le dernier à quitter la classe, trois mois après ! J'ai finalement été reclassé avec un autre meneur, De Cesari – qui se fera tuer plus tard par des Arabes –, dans les bureaux où nous avions la tâche de distribuer les bons du petit déjeuner, beurre, confiture et café au lait. Nous n'avons pas mis longtemps à fabriquer des bons, à les troquer, jusqu'à ce que l'on soit marron.

Lors de la confrontation, devant le capitaine de corvette, je me suis cousu la bouche, pas d'aveu, et c'est De Cesari qui s'est dénoncé : « Milou, il n'a rien fait, c'est tout moi. » J'insiste, je dis que l'on n'a rien fait mais il persiste. Un mec bien, qui se paye le coup, de la bonne graine, brave. De Cesari est expédié à Lorient chez les fusiliers marins, puni, et moi au cinquième dépôt, à Toulon, où je suis mis à l'écrou. C'est la première fois de ma vie que je suis embastillé par les flics maritimes. Je vais rester une semaine enfermé entre quatre murs, mais je m'en souviens comme si c'était hier ; il faisait un froid de canards, d'autant plus qu'on m'enlevait la couverture du matin jusqu'au soir, il n'y avait qu'une planche en bois pour dormir, une cellule étroite, humide, sombre ; et j'étais avec un fou, un Ajaccien, un accent à couper au couteau, yeux bleus, teint mat, qui va un peu se vexer – même si ça lui passera –, lorsque nous aurons deux mots sur sa mère, « tapin, pas tapin »<sup>1</sup>, et sur son père, « quema, pas quema »<sup>2</sup>, un Marseillais que l'on surnommait « Mia », le patron du bar Le Rustique, un bar qui fera bientôt la une des journaux lorsque trois hommes y seront assassinés.

L'Ajaccien, mordu de la cigarette, est même allé jusqu'à me demander d'aller faire les travaux les plus sales de la marine, comme laver le pont à la brique, l'intérieur des cheminées, pour récupérer trois sous, les échanger contre des cigarettes et lui en donner ! Cours toujours, l'Ajaccien, j'ai pensé, mais tu as bien fait de me le dire. Le lendemain, je suis sorti de la cellule avec une idée derrière la tête, celle de m'évader. Les premiers jours,

---

1. Prostituée.

2. Maquereau.



## *L'école de la rue*

cherchant la brèche, je me suis rendu compte qu'il y avait des parties de poker, de l'argent à gagner, et je me suis régalingé. Je faisais déjà partie de l'élite, ayant beaucoup appris chez les gitans, puis dans les grandes parties marseillaises, et savais que ce serait une formalité. M'étant aperçu que les autres ne savaient pas tenir les cartes, qu'ils n'étaient pas sérieux, je me suis résolu à gagner petit car si j'avais décidé de gagner gros je me serais fait balancer, accusé de racket. Je pouvais gagner pas mal de fric, mais à quoi bon quand on est enfermé, puisque je retournais le soir en cellule, fouillé à poil, et me faisais donc payer en cigarettes. J'avais trouvé un subterfuge, que j'utiliserais plus tard lorsque je me retrouverais au cachot aux Baumettes : je glissais les cigarettes dans le slip puis, au moment de la fouille, je les cachais dans mes mains, un tour de magie pour ne pas être pris en flagrant délit et prolonger mon séjour au cachot. Finalement, j'ai réussi à quitter la prison et l'idée de m'évader m'est passée en continuant de jouer au poker, ce qui ne va pas me réussir : à force de gagner, je me suis fait balancer par des jaloux, accusé de racket, ce qui m'a donné l'occasion de revoir l'Ajaccien qui, lui, était à l'écrou depuis un an. Je n'ai jamais recroisé sa route mais je suis certain d'une chose : soit il a fait trente ans de prison, soit il s'est fait assassiner !

## *Retour à la case départ*

Lorsque je reviens à Marseille, l'occasion va m'être donnée de remonter au braquo, un gros qui vaut la chandelle, alors que les sous tombent régulièrement des parties de passe anglaise qui se tiennent toujours au Sartène. Pendant mon service militaire, les amis n'ont pas chômé et les informations pleuvent comme à Gravelotte. L'un d'eux m'invite à monter sur un braquage en Allemagne, une banque située juste après la frontière française.

Nous partons à quatre dans une voiture en règle, dans l'idée de réaliser la même mise en place que pour Nîmes, volons une voiture avant la frontière, laissons la « propre » non loin d'une gare, et nous arrêtons à cent mètres de la cible. On se sépare, chacun sa tâche, le but étant de retapisser l'affaire, le repérage habituel. Tout est calme, pas d'ombres au tableau. Au retour, je

m'arrête au coin de la rue, net : des condés allemands tournent autour de la voiture volée, regardent à droite, à gauche. Problème, nous avons laissé nos armes à l'intérieur, ce qu'ils ne tardent pas à découvrir, et n'avons pas effacé nos empreintes, n'ayant pas encore commencé le travail.

Le temps passe, on tourne un peu en rond, toujours au coin de la rue, on finit par se faire remarquer. Les condés s'approchent, là, on n'a pas trop le choix car se mettre à courir dans une ville que l'on ne connaît pas, autant se dénoncer tout de suite ; ils nous alpaguent, nous soupçonnant d'être des braqueurs, puisqu'ils ont trouvé les calibres, roulant dans une voiture dont nous ne possédons pas les papiers et dont ils sauront bientôt qu'elle a été volée. Les condés nous emmènent au poste, en garde à vue, un temps que je vais mettre à profit pour étudier notre situation : soit ils nous prennent pour des terroristes, des soutiens de la future Fraction armée rouge<sup>1</sup> qui fait déjà parler d'elle, soit pour des gangsters, les deux pires cas de figure. Je vais donc jouer mon va-tout face au policier qui parle assez bien le Français et lui mettre un coup de crosse psychologique :

« Qu'allez-vous faire de nous ? Nous frapper ? Vous êtes des SS ? Parce que vous avez l'habitude de torturer les gens, de tuer femmes et enfants, de les brûler dans les fours...

— Monsieur...

— À Nuremberg, ils auraient dû en tuer plus que ça, si j'avais été à leur place... »

De par ma culture antifasciste, les mots me viennent naturellement, sans forcer, ce qui déclenche chez le policier une incroyable réaction : il se met à sangloter, ne sachant plus où se mettre, jusqu'à me dire :

« Bon, on vous convoquera pour passer en tribunal.

— Et mes collègues ? Sans eux, je ne pars pas : je n'ai rien fait, ils n'ont rien fait. On attendait trois filles, c'est grave en Allemagne ?

— Et les armes dans la voiture ? Vos empreintes ?

---

1. Organisation terroriste d'extrême gauche, surnommée la bande à Baader, qui a sévi officiellement en Allemagne fédérale (RFA) de 1968 à 1998.

## *L'école de la rue*

— Quelle voiture ? Quelles armes ? Cela fait une heure que l'on vous dit que la voiture n'est pas à nous – ce qui était vrai puisqu'on l'avait volée. Quant aux empreintes, on s'est peut-être appuyé sur la voiture mais est-ce que c'est interdit ? »

Finalement, nous sommes ressortis libres comme l'air, un vrai miracle, ou plutôt la chance d'avoir touché la corde sensible du seul condé qui parlait français. La morale de l'histoire, de celles qui tombent à l'eau et dont on se souvient toujours, c'est qu'à partir de ce jour de 1963, je serai fiché au grand banditisme, les Allemands ayant signalé ma présence sur leur territoire à Interpol et au SRPJ<sup>1</sup> de Marseille. Des condés marseillais qui n'ont pas dû tomber de la chaise vu toutes les couleurs que je leur faisais déjà voir !

### *Pauvre Féli*

L'un des tournants familiaux, c'est l'assassinat de mon oncle Féli en 1968. Un drame, quelques mois après mon premier placement financier dans la French Connection.

Trois ans auparavant, en 1965, nous quittons le Sartène et le Vieux-Port, et investissons le bar du Vieux Canal situé à l'Opéra, un quartier du centre-ville où l'on trouve des hôtels de passe, des cabarets, bars et autres lieux nocturnes, la plupart tenus par des Corses. Le Vieux Canal possède un atout de taille : il est ouvert toute la nuit, une dérogation municipale qui nous permet de brasser une population très éclectique, des journalistes qui, travaillant en face, en ont fait leur quartier général, aux employés municipaux, en passant par des mercenaires, militaires et soldats américains qui montent et descendent les marches des hôtels. Libéré en 1964, après dix ans passés sous les verrous pour le meurtre du proxénète arabe, Féli redevient le chef naturel du clan, sa ruse et son courage ayant été décuplés par ses longues années d'absence, et renoue avec son principal centre d'intérêt, le racket. Tout en nuances.

Pour ma part, je gère une partie de passe au Vieux Canal qui me rend encore plus riche, étant donné qu'il est possible de jouer toute la nuit. Le bar devient, un peu comme à Cuges, un lieu

---

1. Service régional de la police judiciaire.

incontournable à la fois pour les gros trafiquants marseillais, comme Croce, Mari, Mondoloni, Patrizzi, les Colonna, Orsini, Venturi et consorts ; ou de passage, les Grenoblois, Lyonnais, Niçois ou Parisiens, Zemmour ayant toujours le Pourquoi, comme pour tous ceux qui, comme Tany Zampa<sup>1</sup>, l'Immortel ou les frères Regazzi, marchent avec les Canards et commencent à se faire leur place au soleil. On se connaît tous, il nous arrive de travailler ensemble, au gré des opportunités, des affaires, et on passe le plus clair de notre temps à se marrer ou à jouer au football dans la rue ou même dans un bistrot, après avoir mis, clients, tables et chaises dehors.

TC : Milou est l'un des rares survivants de la génération de truands ayant grandi juste après la Seconde Guerre mondiale. Il cite volontiers les noms de ceux qui ont disparu, beaucoup ayant été assassinés, mais se refuse à mentionner l'identité de ceux qui sont toujours « bon pied, bon œil ». Raison pour laquelle certains individus du Milieu apparaissent sous un non ou un surnom d'emprunt. C'est le cas, par exemple, de l'Immortel, même si le surnom, sous forme de clin d'œil, fait référence au film éponyme, réalisé par Richard Berry en 2010 sur la vie romancée d'un autre survivant du Milieu marseillais, longtemps compagnon de route de Milou.

Milou : Tel est le climat du milieu des années 1960 où le commerce de la came bat son plein, où les plus malins investissent dans les plages privées, les casinos, les boîtes de nuit, les grands hôtels et brasseries, en France, mais aussi en Allemagne, Belgique, Espagne, en Suisse, où d'autres, comme moi, n'ayant jamais été attirés par les papiers<sup>2</sup>, continuent à jeter l'argent par les fenêtres. Je n'ai jamais été un spéculateur car je jouis du temps présent, ne me projette jamais. Peut-être parce que je n'ai jamais peur de mourir sur le champ de bataille.

---

1. L'un des plus célèbres truands du Milieu marseillais, souvent présenté comme un « parrain ». Né en 1933, soit neuf ans avant Milou, il est l'un des rares voyous à s'être suicidés, à la prison des Baumettes en 1984.

2. Tout ce qui relève de l'achat et de la vente de biens immobiliers, par exemple.

Féli, lui, quelques semaines après avoir recouvré la liberté, doit tirer une affaire au clair, celle qui l'a envoyée derrière les barreaux suite à l'assassinat du mac arabe. Il se renseigne et découvre que la petite Rosette Bartoli est devenue grande, ayant fait ses affaires, comme on dit, avant de devenir mère maquereille à Lyon, dans un hôtel où tournaient en permanence une quarantaine de filles souvent envoyées par des Marseillais. Ayant gagné pas mal d'argent, Rosette s'est mise avec un mac. Un certain Salini<sup>1</sup>, auquel Féli ne manque pas de rendre une visite de courtoisie.

« Tu aurais dû me demander la permission de te mettre avec elle. Mais enfin, maintenant tu casques et c'est bon. »

Salini paye l'amende, ce qui lui reste en travers de la gorge. Et comme à son habitude, Féli le voit régulièrement, le bouscule, lui prend des billets, jusqu'au jour où les deux hommes doivent s'expliquer.

« Ta femme, Salini, elle est encore venue m'emmerder. Si elle revient, je lui arracherais la tête à temps perdu, et, toi, je te tue.

— Comment ?

— Comme je te le dis. Un homme qui ne surveille pas sa femme, ce n'est pas un homme. »

Salini tourne les talons et n'en pense pas moins. Pendant qu'il va ruminer l'ultimatum, le groupe de Féli – une douzaine d'individus, dont Petru et moi-même faisons partie mais pas à temps plein – organise des braquages, trafique ce qui lui tombe sous la main, se retrouve au Vieux Canal ou au Petit Duc, un bar situé sur la Canebière, et devient une « méchante » équipe de racketteurs. Pas toujours en posant le calibre sur la tempe, comme on le voit dans les films, mais en usant de vieilles ficelles pour ferrer un individu.

### *Milou le Book*

Début 1966, nous quittons le Vieux Canal, le quartier de l'Opéra pour celui de Beaumont, le village des Arméniens, et devenons en sous-main les propriétaires du bar du Chêne, laissant Dédé

---

1. Nom d'emprunt.

l'Arménien aux manettes, celui qui tombera au début des années 1980 dans la *Pizza Connection*<sup>1</sup>. Comme souvent, Martin avait mis une telle pression, sur le conseil de son frère Féli, prêt à arracher la tête aux derniers récalcitrants, que le Chêne s'est mis à trembler tout seul...

Les jours passent, je continue mes petites affaires, à droite, à gauche, gère mes parties, et m'arrête tous les jours à Beaumont, voir la famille et regarder, d'un œil, comment Dédé mène sa barque et comment son book, le Gros Francis, gère le jeu, les paris clandestins sur les courses organisées officiellement par le pari mutuel. Je m'aperçois rapidement que le Gros est brave, pas très vaillant, ne prenant que les mises des gens du quartier, et m'intéresse surtout aux vieux Arméniens qui roulent les dés, jouent au barboute toute la journée.

J'ai vingt-quatre ans, déjà quelques années d'expérience dans le jeu, j'adore compter, embrouiller les gens, les faire venir, surtout inviter les meilleurs joueurs à se confronter, preuve d'un respect et d'une confiance réciproque, je commence à me faire un nom dans le Milieu et me rends vite compte que j'ai la martingale, la clé du succès, sous les yeux. J'ai l'habitude de jouer de grosses sommes au poker, à la passe, dans d'autres tripots que les miens, au Panier, à l'Etaque, et même à Beaumont, j'en tire à la longue toujours du bénéfice, pourtant je me suis rendu compte que la vitesse à laquelle un joueur pouvait perdre de l'argent n'était pas assez rapide. Au poker, par exemple, je peux perdre dix, quinze bâtons, maximum, une somme importante, c'est vrai, mais tout au bout de la nuit, les enchères étant limitées à la fois par la prudence des caves, transpirant à grosses gouttes lorsqu'ils posent un bâton sur le tapis, et par la réflexion, la lenteur des joueurs.

J'ai longtemps réfléchi à modifier les règles et me suis aperçu qu'il était impossible d'accélérer même artificiellement la dette d'un joueur de poker. Le patron, le banquier, celui qui tient la partie, doit s'assurer qu'il n'y a pas par exemple de tricheurs,

---

1. L'un des derniers chapitres de la *French Connection*. Fabriquée dans le sud-est de la France, l'héroïne était essentiellement revendue dans des pizzerias gérées par des émigrés italiens.

## *L'école de la rue*

d'escrocs patentés, d'indics, tout en tenant fermement les cordons de la bourse : il prend sa commission, en général le dix pour cent sur chaque partie, et octroie des prêts à ceux qui sont au tapis. C'est ainsi que la « mise en dette » se met en place : le joueur s'endette, joue, gagne, perd, rembourse, reperd, quand l'un des joueurs, de mèche avec le croupier ou le banquier, ne le pousse pas à bout, jusqu'à dépasser la ligne jaune, à se jeter tout seul dans la gueule du patron, usurier de l'ombre. Inutile de mentionner des noms, mais la liste de tous ceux qui, pendant cinquante ans, à Marseille, ont épongé leur mise en dette contre des services, et pas des moindres, boucherait le Vieux-Port ! Surtout dans un autre secteur du jeu, désormais aux mains de grandes entreprises de paris officiels, à savoir les chevaux et le football. La ficelle est connue, raison pour laquelle le même système est parfaitement rodé dans les casinos et surtout les cercles de jeu parisiens, la plupart tenus eux aussi en sous-main par les voyous, le bénéfice étant pour les truands et les politiques sans commune mesure avec l'investissement de départ, ce que Marcel Francisci, ses frères et neveux, toujours la famille, et bien d'autres ont très vite compris.

C'est donc en regardant les vieux jouer au barboute que j'ai été frappé d'un trait de génie, en toute modestie : j'avais sous les yeux le jeu rêvé, celui qui faisait monter les enchères à une vitesse vertigineuse. La règle ? Élémentaire ! Il faut envoyer les deux dés à trois reprises : si tu fais double trois, six et cinq ou double six, tu gagnes le double de ta mise ; si tu fais double quatre, as et deux, ou deux as, tu perds ta mise ; si tu fais un autre score, tu roules, envoies les dés jusqu'à faire les combinaisons gagnantes ou perdantes. Le jeu le plus simple mais le plus « meurtrier » au monde ; comme le roulement est rapide, la cagnotte monte tout aussi vite, entre cent et deux cents coups à l'heure, un gavage pour celui qui tient la cagnotte. L'intérêt, ce n'était donc pas de jouer mais de tenir une partie, ce que je vais m'empresser de mettre en place, d'abord au Chêne puis dans un autre bar de Beaumont. Comment je gagne ? Deux passes à droite, et moi, le banquier, je touche. Autrement dit, le premier client, première passe, envoie les dés, il gagne, rien pour moi. Le second, deuxième passe, lance : s'il

mise dix mille francs, un bâton, cinq cents francs me reviennent ; s'il joue cent mille francs, dix bâtons, c'est un bâton pour ma poche ; ainsi de suite. En quelques mois, tout Marseille s'est mis à jouer au barbouste, au point de ringardiser la passe anglaise. Je suis devenu le roi du barbouste, mais ma fortune ne s'est pas arrêtée là. Je venais de comprendre que ma force, ma puissance, celle qui impose le respect, ne pouvait prospérer qu'en couplant le puissant moteur de l'interlope, dont le grand banditisme est le pivot, à la chaîne, bien plus longue, des honnêtes gens.

Entre-temps, Féli s'est rendu compte qu'il n'obtenait aucun profit de l'activité de Dédé l'Arménien, un homme qu'il détestait, encore moins de son book. Il n'a pas réfléchi de la même façon que moi, mais le résultat ne s'est pas fait attendre.

Un jour d'automne 1966, je suis au bar Henri, le bistrot au complet, une cinquantaine de truands marseillais en train de déconner comme d'habitude. Féli vient vers moi :

« Milou, tu montes à Beaumont, à partir d'aujourd'hui, tu fais le book.

— Tonton, j'ai pas besoin de ça, ça va, je fais pas le book.

— Tu vas voir Julien Bianconi, c'est un des Guérini, il va t'apprendre, t'expliquer comment on fait.

— Mais je sais comment on fait, pas la peine. »

Deux heures après, remonté comme une pendule, j'entre dans le bar, j'attaque, prends la place du Gros. « On m'a prévenu, je m'en vais », me dit-il en s'éclipsant. Le lendemain je suis en place et, quelques jours plus tard, le bar est plein du matin jusqu'au soir. Féli savait parfaitement que je ferai un excellent book, d'autant plus que, depuis une dizaine d'années, j'allais régulièrement sur les champs de courses, dans les paddocks ; je rencontrais des entraîneurs, des jockeys, reniflais déjà la belle affaire lorsque je voyais arriver des books français, italiens ou monégasques, habillés comme des milords, ayant la main sur le jeu clandestin que je savais colossal, une manière comme une autre de blanchir facilement l'argent sale, en truquant les courses, freinant ou droguant les chevaux, et surtout de prendre un maximum de bénéfices en matraquant les caves, les marchands d'art et les bourgeois qui se



la jouent mécènes et grands seigneurs. Il ne m'a donc pas fallu longtemps pour mener ma barque, prendre mon pied, j'adorais ça, apprendre toutes les subtilités techniques du métier, les ressorts psychologiques des miseurs, la plupart étant des sans-grades, des malheureux, des ouvriers qui rêvaient de gagner d'un coup, d'un seul. Du pain et des jeux, vieux comme le monde, au service de la voyoucratie !

Féli va dès lors se montrer autoritaire auprès des bookmakers. L'argent appelle l'argent, et ce n'est pas exclusif aux truands. Toujours accompagné, il fait la tournée des books, leur rappelle à son meilleur souvenir. « Si vous envoyez du mauvais jeu à mon neveu, dit-il le plus souvent, je vous arrache la tête. » Féli applique la méthode dure, la crainte, basée sur sa réputation, ne cherchant même pas à comprendre les nuances et autres subtilités du jeu, au point qu'il faudra, à plusieurs reprises, que je me fâche pour qu'il cesse de mettre autant de pressions, disons, verbales. Je lui explique qu'il n'y a pas de mauvais jeu, juste une règle, arithmétique : à la fin du mois, le book touche le quarante pour cent. Et si je me mets en pétard, autre paradoxe, c'est pour une raison qui dépasse l'entendement : je recevais trop de jeu, trop d'argent, de la douzaine de baraques qui travaillaient pour nous, au point de leur en retourner une partie !

Un jour, mon oncle entend dire que l'un des associés des Guérini, Julien Bianconi, toujours le calibre sur lui, des hôtels un peu partout, me doit deux millions<sup>1</sup>, ce qui n'est pas faux. Je n'en ai pas parlé à mon oncle, justement pour que la colère ne lui monte pas et éviter un massacre. Bianconi n'était pas le seul à me devoir de l'argent, le crédit fait partie des règles du jeu, je n'y avais pas porté grande attention.

Féli vient me voir :

« Julien Bianconi, il te doit quelque chose ?

— Deux bâtons mais ça va, il me les donnera. Il roule sur trente gonzesses, pas un problème pour lui.

— Il a intérêt de payer, sinon...

---

1. 25 000 euros, en 2015.

— Ça va, tonton, on va tout récupérer, personne ne nous doit rien. Le jour où j'ai besoin, je lui prends et on n'en parle plus.

— Je m'en occupe, laisse. »

Il est lancé, impossible de l'arrêter. Féli se rend au Crystal, à la Castellane, un bar où se retrouvaient les Guérini et leurs amis. Ce jour-là, seul Antoine n'est pas présent, autant dire qu'il y a du beau linge qui, voyant entrer mon oncle, tourne la tête comme un seul homme dans sa direction. Ce qui ne peut que motiver Féli – beau ou sale linge, un homme est un homme –, qui s'approche de Bianconi :

« Toi, là, tu dois deux bâtons à mon neveu. C'est simple, tu as deux minutes. Deux tombas<sup>1</sup>, deux minutes. »

Bianconi en reste sans voix. Les Corses, il n'y a que des insulaires dans le bar, demandent à Féli de se calmer, gentiment bien entendu, mais mon oncle insiste tout aussi calmement. Deux tombas, deux minutes. Le problème, anticipé par les Secors, est le suivant : comment trouver deux millions en deux minutes ? Et si ce n'est pas le cas, va-t-il falloir sortir les calibres ?

Pascal, un cousin de Bianconi, prend alors la parole :

« Féli, je dois avoir pas loin d'un bâton sur moi. »

Mon oncle se tourne vers un ancien condé, comme s'il n'avait rien entendu :

« Hé, toi, le fonctionnaire, je sais que tu es toujours matelassé... »

L'équipe des Guérini avait ce flic à la retraite, un Corse qui était enquillé à la préfecture, un genre d'espion, un ancien du Deuxième Bureau<sup>2</sup>, disait-on, un mec qui se fera tuer plus tard en compagnie de Mathieu l'Indien.

« Comment tu sais si j'ai ou j'ai pas ? demande l'ancien condé. De toute façon, je n'ai rien sur moi.

— Vide tes poches. »

De peur, le mec se dirige vers une plante verte, une planque, prend des liasses de billets et lui tend les deux millions.

Passent plusieurs jours, l'information me vient aux oreilles et j'alpague Féli :

---

1. Bâtons, en verlan.

2. Appellation fréquente des services secrets français jusqu'en 1940.

## *L'école de la rue*

« Tonton, Bianconi est venu me voir. Tu as récupéré les deux tombas ?

— Ouais et alors ? J'en avais besoin !

— Tu aurais pu m'en parler, que je sache, non ?

— Pourquoi, tu les veux les deux bâtons ? Je te les donne maintenant, si tu les veux !

— Je n'en veux pas, tonton. Tu sais que ce qui est à moi est à toi. Mais la prochaine fois, dis-le-moi, tu sais comment ça peut finir. »

Si j'ajoute cela, c'est juste pour lui faire comprendre que si je mets un coup de pression à un mec qui est en dette, alors que ce n'est plus le cas, c'est une guerre qui peut se déclencher et tout un système qui peut s'écrouler. Car, depuis que Féli m'a demandé d'aller faire le book au bar du Chêne, c'est l'abondance, jusqu'à toucher cent bâtons de jeu par mois, avec environ quarante pour cent des gains dans nos poches.

Mon boulot au bar ? Je prends un marqueur, un mec qui marque les mises, les cotes des chevaux, lui donne trente francs par jour, puis j'encaisse la monnaie. Je dispose les journaux sur les tables, bichonne les clients qui rêvent de toucher le tiercé dans l'ordre, reçois des informations par téléphone, écoute la radio. Au bout de deux heures, ma salade est terminée : entre deux et trois mille – nouveaux – francs dans la poche.

Le jeu me vient assez rapidement car, au-delà des paris habituels – tiercé, les trois premiers de la course, ordre, désordre, le jumelé, le couplé d'aujourd'hui, placé, gagnant, le simple, placé ou gagnant –, je rembourse le quatrième placé lors des courses comptant plus de seize partants.

TC : Pour l'anecdote, Milou précise qu'il a fallu attendre près de cinquante ans pour que les paris en ligne décident de rembourser le quatrième, placé, lors de courses comptant plus de... seize partants. Et d'ajouter : « On a eu la même idée, mais j'avais cinquante ans d'avance ! » Il en profite pour me confier qu'il continue de jouer aux courses, pour le plaisir de retrouver de vieux amis, et qu'il

s'est amusé lors de ses séjours en prison à jouer tous les jours et à réfléchir sur la création de nouveaux jeux.

Milou : Prendre des paris sur le quatrième cheval m'a certes attiré de nouveaux clients mais cela n'a pas fait plaisir aux autres books qui ont commencé à se faire du souci, se rendant compte rapidement que les Bartoli étaient entrés sur leurs plates-bandes. Et l'un d'entre eux de m'apostropher :

« Ce que tu fais, Milou, le quatrième placé, ce n'est pas logique : c'est comme un tapin qui prend moins cher, tu casses le marché.

— Tu as fini de parler ? Tu as raison, ce n'est pas logique. Mais tu crois que c'est logique que tu travailles pour moi dans cinq minutes ?

— Qu'est-ce que tu me chantes, là ?

— Oui, tu vas travailler pour moi. Tout le jeu que tu as, tu me l'envoies et je te donne dix pour cent de gomme<sup>1</sup>. »

Le book ne réfléchit pas longtemps puisqu'il calcule aussi vite que moi ; s'il m'envoie dix millions de jeu, il récupère un million à la fin de la journée, en toute sécurité, même s'il peut en douter. D'où sa question :

« Tu as les couilles en dur pour me donner la gomme ?

— Je n'ai qu'une parole. Tu m'envoies le jeu, je te rends le dix pour cent. Mais pas, tu m'envoies le jeu : tu vas m'envoyer le jeu. Pigé ? »

Si, au bout de six mois, j'ai pris douze baraques, mis autant de books devant le fait accompli, c'est parce que j'avais les coudées franches, l'appui de l'équipe de l'oncle Féli qui se faisait un plaisir d'aller secouer ceux qui prenaient le temps de réfléchir. Et de trois cent mille francs par jour, je vais monter à plus d'un million<sup>2</sup>, faire exploser les compteurs comme jamais, puisque je recevais le jeu de toute la Côte d'Azur et celui de Paris, Vincennes et autres.

Au fur et à mesure, je vais apprendre les règles fondamentales pour ne pas me faire tondre, ce qui peut arriver exceptionnellement,

---

1. Pourcentage attribué par le bookmaker à un individu pour l'encourager à aller chercher du jeu.

2. Plus de 13 000 euros, en 2015.

et rendre mes douze books encore plus riches. Le plus important, c'est ce que l'on appelle la décharge sur le danger, autrement dit anticiper le gain important d'un joueur, ayant misé par exemple un million sur un cheval dont la cote est à dix contre un, soit devoir lui payer dix millions cash. Pour éviter la déconfiture, la décharge permet d'équilibrer son jeu en se servant de l'argent de la cagnotte, soit pour faire baisser rapidement cette même cote, de dix à six ou cinq contre un, soit pour miser sur d'autres chevaux dans le cas où ces derniers entreraient placés ou gagnants, premier, deuxième, troisième et donc quatrième puisque ce pari était devenu ma spécialité.

Le book est donc à la fois celui qui prend le jeu, qui joue avec l'argent des autres et qui prête à ceux qui sont fauchés, qui veulent se refaire vite, vite. D'où l'importance de truquer les courses ou d'être informés, en temps réel, des magouilles orchestrées soit par ses associés – les books, propriétaires, entraîneurs –, soit par son adversaire direct, le Pari mutuel. Pas toujours adversaire d'ailleurs, car depuis que les Canards se sont mis à recycler les milliards de la came dans les courses, en commençant par mettre la main sur des haras et bien d'autres activités liées aux hippodromes, je suis en première ligne pour gérer au mieux ma décharge. Mon oncle Féli avait racketté un book de Cagnes qui obtenait des renseignements depuis Auteuil, Vincennes ou Deauville ; des individus, pas la peine de citer leurs noms situés dans l'entourage de Léon Zitrone, de Guy Lux et de quelques propriétaires, surtout des marchands d'art, lui téléphonaient et lui refilaient les derniers tuyaux : le cheval gavé<sup>1</sup> qui gagne à vingt contre un, le jockey qui met volontairement le cheval à la faute et j'en passe. Une colossale organisation, une pieuvre, qui a quasiment disparu au début des années 1970, je parle là des books, pas des courses arrangées !

Début 1967, je fais donc partie des sept plus gros books de la région, certains étant plus puissants que moi, d'autres, des dizaines, ceux que l'on appelait les « gagne-petit de la brosse », toujours à faire bouillir la marmite, pratiquement tous avarés et n'ayant pas le

---

1. Drogué.

train de vie des truands ou des books dans mon genre. À l'époque, les courses de chevaux font rêver le monde entier, Marseille en premier lieu, une ville devenue, grâce à l'argent de la French, une fontaine de billets, une partie, francs, dollars ou dinars, c'est vrai, étant aussi fabriquée de façon clandestine. Nous avons connu les faux dollars, après-guerre, voilà qu'arrivaient par palettes entières des faux francs français ou CFA avec la bénédiction de quelques hommes politiques, en place. J'y reviendrais.

Comme tout se tient, on dit d'ailleurs à Marseille qu'une bonne démocratie, c'est une bonne voyoucratie ! Il était facile par exemple de tenir les jockeys qui montaient dans nos hôtels avec des gon-zesses et d'en faire nos soldats d'écurie, l'appât du gain, comme souvent, étant la principale motivation... quand le jockey ne tombait pas amoureux du tapin ! Pour être au top, il ne suffit pas d'attendre, de se tourner les pouces, il faut être inventif, aller sur les champs de courses, ce qui entraîne quelques conflits.

Je peux par exemple évoquer la façon dont j'ai envoyé tordu<sup>1</sup> Bobby, un gros book qui bossait pour la Mafia. Je ne vais pas rentrer dans le détail, trop arithmétique, mais pour faire bref, j'ai fait exprès de perdre trois ou quatre millions pour en gagner vingt fois plus après l'avoir mis en confiance. Bobby a été obligé de payer, il ne pouvait pas faire autrement et, le lendemain, j'ai vu rappliquer des mecs, des Ritals, même des Corses, qui demandaient à me voir, pour m'expliquer que je n'aurais pas dû emplaçonner Bobby, puis un Monégasque qui n'y est pas allé par quatre chemins :

« Je suis Catanaise<sup>2</sup> et je fais partie de l'honorable société. Rends ce que tu m'as pris.

— Va te faire voir, je lui réponds en Corse. Tu vois, nous aussi, on est de la Mafia, ça te va comme ça ? On ne te connaissait pas toi, maintenant, c'est fait ! Allez, touche-moi la main, bonjour et au revoir. »

J'allais souvent sur les champs de courses avec un ami corse, le Boiteux, un braqueur ayant été victime d'un accident de moto,

---

1. Manipulé.

2. Habitant de Catane ou affilié à Cosa Nostra de Catane.

qui ne braquait plus puisqu'il était facile de le reconnaître. C'était un fou qui a fait partir le Monégasque en courant :

« Va-t'en vite et oublie-nous, Sicilo de malheur. À qui tu crois parler ? À ta femme de ménage ? Surtout que je te croise pas sur la Côte, je me ferais un plaisir de te tuer. »

On s'est bien marrés car, Mafia ou pas, j'étais en place, c'était facile. J'avais du monde avec et derrière moi, personne ne me faisait peur. À Milan, on serait peut-être morts, je dis bien peut-être, car il aurait fallu qu'ils nous exterminent, jusqu'au dernier, mais chez nous, à Marseille, sur la Côte d'Azur, la Mafia ne pouvait pas se découvrir, d'autant plus que des mafiosi étaient associés avec des amis dans la French Connection. Le Sperlongaise<sup>1</sup>, devenu milliardaire avec les Canards, se moquait souvent de moi, sans me provoquer, en me chantant : « Vous avez chaud aux pieds, je m'en vais, vous avez chaud aux pieds ! » Mais nous ne sommes jamais partis les pieds devant, direction le cimetière.

Au bar du Chêne, mon objectif, c'était de faire aimer les courses, et je parvenais à faire de mes clients des amis. C'était psychologique et rationnel : je ne devais jamais laisser partir un client ayant perdu son salaire en une semaine, au-delà de la limite qu'il s'était imposée, sans le sou, fauché. Je devais faire attention aux uns et aux autres, les sans-grade étant le gros de la troupe, et leur donner de quoi faire bouillir la marmite à la maison, ne pas mettre femme et enfants sur la paille, un savoir-faire que j'avais appris et mis en œuvre à la passe, au barboute ou au poker. Il faut s'imposer comme un homme de principes, ferme avec les malades du jeu, souple avec les braves, montrer en permanence que je les protège et que nous formons une équipe, le but étant de gagner ensemble du fric, de « niquer » les autres parieurs, les indics et les condés.

Il est évident que je ne pouvais qu'être intéressé mais, à ma décharge, le PMU ou les casinos se foutaient pas mal de voir un joueur se pendre ou sa femme finir dans un hôpital psychiatrique. De fait, les joueurs me considéraient comme leur protecteur et,

---

1. Habitant de Sperlonga, petite ville située près de Naples.

lorsque j'avais des tuyaux ou que je passais l'éponge sur leurs dettes, comme leur bienfaiteur. À condition de ne pas aller jouer ailleurs. L'amnistie, c'est le terme utilisé, était fréquente, tout en nuances et, là aussi, c'est arithmétique : à la fin de la journée, je touchais quarante pour cent, autour de quatre bâtons, quand ce n'était pas le double, ce qui me permettait de redistribuer dix pour cent dans un fauteuil, donc de joindre l'utile à l'agréable. Combien de fois m'est-il arrivé de croiser un mec qui me disait :

« J'ai rencontré un tel, il dit qu'il est ton ami ? »

— S'il te l'a dit, c'est que ça doit être vrai... »

L'ironie, c'est aussi un métier.

Si j'insiste sur ce point, c'est pour expliquer combien un gangster d'envergure vit au cœur de la société et non pas, comme on le croit naïvement, à la marge. D'où la facilité avec laquelle il peut jeter des passerelles avec le monde politique, celui-ci ayant la possibilité, et cela n'a pas changé, de mettre les grands condés et magistrats au garde-à-vous. Voilà comment un voyou, né et ayant grandi dans le ruisseau, revanchard, anarchiste ou fasciste, devient un homme de poids, un « parrain » dès lors qu'il entretient des relations directes avec ceux qu'il est en capacité de protéger, de conseiller, d'aider, ce qui est similaire à l'action politique des notables, ayant la main sur des centaines de familles et sur toute une armée de soldats, voyous ou pas, prêts à défendre des intérêts communs.

En 1967, vingt-quatre ans au compteur, je n'ai pas encore le statut d'un homme de poids – à l'époque, on ne parle pas de « parrain » –, mais je sais, grâce aux gros trafiquants et autres grands voyous qui viennent tous les jours au bar du Chêne dépenser des fortunes, que j'en prends le chemin si, toutefois, aucun obstacle ne vient perturber ma progression. Jusque-là, j'ai vite grandi, beaucoup appris, de nos règles comme de celles qui enivrent les ambitieux, et je vais, ce qui n'est pas courant, passé du jeu à la drogue.

Féli, lui, bouscule toujours Salini, le mac de la gonzesse, Petru n'est jamais loin de mes affaires, Martin astique les armes, quant à moi je redistribue ma fortune, gère les parties, fait le book, jette l'argent par les fenêtres mais n'investit pas dans les affaires



## *L'école de la rue*

« saines »<sup>1</sup>, si ce n'est des parts dans des bars que les voyous se refilent depuis toujours. Je suis devenu Milou le Book, un surnom que je porte toujours à Marseille.

Je n'ignore rien évidemment du trafic d'héroïne, mais je ne peux pas être un « travailleur », celui qui va au charbon, récupérer et rentrer les acides au laboratoire clandestin, livrer la marchandise, la came qui va être fixée<sup>2</sup> sur des voitures à destination de l'Amérique. Personne n'aurait osé me le demander, car, d'une part, les gros trafiquants ont peur de ma famille et de mes amis ; d'autre part, dans le cas où je me ferais dénoncer, serrer ou tuer, cela déclencherait automatiquement une guerre. Féli ne « passerait pas », comme on dit. Il ne pourrait admettre qu'une équipe de trafiquants se serve de moi pour se gaver et prenne le risque de m'envoyer trois ou cinq ans en prison.

Connaissant cette règle, on va dès lors me proposer de devenir actionnaire, d'être associé au tour de table, ce qui procure automatiquement un avantage pour celui qui propose l'association, sa famille et la mienne étant dorénavant « amies » par le lien de l'argent.

---

1. Légales.

2. Cachée.

## II

### French Connection

La première fois que je vais investir dans la French, c'est au début de l'année 1967, avant l'assassinat d'Antoine Guérini. Un ami demande à me parler, on monte à l'étage de mon QG pour être tranquille. Fernand est un book, l'un de mes associés – je lui avais sauvé la vie après qu'il eut pris des coups de couteau dans un bar –, un ami et associé des frères Francisci, autant dire un homme en place sur la région de Cannes.

« Voilà, j'ai sous la main un couple qui a des parents aux États. On envoie des petites quantités de marchandises. J'ai invité un ami à toi, un proche, mais il est fauché. Tu ne veux pas mettre la totalité ? On fait associé.

— Combien ?

— Huit kilos, quatre et quatre.

— Alors on est associés. »

L'opération est simple, aussi simple qu'une partie de poker mais sans le risque de me faire escroquer : je donne à Fernand vingt-huit bâtons<sup>1</sup>, l'équivalent de cinquante lingots d'or, soit sept bâtons le kilo, une somme qui va lui permettre d'acheter les produits, de payer les chimistes et le reste. Puis je récupère, quelques semaines plus tard, sept fois la mise, soit près de deux cents bâtons !

Je rends surtout service à mon ami, fauché, fais la courte échelle à Fernand, et m'enquille en tant que financier dans la came, ce qui ne va pas m'empêcher de prendre mes bénéfices. Comment ne pas prendre goût à ce nouveau jeu sachant que je ne vois jamais

---

1. Près de 360 000 euros, en 2015.

## *French Connection*

la came et que, par conséquent, la probabilité d'aller en prison est proche de zéro, étant associé avec des tombes<sup>1</sup> ? Au début, c'est vrai, je ne calcule pas trop ; cela aiguise juste ma curiosité n'ayant pas encore été initié à la culture de la marchandise, de l'opium à l'héroïne en passant par la morphine base, le produit intermédiaire qui sert à fabriquer la came.

Je monte dans le train de la French, finance d'autres départs, récupère jusqu'à dix fois la mise, et commence à m'intéresser de plus près à la logistique, toujours à imaginer des plans pour aller de l'avant, niquer les condés. Je vais surtout rencontrer deux frères ashkénazes, ceux qui nous changent les dollars en francs sur la Canebière. Une complicité qui va durer des années, bien qu'elle commence par une grosse embrouille.

Après le second voyage, le premier ayant merveilleusement réussi, je récupère près d'un million et demi de dollars, la totalité du gain que m'a donné un marin corse de retour des États-Unis, qui correspond au tour de table organisé par Fernand, soit une dizaine de parts.

Je porte les dollars aux deux feuj, juste avant qu'ils n'ouvrent leur bureau de change, et dois récupérer les francs le soir ou le lendemain. Il avait toujours été convenu – car les deux frères n'en étaient pas à leur première salade, la French les a rendus milliardaires – que l'argent devait être changé au taux du jour marqué dans le journal, le matin même du dépôt des dollars. Passent deux jours, aucun signe de leur part. Ayant d'autres chats à fouetter – un voyage à Naples est dans l'air du temps –, je suis obligé d'aller discrètement aux nouvelles car je finis par me faire du mauvais sang, surtout pour mes associés. L'un des deux frères me donne le change, on compte, je recompte et lui dis :

« Oh, mon ami, il manque vingt-deux bâtons, tu cherches l'embrouille, là ?

— Je te paye au taux du jour, pourquoi ?

— Si je perds vingt-deux bâtons, c'est que le taux n'est plus le même entre le jour où je t'ai donné les billets et aujourd'hui. Alors

---

1. Des hommes qui appliquent la loi du silence.

non seulement tu me prends dix points<sup>1</sup>, mais tu veux m'entuber ? Tu me payes le taux que je vous ai porté le jour sinon, à toi et à ton frère, je ne vous arrache pas la tête, mais celle de votre femme et de vos enfants, devant vous. J'ai des comptes à rendre, je suis honnête, pas comme vous... »

Comme d'habitude, ils me « font un travail », le risque, pas le risque, le taux, pas le taux, et grattent sept bâtons. Toujours inquiet, je vais voir Fernand qui se met à rigoler, ce qui me décharge. « Sept bâtons, me dit-il, partagés en dix parts, c'est quoi ? Un café au lait ? T'inquiète Milou, si c'est que ça, ça va. » De mon côté, je vivais d'un grand pied, changeais de Porsche quand le cendrier était plein, ce n'était donc pas une question d'argent mais de respect, d'honnêteté, même si c'est peut-être difficile à concevoir pour un cave. L'embrouille, petite et vite oubliée, a permis de mettre les points sur les *i* et d'appliquer un nouveau mode opératoire : j'appelle la veille de la remise des dollars, les feux préparent le change au taux du jour, le lendemain matin à l'aube, je pose, on compte, je prends et à la prochaine.

Au fur et à mesure du temps, les deux frères en viendront même à me glisser quelques confidences. Au fait de la spéculation sur les marchés financiers, du cours des pierres précieuses, ayant leur bureau collé à celui de l'Aeroflot<sup>2</sup>, ils vont un jour me faire éclater de rire en m'annonçant la fin du communisme en URSS ! C'est là que j'ai compris, sans y mettre le pied alors que mes amis arméniens n'attendaient que ça, que les deux frères faisaient dans le trafic de diamants avec l'aide, si ce n'est le soutien, des Russes ou pro-Russes qui travaillaient à l'Aeroflot. Et pas qu'à Marseille. Ce qui me donnera l'occasion, un exemple parmi d'autres, de leur revendre des pièces d'or braquées par des amis dans une bijouterie située à cinquante mètres de leur bureau !

---

1. Dix pour cent de commission, vu la clandestinité du change.

2. Compagnie aérienne soviétique.

### *Voyage à Naples*

Au printemps 1966, je rencontre par hasard l'un de mes nombreux cousins, braqueur de son état. Au détour de la conversation, il me glisse que le Grand Sauveur, dont j'avais entendu parler à plusieurs reprises, s'est installé à Naples et s'adonne à la contrebande de cigarettes avec les Jumeaux de la Belle-de-Mai, des amis d'enfance du Belge<sup>1</sup> et des Napolitains marseillais.

À l'époque, la Camorra ne fait pas encore dans la drogue, mais dans la contrebande, surtout les cigarettes, le faux et l'escroquerie. Les Napolitains vendaient par exemple des cartons entiers de cartouches de cigarettes, imprimées Lucky Strike, des cigarettes remplies de sciures de bois. Pas une miette de tabac !

Ni une, ni deux, je quitte Marseille, accompagné de mon cousin, et retrouve les Jumeaux à Naples, deux mecs braves que je connaissais depuis l'école dont j'avais perdu la trace. L'idée principale, c'est de jeter un œil, de mettre un pied en Italie, de voir comment cela se passe chez les « cousins », faire d'abord profil bas avant d'étudier les opportunités.

Je m'installe dans un hôtel situé dans un quartier pourri, avec voleurs et compagnie, et ne demande qu'à travailler, docker ou simple ouvrier, à envoyer les cartons s'il le faut. Très vite, le Grand Sauveur nous fait la courte échelle, nous présente aux uns, aux autres, et nous donne rendez-vous sur le port. Le lendemain matin, je me pointe, monte dans une voiture qui me laisse un kilomètre plus loin, tout au bout du port, puis saute sur un petit bateau qui vient s'amarrer. Une flottille de petits bateaux se dirige vers le large, dans le golfe de Naples, et s'arrête près d'un gros bateau. Le transbordement des cartons de cigarettes se réalise en deux temps, trois mouvements, la flottille revient au port où les cartons sont débarqués et entreposés sur des camions. Nous allons attendre leur départ le lendemain pour toucher quatre sous, le salaire de docker d'un jour.

C'est là que les Jumeaux me présentent Giancarlo Crisafulli, l'un des patrons du port, un membre important de la Camorra, ses

---

1. Francis le Belge.

## *Truand*

filis Gino et Biaggio, et me proposent de devenir leur associé. Ils savent que je suis riche, que j'ai mis un pied dans la drogue, et me tendent aussi la main pour que l'on partage de futures affaires. Je ne peux pas refuser une telle proposition, d'autant plus que j'ai l'occasion de parler longuement avec Giancarlo, de comprendre le poids, l'esprit d'entreprise et l'intelligence d'un homme qui est aussi associé avec des Siciliens.

Même topo que pour la came, j'avance ma part, je récupère trois ou quatre fois la mise, à la différence près que je suis présent sur le port, à surveiller les allées et venues des petits bateaux et des camions. De docker, je suis donc passé au statut d'actionnaire sans pousser la porte. Après trois voyages, éparpillés sur une douzaine de jours, Biaggio Crisafulli demande à me parler.

« Cette fois-ci, me dit-il, on fait un emplâtre. On prend les cigarettes sans les payer. »

À l'époque, Biaggio est jeune, une quinzaine d'années, fougueux, ce qui accentue ma vigilance.

« Ton père, Giancarlo, est au courant ?

— Non, il ne veut pas le faire.

— Alors s'il n'y participe pas, je n'y participe pas. »

J'apprendrai plus tard que l'emplâtre a bien eu lieu, quatre containers de cartons de cigarettes non réglés, et qu'il profitera surtout aux Jumeaux, lesquels quitteront Naples et deviendront milliardaires ailleurs. J'ai toujours pensé, à ce sujet, que si le Belge les avait suivis, il n'aurait pas connu tous ces épisodes fâcheux qui vont le mener à sa perte.

## *La mort d'Antoine Guérini*

Naples n'étant plus qu'un lointain souvenir, je retrouve le bar du Chêne, mes parties de poker et de barbouche, ayant été approché par William Zemmour pour en monter une au Pourquoi. Mon activité de book me prend de plus en plus de temps, je continue à être actionnaire dans la came puisque je n'ai rien à faire si ce n'est poser l'argent sur la table et, vu que le Chêne est devenu l'un des quartiers généraux du grand banditisme, je suis au courant de tout

ce qui se passe dans le Milieu et ailleurs. Je sais que les condés des jeux m'ont à l'œil, mais je mets en place des stratagèmes pour éviter d'être pris en flagrant délit. Jusqu'au jour où je vais être le témoin de ce que l'on croit être un séisme, et qui n'est qu'un épisode malheureux de l'histoire du Milieu.

Le 23 juin 1967, Marseille est écrasée par une chaleur torride. À l'intérieur du bar, Dédé l'Arménien joue au jacquet, les Arméniens appellent cela « le tableau », je prends le jeu, jette un œil autour, toujours à veiller sur les condés qui peuvent tomber à l'improviste, je réponds au téléphone, plaisante avec les uns et les autres, le train-train habituel. Au moment où le calme s'installe enfin dans le bar, j'entends claquer, une, deux, trois fois, à l'extérieur. Dédé et Marcel, un autre joueur, me regardent et je n'ai qu'une seule réponse à leur donner. Des coups de calibre ! Dédé me vanne, pense que ce sont des minots qui s'amusent à lancer des pétards, mais je lui confirme. Brelica<sup>1</sup> ! Je sors et vois la Mercedes bleu ciel, arrêtée à la station-service située à deux pas du bar, une portière ouverte, un pantin sans vie, Antoine Guérini, je l'ai tout de suite reconnu. Bob, le pompiste arménien, est dans la cabine téléphonique, avec Félix, le fils d'Antoine, sous sa protection si l'on peut dire.

Dans ces cas-là, Guérini ou pas, je ne m'en mêle pas, de toute façon les tueurs sont partis à moto ; j'entre dans le bar et leur assène : « Ils ont tué Antoine Guérini » ! On ne me croit qu'à moitié, la magagne<sup>2</sup> habituelle, du Pagnol en mots croisés, mais ça ne dure pas car je prends les derniers jeux, les courses hippiques, demande à tout le monde de partir, de se coudre la bouche, et je ferme le bar. Dans peu de temps, le quartier sera infesté de condés. Arrêt des jeux, on baisse le rideau.

Je savais, comme pas mal de monde, que les frères Guérini étaient dans la lunette depuis que les condés avaient arrêté Tany Zampa, deux ans plutôt, au moment où il devait monter<sup>3</sup> sur Antoine. Lequel a fait l'erreur de ne pas changer ses habitudes et de venir faire le plein d'essence toujours au même endroit, au

---

1. Revolver, en argot.

2. Une façon de se moquer, de se chambrer, avec pudeur.

3. À moto pour tuer sa cible.

plus grand bonheur de Bob qui touchait mille francs de pourboire chaque mois. Je descends dans la foulée au bar Henri, à l'Opéra, où j'annonce la nouvelle à mes amis.

À l'époque, je n'ai pas encore toutes les pièces du puzzle mais je sais que les Guérini et leurs associés sont en froid avec les Canards depuis la mort de Blémant, un drôle de mec celui-là, un jour voyou ou trafiquant, l'autre flic ou espion. L'assassinat d'Antoine ne me surprend pas, car il était le moins voyou des deux frères – d'ailleurs le vrai patron, c'était Mémé –, et donc pas assez méfiant. De plus, Tany s'était fait serrer deux ans plutôt, enchristé pour les calibres, juste avant de viser Antoine, probablement au même endroit, à la station-service. Et je sais par ailleurs que les Canards – qui ne sont pas encore milliardaires, mais une équipe parmi une trentaine d'autres sur Marseille, toutes évidemment dans la came jusqu'aux yeux – ne comptent que deux importants bras armés : Gaby Regazzy, un homme ambitieux qui veut grandir, vite, vite ; et l'Immortel que je connais depuis longtemps, un casse-cou comme on en fait peu. Voilà comment d'un côté les Canards vont passer du trente-sixième dessous au trente-sixième dessus, l'assassinat d'Antoine étant le déclencheur de la chute des Guérini, la came devenant leur principale source de revenus ; et comment, de l'autre, les ennuis vont commencer à Beaumont.

### *Le début des ennuis*

Après l'assassinat, les condés ont bousculé les indic's pour faire remonter des informations, d'autant plus que Mémé va commettre une grave erreur. Le jour de l'enterrement d'Antoine, en Corse, un avion ayant été spécialement loué pour transporter le corps, des voleurs entrent dans la villa des Guérini, volent des babioles et s'éclipsent. De retour de Calenzana, Mémé mène l'enquête, rondement, retrouve les voleurs et en jette un depuis le haut d'une falaise. Un épisode, entre parenthèses, dont vont se servir les Canards pour enfoncer les Corses, disant à qui voulait l'entendre que les Guérini étaient des « tronches », capables de tuer de simples voleurs, donc capables de tout. Les bouches s'ouvrent, les informations circulent,



le bar du Chêne devient un objectif pour les condés, vu les parties, ma fiche au grand banditisme, ma famille et mes fréquentations.

Quelques semaines plus tard, la porte s'ouvre, les flics des jeux entrent, des civils, bérets basques sur la tête. J'ai juste le temps de planquer les liasses de billets sous un tapis de jeu, des ouvriers jouant aux cartes. Ils me demandent si je suis le book. Je nie, évidemment. « Jamais eu de book ici, vous devez faire erreur, monsieur l'agent. » L'un d'eux s'approche du tapis, le soulève et découvre les billets de banque.

« Et ça, c'est à qui ? »

— Pas à moi.

— Alors c'est à toi, dit-il à un ouvrier, un peu mal à l'aise. »

L'ouvrier commence à nier, hésite, prend peur et balance léger.

« Ce n'est pas à moi, ajoute-t-il, mais je ne sais pas à qui c'est. »

Là, je suis obligé de me dénoncer, impossible d'envoyer un ouvrier à la gamelle. Je me retrouve dans un commissariat, non à l'Évêché, où l'on m'interroge :

« Tu travailles pour qui ? »

— Pour personne. Je suis malade du cœur, je me suis mis là, j'essaye juste de gagner quatre sous pour donner à manger à ma famille.

— Il y a combien de temps que tu fais ça ?

— C'est le premier jour ! J'ai tenté l'aventure, vous êtes arrivés, c'est fini. Je vous le jure, le premier jour ! »

Les flics se mettent à rigoler, mais ils écrivent sur le procès-verbal ce que je viens de leur répondre. Je m'attends à un gros coup de pression, or rien ne vient, ce qui me rassure. Cela signifie que je n'ai pas été balancé par d'autres books, ni même par des mecs qui auraient profité du contexte de l'assassinat pour me pousser dans les orties. J'ai longtemps réfléchi au pourquoi du comment et je n'arrive qu'à cette seule conclusion : les civils ont bu mes paroles car j'étais jeune, vingt-cinq ans à peine. Ils ne pouvaient pas imaginer que je puisse être mon propre patron.

En sortant de la garde à vue, je file aussitôt chez Émile Pollack, l'un des avocats les plus importants de Marseille, qui, plus tard, devant le tribunal, me sauvera la mise : cinq cents francs d'amende, deux mille cinq cents francs de frais de justice et le

bar fermé seulement pendant six mois. N'ayant plus de quartier général, même si je gère une partie à la Chaumière, un autre bar situé à Beaumont, je n'ai pas d'autre choix, vu la pieuvre que j'ai mise en place ces derniers mois, que d'aller sur les champs de courses prendre les paris. Une bravade que je vais payer quelque temps plus tard, un jour de grand mistral.

L'hiver suivant, je me rends au parc Borély, serre des mains, chasse les informations du jour, et m'assure que certains books ne traînent pas dans les parages, mis à l'amende, interdits de marquer. La veille, nous les avons renvoyés à leurs chères études, après les avoir massacrés dans les toilettes de l'hippodrome : ils avaient eu le toupet de reverser la comptée<sup>1</sup> aux mecs de la Mafia, une fanfaronnade dont ils doivent encore se souvenir. Ce jour-là, il fait un froid de canard, des braseros ont été allumés pour réchauffer les troupes. À l'époque, l'hippodrome est non seulement un lieu de rassemblement pour des centaines de parieurs, des milliers lors des grandes courses dominicales, mais pour de nombreux mecs du Milieu, venus simplement pour jouer ou pour superviser leurs placements, un peu à l'image de ce qu'est devenu le football aujourd'hui.

De mon côté, toujours scotché à mon brasero, je prends les paris, concentré sur mes calculs, l'équilibre des comptes, la décharge. La routine. Quand un mec fonce vers moi, lunettes noires. Je comprends tout de suite que c'est un policier en civil, qu'il n'est donc pas tout seul, sauve qui peut, je planque ma feuille sous le manteau et, d'un coup de pied, je lui envoie le brasero à la figure. Il évite tant bien que mal les braises, incandescentes, hurle. Pas le temps de me retourner, je me fais ceinturer par un autre homme, me débats, réussis à me dégager ; j'envoie des coups de poing, *bing*, *bang*, mais je suis envoyé à terre, plaqué, par trois autres civils. Pas d'autre choix que de leur envoyer tordu :

« Qu'est-ce que vous me voulez ? Qui vous êtes ? Vous me faites mal, qu'est-ce que j'ai fait ? »

---

1. Taxe sur le chiffre d'affaires, terme utilisé dans le secteur de la prostitution.

## *French Connection*

— Police, reste tranquille !

— Ah, alors, si vous êtes de la police, vous avez bien fait ! Je suis content ! »

L'air de dire, je préfère voir la police que des gens mal intentionnés. Les flics me relèvent au moment où arrive Nique Venturi, croyant que c'est une bagarre :

« Qu'est-ce qui se passe Milou ?

— Rien, c'est la police.

— Alors ça va, ça va. »

Tout en faisant un signe de la main, style, c'est bon, je fais tourner l'information.

Je me retrouve en garde à vue à la Joliette, dans les locaux des Renseignements généraux (RG), la police des jeux étant dans leurs attributions. Et *bis repetita*, je fais l'imbécile. « Je ne sais pas qui vous êtes, vous vous êtes trompés, encore une fois. » Passe alors un mec, la cinquantaine bien tassée, un gros ventre, les cheveux coupés en brosse :

« Tu t'appelles pas Milou, toi ?

— C'est quoi, cette question ? Contente-toi de faire ton métier et basta.

— Allez, ne le prends pas mal. Tu es un Bartoli.

— Oui, et alors ? Toi, tu es qui ?

— Frédéric Gauviac, un ami de longue date de la famille.

— Ce nom me dit quelque chose...

— Je suis l'ami d'enfance de ton oncle, le pauvre Laurent. On a fait les quatre cents coups ensemble.

— Maintenant que tu me le dis, dans la famille, on m'a toujours dit que tu étais un brave mec. Mais t'es condé ?

— Ouais, je suis condé, enfin si on veut...

— Oh, t'es condé ou t'es pas condé ? Parce que si t'es condé, dis-leur, à tes amis, de m'arranger le coup et on en parle plus. »

Il se tourne vers un civil, qui a écouté de loin la conversation :

« On ne va pas l'arrêter pour si peu, c'est un objectif pour quelque chose de plus important.

— Deux de mes collègues sont en train de se faire soigner, il a renversé un brasero sur eux, il nous a quand même sauté dessus, le procès-verbal est rempli...

— Faites en sorte qu'il passe juste au tribunal, c'est tout. »

Il me lance un clin d'œil, me serre la main et tourne les talons. Je fais semblant de répondre à d'autres questions avant de signer le procès-verbal. Je ne suis pas monté au juge et me retrouve libre comme l'air. Je sais que je vais tout de même être convoqué au tribunal mais je ne me fais pas trop de bile, vu que Me Pollack va me défendre bec et ongles comme il le faisait si bien.

Je retrouve Féli au Petit Duc, l'un de mes quartiers généraux, et lui raconte l'entretien. Féli n'en démord pas :

« Ami de Laurent ou pas, c'est un condé. Il faut lui arracher la tête !

— Féli, il m'a à moitié arrangé le coup, là...

— Il nous le doit, crois-moi. Minot, il n'avait pas un franc, dormait et mangeait à la maison, et on a partagé le peu d'argent que nous avions. Avant qu'il fasse le condé, c'était un voyou ! »

Féli est une nouvelle fois sans pitié, à l'image de ce qu'il a toujours été, condé ou pas condé. Et mes mots ne comptent pas. Je sens qu'il est à deux doigts de commettre l'irréparable, mais comme il a d'autres chats à fouetter, qu'il n'est pas, comme on disait, en période creuse, je me dis qu'il le tuera à temps perdu. Deux mois plus tard, je passe devant le tribunal, Pollack me défend, et l'affaire me coûte un bâton, au lieu de dix ! Quant au condé, le pote de Laurent, même s'il ne l'a jamais su, il sera sauvé par le gong.

Un soir d'été, peu avant minuit, Féli et un ami, facteur pour payer sa retraite, voleur de son état, vont et viennent sur le Vieux-Port au volant d'une Facel Vega, un fusil à canon scié posé sur le siège arrière. Il fait encore chaud, les gens s'entassent sur les trottoirs, c'est la fête quotidienne, qui dans un bar, qui dans une boîte de nuit, qui à draguer. La décapotable se retrouve quai des Belges, passe devant une boîte et ralentit lorsque Féli aperçoit des amis et Petru en train de discuter. La Facel continue lentement sa route, va faire demi-tour un peu plus loin, revient sur ses jantes et s'arrête devant eux. Tout le monde déconne, comme d'habitude, quand un autre véhicule croise la décapotable et ralentit à l'endroit où la Facel a fait demi-tour. Petru, qui a suivi le manège d'un

œil avisé, aperçoit deux hommes qui descendent du véhicule dans le clair-obscur. Il entend deux détonations distinctes : une balle traverse le cœur de Féli, ce que l'on appelle un « carreau », avec une balle tirée d'une Remington, le tireur étant à une centaine de mètres ; l'autre ricoche contre une paroi de verre blindée et tue le facteur. Lorsque j'apprends la terrible nouvelle, le ciel me tombe sur la tête. Je vais devoir, pas tout seul évidemment, prendre mes responsabilités.

Il n'y a plus d'arrangements.

*« La base de la base, c'est Édouard »*

Très vite, on mène l'enquête, et j'envoie un cheval de Troie à droite à gauche, mes yeux, mes oreilles et une bouche qui fait exprès de dire du mal de notre famille. Le bar du Chêne a rouvert ses portes, nous revoilà chez nous, au carrefour des trafiquants, truands et de toute une faune qui tourne autour dans l'attente de picorer les restes. Je passe autant de temps à la Chaumière, le bar de mon ami et associé Sté, où vient tous les jours un vieux, la soixantaine, un joueur qui, comme la plupart des Arméniens, fait rouler les dés.

Un jour, un homme pousse la porte du bar, là où j'ai une partie de barbote, et embrasse chaleureusement le vieux ; les deux hommes parlent un moment, jettent quelquefois un coup d'œil vers moi. Le vieux me demande de m'asseoir à sa table :

« Milou, laisse-moi te présenter un ami, mon cher ami.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? »

Je sais évidemment qui est l'homme en question, vu qu'il est lui aussi arménien, connu comme un loup blanc dans le trafic, mais je laisse venir.

« Je connais bien ta famille, je suis même ami avec quelques-uns de tes amis...

— J'ai entendu parler de toi, dis-je. Tu es Édouard.

— On va se revoir, dit-il en opinant. Je suis venu voir mon ami et tu penses bien que l'on ne va pas s'arrêter là. En cas, tu descendras au boulevard de Paris, je te présenterai à des gens ou je remonterai te voir, ça me fait plaisir. »

Le message est clair comme de l'eau de roche : l'homme que j'ai face à moi garde une idée derrière la tête. Je le connais de réputation et, comme le chimiste Jo Cesari, c'est un homme simple, cordial, jamais un mot plus haut qu'un autre, milliardaire, mais qui ne peut jamais s'arrêter de trafiquer, impossible. D'où ce coup de coude, cet amorçage. Lui, Cesari et j'en connais bien d'autres, ils sont drogués : non pas au produit mais au trafic, plus précisément à toutes les trouvailles qui leur passent par la tête pour aller encore plus de l'avant. Même s'ils ont les condés aux fesses.

édouard revient quelques jours plus tard et me dit, tout net :

« Milou, je te fais aller en Turquie quand tu veux et je te présente le meilleur. »

Autrement dit, son principal fournisseur de morphine-base, un homme qui, comme lui, ne me balancera pas aux condés même sous la torture. Quoique...

J'invite Sté, mon associé dans la partie et dans d'autres affaires, à serrer la main d'Édouard, ce qui scelle notre nouvelle aventure au pays d'Atatürk. Le fait que Sté soit arménien n'est pas non plus étranger à la confiance qui va s'établir entre Édouard et moi, étendue à sa famille et à la mienne. J'apprendrai, au fur et à mesure du temps, qu'Édouard était allé un nombre incalculable de fois en Turquie, sa seconde patrie bien qu'Arménien. Il parlait parfaitement la langue, y passait l'essentiel de ses vacances, disparaissait un jour de la Joliette avant de réapparaître, quatre ou cinq jours plus tard, à Beaumont, un aller retour Marseille-Istanbul, dont il avait, seul, le secret.

Édouard Toudayan, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est devenu en l'espace de quelques années, le prince des Turcs, un émir parmi les plus gros trafiquants d'Istanbul qui étaient presque tous nationalistes. En France, il fournit la plupart des quarante équipes qui payent, à façon, tant le kilo de came raffinée, des chimistes pour fondre la base<sup>1</sup>. Sans compter la famille. On en revient toujours aux

---

1. Transformer la morphine-base en héroïne, une série d'opérations chimiques qui se déroulent dans un laboratoire clandestin. Le chimiste est payé sur la base d'un forfait, à façon, selon la qualité et la quantité d'héroïne raffinée.

## *French Connection*

liens du sang et, par exemple, à son cousin Georges Nazarian, dit Zole, qui entrera plus tard dans notre gourbi en tant qu'actionnaire mais jamais majoritaire.

À l'automne 1969, je quitte Marseille pour me rendre à Bakirköy, un quartier d'Istanbul situé dans sa partie européenne. Édouard nous présente Memet, son principal fournisseur, un petit homme, cheveux gris coiffés en arrière. « Le meilleur », ajoute Toudayan, après nous avoir expliqué que Memet était à Yalova<sup>1</sup> ce que le vieux Louis, le bras droit de Gaston Defferre, était à Marseille : l'ombre du maire, celui qui distribuait les enveloppes, les conseils, arbitrait les conflits, connaissait au moins un membre de chaque famille de la ville, incitait les jeunes à faire du sport, à jouer aux échecs, etc. Memet Yalovale était surtout le plus important trafiquant de toute la Turquie, un homme qui nous fournira au minimum cinq tonnes de base, à partir de ce jour jusqu'en 1974. Soit l'équivalent de trois tonnes d'héroïne, de la marseillaise bien entendu. Le jour où je rencontre Memet, et où on se met d'accord au sujet de la première livraison, je sais que je viens de gagner au Loto !

Actionnaire dans la French, j'ai eu vent de la logistique et n'ai pas mis longtemps à en comprendre les diverses étapes : importer la base depuis la Turquie, cacher un labo, motiver des chimistes, enfin vendre la came en France ou en Italie, via par exemple les Crisafulli ou d'autres mecs de la Camorra, et pourquoi pas directement aux Américains, à la Mafia.

Depuis une quinzaine d'années, le trafic est en pleine expansion, tout Marseille profite de ce qui est devenu une rente pour l'économie régionale, pour ne pas dire nationale. Tout est en place, blindé, sécurisé, de plus en plus perfectionné, et ce ne sont pas les coups d'épée dans l'eau, les affaires judiciaires, plus accidentelles qu'exceptionnelles, qui nous font boire la tasse. Bien au contraire puisqu'elles permettent aux uns et aux autres d'identifier nos faiblesses. Pour être clair, à l'époque, on ne se faisait pas mordre parce qu'il y avait de la place pour tout le monde, les Américains étant toujours en demande, jamais rassasiés, et qu'il n'y avait que

---

1. Ville turque, située en Anatolie, de l'autre côté de la mer de Marmara.

sept ou huit condés aux Stups, dont la moitié – et je suis brave – regardait à gauche quand il fallait regarder à droite... et bien plus encore. Il faudra le coup de poing sur la table de Ricard Nixon, le président américain, pour que l'on prenne vraiment au sérieux en France l'ampleur du phénomène, au point d'envoyer soixante ou quatre-vingts flics parisiens aux Stups à Marseille.

TC : Milou m'a fourni de nombreux détails, une expertise exceptionnelle du fonctionnement de la French Connection, de ses premiers pas dans le trafic, ce qu'il appelle « avoir les mains dans le cambouis », en somme prendre soi-même les risques – travailler, afin de mieux jauger les coûts et avantages. Le mode opératoire visant à organiser la filière, de l'importation de la base jusqu'à l'exportation aux États-Unis, sera plus largement décrit dans la partie III, « La Sicilian »<sup>1</sup>.

Lorsque nous avons évoqué sans détour le trafic d'héroïne, sortait, début décembre 2014, le film *La French* réalisé par Cédric Jimenez. Après l'avoir informé que j'avais procuré des informations complémentaires à Jimenez, lequel est d'abord coscénariste avant d'être réalisateur, j'ai manqué me faire renvoyer à mes chères études. Ses yeux ne sont pas devenus blancs, de ce voile que l'on devine lorsque la haine lui embue les yeux, mais ils m'ont signifié un trop-plein d'exaspération, de mépris pour ceux qui se servent du grand banditisme comme d'un marchepied pour réaliser une carrière dans le show business. Au-delà « d'être le fantasme d'un producteur et d'un réalisateur », ne cesse-t-il de marteler, le film ne respecte aucune des règles qu'imposent le professionnalisme de puissants trafiquants français, encore moins le duel entre le juge Michel, qui a entendu Milou à plusieurs reprises dès 1980, et Tany Zampa. « Un duel qui n'a jamais existé », martèle-t-il.

Milou le sait d'autant plus que la problématique avait déjà été abordée dans *Beaux Voyous*, un livre publié en 2008 chez Fayard, racontant justement les coulisses de l'assassinat du magistrat marseillais tué par balle le 21 octobre 1981, tragique épilogue de la Sicilian, association de trafiquants marseillais et siciliens. Un juge

---

1. Voir p.



victime non pas, dit-il, « d'un mauvais duel au soleil couchant et d'une pantalonnade que jamais Tany n'aurait eu besoin de mettre en place », mais de la volonté manifeste de plusieurs individus, issus de cercles différents, à éliminer un juge pour instaurer un climat de panique au sein des tribunaux marseillais et aixois. Les nouvelles péripéties de Milou sont une réponse cinglante à la construction de mythes dont « seul le cinéma français, à la différence des Américains, est capable de monter de toutes pièces sans que personne ne s'en offusque ». Une trahison qui ne porte pas son nom.

*Les bons conseils de Léo*

Au-delà de l'appui et du soutien de Toudayan, ma petite entreprise va grandir, grossir, lorsque je vais rencontrer Léo<sup>1</sup>, un homme au lourd passé de trafiquant, de trente ans mon aîné. Léo m'apporte son expérience, Dieu sait si l'on en apprend tous les jours, son carnet d'adresses en France comme à l'international – de l'Espagne aux États-Unis en passant par l'Argentine ou le Brésil –, et surtout ce que l'on appelle le « passage », soit le chemin, secret, souterrain, qui permet à la came de quitter Marseille avant d'arriver au Brésil, au Mexique, aux Antilles, au Canada ou directement sur la côte Est des États-Unis.

La rencontre ? Toujours pareil, l'effet boule de neige. Après avoir fait mes preuves auprès de Toudayan, fait rentrer à plusieurs reprises de la base elle-même fondue par d'illustres chimistes, le tout sans apparaître sur les radars des condés, l'Arménien m'invite à rencontrer des amis, membres pour la plupart d'une équipe que l'on appelait le « Boulevard de Paris », du nom du boulevard marseillais situé près des docks. Mathieu, l'un d'eux, marié à une Arménienne, me dit :

« Léo cherche à te voir.

— Léo, d'Aubagne ? »

Il opine. Je connais Léo de réputation, comme cent autres gros trafiquants, étant un lointain cousin par l'intermédiaire d'une autre

---

1. Surnom d'emprunt.

famille corse, de Bastia. Ça me rassure même si ce n'est pas suffisant.

Quelques jours plus tard, je rencontre Léo dans un bar.

« Tu as été voir Mathieu ? »

— Oui, pourquoi ?

— Je suis en froid avec lui, rien de grave. Écoute-le d'une oreille.

— J'en tiendrai compte.

— Je te dis ça, car Mathieu m'a fait une enculerie en Amérique.

— De quelle sorte ?

— Je lui avais demandé de dire un truc précis aux condés, il ne l'a pas fait, un mec têtue comme un âne. »

Je reste un peu déconcerté car ce qu'il me raconte me semble anodin, sans importance, ce que l'on appelle un « douze », le mec étant obligé de mentionner un élément aux condés mais sans balancer quoi que ce soit d'important.

Ce jour-là, j'ai commencé par vouvoyer Léo, ce que je faisais rarement, à la fois parce que nous étions entourés de caves et parce qu'il avait un papier<sup>1</sup> impressionnant. Je l'ai vite tutoyé, preuve que nous allions nous revoir pour aller de l'avant. Il m'offrait sur un plateau ce dont je rêvais : d'autres passages et clients aux États, la possibilité de ne pas mettre tous mes œufs dans le même panier. Néanmoins, Léo m'avait testé sur la façon dont j'allais lui répondre tout en me faisant passer le message suivant : « Si tu t'associes avec moi, tourne sept fois ta langue dans ta bouche avant de parler. » Il savait, il s'était renseigné, que j'étais une tombe, mais il voulait que ce soit clair, les yeux dans les yeux.

Au fil des semaines, je vais me rendre régulièrement dans un village situé près d'Aubagne. Interdit de séjour dans les Bouches-du-Rhône suite à une condamnation, Léo avait choisi de s'installer dans un département limitrophe pour venir clandestinement à Marseille. Mais comment échapper à un éventuel coup de filet des condés, donc à la prison ? Léo avait longuement gambrogé et

---

1. Le CV d'un voyou, écrit par les juges et policiers.

finallement trouvé la solution : avoir toujours à ses côtés un chien qu'il avait dressé, un boxer aux mâchoires d'acier qui pouvait briser n'importe qui en entendant un seul mot : « Attaque. » Heureusement, Léo n'a jamais eu besoin de prononcer le mot magique...

Taiseux, sérieux et rusé, Léo était un as de la contre-filoche, des chausse-trappes, je pousse une porte, je disparaissais. Lorsqu'il me donnait un rendez-vous, par exemple, à huit heures, je devais y être au maximum trois minutes à l'avance ; lorsque j'arrivais, il n'était jamais là, à m'attendre, mais apparaissait trente secondes après sans que je parvienne à imaginer comment il était venu. Il disparaissait de la même façon. Impossible de compter le nombre de fois où je l'ai rencontré à Marseille, mais une certitude : Léo n'a jamais été pris en défaut même si, en 1972, il aura chaud aux fesses, les Stups l'ayant dans le collimateur au point de lui envoyer un agent double sur ses basques. Lorsque la confiance s'installera, il me donnera quelques recettes qui, plus tard, donneront bien du fil à retordre aux flics que j'apercevrai dans le rétroviseur, et qui donneront quelques scènes dignes d'un film d'espionnage.

Comme ce jour où, au volant de ma voiture, après avoir tourné dans des quartiers dont je connais les rues par cœur, je m'arrête volontairement contre le mur d'une impasse, non signalée, j'ouvre la portière, je sors, je m'allume une cigarette tout en savourant le fait que je viens de détroncher deux condés, dans le rétro depuis plus d'une heure, obligés de faire demi-tour et de m'oublier pour un temps. Deux trophées qui ne tombent pas dans la rétine d'aveugles puisqu'ils sont à leur tour photographiés par ma mémoire et aussitôt décrits à mes amis et associés.

Je vais rester dans l'ombre de Léo pendant dix ans, jusqu'à sa mort, et vice versa. C'est celui qui va m'imposer le plus grand respect. Dans ma vie, j'ai rencontré des gens importants, mais rares sont ceux à qui j'ai accordé une confiance presque aveugle. Léo avait un vécu, une dureté de jugement, une faculté à refuser la facilité, exceptionnels, une mentalité au-dessus de tout soupçon, un homme incorruptible : il a par exemple refusé de gagner un million de dollars, tout cuit, qu'il n'avait plus qu'à ramasser, ne pouvant admettre que son nom soit associé à celui d'un autre trafiquant qui

n'avait pas voulu partager en quatre parts un billet de cinquante dollars ! Léo n'était pas caractériel, loin s'en faut ; pesant toujours le pour et le contre, il réfléchissait longuement avant de prendre sa décision, pouvant argumenter sur chaque point délicat, soit pour aller de l'avant, soit pour faire du retrait.

### *Un système bien rodé*

C'est principalement chez lui, à l'abri des regards, que les réunions vont se succéder pour organiser le trafic, mettre en place un système de plus en plus efficace et sécurisé. Avec Sté, je m'occupais d'importer la morphine-base depuis la Turquie, de recruter les passeurs qui ramenaient la marchandise planquée principalement dans des voitures, et de monter le laboratoire : trouver une villa dans un quartier sans histoire, acheter et installer le matos, le matériel nécessaire à la « tourne », la fabrication de la came, se procurer les produits chimiques, gérer le quotidien des chimistes. Souvent conseillé par Léo, lequel va devenir comme un maître d'armes, si ce n'est mon père spirituel, je vais acquérir une inestimable expertise du trafic, partagée et retouchée point après point avec mes associés, qui fera très vite de notre équipe l'une des plus puissantes du pays.

Quand je dis puissante, ce n'est pas pour aligner des chiffres, vouloir en tirer profit ou gloire, mais pour souligner qu'un trafic ne peut s'organiser qu'avec des trafiquants dont la réputation et la discrétion ne sont pas discutables. Ouvrir les mains, lever les deux pouces, l'un, Édouard Toudayan, l'autre, Léo, dénombrer les huit autres doigts, huit associés de poids, c'est ce qui s'appelle avoir de l'or dans les mains. Sans compter le fait de taper ou de serrer les mains, bon pour accord, de Memet et des clients, américains ou pas, le tout sans embrouilles. Même si l'on devait toujours faire attention aux chantiers des condés, à leurs poussettes<sup>1</sup> ou aux agents qu'ils ne cessaient d'infiltrer dans nos rangs, surtout après la loi de 1970, des mecs qui se faisaient passer le plus souvent pour des acheteurs, si ce n'est des hommes de la Mafia. Autant dire

---

1. Manipulations.

## *French Connection*

que certains ont vite été repérés, ce qui a donné lieu à quelques rigolades sur les terrasses du Vieux-Port.

Je tiens juste à préciser qu'Édouard ne prenait pas, comme c'était le cas pour d'autres fournisseurs, un pourcentage sur la vente de came : lorsqu'il négociait l'achat par exemple de deux cents kilos de base avec Memet, il achetait, pour son compte ou le compte d'autres équipes des centaines de kilos, une importation finale qui pouvait se compter en tonnes. C'est ainsi qu'il prenait sa marge, et tout le monde y trouvait chaussure à son pied. Édouard était précieux pour toutes les équipes françaises, par ricochet pour les mafiosi, les Bonnano, Genovese, Cotroni et j'en passe, qui tenaient l'essentiel du marché aux États-Unis : pendant au moins une dizaine d'années, il a négocié auprès de fournisseurs turcs, Memet n'étant que l'une des branches de l'arbre, l'achat de près de 90 % de base. Autant dire de quoi fournir régulièrement les quarante ou cinquante laboratoires installés principalement dans la région marseillaise, lesquels ont produit une quantité industrielle d'héroïne.

TC : Dans mon essai socio-économique, *La French Connection, les entreprises criminelles en France*<sup>1</sup>, j'ai notamment reconsidéré la notion d'entreprises criminelles en utilisant deux nouveaux concepts : l'économie trafiquante, incluant et mariant les secteurs légaux et illégaux ; la firme trafiquante, dont l'exégèse n'est autre que la coterie trafiquante, forme de club comprenant des individus issus de la criminalité organisée, de la police, de la justice et de l'arène politique.

Milou, qui avait été l'un des témoins de ma recherche, m'avait dit, après lecture : « C'est bien mais tu aurais pu pousser le bouchon un peu plus loin. En France, on ne mesure pas à quel point certains hommes politiques sont obligés de marcher avec des hommes de poids du Milieu, de la Mafia – s'imposant comme des maillons incontournables sur les grands marchés publics, du local à l'international – pour récupérer des montagnes d'argent<sup>2</sup> qui vont de fait

---

1. Non Lieu, 2010.

2. Des rétrocommissions, reversées aux hommes politiques ou à leurs partis.

consolider leur pouvoir et surtout leur carrière. Ce que l'on appelle un train de vie de ministre, non ? »

Milou : De 1969 à 1974, mes associés et moi allons fournir jusqu'à cinq cents kilos de came, sans problème, tournés<sup>1</sup> en l'espace de deux, trois mois. Soit au bas mot cinq tonnes de blanche. Deux tiers destinés à des clients locaux, lesquels revendaient à des Anglais, Allemands, Belges, Français, Espagnols, Hollandais et bien évidemment des Italiens, un tiers directement aux Américains. Même si la règle variait selon les circonstances, le prix étant l'un des principaux paramètres. Si le prix d'un kilo de came baissait de vingt ou trente pour cent, nous préférons attendre que le cours remonte pour envoyer aux États et vendions en France, Lyon, Paris, Nice, Toulon, ou en Europe. Des labos étant installés en Corse, il est fréquemment arrivé qu'une partie de la came soit revendue sur place aux touristes et autres stars du show business qui venaient faire la fête sur l'île, dès l'été 1969. Encore une fois, nous n'étions contraints par personne, surtout pas par les mafiosi, et profitions de notre monopole, je parle là des grandes équipes marseillaises, pour orienter le cours à la hausse ou à la baisse. Toudayan s'est certes fait arrêter en 1971, mais j'avais le trousseau de clés me permettant de bosser avec les Turcs, la plupart étant associés dans l'achat de base auprès d'amis turcs, iraniens ou même libanais.

Jusqu'en 1974, nous aurons quelques frayeurs : quelques passeurs interpellés, des kilos bloqués dans des pays exotiques, perdus, volés ou saisis par les Américains. Mais, dans l'ensemble, nous sommes passés à travers les mailles du filet, contrairement à certains trafiquants, pourtant aguerris, qui sont tombés souvent par excès de zèle. Je pense notamment à Mari, *alias* Zé le Frisé, qui s'est pris les pieds dans le tapis en faisant confiance à des passeurs qui, une fois interpellés aux États-Unis, vont non seulement le balancer mais donner de plus amples informations au sujet d'autres équipes françaises.

---

1. La « tourne » consiste à transformer la morphine base ou la « base » en héroïne. D'où l'utilisation du verbe « tourner », et l'expression « tourner de la base ».

## *French Connection*

TC : Ceux que l'on appelle les « repentis » sont essentiellement des trafiquants français qui, après avoir été écroués en Amérique, ont rejoint le programme de protection de témoins diligenté par le ministère de la Justice. En échange d'une remise de peine, de la possibilité de recouvrir rapidement la liberté tout en obtenant un emploi, voire une nouvelle identité, le trafiquant livre des informations sur les filières de la French Connection<sup>1</sup>.

Milou : Au niveau de la négociation, le contrat est le suivant, mafia ou pas ; sur un premier deal par exemple de quatre-vingts kilos, le client paye cinquante, cash, à la seconde, contre remise de la quantité, les trente restants étant payés à réception dans un second temps. Si le client n'est pas livré et que nous sommes responsables – si par exemple la came est saisie avant qu'il ne mette la main dessus, ou qu'elle disparaît –, pas de paiement, on s'assoit dessus. Si le client est livré et qu'il ne paye pas, on va juste lui expliquer, parce que nous ne sommes pas des assassins – enfin presque... –, que s'il ne paye pas les trente, il n'aura jamais les centaines de kilos que nous sommes prêts à lui livrer, où il veut et quand il veut, autant de bénéfices qui pourraient lui filer sous le nez.

Je n'ai jamais connu un seul client, car c'est logique, qui ait refusé de payer les trente, bien au contraire. Dans ces cas-là, le client n'est même pas en capacité de marchander, comme on peut le voir dans des films minables de gangsters ; nous faisons le prix, garantissons la livraison, la sécurité, la qualité du produit, et le client repart avec le sourire, car il va pouvoir inonder le marché, se faire des couilles en or, s'acheter un hôtel de plus à Miami ou à Las Vegas. Pour être encore plus clair, les clients se battaient pour obtenir notre came car ils gagnaient cinquante fois plus que nous. Ils n'avaient donc aucune raison de jouer les durs avec nous, au contraire.

Quant à Édouard, s'il avait déjà tourné de la base, c'est au contact de nos experts qu'il deviendra un excellent chimiste, assuré

---

1. Lire notamment les Mémoires d'Édouard Rimbaud (*Doudou*, Gallimard, 2000), ou les livres et films documentaires du journaliste François Missen.

par nos soins de disposer du matos, et de la discrétion de nos artisans, plombiers ou maçons, qui montaient les labos et usaient de mille stratagèmes pour perfectionner nos outils de travail.

### *No coke*

Si la pierre angulaire de notre business, c'est Édouard, il n'en reste pas moins que je n'ai jamais délaissé les autres sources de revenus, à commencer par le jeu, surtout le book et les parties de barboule, et toujours étudié les diverses opportunités qui s'offraient, dix, vingt fois par jour, à moi ou plus généralement à mon équipe.

C'est en 1969 que l'on va me proposer pour la première fois d'acheter de la cocaïne, de la bombe provenant du Pérou, pour dire je ne sais même pas si Françoise Sagan pouvait s'en procurer ! À l'époque, la coke, c'est un produit confidentiel, sniffé par quelques stars de la jet set, des intellectuels, des cardinaux, un petit marché qui m'aurait profité qu'à la condition de mettre en place une filière, du gros à la vente au détail. Le kilo de coke se négociait autour de soixante millions<sup>1</sup>, l'héroïne, un peu plus d'un bâton, vendue ici à Marseille et revendue dix à quatorze fois plus aux États-Unis.

Contrairement aux Italiens, j'étais à l'avant-garde de la création et de l'achat de la drogue ce qui, avec le recul, n'était peut-être pas aussi exceptionnel : je prenais des risques incalculables, que ce soit au niveau de l'importation de base, du montage du labo, des actionnaires que j'invitais au tour de table, et livrais la came aux Italiens qui, eux, arrivaient en Ferrari dans de grands hôtels, telles des mouches au milieu d'un verre de lait, payaient à crédit une came qu'on leur donnait<sup>2</sup>. Pour la petite histoire, le prix de la coke s'est effondré au cours des dernières décennies alors que celui de la came a, lui, explosé. Aujourd'hui, en 2015, la Blanche se négocie autour de cent soixante bâtons le kilo, prix de gros, la coke, huit à dix fois moins cher. C'est une loi arithmétique : le

---

1. 670 000 euros, en 2015.

2. Qu'on leur vendait à vil prix, sachant que l'acheteur pouvait couper entre quinze et dix-sept fois la Blanche pour la revendre aux demi-grossistes.



## *French Connection*

prix de la vente au détail correspond au bénéfice que va empocher le trafiquant, le grossiste en premier lieu ; s'il faut huit kilos de cocaïne pour gagner l'équivalent sur le marché de la came, le prix de la coke sera huit fois moins important.

J'aurais pu me lancer dans l'affaire mais j'avais assez de casseroles sur le feu, inutile de m'ébouillanter avec du détail. D'autant plus que je partageais des sous de la French avec des trafiquants français installés à Torremolinos qui s'occupaient de la logistique, des départs de la came à destination de l'Amérique du Sud, du Nord, ou des Antilles, autre lieu de transit dont on ne peut imaginer l'importance surtout pour le blanchiment et les opérations financières. Sans parler des diverses lois liées à la défiscalisation !

J'ai refusé la coke mais d'autres s'en sont chargés à ma place, je croiserai leurs routes plus tard, et ils ont eu du nez, car le marché a littéralement explosé. Ils ont surtout eu la chance de s'emmancher avec les trafiquants, ceux que je fréquentais du temps de mes navigations, qui se sont installés dans le sud de l'Espagne, essentiellement des pieds-noirs, juifs français, espagnols ou Corses, et quelques Italiens. C'est devenu la terre promise, fasciste, où tous les coups étaient permis, où l'on me disait que Saint-Tropez, à côté, « c'était vilain ».

Les trafiquants français sont les premiers à avoir fait venir de la coke fabriquée au Pérou, les intermédiaires étant déjà des trafiquants colombiens, avant que cela ne devienne ou que ce soit étiqueté comme un cartel, aidés, épaulés par des grands flics espagnols et par des hommes proches de Franco. L'internationale fasciste, comme toujours. Ils furent les premiers, il ne pouvait pas en être autrement, à se lancer dans l'exportation de chichon depuis le Maroc, autre base arrière de ceux qui sont restés dans les jupes du roi pour rendre quelques menus services, à charge de renvoi d'ascenseur.

La Mafia, c'est simple et cela n'est pas limitée à l'Italie quoi qu'on en dise : c'est une équipe organisée, hiérarchisée, puissante et riche, appliquant des règles bien précises, qui s'appuie sur la force d'un système policier et politique qui, c'est toujours le cas

## *Truand*

en France, met au pas les procureurs et donc les juges d'instruction qui ne peuvent se saisir de certaines affaires<sup>1</sup>.

### *Hôtels et maisons de passe*

Alors que les truands français du sud de l'Espagne continuent à tirer profit des hôtels, des maisons de passe situées sur plusieurs continents, je vais à mon tour tomber dans la marmite, comme souvent, sans m'en rendre compte.

À la fin des années 1960, je retrouve régulièrement mes amis, une quarantaine de braqueurs, trafiquants, proxos, au Petit Duc, un bar situé sur la Canebière et tenu par Ciro, un ami napolitain marseillais. L'équipe ne porte pas de nom particulier, comme d'autres s'appellent les Catalans, du nom du quartier de bord de mer, ou le Gondolier, du nom d'un bar du Vieux-Port, mais elle regroupe trois cercles : les proches, les « intimes » comme on dit, une dizaine d'individus ; des amis qui sont associés à d'autres équipes, ne faisant pas partie du noyau dur mais sur lesquels on peut compter jour et nuit ; et des connaissances, souvent des vieux auxquels on demande des services, à charge de petite revanche. La plupart d'entre eux sont originaires de la côte Bleue, référence à la couleur de l'eau, portion de la Méditerranée située à l'ouest de Marseille.

En 1970, je retrouve Ciro, le patron du bar, qui me prend à part. « Milou, me dit-il, j'ai fait venir un proche, un travailleur, je vais monter un hôtel, derrière, rue Mazagran, je veux que tu t'associes avec nous. »

Si Ciro est un homme de confiance, je ne cerne pas tous ses objectifs, hormis le fait évidemment de gagner du fric, mais je ne peux pas le lui refuser. Je suis riche, vit d'un grand pied, et ne prends aucun risque, puisque je suis juste actionnaire comme trois autres amis. Ciro me rassure très vite en me précisant qu'une Russe,

---

1. Constitutionnellement la justice française est indépendante du gouvernement (pouvoir exécutif) et du Parlement (pouvoir législatif). Dans les faits, surtout dans les dossiers politico-financiers, le parquet ne remplit pas « l'exigence d'indépendance à l'égard de l'exécutif », comme l'a notamment souligné la Cour européenne des droits de l'homme (CEDH).

Tina, tient l'hôtel d'une main de maquerelle et qu'elle bénéficie de protections sur le plan policier. Ce qui ne peut que mettre du beurre dans les épinards. Tina, je l'apprendrai un peu plus tard, ne donne pas d'enveloppes mais joue sur un autre tableau.

Marseille est un port, des bateaux accostent tous les jours, un va-et-vient permanent de milliers d'individus qui s'approvisionnent notamment sur le marché noir. Une à deux fois par semaine, Tina monte sur un bateau battant pavillon russe et vend principalement aux marins, aux hommes, des produits très rares ou inexistantes en URSS, donc très prisés par leurs femmes : parfums, bas, produits de maquillage, etc. C'est à ce moment-là, après avoir évidemment empoché le gain, qu'elle balance aux services de renseignement, les flics n'ayant qu'à se baisser pour tenter de monnayer à leur tour l'arrêt des poursuites contre des informations relevant de la sécurité du territoire. Un jeu à trois bandes dont sont friands tous ceux qui cherchent à se protéger de l'étau policier et qui fait toujours ses preuves surtout à Marseille.

Un manège qui a rendu la Russe à la fois riche, puisqu'elle était aussi propriétaire d'un hôtel de passe, et incontournable au point de lui envoyer un ami de Beaumont la baiser. J'avais mis l'Arménien en demeure d'en savoir un peu plus sur les affaires de Tina et de lui faire passer le message que nous étions ses amis, pas ses ennemis. Voilà comment notre hôtel a reçu la protection indirecte des condés pendant près de deux ans, au grand dam de la brigade des condés corses qui savaient que nous avions entre autres la main sur un des nombreux hôtels de la rue Mazagran et que nous étions en plein dans la French. Ce qui contrairement à ce que l'on pourrait croire n'était pas un handicap, bien au contraire.

Je vais prendre une nouvelle fois mon bénéfice sans rien faire jusqu'au jour où le ciel ne va pas me tomber sur la tête, il ne faut pas exagérer, mais me procurer une petite migraine.

Je vois Ciro tous les jours au Petit Duc, récupère ma part en tant qu'actionnaire de l'hôtel, mais plus le temps passe, plus je le sens inquiet, allant jusqu'à faire attention aux oreilles qui traînent dans le bar, notamment derrière le comptoir alors que Ciro en pince pour l'une des serveuses. Je ne m'en inquiète pas outre-mesure

et mets les soucis de Ciro sur le compte d'affaires, peut-être de cœur, dont je ne veux pas entendre parler.

Pour rendre service à un ami, Jésus le Lyonnais, je récupère une gonzesse qui ne pouvait plus tapiner le long du Rhône, trop hargneuse envers les autres filles, bagarreuse, voleuse, un drôle de caractère. À Tina de l'appivoiser, c'est son métier, comme celui de gérer la trentaine de filles qui tapinent rue Mazagran matin, midi et soir.

Passent quelques semaines jusqu'où jour où le naturel revient au galop : la gonzesse vole un client, bagarre dans la chambre, le client frappe le tapin, des cris, des portes qui s'ouvrent, l'ami de Ciro monte les marches quatre à quatre, entre dans la chambre, calibre en main, et tire sur le client, une balle dans la jambe. Évidemment le mec porte plainte, les condés sont obligé de mener l'enquête – au revoir la protection – et de fermer l'hôtel. Ils savent détourner les yeux sur des brouilles, manigancer, passer leurs journées à faire des poussettes, monter les uns contre les autres, provoquer une guerre en temps de paix, mais dès qu'il y a le feu au lac, il n'y a plus personne, uniquement des carrières, des médailles et des primes. La colère va vite me passer, une affaire de perdue, dix de retrouvées, mais voir approcher les condés du Petit Duc m'incite à la prudence. Je dois gérer la sécurité de trois de nos laboratoires qui n'en finissent pas de produire de la came, ce qui n'est pas une mince affaire.

### *Les condés voyous*

Quelques mois plus tard, en 1971, je reçois cent dix kilos de base. Je compte sur un nouveau départ, un passage à bord d'un paquebot, car il est impossible de vendre la came sur Marseille, trop de labos qui tournent en même temps, trop de production comme c'est déjà arrivé à plusieurs reprises. La vendre sur place, c'est la brader, gagner trop, peu vu l'investissement de départ.

Je fais fondre vingt kilos vendus vite, vite à Paris, mais il me reste quatre-vingt-dix lokis<sup>1</sup> sur le ventre. Sachant que Pierraggi

---

1. Kilos, en verlan.

## *French Connection*

peut m'aider, puisque je le connais depuis la fin des années 1950, du temps du trafic d'opium et autres, et qu'il est l'un de nos associés dans la French, je vais le voir. Comme prévu, il m'assure pouvoir trouver des acheteurs, ayant un solide client en Amérique, au mieux un passage. Quelques jours plus tard, je rencontre Jean-Bapti Croce et Zé le Frisé dans un bar de la Joliette. De la marchandise ? Pas de problème. Même si je sais que derrière les deux trafiquants, très importants, se cache Jo Marro, celui que nous avons toujours soupçonné d'avoir balancé mon oncle Laurent, d'avoir participé à sa mise en belle avec la complicité de Fonfon le Rouquin. Par respect et parce qu'il était peureux, Jo Marro n'est pas venu me causer.

Je parle donc à Zé le Frisé qui me fournit assez de détails, en l'occurrence le passage, le transport de la came sur le paquebot *Le Provence*, un douanier mouillé à Miami, le client aux États-Unis, soit suffisamment de garanties pour que l'on se serre la main. D'un côté, Pierraggi et Zé apportent le capital, de l'autre, un associé de poids qui rassure tout le monde et moi apportons la base ; dans le cas où l'affaire viendrait à exploser<sup>1</sup>, on serait quittes, l'achat et la transformation des cent dix kilos de base ayant été amortis par une partie de la vente de la came.

Dans le meilleur des cas, on peut continuer, aller de l'avant puisque il m'est facile de me procurer de la base en Turquie. Ce qui va être le cas puisque nous expédierons de la came à plusieurs reprises, notamment par l'intermédiaire d'un skipper qui traversera l'Atlantique et laissera la marchandise en Guadeloupe. Jusqu'à l'un des plus gros coups de chaleur de toute ma carrière.

Quelques semaines plus tard, à la fin d'une belle matinée, Sté me présente un mec d'une trentaine d'années, grand, beau garçon, au volant d'une Porsche immatriculée en Suisse. Il se présente comme le neveu d'Ozdemir, un important trafiquant turc qui nous a déjà fourni de la base d'excellente qualité, plus d'une tonne en plusieurs fois. Le neveu détient vingt-huit kilos, prêt à nous

---

1. Intervention des services de police à des fins d'interpellation et de saisie de drogue.

céder, et dans un français presque parfait m'explique que d'ici deux, trois jours, un autre passeur va arriver, à Marseille avec trente kilos.

« Tenez-vous prêt », me dit-il.

Je grimace un peu car nous avons l'habitude d'obtenir au moins cent kilos, mais voyant qu'il avait pris des risques, traversé plusieurs frontières, et qu'il était jeune, je ne fais pas la fine bouche.

« Je te tiens l'argent prêt. Dis-moi quand ton ami arrive, on s'occupera de lui. Pour ce qui nous concerne, on s'en occupe demain. »

Le soir même, je vais au cinéma avec des collègues du quartier, des ouvriers et des voyous. Au milieu du film, j'entends du bruit derrière moi ; je me retourne et aperçois plusieurs mecs, habillés d'un imperméable, qui regardent avec attention les spectateurs, travée après travée. Là, je me dis : « J'y suis, ce sont les condés... » Qui d'autre pourrait se permettre une chose pareille ? Et comment leur fausser compagnie ? Je regarde un film policier et j'ai l'impression de me voir à l'écran, comme dans la scène où le gangster est fait comme un rat ! Je me lève, un mec en pardessus plonge vers moi, je vais pour le cogner quand je reconnais Zé le Frisé, puis Jo Marro et Jean-Bapti Croce, tous les trois habillés comme des condés !

On sort de la salle et Jean-Bapti me dit discrètement :

« Milou, tu vas recevoir une voiture avec trente kilos dedans, la deuxième Porsche. Tu vas les prendre, tu vas les porter au labo et, là, vous allez tous aller en prison.

— Qu'est-ce que tu me racontes, là, Zé ?

— Je te le dis comme on me l'a dit : prends-en ton parti mais fais attention, c'est sûr et certain. »

La question me vient tout de suite à l'esprit : comment peut-il connaître l'existence d'une seconde Porsche ? Je m'adresse alors au Bastiais, Zé Mari, ami de longue date de ma famille en Corse – il a grandi au côté de mes oncles, Laurent et Toussaint, sur le vieux port de Bastia du temps où ils sautaient du haut des mats. Zé me prend par les épaules, me regarde dans les yeux et me

dit, en corse : « *Segura violo*<sup>1</sup>. » Dans ces cas-là, et je l'ai appris lorsque je naviguais, il faut que je montre à mes associés ou aux futurs, que je ne m'affale pas devant le premier venu et que je dois instaurer un climat de confiance.

« Bon, dis-je, je vois de qui vous voulez parler mais vous ne frappez pas à la bonne porte. Ce n'est pas moi.

— On le sait que ce n'est pas toi, dit Zé, pas tombé de la dernière pluie, mais on te le dit quand même. »

Lui et moi, on se comprend en jouant avec les mots, autre règle du Milieu.

Le lendemain matin, je me rends à la Chaumière et je retrouve le jeune Turc qui attend de me livrer et doit probablement me rencarder sur la seconde Porsche. « Bonjour, bonjour », café, croissants, je le mets en confiance tout en le regardant droit dans les yeux, j'attends un signe qui ne va pas me tromper : la main qui tremble légèrement lorsqu'il porte la tasse de café aux lèvres.

« Ça va, tu n'as pas bien dormi ? Tu es fatigué ?

— Ça va, ça va », me répond le Turc soudain mal à l'aise.

Je me rends sur la terrasse, appelle un ami, un maçon, joueur, habillé en bleu de chine. Je lui demande de rester devant la porte du bar, de mettre les deux mains dans les poches et de ne pas lâcher le jeune du regard. Comme je ne peux pas lui expliquer les tenants et les aboutissants, le maçon croit que c'est une embrouille, que l'on se dirige droit vers du chaud. Pendant qu'il le regarde durement, je reviens voir le Turc :

« Dis, comme j'ai pas très bien dormi, tu pourrais me rappeler ce qui va se passer, là ?

— La voiture va arriver, la marchandise...

— Quelle marchandise ?

— La base, comme prévu.

— La quoi ? Tu veux parler de l'or, mon ami, de l'or, c'est ça ?

— Tamam, tamam », me dit-il, presque en levant les mains.

Autrement dit : « J'ai compris. »

---

1. « C'est sûr mon fils. » Il engage sa vie en parlant en corse.

Il se lève et sort du bar. Mon ami, le maçon, veut lui barrer le chemin, pensant que les calibres vont parler, mais, d'un signe, je l'en empêche : tout va bien. De ce jour, je n'ai jamais plus revu le jeune Turc, pas même l'ombre de la seconde Porsche. Il n'a pas eu besoin que je lui fasse un dessin pour qu'il parte sur les chapeaux de roues...

Passent plusieurs jours et je m'interroge : par quel canal le trio a-t-il pu dénicher le renseignement ? Je sais qu'à l'époque Cazzo<sup>1</sup>, un condé des Stups... et excellent chimiste, a pris l'habitude de fondre la base, mais je veux en avoir le cœur net car si je suis dans la lunette autant disparaître quelques semaines, me mettre au vert. Comme on dit : « J'ai chaud aux pieds. »

Je vais mener ma petite enquête et apprendre deux choses. La première, c'est que j'ai été informé à temps, non pas parce que je pourrais être l'un de ces trafiquants respectables qui touche la main des grands condés, d'hommes politiques, joue au golf, grenouille dans une loge de francs-maçons ou dans les couloirs de quelques assemblées locales ou nationales, mais parce que j'ai pris l'habitude de manger des pâtes avec un ami ! Oui, des pâtes ! L'ami en question s'appelle Antoine Mondoloni, cousin du réalisateur José Giovanni<sup>2</sup> avec lequel j'ai justement refait le monde et mangé quelques plats chez Mario-les-pâtes, place Thiers.

Je retrouvais souvent, le soir, Antoine chez Mario et on se régalait en tout bien tout honneur puisque nous n'avons jamais partagé de bénéfices ensemble. Or, là, on rejoint le sang, la famille, la protection : Antoine n'est autre qu'un membre de la famille de Cazzo, le condé chimiste qui, au parfum de la livraison de la Porsche, m'a fait passer l'information par les trois marioles<sup>3</sup>, persuadé que

---

1. Nom d'emprunt.

2. Après avoir passé plus de onze ans en prison pour des faits de collaboration, José Giovanni deviendra un écrivain et cinéaste à succès, son œuvre à forte dimension autobiographique évoquant le milieu de la pègre.

3. Le mot « mariole » est utilisé dans deux cas de figure : a) péjorativement lorsqu'un truand désigne un petit voleur, un imbécile ; b) lorsque deux voyous du grand banditisme évoquent un « ronflant », un homme en place, de poids, riche, puissant et respecté.



## *French Connection*

j'étais associé avec son cousin dans la came ! Cazzo croit donc avertir Antoine, par ailleurs un proche des Guérini, mais c'est mon équipe qui profite d'un tuyau en or, ce qui m'évite d'être levé par le condé chimiste – qui joue sur les deux tableaux, histoire de se protéger – et ses collègues, certainement aidés par les Américains de la DEA<sup>1</sup>, et surtout de prendre vingt ans de prison. Un comble !

Autre mystère à éclaircir, le cas Ozdemir. Pourquoi celui qui se présente comme son neveu s'est fait mordre par la DEA ? Car Ozdemir, et je l'apprendrai lors d'un prochain voyage en Turquie, a disparu et son neveu, peu expérimenté, n'a pas su passer entre les mailles du filet. Ozdemir n'était pas un trafiquant comme les autres : il était l'un des rares braqueurs, ayant même du sang sur les mains, à comprendre tout l'intérêt de fournir de la marchandise aux Français. Ayant des amis dans les montagnes, proches de l'Iran, il s'occupait d'aller chercher la base, la transportait à dos d'âne avant de la revendre à la capitale. Je l'ai appris d'un autre fournisseur, pharmacien de son état, qui était associé avec un sénateur turc. Ozdemir était mal vu par les vrais trafiquants, ces derniers n'étant pas des bandits mais des gens « respectables » qui se permettaient même de mettre des condés au garde-à-vous. Il est donc possible qu'Ozdemir se soit fait tuer après s'être affalé sous la torture, et que la DEA ait envoyé le neveu à Marseille pour secouer le premier cercle d'Édouard Toudayan. Ozdemir hors jeu, je vais d'ailleurs me lancer dans de nouvelles affaires en compagnie du pharmacien, puis d'un autre fournisseur en 1976.

Mais l'épisode n'est pas terminé, une histoire d'un condé voyou en chasse souvent une autre. Etti, un condé de la Criminelle, l'un des chefs de la brigade des condés corses, était ami avec Antoine Mondoloni, lequel tenait un relais routier sur la Nationale 7 entre Montélimar et Valence où servaient cinq, six femmes « montantes<sup>2</sup> ». La place y était chère. Le condé protégeait en réalité Antoine Mondoloni, ce qui ne faisait pas d'Etti mon ami, bien

---

1. *Drug Enforcement Administration* (DEA). Service de police fédéral anti-drogue.

2. Des prostituées.

au contraire, la nuance est importante. Le relais routier était donc un gâteau que tout le monde se partageait.

Un jour, un feuj marseillais se fait serrer à Lyon par le commissaire Javilliers, ripou avec ses associés, dur avec les autres, après avoir tué une femme et l'avoir envoyée dans le Rhône. Comme de bien entendu, Javilliers massacre le feuj en garde à vue, lequel nie jusqu'à ce qu'il soit frappé d'un coup de génie en confiant qu'il est l'ami de Mondoloni, sachant que Mondoloni est protégé par Etti. Une partie de billard à trois bandes, classique.

Javilliers téléphone à Etti, lui demande de confirmer la relation amicale mais le condé corse, malin, fait plus que ça : il conseille à Javilliers de rendre la liberté au feuj sachant que ce dernier, en affaires dans la région marseillaise, lui sera redevable. Ainsi plus personne n'entendra jamais parler de cette pauvre femme, pas de poursuite contre celui qui l'a jetée dans le fleuve !

Entre deux conversations plus sérieuses, je suis tenu au courant par Antoine Mondoloni qui se demande bien pourquoi le feuj s'est glorifié de son amitié, ce qui n'est pas difficile à comprendre...

De mon côté, je considère cet épisode comme une première alerte pour deux raisons : étant un intime d'Antoine et du frère du feuj, je me fais un coup de parano ; cela fait plusieurs années que Petru et moi sommes dans le collimateur de la brigade des condés corses, dirigée par Etti, qui s'est rapprochée lentement mais sûrement de l'équipe de Tany Zampa. Notamment par l'intermédiaire du condé chimiste, cousin d'Antoine, tout ce petit monde ayant ses habitudes au bar Henri, un endroit réservé aux voyous, interdit aux travailleurs ou aux touristes, l'un des fiefs des Narcas<sup>1</sup>.

Ne jamais oublier que Marseille est un village, un nœud de familles arméniennes, corses et napolitaines qui coulisse en fonction des intérêts des uns et des autres, où l'eau se mélange souvent avec le vin. Pour preuve, il n'y a que les Canards qui auront l'intelligence d'associer dans un même laboratoire deux bons chimistes, l'un condé qui accessoirement, si l'on peut dire, apportait des renseignements de première main, l'autre condamné à mort, un voyou n'ayant donc rien à perdre.

---

1. Les Canards.

## *French Connection*

Ettori ne nous aime pas, c'est réciproque, pire, il nourrit une véritable haine envers Petru, une hostilité qui peut le conduire à nous faire un chantier<sup>1</sup> quand bon lui semble, et en dehors des clous. Méfiance, donc. Le contexte de l'époque, je tiens à le rappeler, n'est pas à l'avantage des juges et des condés qui, jusque-là, n'ont pas pu mettre un grand coup de pied dans la fourmilière de la French Connection. Pendant que des tonnes de came quittent Marseille pour Montréal, Mexico ou New York, les trafiquants, eux, ne se gênent pour narguer les condés.

Il est arrivé à plusieurs reprises, par exemple, que Petru, accoudé au comptoir du Petit Duc, voyant un flic en civil se mettre à côté de lui et commander un Vichy menthe, lui dise un rien narquois : « T'es vraiment malheureux, toi, pour boire de l'eau. On ne te donne rien pour tes frais de filoché ? » Bien comprendre que le flic se décompose puisqu'il est pris justement en flagrant délit de filature quand ce n'est pas Petru qui, s'apercevant régulièrement du manège, s'empresse d'entrer dans l'un de nos bars pour prendre à témoin tout le monde en détronchant le condé. Et Petru d'ajouter dans ce cas-là : « Je gagne un million par jour. Pour moi, un Vichy, c'est rien mais pour toi, ça risque de manquer à ta femme et tes enfants, non ? »

Petru s'en est tellement amusé qu'Ettori va en faire une histoire d'homme, de gangster, surtout lorsqu'il apprend par un indic que mon cousin planque vingt kilos d'héroïne dans un appartement qu'il partage avec l'oncle Martin. Ce qui devait donc arriver...

Un matin, à l'heure du laitier, l'équipe d'Ettori monte jusqu'au neuvième étage, tape à la porte de l'appartement de Petru. Vu l'heure, ça ne peut-être que les condés et l'inquiétude se porte non pas sur la came, il n'y en a pas – qui ferait l'erreur de planquer de la came chez lui ? –, mais sur une valise d'armes toujours à portée de main du guerrier Martin. Petru, bien qu'un pied dans le plâtre, passe de balcon en balcon, la valise à la main, entre par la première porte ouverte, se retrouve face à une femme d'un certain âge et lui dit la vérité :

---

1. Un piège, une manipulation.

« Madame, j'ai le pied cassé, je suis en cavale, la police me recherche.

— Asseyez-vous. Vous prendrez un petit quelque chose ? Un verre d'eau ? un café ? »

Petru discute deux heures avec elle, il la remerciera plus tard en lui glissant une enveloppe dans la boîte aux lettres, pendant que les condés, eux, font la misère à Martin ! Façon de parler, la misère, car Ettori n'a trouvé qu'une grenade, assez pour l'embarquer à l'Évêché et le monter au juge dans la foulée.

Martin se retrouve au trou mais pas pour longtemps : l'affaire remonte jusqu'à Paris, aux oreilles d'une famille corse très puissante qui fait jouer ses relations politiques, les enveloppes, les caisses noires... Bref, quinze jours sous les verrous, deux semaines de trop pour Martin que l'on sera obligé ensuite de brider, car il avait déjà tout calculé pour envoyer un condé de la brigade au fond de la Méditerranée, les pieds dans le ciment...

On revient, là – je l'avoue, c'est compliqué mais à quoi bon raconter si ce n'est pour mieux comprendre notre monde –, à la scène de la salle de cinéma, à ceux qui sont venus nous prévenir. Aux ripoux.

Suite à l'affaire de la grenade, s'apercevant que nous avons des relations en haut lieu et que j'étais un proche de Mondoloni, Ettori tente une approche, disons, amicale. Cela va se faire par hasard, même si un jour cela devait arriver. Je suis chargé de monter une femme<sup>1</sup> au routier de mon ami, dans la vallée du Rhône, et me retrouve nez-à-nez avec le condé corse qui n'est autre, faut-il le préciser, que le chef du SAC dans la région marseillaise ! Je vous laisse imaginer le réseau qui va avec et qui dépasse les frontières – ce que j'appelle l'Internationale fasciste, découverte à Dakar ou à Alger, et que je retrouverais bientôt sur mon chemin en Italie.

On déjeune ensemble se méfiant, l'un de l'autre, on parle de la pluie et du beau temps, et il me confirme que c'est lui qui fait courir le bruit que le Belge est un indic. Je connais le Gebel depuis mon enfance, j'ai du mal à croire le condé, me méfiant car

---

1. Conduire et placer une prostituée.

il peut m'envoyer tordu, mais je me garde l'information au creux de l'oreille. Il me raconte surtout, à ma grande surprise, comment il a obtenu des renseignements sur Petru.

« À force d'être nargué, j'ai pris la crise, réfléchi et trouvé votre point faible. Comme vous alliez souvent au Petit Duc, chez votre ami Ciro, le Napolitain, j'ai suivi une serveuse et me suis rendu compte que son amant n'était autre qu'un des associés de Ciro. La belle affaire ! J'ai attendu que le couple entre à l'hôtel et suis entré dans la chambre, en flag'. Le chantage, y a rien de tel pour qu'un mari ne prenne pas la crise. C'est comme ça qu'elle est devenue mon indic, elle qui servait toute la journée au bar et qui voyait circuler le gratin du grand banditisme, les enveloppes et le reste. C'est comme ça, et pas autrement, que nous avons été mis au parfum de vos affaires, pas toutes bien entendu et, si je te dis tout, c'est que maintenant je m'en bats les couilles. »

Autrement dit, il me fait comprendre que l'on peut s'arranger tout en me donnant un autre élément de réponse à une question qui m'a longtemps taraudé : si Ciro ne voulait plus parler devant la serveuse, c'est qu'il devait se douter soit qu'elle entretenait une liaison secrète avec l'associé de Ciro, soit qu'elle parlait aux condés. Et de me demander, alors, comment la serveuse en question n'avait pas encore été coupée en morceaux...

Je ne donne pas suite à l'appel du pied d'Ettori, la mentalité me l'interdit, mais, un matin, j'apprends qu'un de nos amis s'est fait tuer devant le Kentucky, une boîte de nuit où se produisaient comme toujours des chanteurs corses.

On me rapporte les informations suivantes : Toussaint, Coco et Méu entrent dans la boîte, boivent des coups, offrent à boire, champagne et compagnie, et commencent à dire au patron que ceux qui touchent la main des condés, ce sont des enculés, et qu'à partir de demain soir, c'est la valse du racket qui débute. Une partie de la brigade, présente elle aussi dans la boîte, s'en mêle, le ton monte. Toussaint, antipolice comme pas deux, s'approche d'un flic.

« Écoute, lui dit-il, il y a les voyous, et il y a les condés ; là, il y en a un de trop : je te tue ou tu me tues, garde-toi, je me garde. »

Une déclaration de guerre comme elle se pratique dans le Milieu lorsqu'un mec va en voir un autre et lui annonce une tempête de plombs. Et ce qui n'aurait jamais dû arriver va se produire : près d'un autre bar, les condés attendent la sortie du trio, l'un sur le toit, appelons-le l'Africain, l'autre dans un coin, en l'occurrence Ettori, et envoient des coups de calibre. Toussaint, le plus dange-reux, s'effondre ; Coco récupère le Colt 45 de Toussaint, tire sur Ettori, le manque et réussit à s'enfuir après avoir été éraflé, au niveau de la joue, par une balle. Le lendemain, dans le journal, je lis comme tout le monde que Coco est recherché par toutes les polices de France, accusé par les flics d'avoir tué Toussaint ! Coco se met en levaca<sup>1</sup>, trouve refuge à Paris et finit par se rendre, les flics ayant arrêté Méu et voulant lui faire payer le coup. Coco dit la vérité. Ettori me fait alors toucher, on se voit en coup de vent, et il me dit :

« Tu te rends compte, Coco dit que c'est nous qui avons tué Toussaint ?

— Parce que c'est pas toi, peut-être ! Tu vas me faire croire que c'est lui qui a tué son ami ? Ce sont comme deux frères ! Coco entrerait dans une boîte de nuit, lui prendrait soudain la folie et tuerait Toussaint ! Écoute, Coco doit se défendre, il faut qu'il sorte. De toute façon, toi, tu es carbonisé, tout le monde sait que tu es un condé voyou, que ce n'est pas la première fois, que tu as tué des mecs pour rien, cinq, dix, on ne sait plus et je ne sais même pas si toi tu t'en souviens. Alors, ne compte pas sur moi pour je fasse dire à Coco qu'il se rétracte.

— Alors, tu proposes quoi ?

— Je vais voir mon ami l'avocat, le Bastiais, et on met en place un système de défense qui ne fera de mal à personne. »

Le jour du procès, l'avocat fait venir un mec bien à la barre, un résistant, qui a certifié qu'il accompagnait Coco ce soir-là, et qu'il n'a jamais été question de coups de feu ou d'assassinat. Dans le doute, abstiens-toi, Coco a été acquitté contre le paiement de dix millions, que j'ai payé de ma poche.

---

1. En cavale, en verlan.

## *French Connection*

Au-delà de l'arrangement, nous, l'équipe du Petit Duc, comprenons enfin pour quelle raison notre réputation est chaud bouillante chez les condés, surtout la fameuse brigade. Nous ne sommes pas des enfants de chœur, loin s'en faut, mais des bruits ne cessent de courir nous attribuant, à tort, des braquos et autres affaires de grand banditisme. Pourquoi ? C'est simple, et vieux comme le monde. Pendant plus d'un an, l'indicatrice, la serveuse du Petit Duc, n'a pas fait que parler de ce qu'elle entendait ou voyait ; lorsqu'elle n'avait rien à balancer, toujours pour protéger son amant et pour éviter que Ciro ne l'apprenne de la bouche d'Ettori, elle inventait des histoires à dormir debout, faisant des amalgames dont seuls les caves peuvent en convaincre les condés, ravis d'être servis sur un plateau et de pouvoir inventer, à leurs tours, des poussettes pour nous mettre à la faute, si ce n'est à l'amende.

### *Pauline, l'embrouille et Tany*

Au cours de cette période qui verra la loi sur les stupéfiants se durcir, le risque étant maintenant de prendre vingt ans de prison au lieu de cinq auparavant, l'un de mes cousins et associés va être à son tour embringué dans une histoire qui aurait pu très mal se terminer.

Joseph, la trentaine, se promène en bord de mer et croise le regard d'une femme d'une vingtaine d'années, Pauline, une bombe atomique, blonde aux yeux verts, un visage d'ange, qui vend des colliers sur la plage. Il la baratine, elle lui propose de boire un verre. Pauline se plaint d'avoir perdu la trace de son père, un bourgeois. La jeune fille finit par avouer qu'elle est un « bandit », autrement dit qu'elle est prête à aller au tapin. Ni une, ni deux, elle se retrouve dans un hôtel et devient en quelques semaines l'une des plus grosses gagneuses de Marseille, ce qui arrangera mes affaires de paris clandestins : si les jockeys faisaient la queue, entre sept et huit, pour la monter au point de se faire détrousser du peu d'argent qu'ils tiraient de nos petits arrangements, de gros voyous se l'arrachaient, à coups de millions, pour passer un moment ensemble.

Un jour, elle monte Roger Bocognano, l'un des associés de Pironti avec qui j'ai fait les quatre cents coups à l'école Courbet, lequel n'est autre qu'un ami d'enfance de Joseph. Roger se rhabille et lui dit :

« Tu as bien un mari, toi ? Un petit fiancé ?

— Je n'ai personne, répond Pauline, je suis seule. »

Pas tombé de la dernière pluie, Roger comprend qu'elle est accompagnée. Il insiste :

« Peut-être que je le connais ton fiancé, non ?

— Tu connais personne puisque j'ai personne. »

Pauline rend aussitôt compte à Joseph de l'intérêt que semble lui porter le voyou, ce qui oblige mon cousin à aller voir le vieux, à lui mettre les points sur les *i*. « Roger, tu fais quoi là ? C'est ma femme, la mienne », lui précise-t-il d'un air qui n'appelle pas de réponse.

Les jours passent, les clients montent, descendent, quand une mouche pique soudain Pauline : elle frappe à la porte du domicile de Joseph, sachant qu'il n'est pas là, et informe sa femme – la vraie, son épouse – de cette façon-là : « Je suis celle qui rapporte le fric à Jo, toi, tu es la cavette qui le mange. Va falloir que ça change ! » Lorsque le mari pousse la porte, la « cavette » lui demande des explications. Pris en flagrant délit, Joseph s'affale tout en précisant, et c'est vrai puisque j'en suis le témoin principal, qu'il ne prend pas un centime à Pauline.

Joseph va voir la greluce :

« Vu ce que tu as fait, je te rends ta liberté. Tu vas t'installer ailleurs, et je ne veux plus entendre parler de toi. Si j'entends quoi que ce soit, ça se passera mal. Compris ? »

Pauline prend le million que lui tend mon cousin et disparaît, mais pas pour longtemps puisque je vais apprendre illico qu'elle roule pour Lule Sperle, un Machiavel, un voyou, un assassin de la pire espèce qui sera bientôt tué à coups de calibre dans sa voiture. Le pire, c'est qu'elle va commencer à dire du mal de Joseph, rabâchant à qui veut l'entendre que c'est une crapule, un escroc. Une rumeur qui, de fil en aiguille, se répand dans tout Marseille jusqu'à devenir presque un ordre de Lule : faut tuer Joseph. Entouré d'une



bande d'abrutis, Lule finit par huiler le calibre, ne supportant plus le fait que Joseph ait mis Pauline au tapin. Avant d'envoyer, il en parle à Tany Zampa, le patron de l'équipe, que nous connaissons, Joseph et moi, depuis l'enfance. « Ce sont des braves gens, prévient Tany, il n'y a pas de raisons qui tiennent. » Un témoin de la scène rapporte les propos à mon cousin qui lui demande de citer les seize hommes présents lors de la conversation – ce que l'on appelle un tour de table, dans ce cas pour tuer ou sauver la vie d'un voyou.

N'ayant plus le choix, Joseph me demande de l'accompagner et nous allons voir Tany, comme toujours ravi de nous voir. En voyant la mine renfrognée de Joseph, Nyta le Nabo<sup>1</sup> s'avance :

« Oh, Jo, qu'est-ce que tu me veux ? Tu as quelque chose à me dire, toi...

— Sûrement, je ne suis pas venu pour tes beaux yeux, le taquine-t-il. Grand, je suis venu mettre les points sur les *i*.

— Vas-y.

— J'ai mis une gonzesse aux asperges, une folle, du pain empoisonné. C'est un de tes proches qui l'a récupérée. Tu sais que les malentendus font plus de morts que d'accidents de la route et que je n'ai fait que du bien dans ma vie, tu en as profité autant que les autres.

— Je sais, je sais.

— M'enfin, pour tuer ton chien, tu dis qu'il a la gale et le tour est joué. Alors, si je suis venu te voir, c'est en toute amitié : comme tu sais que l'on ne s'est jamais rien donné, échangé, ni de bien, ni de mal...

— Tu m'as fait que du bien, s'énerve Tany, soudain fougueux. Tu m'as fait que du bien ! Tu m'as même avancé des marchandises alors que je n'avais pas l'argent ; Jo, ce que tu m'as fait, les Canards ne me l'ont jamais fait ! »

Joseph vient lui demander, sans agressivité, d'assumer. Et de comprendre entre les lignes : « Tu as assisté au tour de table, tu n'as pas levé le petit doigt pour me défendre, juste dit ! “Ce sont de braves gens”, donc tu as validé, donc tu as oublié ce que je t'ai fait, tu as tiré un trait sur la confiance que je t'ai accordée. »

---

1. Tany le Napolitain.

## *Truand*

« Alors, voilà, termine Joseph. Tu vas aller dire à tes amis que je prends mes responsabilités, et je ne suis pas seul. Et à toi, je ne te voudrai pas de mal : tu peux te promener tranquille, tu peux venir avec moi et, d'ailleurs, c'est ce que l'on va faire, d'accord ? »

Grand ou pas, grande gueule ou pas, Tany n'a pas eu le choix : il a fait la tournée des bars en compagnie de Joseph pour montrer à tout le monde qu'il n'y avait pas l'ombre d'un problème. Joseph a pu sortir la tête haute et regarder tout le monde dans les yeux.

### *L'ombre du SAC*

J'ai rencontré Francis Ben Mokhtar<sup>1</sup> vers 1960, à Marseille, quelques années après être revenu de Cuges. J'ai alors dix-huit ans, Francis, vingt-trois, le même âge que mon cousin Petru, trois ans de moins que mon oncle Féli qui va me le présenter dans des circonstances, disons, burlesques. Mon oncle faisait depuis peu, par accident, le mac, le proxo, tout en rackettant Désiré, un Corse, brave mec, qui tenait un hôtel de passe à Grenoble, avec une quarantaine de tapineuses qui tournaient jour et nuit.

Juste un mot sur le contexte qu'il ne faut jamais oublier. À l'époque, Grenoble était sous la protection des gaullistes, à commencer par les résistants corses comme l'ancien commissaire de police et patron des Hauts-de-Seine Achille Peretti – qui deviendra et le mentor en politique de Nicolas Sarkozy –, le secrétaire d'État<sup>2</sup> Joseph Comiti – dont le cousin condé voyou était aux Stups à Marseille –, le ministre des Anciens combattants, Alexandre Sanguinetti, sans parler de Pasqua qui s'est enquillé derrière la meute en montant le Service d'action civique (SAC)<sup>3</sup> tout en frayant dans le sillage des Canards, ce qui lui portera chance toute sa vie.

Une parenthèse qui vaut son pesant d'or ; plus tard, dans les années 1970, je vais être touché pour entrer au SAC et irait y

---

1. Truand marseillais.

2. Chargé de la jeunesse, des sports et des loisirs.

3. Police parallèle, au service du pouvoir gaulliste et de ses héritiers, de 1960 à 1981, où se croisent politiques, barbouzes et truands, dont Charles Pasqua fut l'un des plus hauts dirigeants.

faire un tour pour à la fois satisfaire ma curiosité et sauter sur les opportunités qui se présenteraient automatiquement à moi. Je précise bien « automatiquement ». Un seul exemple suffit à comprendre le climat. Le SAC est à l'époque une organisation en partie sérieuse, bien ou mal, mais sérieuse, où se retrouvent flics et voyous. Hormis les idéologues, ils sont rares, les policiers entrent dans le SAC pour une seule raison : ils savent qu'ils vont y trouver des voyous, beaucoup de voyous. Un ver pourrit une pomme, même si elle est grosse, mais trop de vers finissent par pourrir tout un cimetière ! C'est ainsi, petit à petit, que les condés en question, dont ceux évidemment qui font partie de la fameuse brigade, n'en ayant jamais assez, ne demandent qu'à continuer à pourrir pour se procurer tous les plaisirs du monde.

Depuis les années 1950, Grenoble est une base arrière de la French et un gros bastion du SAC. Si un voyou en fait partie et qu'il bosse dans l'héroïne, il peut le dire au flic, également au SAC. Franchement : « Je fabrique de l'héroïne, je l'expédie aux États. » Et le condé, aux Stups ou pas, de répondre : « Ouais, c'est bon, continue ! Et si t'as besoin d'un coup de main, tu me demandes ! »

Comiti, par exemple, le cousin du ministre, va être nommé à Marseille. Pourquoi n'arrête-t-il pas les Turcs lorsqu'il les prend en flagrant délit ? Pourquoi leur prend-il seulement la marchandise ? On s'était amusé, notamment au bar Henri, à calculer le montant dérobé : au moins deux tonnes de morphine base. Le commissaire Comiti était évidemment épaulé par les autres condés de la brigade, mais au niveau de l'Intérieur, des bœufs-carottes, rien, pas le moindre courant d'air. Il fallait être dans le SAC pour faire ce genre de choses et voilà comment cela s'est passé pendant des années.

Sachant qu'un trafiquant allait recevoir de la base, il disait à Comiti : « J'ai un Turc qui arrive, il me livre à tel endroit. » À l'époque, le kilo valait cinq mille francs et pour payer cent quarante kilos, il fallait sortir soixante-dix millions<sup>1</sup>. Les condés arrivaient à la place du trafiquant et, comme par enchantement, ils faisaient semblant de ne pas rattraper le passeur turc qui, lui, ne demandait pas son reste et filait dare-dare. Un manège bidon. Les condés

---

1. Environ 900 000 euros, en 2015.

récupéraient alors la marchandise, la donnaient au trafiquant qui, lui, économisait soixante-dix millions. En contrepartie, le voyou reversait trente millions aux condés ; et, une fois la came vendue aux États-Unis, il leur accordait trente millions de plus. Tout le monde devait gagner sur la marchandise volée, c'était le deal, normal.

L'étape supplémentaire a été franchie par Cazzo lorsque le condé a compris qu'il pourrait toucher encore plus de fric en fondant la base. Cazzo s'est révélé être un excellent chimiste, au point d'en oublier son métier principal, ce qui lui vaudra d'être muté ailleurs sans le moindre blâme et de se révéler l'âme d'un véritable gangster ; il avait la mentalité des voyous, un mec mal dans sa peau de policier, d'où les fuites orchestrées depuis l'Évêché et le sauve-qui-peut des dizaines de trafiquants informés, la veille, de leur arrestation.

Dès les années 1950, le premier cercle du général de Gaulle a fait de Grenoble sa gagneuse, sa danseuse, en raison de sa proximité avec la Suisse, les banques, et l'Italie, les mafiosi, nous, leurs associés, et du fait qu'elle est située entre Paris et Marseille, non loin de Lyon, trois villes où le grand banditisme forme le socle de l'économie souterraine, donc de tout ce qui relève d'une action politique commune aux voyous et aux politiques : financement occulte, services de sécurité, de renseignement, colleurs d'affiches, clientélisme, sans compter ceux qui peuvent bousculer n'importe qui ou partir en Afrique pour empoisonner ou assassiner un mec qui ne veut pas marcher droit. Bref, le Milieu le savait, à Grenoble, comme dans une moindre mesure à Lyon, tout était possible : trafic d'or, de devises, prostitution, escroqueries sur les marchés publics, sur la TVA, à la condition bien évidemment d'y associer d'une manière ou d'une autre ce cercle de politiques, des individus qui n'apparaissaient pas en première ligne – ils ne sont pas tombés de la dernière pluie –, mais qui savaient mieux calculer que les voyous. Dont ce Désiré qui tient un bordel où les places sont chères, lui-même en cheville avec un gros plat de Corses de Nice, Toulon ou Marseille. Le hasard va donc mettre en relation Féli et Francis

## *French Connection*

Ben Mokhtar, que l'on surnomme Teston, les deux hommes ayant chacun une gagneuse au tapin grenoblois.

### *À la cave avec Teston*

C'est à Marseille, précisément au bar Henri que je vais régulièrement revoir Teston. Même si le bar était rempli de voyous, nous étions en sécurité : si un touriste ou un camionneur entraît, le patron, un ancien trafiquant ayant pris ses bénéfices à Saigon, ne le servait pas et lui demandait d'aller voir ailleurs. Comme dans d'autres rades, nous avions un objectif en commun : veiller à ne pas être infiltrés par la police.

Les années passent, les braquages s'enchaînent sans incident et j'invite Teston comme actionnaire dans la French, au point souvent de lui avancer la mise, ce qui lui donnera des idées par la suite. Puis, comme souvent, je vais être en première ligne pour régler une drôle d'histoire. Gamin, mon oncle Toussaint m'avait présenté aux plus importants trafiquants français, ses associés alors implantés à Saigon, Tanger ou Beyrouth, tels Jean-Baptiste Andréani, surnommé le Riche, Marcel Francisci ou le Bounzi, probablement l'un des plus riches businessmen de l'après-guerre. Habitué à monter en passes<sup>1</sup>, le Bounzi se retrouve dans les draps d'une des gonzesses de Teston : il tombe amoureux et lui demande d'arrêter de taper. « Cinquante bâtons, fille, ça te va ? » Elle lui précise qu'elle est seule, que tout va bien, marché conclu. Elle rend évidemment compte à Teston qui applaudit des deux mains. « Si tu veux faire le tapin, précise-t-il, tu peux continuer, et si tu veux t'arrêter, c'est toi qui vois puisque c'est toi qui t'es mise toute seule au tapin. »

Elle retourne à l'hôtel et se retrouve face au Bounzi, malheureux de la voir encore monter et descendre les marches de l'hôtel. Il aurait pu la frapper, ne plus la calculer, la faire disparaître, mais il lui file de nouveau cinquante bâtons<sup>2</sup>. En tout, et ce n'était pas grand chose, il lui a donné pas loin de deux milliards, en quarante fois, ce qui va mettre la puce à l'oreille de ses associés, Nique

---

1. Fréquenter des prostituées ; une passe étant une relation sexuelle tarifée.

2. Environ 500 000 euros, en 2015.

Grand-Geste, Sauveur, Pascal, ces hommes formant l'ersatz des Canards, et Robert le Noir.

Les Napolitains vont voir Teston, c'est Nique qui parle :

« Ta femme pompe de la grosse monnaie à l'un de nos proches.

— Dites-moi un peu, là, c'est à vous de lui dire de ne plus donner, non ? Nique, toi qui fais le mac aussi, ton but, c'est pas de prendre de l'argent aux gens ? Ma femme, elle fait la même chose que la tienne, en plus, je ne lui demande rien !

— À partir d'aujourd'hui, dis-lui qu'elle ne monte plus le Bounzi, sinon, ça va mal se passer. »

Dans la foulée, Teston va voir sa femme et lui demande d'arrêter de voir le trafiquant. Elle proteste un peu, se défend, style, c'est lui qui m'apporte des paquets d'argent, je ne demande rien, et promet à Teston de ne plus le voir.

Un soir, j'arrive au Petit Duc, accompagné de Petru, et le patron me dit tout bas :

« Ils viennent d'enlever Teston.

— Quoi ?

— Ils lui ont fait le coup des faux condés, ils l'ont poussé dans la voiture et sont partis.

— Il y avait qui ?

— Robert le Noir, c'est sûr. Pour les autres, je ne sais pas.

— Ça va, je sais où ils sont. »

Accompagné de Petru et d'un ami, on roule jusqu'au Coq Hardi, un autre bar de Marseille fréquenté par les Nabos. Dans la voiture, l'autre collègue commence à se chauffer, à vouloir fumer tout le monde, et comme ce n'est pas le genre à plaisanter, je suis obligé de mettre le holà. Tuer, ce n'est pas compliqué mais il faut toujours anticiper ce qui va suivre.

Une fois entré dans le bar, je vais voir le patron :

« Il n'est pas là Bobus le Noir ?

— Connais pas de Bobus.

— Tu ne connais pas le Noir ?

— Non.

— Alors tu vas nous connaître à nous, ça te va comme ça ? »

Le patron comprend vite le message, pas tombé de la dernière pluie.

« Oh, ça va, je ne veux pas d'ennuis. Ils sont en bas, à la cave.

— On va descendre et remonter, mais si tu bouges une oreille, si tu bronches, on te coupe la tête et on la donne à manger aux sangliers, en Corse. Pas bouger, compris ? »

Nous descendons les marches et découvrons Teston, assis sur une chaise, le visage en sang, presque défiguré par les coups de crosse.

« Mia, dit Bobus, qu'est-ce que vous faites-là ? Qu'est-ce que vous voulez ? Il y a quelque chose ? »

Les sept Napolitains se regardent, pris en flagrant délit. Tout le monde s'observe, calibre en main, et personne ne sait comment cela va se finir. Il suffirait d'une étincelle pour foutre le feu.

« Non, dit Petru, rien, il n'y a rien. Hein, Teston, tout va bien ? »

Je sens la colère me monter, fais signe à Petru que je ne vais pas tarder à décarpiller<sup>1</sup>, puisqu'on y est, on y est, d'autant plus que nous sommes dans une cave, à l'abri, mais mon cousin fait légèrement non de la tête.

« Espèce de bordilles que vous êtes, je dis, vous faites des choses comme ça, vous ? Oh, Nique, tu t'en prends à un brave mec en croyant qu'il est orphelin. Nous sommes ses amis, alors il repart avec nous. »

Teston se lève alors, me coupe l'élan – ce jour-là, il a bien fait car j'étais à deux doigts de faire un massacre – et demande :

« Il n'y a rien pour m'essuyer le visage ? »

Comme aucun des Napolitains ne répond, il s'adresse à toute l'assemblée :

« Alors, une chose : je veux que personne, pas même mes amis, ne fasse du mal à cette brochette de pourris. C'est moi qui m'occuperai de vous tous, et tout seul. Mes amis le savent, je ne suis pas quelqu'un qui se laisse faire, surtout quand j'ai raison.

— Sortons, lui di-je, on verra ça après, pour l'instant personne ne nous pèse sur l'estomac.

— On sait qui vous êtes, reprend Petru, on vous connaît depuis trente ans, hein, Bobus ?

---

1. Dégainer.

## *Truand*

— Oh, les gars, dit le Noir, on peut quand même parler, non ?

— Parler ? Allez fous-moi le camp de là, lui dis-je. Je ne veux plus te parler pour l'instant. »

On sort de la cave, le patron n'a pas bougé une oreille, et on revient à la voiture. Teston essuie le sang qui lui coule sur le visage, dans le cou, le cuir chevelu entaillé par les coups de crosse. Il faut d'abord s'assurer de sa santé, physique et mentale.

« Ça va, Fran ?

— Un peu mal à la tête, mais ça va aller, t'inquiète, je vais tenir le coup, ajoute-t-il en se tenant un chiffon mouillé sur le haut du crane.

— Allez, on parlera de tout ça plus tard, à tête reposée. »

### *La revanche manquée de Teston*

Le lendemain, je retrouve Francis Teston sur le port de Cassis, un pansement sur la tête, lui demande de tout m'expliquer, de ne rien oublier, pas même le centième.

« Milou, tu sais déjà tout : la gonzesse, elle a continué à monter le Bounzi, et les Nabos, ils en ont profité. Ils sont venus pour le fric, mais ce n'est pas leur ami, le Bounzi, c'est bidon !

— Normal, ce sont des Nabos, l'excès de confiance. Et comme ils ont cru que tu étais seul, vu que tu fais tes affaires en solitaire...

— Ils peuvent me tuer, je ne donnerai rien. Je ne touche même pas un franc dans cette affaire !

— Comment tu veux qu'on réagisse ? Tu veux qu'on passe la vitesse supérieure ? On commence par lequel, celui qui a fait la poussette, celui qui est responsable, en plein, ou celui qui t'a fait le plus de mal ? »

Je n'ai pas besoin d'en dire plus, car Teston comprend vite. Si on en élimine deux, les autres seront obligés de venir aux excuses lorsqu'ils sauront quels sont leurs adversaires. Teston ajoute, juste :

« Celui qui m'a mis les coups de crosse, c'est le Noir. Arrêtez tout, le Noir, il est à moi. L'autre, le Sauveur, à temps perdu... Mais restez où vous êtes, je ne veux pas vous impliquer. »



## *French Connection*

Une semaine plus tard, *bang, bang*, l'un des sept Napolitains est refroidi. Comme je vois Teston dans la foulée, toujours à Cassis, je n'ai qu'un mot à la bouche :

« Fran, c'est toi ou c'est pas toi ? Car si c'est toi, il faut me le dire...

— Je te jure que c'est pas moi, Milou.

— Tant mieux, Fran, car si ça venait de toi, tu penses bien qu'il faut se protéger, qu'il vaut mieux faire le boucher que le veau, tu comprends ?

— Je te le dis et je te le répète : ce n'est pas moi. »

Autant dire que je prêche dans le désert et que je m'attends à ce que le Noir monte rapidement au plafond vu que c'est sa cible principale.

Évidemment, le soir même, alors que je suis avec Petru au Petit Duc, je vois débarquer les six Nabos, le Noir en première ligne. À Bobus, il ne va rien lui manquer...

« C'est pas nous, dis-je d'entrée de jeu. Pas nous, mais je vais te dire une chose à toi, Bobus : tu as filé des coups de crosse à notre ami sans aucune raison valable, juste pour ton petit plaisir, et Teston, c'est notre ami. Tu vois, j'ai un regret, un seul, c'est celui de t'avoir sauvé la vie. »

Et de lui expliquer ce que personne n'a jamais pu lui raconter. Il faut savoir d'abord que Bobus<sup>1</sup> a toujours tenu des boîtes de nuit, ce qui lui permettait de fréquenter pas mal de mecs du show business, à commencer par Johnny Hallyday. La came, les escroqueries, il n'en avait jamais assez, ce qui lui portera finalement bonheur vu qu'il va mourir de sa belle mort...

Un soir, deux frères et amis proches, des Lyonnais, se présentent à la porte du Daïkiri, la boîte de Bobus, mais le Noir leur refuse le droit d'entrée. Ayant pas mal picolé, l'un des frères lui dit : « Tu m'as bien regardé, le grené<sup>2</sup>, c'est bon ? Allez, on va voir ailleurs. » De l'air de dire, on va revenir... Le Noir ne sait pas à qui il s'adresse, ni même qu'avec les Lyonnais, des guerriers, il

---

1. De son vrai nom, Robert Sagna, dit aussi le Noir.

2. Nègre, en verlan.

n'y a pas d'arrangements. Dans la nuit, la voiture des deux frères s'arrête doucement près de la boîte, pour être précis derrière la bagnole dans laquelle Bobus avait pris l'habitude de dormir.

« Tu as pris le calibre ?

— Qu'est-ce que tu me demandes ? répond l'autre. Tu en as toujours sur toi !

— Pas ce soir. J'avais pas prévu qu'on allait tuer Amin Dada<sup>1</sup>.

— Alors on le fera demain soir. »

Et s'il le dit, c'est comme si c'était fait. Juste pour souligner, encore une fois, que les « spécialistes du crime », un terme qui me fait toujours rigoler quand je vois encore toutes les conneries qu'ils ne cessent de répéter, nous auraient servi la soupe habituelle : guerre des gangs à Marseille, Bobus, l'ami de Johnny, assassiné dans sa voiture...

Comme les frères dorment chez moi, à Beaumont, ils n'ont pas encore bu le café qu'ils parlent déjà d'aller se faire le grené, sans oublier cette fois le calibre. Je réfléchis vite, j'hésite, car d'un côté Bobus s'est toujours assez bien tenu, de l'autre il a réagi comme un imbécile. Finalement, je décide de glisser la bonne parole :

« Oh, les gars, Bobus a quand même partagé de l'argent avec mes oncles, vos amis.

— Ça te gêne en quoi s'il monte au plafond ?

— Il vous a pas manqué de respect, si ?

— Il a dit que l'on ne pouvait pas entrer, que la boîte était pleine, que des invités, des tafioles, et comme on n'a pas voulu s'énervé, tout de suite, on s'est barrés. De toute façon, s'il y a quelque chose, on le lui dira.

— Alors on n'en parle plus, je dis.

— Ça va, ça va, disent-ils d'une même voix tout en buvant leur première gorgée de café. »

Une fois l'affaire expliquée à Bobus, au Petit Duc, devant tout le monde, j'ajoute :

« Je t'ai sauvé la vie à toi, les Lyonnais voulaient te charcler.

---

1. Militaire, devenu président de l'Ouganda, considéré comme un dictateur fou et sanguinaire.

## *French Connection*

— Alors quoi ? Je dois te dire merci ?

— Non, c'est pas la question, pas merci, mais maintenant ce ne sont plus les Lyonnais qui vont s'occuper de ton cas, c'est moi. Ça te va comme ça ? »

Les Napolitains se sont regardés, ont senti la chaleur sous leurs pieds et ont tourné les talons sans demander leur reste. Plus tard, Bobus nous invitera à l'inauguration d'une autre boîte de nuit, mais je n'irai pas. Le Noir était plus napolitain que les Napolitains, il te soûlait de mots.

Morale de l'histoire : Teston ne m'a jamais avoué s'il avait éliminé le premier Nabo venu, c'est d'ailleurs une chose qui ne se dit pas, et il ne fumera jamais le Noir. Pourquoi ? Car il a, par la suite, partagé de gros bénéfices avec Gaby, un enfant des Canards, un mec formé, choyé, éduqué pour devenir un leader charismatique, un gangster de haute voltige ayant acquis au sein de ce que j'appelle l'université des Canards, toutes les qualités pour ne jamais aller en prison, toucher les mains de précieux politiques et monter les opérations les plus merveilleuses. Et le Gaby, lorsque Teston s'est laissé aller, il lui a fait à l'envers, du style : « Le Noir, il nous est utile, à nous, les Canards. On prend le bénéfice, là, et on en prendra encore plus demain. » De l'air de dire : laisse tomber pour le moment, tu joindras l'utile à l'agréable plus tard. Et le « plus tard » n'a jamais vu le jour, comme quoi, il arrive plus souvent que l'on ne le croit que des vies soient sauvées lorsque un homme vient placer la bonne parole, si ce n'est un coup de vice...

### *Milou l'homme de poids*

Fin 1972, début 1973, je me retrouve un peu orphelin, pas très longtemps, cela va de soi, en laissant derrière moi une partie de ma vie. Le bar du Chêne avait été fermé une première fois, je m'étais fait serrer par la suite sur le champ de courses, sauvé par l'ami d'enfance de Laurent, et je me demandais, jamais deux sans trois, quand, où et comment je serais de nouveau marron.

Je continue à prendre les jeux sur les champs, à recruter des jockeys, ceux qui arpentent les marches des hôtels de passe ou sont mis en dette dans mes parties, à secouer les books qui me font

des petits dans le dos, adoptant l'une de nos maximes favorites, « pas vu, pas pris », à tordre des employés des hippodromes pour obtenir des informations de première main, quand tout à coup, *paf*, le jeu s'arrête. Non pas par l'opération du Saint-Esprit, mais par la volonté affichée de la police des courses et jeux<sup>1</sup> de tirer un trait sur les paris clandestins dans tout le pays.

J'ai senti le vent tourner lorsque le PMU a installé une plateforme de paris, boulevard Chave, neuve, propre, lisse, où se sont pressés de plus en plus de parieurs, des imbéciles qui n'avaient pas compris que nous leur rendions soixante pour cent de gains alors que le PMU ne leur en refilait que quarante. Là, encore, l'art et la manière d'embrouiller les sans-grade tout en les faisant rentrer dans le rang. Douce illusion. Fini les salles obscures, les stratagèmes pour que les flics ne nous prennent pas en flag', la solidarité entre ouvriers et voyous, les échanges de services et les petits arrangements.

C'est précisément dans ce nouveau point PMU que des civils, envoyés spécialement depuis Paris, m'avertissent : « Le book, c'est terminé. À tes amis, à toi surtout, on va vous faire la misère. » Ce qui va être le cas : petit à petit, les bars qui prenaient du jeu ont vu arriver les policiers qui ont tout cassé jusqu'à mettre des parieurs clandestins en prison lesquels, impressionnés, se sont mis à balancer des noms et autres lieux où il était possible de jouer à la passe, à la barboule ou au poker. En réalité, ce fut une façon, subtile de la part des dirigeants du PMU, donc de l'État, de mettre la main sur l'argent liquide qui coulait comme fontaine depuis les robinets de la French. Pas cons, les énarques...

En 1972, un peu plus d'un après la promulgation de la nouvelle loi<sup>2</sup> et l'envoi d'agents américains en France, mais aussi en Turquie ou au Liban, le prix de la came commence à grimper, même s'il y a des hauts et des bas comme pour tout produit soumis à la loi de l'offre et de la demande. Vu le coup de pression, boulevard Chave, inutile de me tuer à la tâche, je laisse finalement tomber

---

1. Qui relève des RG.

2. Du 31 décembre 1970 qui réprime sévèrement le trafic et l'usage de drogues.

## French Connection

le métier de book. Avec mes associés, j'envoie en moyenne cinq cents kilos de came par trimestre aux États-Unis, quand je ne suis pas actionnaire sur d'autres expéditions, alors pourquoi m'emboucaner la vie, jouer le va-tout pour pas grand-chose ? Sans compter l'enquête, que nous menons pour connaître autour de l'assassinat de l'oncle Féli, qui m'accapare toujours autant.

TC : 1972 est une année charnière dans la lutte contre le trafic d'héroïne. Depuis quelques mois, plusieurs passeurs, arrêtés aux états-Unis, ont accepté de rejoindre le programme de protection de témoins. Les témoins vont aider les gouvernements américain, canadien, français ou italien à identifier les principales filières et groupes criminels qui organisent le trafic depuis la France, précisément Marseille. En plus de nombreux coups de filet, dont l'interpellation et la mise en détention du trio Croce, Mari et Marro. Le 1<sup>er</sup> mars, le *Caprice des temps* est arraisonné par les Douanes françaises à Marseille ; sous une chape de ciment, les agents découvrent quatre cent neuf kilos d'héroïne pure à quatre-vingt-dix-huit pour cent, de la Blanche ou *White Horse*. Le commandant du bateau, Louis Boucan, tente de s'enfuir à la nage, en vain. Quinze jours plus tard, le laboratoire de Joseph Cesari est découvert par la brigade des stupéfiants à Aubagne, Villa Suzanne. Incarcéré, le chimiste est retrouvé pendu le 22 mars dans sa cellule de la prison des Baumettes. Au Mexique, Lucien Sarti, un ami d'enfance de Féli et de Pironti, est tué par des policiers locaux alors qu'il surveille le déchargement de cent kilos d'héroïne, un meurtre qui conduira à l'arrestation de Christian David, dit le Beau Serge, en cavale après avoir tué un policier à Paris en 1966. D'autres laboratoires seront démantelés dans la région marseillaise.

Milou : Début 1974, j'ai trente et un ans, une épouse que j'ai connue du temps où je volais les trains, à Mazargues, marié depuis huit ans, le 28 août 1965, deux filles, Françoise et Martine, nées respectivement en 1967 et 1970. J'ai rencontré Nicole à l'école, elle avait dix ans, moi trois de plus. On se voyait régulièrement dans un parc situé près du boulevard Michelet mais, comme je faisais partie des grands, je n'y prêtais pas attention. Quelques années plus

tard, alors que je suis en permission, le coup de foudre se produit à Cassis, lors d'une balade avec des amis communs. Elle savait que je faisais partie d'une famille de truands, ignorant tout de notre secte, mais l'amour et l'insouciance l'ont emporté sur la raison.

Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'après la fin des jeux clandestins, je suis retourné à mon premier amour, le braquo. J'en réaliserai plusieurs, sans histoires, toujours sur le même mode : le renseignement reçu le plus souvent du directeur de la banque ; le vol des voitures, la mise en place, les calibres et bonnets, le plan d'évasion, la cavale ; et le fadage, le partage du butin en temps et en heure quand tout est froid...

Fin 1972, un Marseillais et moi rejoignons deux amis lyonnais. Deux paires, deux voitures. Exceptionnellement, nous ne volons pas de caisse mais montons dans celle de mon ami, après avoir pris la précaution d'emporter des fausses plaques. Peu avant Givors, la ville où nous allons braquer une banque au centre-ville, en plein jour, nous décidons de rouler avec la voiture des Lyonnais, volée, et de nous servir de la nôtre comme voiture relais, pour la cavale. Les fausses plaques en évidence. Ayant le renseignement, soixante bâtons à prendre le jour où le mec qui assure la sécurité ne va pas appuyer sur la pédale<sup>1</sup>, nous entrons dans la banque, trois dedans, un à l'extérieur, nous prenons les liasses et fuyons tout aussi vite. Les Lyonnais repartis de leur côté, nous décidons de rejoindre Marseille par les petites routes afin d'éviter d'éventuels barrages de la gendarmerie.

En descendant une route toute en lacet, j'aperçois, en contrebas, un plat de gendarmes. Comme il est impossible de faire demi-tour, les képis ayant mordu la voiture, nous devons garder notre sang-froid et appliquer la règle habituelle... Notre voiture ralentit, lentement, ce qui me permet de vérifier que la herse n'a pas été déplacée au milieu de la route. Mon ami me jette un œil, opine légèrement et, sur l'ordre d'un gendarme entouré de collègues portant des mitraillettes, freine. Au moment où le képi s'approche, mon ami envoie un coup de première, pied au plancher, et s'accroche

---

1. Ne va pas utiliser son arme ou prévenir la sécurité.

## *French Connection*

au volant tout en rentrant ses épaules. Je me couche sur mon siège et entends le bruit de rafales qui percent la carrosserie. La voiture fonce sur la route départementale, sans dommages importants, ni pneus crevés ni réservoir percé. Après une bonne vingtaine de minutes de course-poursuite, la colonne des gendarmes n'ayant jamais pu s'approcher à moins de trois cents mètres, mon ami continue sa course folle sur les petites routes des Alpilles, loin des possibles barrages que d'autres gendarmes ont dû mettre en place. Une fois à Marseille, nous brûlons la voiture, criblée de balles, dans une casse qui me servait régulièrement de camp de base pour la logistique, les planques et le reste. En attendant que ça refroidisse : la voiture est au nom de mon collègue, sait-on jamais... Trois semaines après, je profite du retour de nos amis lyonnais pour partager les soixante millions, soit quinze chacun. Et leur raconte la cavale. Comme ils en ont vu d'autres, ils n'écoutent même pas, déjà à gamberger sur le prochain braquo...

En 1974, toujours pas enchristé, ce qui est un exploit au vu de mes activités locales et internationales, fiché au grand banditisme, je suis devenu l'un des plus importants trafiquants français, sur le plan de la discrétion, de la puissance financière et, comme on dit, « militaire », ma famille et mes amis pouvant se lever comme un seul homme dans le cas où se déclencherait une guerre. Je fais vivre des centaines de famille dans toute la région et même au-delà si je tiens compte de l'argent que je laisse aux Turcs et que je prends aux Américains. Un homme de poids, ce que l'on appelle plus vulgairement un parrain, mais sans la voix éraillée, ni les bagouzes que les affidés viendraient embrasser du bout des lèvres, laissons à Marlon Brando et son *Parrain* le soin de faire son cinéma.

Je sais que je suis un objectif de la brigade de Marcel Morin<sup>1</sup>. Les condés ne cessent de faire le pied de grue devant mon domicile, à Beaumont, mais cela ne m'empêche pas de dormir, d'autant plus que je me fais un malin plaisir à les promener pour

---

1. Commissaire nommé par le ministre de l'Intérieur, Raymond Marcellin, à Marseille en juillet 1971, pour lutter spécialement contre la French Connection.

mieux les perdre, faisant semblant de ne pas savoir qu'ils ont reçu du matériel des Américains, en l'espèce un renifleur d'acides dont tout Marseille se moque, au point d'imaginer des stratagèmes pour leur faire sentir des produits pestilentiels à l'autre bout de la ville.

*Il arrive que les choses se tordent*

Début 1974, après bien des péripéties que je raconterai plus tard, dont la fusillade du bar du Tanagra et la petite guerre qui s'en suivra entre Tany et le Belge, je reçois un ami dans un bar que nous, ma famille et moi, avons sous la main, rue Mazagran, à deux pas de notre hôtel de passe refourgué à des collègues.

Quelques jours plus tôt, j'ai pris la défense d'une tapineuse – son mari, un mec ayant un bon papier, est en Espagne –, car elle vient de se faire frapper par des macs arabes qui lui reprochent de ne pas vouloir faire monter des clients de la même origine. Embrouille, les macs me menacent, style « bouge pas, on revient pour te tuer » ; comme il se doit, je prends mes précautions, téléphone à mon ami Thomas<sup>1</sup> et lui demande de venir, pas besoin de lui en dire davantage.

Je lui raconte ma mésaventure et lui fais part de mon plan : « Si les macs arrivent, tu restes sur le trottoir d'en face, entre deux feux, bonjour, bonsoir, on n'en parle déjà plus. » Thomas, prudent, descend avec un jeune Corse surnommé Kinou. Les jours passent, pas de macs en vue, partis comme jamais revenus, question d'habitude, une histoire de bouches, pas de calibres. Ayant fait venir d'autres amis, on n'est jamais assez prudent dans ces cas-là, nous buvons le champagne. Kinou me confie :

« Milou, je ne sais pas comment te le dire, mais, voilà, j'ai deux femmes prêtes à partir au tapin.

- Ça tient la route ?
- Si je t'en parle...
- J'ai une taule, un endroit comme il faut.
- La mère et la fille, quarante et vingt piges.

---

1. Prénom d'emprunt.



— Je vais te donner une adresse, tu te recommandes de moi, Milou le book. Il n’y aura pas de problèmes. »

La taule en question, un hôtel, n’est autre que le relais routier dans lequel mon ami Antoine Mondoloni a des parts. Pour l’anecdote, Antoine Giovanni et Mémé Guérini étaient les pères spirituels de René Mondoloni, lequel a été tué fin 1968 sur son lit d’hôpital, à coups de ciseaux (*sic*), dans le cadre de la guerre entre les Guérini et ceux qui ont tué Antoine près de mon bar.

Je fais confiance à Kinou, ne demande pas à rencontrer les femmes en question comme c’est l’usage – juste pour les jauger, savoir si elles tiennent la route face aux condés –, et me laisse gagner par le confort, celui que me procure Antoine depuis des années. Mon ami est en effet le cousin de Cazzo, le condé chimiste, et l’allié d’Ettori, le chef de la brigade des condés corses, associé avec Croce, Mari dit Zé le Frisé, et Marro dans la French. Souvent mis au parfum, ces derniers mois, Antoine avait prévenu quelques amis, la veille de leur arrestation, dont Zé le Frisé, un temps actionnaire de cabarets et de casinos à Cuba, associé aux mafiosi américains, donc pas tombé de la dernière pluie... mais Zé ne l’a pas cru ! Le Frisé me le confirmera plus tard aux Baumettes : « Cela faisait trois fois que l’on me prévenait, trois fois que je partais en cavale pour rien, je n’en pouvais plus, et là, évidemment... Mais ce n’est pas grave, je vais me défendre, je suis innocent. Pas vrai Milou ? » Un clin d’œil qui ne lui portera pas chance : il prendra quinze ans de prison avant de mourir dans la foulée !

Je profite du voyage de la mère et de la fille pour envoyer une femme dans la vallée du Rhône, une vague connaissance qui voulait gagner de l’argent, lassée d’encaisser un salaire de misère tous les mois. Petru n’est pas là pour me conseiller – enchristé dans une salle histoire par le juge Saurel –, impossible d’aller affranchir mon cousin au parloir des Baumettes.

Les femmes s’installent, montent, descendent et Kinou encaisse la monnaie. Le Corse vient régulièrement au bar jusqu’au jour où, n’ayant pas d’autres collègues sous la main, je lui donne du matos à planquer, quatre détonateurs, trois kilomètres de cordon

et vingt-cinq kilos d'explosifs, des bricoles que je gardais pour rendre service au cas où.

Problème ! les flics débarquent, me passent les bracelets et m'emmènent à l'Évêché. En garde à vue, je fais l'autruche, je nie ce que l'on me reproche, à savoir préparer des attentats, le matos ayant été retrouvé chez Kinou, et tirer profit du proxénétisme. Je vais vite comprendre que c'est la mère qui a balancé Kinou, les flics n'ayant plus qu'à tirer sur la ficelle pour dérouler la pelote. Je sais par ailleurs que la tôle d'Antoine, sur la nationale 7, est protégée par la brigade des condés corses et que, naturellement, ces derniers se sont empressés de tout nettoyer, soit de renvoyer les serveuses à leurs chères études, pendant que leurs collègues menaient l'enquête à petits pas, pour ne pas trop déranger l'ordre établi tout le long de la vallée du Rhône.

Je réfute donc l'étiquette de terroriste, de proxénète ; attaché au radiateur, sans boire, ni manger, je vais pour la première et dernière fois de ma vie prendre des coups à n'en plus finir au point de me réveiller le lendemain matin sur un lit d'hôpital, trois côtes cassées, le visage tuméfié, couvert de bleus. Fracassé par les condés de la fameuse brigade qui s'en sont donné à cœur joie. Je ne suis pas surpris par le traitement de choc, j'ai mille anecdotes rapportées par des amis depuis mon enfance, mais je sais ce qui m'attend : le juge Saurel, un communiste ayant envoyé les premiers gros trafiquants au ballon ; puis les Baumettes, une prison où je serai bien reçu, Petru et d'autres hommes de poids, trafiquants, braqueurs et consorts, y jouant aux cartes. Ce qui va n'est pas pour me déplaire : ne dit-on pas qu'à toute chose, malheur est bon ?

### *Première expérience en prison*

Aux Baumettes, je retrouve des dizaines d'autres amis et, cerise sur le gâteau, la triplète qui était venue m'avertir au cinéma une dizaine d'années auparavant. Je vais longuement discuter avec Zé le Frisé de ses affaires à Cuba, des réunions qu'il a organisées avec les Ritals d'Amérique pour négocier l'exportation massive

## *French Connection*

de came, celle-ci étant partiellement payée en parts de cabarets et casinos cubains, juste avant l'arrivée de Fidel Castro, en 1958.

Tout en plongeant dans la mémoire de la French, je suis d'un œil attentif le manège de Jo Marro qui, presque vingt ans plus tôt, a envoyé mon oncle Laurent en prison. Jo ne l'avait pas balancé mais fait ce que l'on appelle un « douze ». Marro était présent lorsque mon oncle avait buté un mec, sur le trottoir, suite à un différend. Laurent était allé se réfugier chez une femme et lui avait dit : « J'ai dormi ici avec toi et je suis arrivé à sept heures. » Les condés avaient interpellé Marro mais au lieu de raconter la salade, il avait glissé, lâché : « À sept heures, j'étais avec Laurent Bartoli, il n'a tué personne. » Suffisant pour que le juge n'en croit pas un mot et accroche le mensonge à la première page du dossier.

Au lieu de prendre quinze ans, Laurent a écopé de huit années ce qui, comme je l'ai déjà dit, aurait pu envoyer Marro sur le boulevard des allongés. On s'était d'ailleurs réunis, avions décidé de l'éliminer, mais le trafiquant, pas bête, nous avait tout de suite mis dans des coups à millions pour ne pas mourir. À maintes reprises, en utilisant toujours des coups à trois bandes, il donnait de la marchandise à des amis, nos associés, et vantait nos mérites à qui voulait l'entendre. Il voulait se faire pardonner à tout prix, ce qui sera effectivement le cas, l'épisode du cinéma en étant le point d'orgue ; on s'est toujours dit qu'à temps perdu, il prendrait les balles. Tous les six mois, le cas Marro revenait sur le tapis : il faut le fumer... Et tous les six mois, on lui laissait la vie sauve.

Aux Baumettes, il vient pour me parler, je lui dis car nous sommes tous les deux sur la paille humide du cachot :

« Il existe au pire un froid, au mieux un malentendu entre toi et les miens. Alors reste à ta place et je resterai à la mienne.

— Ta tante, la Rouquine, c'est elle qui a voulu me faire tuer. On fera la confrontation, tu verras que je n'ai rien à me reprocher. »

Inutile de lui répondre, il sait que l'histoire n'est pas terminée, je le laisse donc mariner dans son jus. Malin et malicieux, il continue à nous faire plonger dans le doute. Je demande alors à Petru et surtout à Martin, le frère de Laurent, un guerrier à qui appartient l'ultime décision :

## *Truand*

« Qu'est-ce que tu en penses, tonton ?

— La vérité, c'est qu'on ne peut pas fumer un mec tant qu'on n'est pas sûr et certain. »

On a finalement laissé tomber car Marro, ayant pris dix-huit ans, était déjà à moitié condamné, malade et pouvait, soyons clair, nous être encore utile. Voilà comment une histoire de « douze » se termine exceptionnellement bien pour le mis en cause.

TC : Petite parenthèse lexicale au sujet des dialogues qui ne sont jamais anodins et qui résument deux éléments principaux du langage des truands : la diplomatie et la ruse. « Comme chez les hommes politiques », ajoute ironiquement le Corso-Marseillais. Lorsqu'il affirme qu'une guerre peut démarrer pour un « mot de trop » ou un « mot malheureux », ce n'est pas une légende. Si par exemple Milou avait répondu à Marro : « C'est bon, Jo, va, va », autrement dit « Casse-toi », Marro l'aurait interprété comme une déclaration de guerre. D'où la réponse, claire et précise de Milou pour dissiper tout malentendu : « Alors reste à ta place et je resterai à la mienne. » Le type même d'expression idiomatique que très peu d'auteurs de genre, que ce soit du polar ou des films de gangsters, sont en capacité de reproduire, encore moins d'imaginer. Ce qui rend par exemple les films de Giovanni encore plus typiques, et les dialogues d'Audiard chimériques.

Milou : Plus tard, on vient me chercher aux Baumettes et on me jette en geôle au palais de justice. Deux civils ouvrent la porte, je m'apprête à les suivre mais l'un d'eux me dit :

« Ce coup-ci, Milou, tu vas morfler ! Tu vois l'affaire dans laquelle tu es inculpé, terrorisme, proxénétisme ? À côté de ce que tu vas payer, c'est de la roupie de sansonnet ! Tu vas t'en prendre pour dix ans, et on est bien content.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu vas voir ce qu'il y a ! Allez, on monte. »

Je me retrouve pour la troisième fois devant Saurel, un rien excité :

« Alors, vous envoyez des gens pour massacrer des femmes qui vous ont balancé ? »

Il se lève subitement, c'était son habitude, se met à marcher dans son cabinet, va, vient, tout en me criant dessus à l'image des condés lors de la garde à vue. Comme il est assez grand, massif, lourd, je me dis que cette fois-ci je vais avoir droit à une gifle et prend les devants.

« C'est quoi cette histoire, monsieur le juge ? Franchement, c'est pour ça que vous m'avez fait venir ?

— Une femme est venue se plaindre à l'Évêché, en sang », crie-t-il.

Comme il ne tient plus en place, peut-être pour éviter de m'en mettre une, croyant aussi m'impressionner, il donne l'ordre de me faire descendre en geôle.

Derrière les barreaux, je me demande ce qui s'est passé, dans quelle histoire on veut encore m'enchrister, passablement énervé de payer le coup pour deux chefs d'inculpation que je ne mérite pas. Comme si j'allais préparer un attentat et prendre des sous à deux femmes alors que la French me rend encore plus riche tous les jours ! Deux questions me taraudent : mes amis ont-ils vraiment frappé des femmes ? Est-ce la mère qui a balancé pour protéger sa fille, prise soudain de remords ?

Deux heures plus tard, je me retrouve devant Saurel, assis, calme, l'œil pétillant. Il m'observe longuement et se met soudain à rigoler :

« C'est votre jour de chance, Diaz !

— Vous trouvez, monsieur le juge ?

— J'ai pris soin de faire analyser le sang trouvé sur la femme qui a porté plainte : je dois vous dire que c'est du sang de bœuf ! Allez ! »

Saurel se lève, ouvre la porte. Dans le couloir, j'en reste encore bouche bée, pas malheureux de ne pas me prendre dix ans, comme promis par les civils, et je retourne aux Baumettes. Je ne saurai jamais pour quelle raison mon nom a été balancé à l'Évêché : était-ce une folle qui était allée jusqu'à récupérer du sang de bœuf ? Ou avait-elle fait l'objet d'un travail des condés afin de me mettre la tête sous l'eau ?

Pour la première fois, je suis condamné à deux ans de prison, les deux affaires ayant été dissociées. Je reste quelques mois aux Baumettes avant d'être transféré à Meauzac, une maison d'arrêt située en Gironde qui compte à peine quatre cents détenus.

Le naturel revenant au galop, je me rends compte qu'il y a de la maille à prendre au poker et quelques petits trafics à monter. L'idée me vient lorsqu'un Parisien, qui faisait dans les faux chèques, réussit à faire entrer du chichon au retour de permission. Enquillé avec deux autres Marseillais, je demande à l'escroc de nous fournir deux kilos, une formalité pour un mec qui vivait d'un grand pied et avait mille tours dans son sac. En l'espace de deux, trois mois, j'ai revendu le chichon à toute la prison après avoir pris soin, à l'aide d'un couteau chauffé, de fabriquer des barrettes de cinq grammes, le soir, après dix-neuf heures, lorsque les matons avaient fermé toutes les portes.

En prison, bien plus qu'à l'air libre, il est impératif de trouver de bonnes planques, ce qui demande à nouveau d'être inventif tout en observant les rondes des matons l'air de rien. J'avais trouvé une cachette pour le moins insolite, tant pour le chichon que pour le fric : il y avait un atelier où les détenus fabriquaient des couronnes pour les cimetières, à l'aide de perles de plusieurs couleurs qui étaient déposées dans des grandes vasques. Je planquais les barrettes, le gros sous les perles, m'assurant que le niveau ne baissait pas trop et, tous les jours, j'en prenais une poignée que je cachais à l'extérieur, dans une boîte en fer, derrière le poteau des cages de football. Sous l'herbe.

Depuis ce point de ravitaillement, je pouvais vendre des barrettes en échange de cigarettes et de timbres, les deux principaux produits cantinés, que les détenus pouvaient légalement achetés auprès de la pénitenciaire, ou plus rarement en échange d'argent liquide. Je prenais alors mon temps pour plumer ceux qui se la jouaient caïds au poker, ces mecs-là n'ayant aucune idée de mon passé, sur la façon dont je pouvais, à la régulière, sans tricher, les dominer sur le plan de la psychologie lorsque les cartes m'en donnaient les moyens.

Lors de mes permissions, je revendais les timbres, donnais une partie de mon gain à ma famille et en profitais pour aller au

### *French Connection*

restaurant, aidais mes amis qui se trouvaient dans le besoin, ce qui m'a permis notamment de prendre le temps de faire quelques repérages – banques, bijouteries, parfumeries –, en attendant le train suivant... Lorsque je vais recouvrer la liberté, en juillet 1975, c'est d'ailleurs ce que je vais opérer en premier lieu : m'entourer de quelques amis pour aller taper plusieurs objectifs dans une ville du Sud-Ouest. Dans le Milieu, et c'est une autre règle – à bien y réfléchir c'est exactement ce que réalise un homme d'affaires ou un banquier –, il faut savoir faire de l'argent au départ et à l'arrivée. Pour aller de l'avant, encore et toujours.

### III

#### La Sicilian

À Meauzac, j'ai appris que j'étais libéré en provisoire en jouant au tarot. Interdit de séjour dans trente-deux départements, dont les Bouches-du-Rhône, je vais faire comme la plupart de mes collègues : déroger à la règle ! Après bien des tracasseries administratives, et avec l'aide de mon contrôleur judiciaire, je vais trouver un emploi, des plus factices, dans un restaurant situé dans un village des Basses-Alpes. Depuis Marseille, où j'ai repris discrètement ma vie de truand, je dois aller pointer à la gendarmerie du bled tous les quinze jours. Pour l'anecdote, les gendarmes, qui mangeaient régulièrement au restaurant d'un ami de la famille, m'ont toujours tamponné la feuille de contrôle sans jamais me demander pourquoi ils ne m'y croisaient jamais...

Au cours des quinze mois de trou, ayant croisé Zé le Frisé et bien d'autres trafiquants aux Baumettes, je n'ai qu'un objectif en tête : mettre la main sur le bar du Chêne. Fermé un temps après la mort d'Antoine Guérini, le bar était passé successivement dans les mains de deux amis : Néness, lequel s'était fait serrer dans un labo avec le chimiste Jo Cesari ; puis Loule Pironti qui, enchristé dans une affaire de came, l'a revendue à Jeannine, membre d'une autre famille de trafiquants et mère maquerelle du pouf<sup>1</sup> de Calvi, une autre affaire qui fera du bruit plus tard et qui vaudra au juge Michel quelques cheveux blancs.

Je négocie l'achat du bar à quinze bâtons, récupère un bâton par-ci, par-là, parvient à réunir en quelques jours quatorze millions

---

1. Bordel.



## *La Sicilian*

et trois cents francs. Le prix étant le prix et ne voulant vexer personne, je rends visite à un ami qui a une affaire dans le quartier de l'Opéra et qui peut faire le compte. Il m'offre mille francs, sans même me demander de les lui rembourser et pour cause. Pendant des années, il a décuplé son salaire de taxi en transportant de la base depuis la gare jusqu'à des laboratoires, les nôtres disséminés dans la région, pouvant même tourner en même temps, et ceux d'autres équipes. Son plan était simple : des valises de base dans le coffre, le taxi annonçait sa destination – par exemple Aubagne – aux voyageurs qui sortaient de la gare Saint-Charles et les chargeaient dans la foulée. S'il s'était fait arrêter, ce qui n'a jamais été le cas, la parade était toute trouvée : les valises bourrées de drogue ? Elles sont aux clients !

Le bar de retour dans le gourbi de la famille, j'attaque de nouveau les parties et rassemble les divers morceaux du puzzle pour aller de l'avant, bon pied, bon œil. J'ai le ciment pour reconstruire la maison, et le ciment, c'est la base.

En juin 1976, j'attends l'arrivée d'un Turc qui doit m'apporter de la base. On lui a donné une avance de huit mille dollars, sur un total de vingt-quatre mille, pour mettre la main sur quatre kilos. J'avais plusieurs chimistes sous le coude qui pouvaient les tourner, sans problème, et me rendre trois kilos d'héroïne, de la marseillaise. Mais voilà, le Turc, je l'attends toujours. L'imbécile, ou plutôt le malin, nous a emplâtrés ou s'est retrouvé entre quatre murs. J'ai encore la partie de barbouille au bar du Chêne, je fais toujours le fourgue et bien d'autres choses, les reins solides, mais là, je l'ai en travers de la gorge comme Sté l'Arménien, mon associé. Huit mille dollars, c'est rien, mais on en revient toujours à la question de l'amour-propre, du combat.

## *Le casse de Nice*

Un peu plus tard, les Catalans, une grosse équipe de braqueurs du quartier, se partagent le butin du casse de Nice. Une histoire de fous qui s'est déroulé le 18 juillet 1976. Un tunnel creusé à la pioche de dix mètres de long, 371 coffres de la Société Générale éventrés, un trésor, selon les autorités, d'environ cinquante millions

de francs, soit trente millions d'euros de 2015 et une équipe de braqueurs qui s'évanouit dans la nature... Un butin qui, selon moi, était bien supérieur au discours officiel et qui ne sera jamais retrouvé. Fait divers remarquable, connu pour être le « casse du siècle », il a fait couler beaucoup d'encre pendant des décennies, inspiré des écrivains et cinéastes, mis en exergue le rôle d'Albert Spaggiari, soi-disant *le* cerveau de l'opération.

C'est l'occasion, ici, d'entrer dans les coulisses d'un faits divers qui fait encore fantasmer bien des foules. Spaggiari, le cerveau ? Allons soyons sérieux. Spaggiari, c'était un aventurier, pas un voyou, pas un mec inventif, créateur, professionnel, capable de réfléchir pendant des semaines à la meilleure façon de procéder. Voilà comment ça se passe : Spaggiari prend des photos de la banque, récupère les plans des égouts et il en a parle aux proxos de Nice, des mecs gras, riches, tranquilles qui habitent une belle ville où il y a des palmiers et une grosse clientèle pour les filles. Mais ces proxos ne sont pas courageux : ils évitent de se salir les mains, le tunnel et la lance thermique, ce n'est pas leur truc. Ce sont des gravures de mode, surtout pas des manuels, toujours prêts à trouver un arrangement. Et s'ils ont des calibres, c'est pour faire beau, pas pour s'en servir.

Les proxos en parlent à Homère Filippi, dit Mimi<sup>1</sup>, un ami avec qui j'ai été plusieurs fois associé dans la French Connection, celui qui gérait en partie les finances de Tany. Puis Mimi fait la commission aux Catalans. Eux, ils sont une quarantaine. De très bons braqueurs qui ont écumé les bijouteries, parfumeries et autres banques dans toute la France, et même au-delà. Le casse de Nice, c'est soixante ou soixante-dix parts qui reviennent aux braqueurs, la part étant de soixante-quatorze bâtons<sup>2</sup> sur un total de cinq milliards d'anciens francs<sup>3</sup>. Mimi Filippi et Tany Zampa ont touché chacun juste une part, comme d'habitude, pour avoir fait semblant de travailler ou de donner des conseils. J'ai mille

---

1. Trafiquant et truand marseillais d'envergure internationale. Dénoncé en 1985 comme étant l'un des commanditaires de l'assassinat du juge Michel.

2. 460 000 euros, en 2015.

3. Près de 30 millions d'euros, en 2015

## *La Sicilian*

anecdotes sur ce braquo, ayant par ailleurs indirectement encaissé une partie du butin, grâce aux mises raflées au barboute, mais j'en reviens à mon affaire.

Dans un premier temps, lorsque je sors de prison en mai 1975, l'un des amis des Catalans me donne un bâton<sup>1</sup>. C'est la tradition, la marque de l'amitié, de la solidarité, pour se refaire, vite, vite. Il avait touché de gros bénéfices sur une affaire et m'en faisait profiter. Cet ami sera au départ du casse de Nice mais pas à la fin. Il n'est pas le seul.

Après la petite catastrophe du Turc, il revient me voir. « Tiens, me dit-il, voilà un nouveau bâton. Des amis à nous ont touché une grosse histoire, au moins tu ne pourras pas dire que tu n'as pas touché. Ils m'ont filé six bâtons, donc j'en ai gagné cinq ! » Il se marre tout en me faisant passer le message : le braquo, c'est bon, les parts ont été distribuées, tout va bien. J'achète le journal dans la foulée et j'ai la réponse en première page de *France Soir*. « Nice : le casse du siècle ! »

TC : Pour Milou, la French Connection n'est pas terminée, loin s'en faut. S'ouvre dès lors l'un des plus importants chapitres de sa vie qui va l'emmener sur la route de trafiquants turcs ou italiens et le pousser à créer, fin 1979, la French Sicilian Connection. Les pages qui suivent sont le fruit de longues journées d'entretiens réalisés en 2007, puis en 2014, des centaines d'heures de face-à-face, d'entretiens avec d'autres comparses et de recherches m'ayant permis de reconstituer minutieusement son carnet de route. Sans le témoignage de Milou, il m'aurait été impossible d'écrire, avec autant de précision, la destinée de plusieurs *beaux Voyous*<sup>2</sup> de la voyoucratie internationale.

## *De la Turquie à l'Italie*

Mes amis sont riches, c'est la meilleure nouvelle de la journée. Et on se retrouve à quinze autour de la table. « Bon un bâton, je

---

1. Un peu plus de 30 millions d'euros, en 2015.

2. Voir le livre éponyme, Fayard, 2008.

dis, c'est bien, mais ce n'est pas avec ça que je vais me refaire, il faudrait m'aider. Croyez-moi, je vais vous rendre riches. Comment ? C'est simple : j'ai besoin de seize bâtons, quinze pour la came, un pour les frais, le voyage. » Je leur explique vite fait mon plan : repartir en Turquie, tourner la came et la revendre aux Italiens. En misant un seul bâton, ils gagnent jusqu'à quinze fois plus, sans rien faire. Une proposition qui ne se refuse pas.

Sté, mon associé, qui en bon Arménien parle turc, téléphone à Memet, notre fournisseur depuis des années. « Viens voir la famille, lui dit-il, et manger des bons petits plats français. » Ça suffit pour que le Turc, le prince de la ville de Yalova, monte dans une voiture et vienne nous voir. Il se déplace rarement, laisse les commissions à ses cousins et neveux ; il lui arrive quand même de faire le tour des cuisines, un homme averti en vaut deux. Cela ne veut pas dire non plus qu'il vient spécialement, c'est un gros trafiquant – avec des affaires un peu partout en Europe, jusqu'en Suède – mais il joint l'utile à l'agréable.

On retrouve Memet dans une cafétéria, tout ce qu'il y a de plus banal, à Marseille. Le Turc porte toujours le même costume jaune pâle, une cravate noire et une chemise blanche. Pas très grand, cheveux gris coiffés en arrière, lunettes fumées, impossible d'imaginer que c'est l'un des plus gros fournisseurs de base. Encore une fois on est loin, très loin des clichés habituels. On parle en français et on en vient vite à l'essentiel. Face à un Oriental, il faut se mettre dans l'esprit du marchand de tapis. Il faut envoyer le double de la somme à disposition pour, finalement, s'entendre sur la moitié. Je lui propose quatre-vingt mille dollars, sachant qu'il va me vendre le kilo autour de quatre mille, et qu'il n'a probablement pas vingt kilos, la production de pavot ayant énormément diminué suite à l'éradication des plantations réalisée par les Américains. S'il les possède, tant mieux : soit il me fait livrer à domicile, soit on va chercher la marchandise à Istanbul, le kilo livré à Marseille étant évidemment plus cher que récupéré au bord du Bosphore. Et même s'il a plus de vingt kilos – il le sait, je le sais –, Memet ne doit pas mettre ses œufs dans le même panier.

Néanmoins, je lui fais passer le message : d'une part, je peux obtenir quatre-vingts ; d'autre part, on peut travailler de nouveau

ensemble quelques lunes. Et ça, Memet, il le garde au chaud, derrière l'oreille ; jusque-là, on l'a rendu toujours plus riche et il n'a jamais eu à se plaindre de nous. Pas un problème pendant quatre ans alors qu'il nous a fourni, au minimum, trois tonnes de base. Avec cette base, dont je connais la qualité, je vais à mon tour m'enrichir et surtout rendre fous les cousins Italiens. Quitte à me répéter, avec un kilo de blanche, pure, les grossistes obtiennent quatorze kilos, soit deux fois moins qu'avec de l'héroïne fabriquée au Pakistan, de couleur marron.

Pour le premier voyage, je pars avec Sté et Kersam, un autre Arménien qui fricotait, à ses heures perdues, avec l'Armée secrète de l'Arménie (ASALA) : trafic d'armes, faux papiers, faux dollars, hébergement d'amis de passage dans la région marseillaise. On embarque à bord d'une Renault 12, blanche, sans s'arrêter jusqu'à Milan. Kersam est retourné en France avec la voiture, et nous avons pris le premier avion pour Istanbul. Je porte trente mille dollars sur le ventre, plaqués à l'aide d'une bande Velcro. À l'aéroport, on suit un mec de grande taille, envoyé par Memet et que l'on avait déjà vu. Le grand baragouinait le français, mais il était surtout le bras droit du prince de Yalova.

Il nous dépose au Tarabya Hotel, au bord du fleuve, l'un des centres d'affaires des trafiquants de tous les pays, et nous demande d'attendre. « Memet, nous dit le grand, est toujours en Anatolie, petit contretemps, mais tout va bien, ne vous inquiétez pas. » On a ainsi attendu trois jours, trois jours à jouer les touristes de luxe... et à se faire un peu de souci. S'asseoir sur huit mille dollars, ça va, mais repartir sans la marchandise, ce n'était pas ce que j'avais prévu. C'est aussi ça, le business, et ça n'arrive pas qu'aux trafiquants. Et puis j'en avais un peu marre des orgies organisées par Sté, des trucs à réveiller un condé qui dort.

Le troisième jour, je vois arriver un blond aux yeux bleus, ce qui n'est pas si rare en Turquie, une vraie Bulgari au poignet, costume italien. Pas plus de trente piges, jamais vu. Il dit à Sté, en turc, qu'il vient nous voir à la demande de notre ami. Comme je ne suis jamais assez méfiant – le travail des condés, ça ne prévient jamais –, je prends Sté à part. Demande-lui s'il n'a pas autre chose

à nous dire ou à nous donner. Le bellâtre sourit et sort de sa poche la moitié de la médaille de la Vierge de la Garde et nous glisse dans un français presque parfait : « Je sais qui vous êtes et ce que vous êtes venus faire. Soyez sans crainte. Memet m'a demandé de venir vous chercher. Il a trouvé ce qu'il vous faut. Si vous voulez bien me suivre. »

Un peu plus tard, après avoir pris une navette fluviale, on se retrouve dans un restaurant minable devant Memet, qui nous présente un homme d'une soixante d'années, mine patibulaire, des touffes de poils qui lui sortent des oreilles ! Memet pose un sac en plastique sur la table, l'ouvre et sort sept autres emballages qui ressemblent à de grosses boules de pétanque, un kilo chacune. J'en prends une, j'enlève délicatement le plastique et je vois une poudre compacte, couleur café. Ça sent bon : parfum légèrement citronné... J'attrape un citron, un petit couteau, le tout dans ma poche, je coupe l'agrume en deux et j'asperge l'échantillon de morphine base de gouttelettes : l'acidité fait passer la base du marron au rouge. Là, il n'y pas ou peu de doute, pas besoin de réaliser un second test, plus concluant, à l'ammoniaque.

Je file l'enveloppe contenant les trente mille dollars à Memet et, à ma grande surprise, il me sort trois autres boules. « Une avance de trois kilos, me dit Memet, en italien. Je devrais te le faire à quatre mille dollars pièce. Je te laisse le tout pour dix mille. Ça te va ? » L'un dans l'autre, ça ne pouvait qu'aller. Il fallait repartir à Marseille et comme souvent prendre en considération l'actualité politique. Deux ambassadeurs turcs ayant été assassinés à Paris et à Vienne, probablement par l'ASALA, ce n'était pas le moment de se faire alpaguer, surtout Sté, par les condés turcs. Memet avait du beau monde dans la manche, mais inutile de jouer avec le feu. En bon prince marchand, il nous prête un jeune pour nous accompagner jusqu'à Thessalonique, en Grèce.

Et nous voilà partis dans une Peugeot 504 de location. À la frontière, le jeune offre des cigarettes à un douanier qui lui demande des nouvelles de sa famille. « Taman, taman, bonjour, bonsoir », on est déjà passés de l'autre côté, en Grèce, et on file vers la gare de Thessalonique pour rejoindre la Yougoslavie, la ville de Nich

précisément où un autre homme à Memet nous attend. Sté planque six boules dans un sac à dos, moi, quatre dans un sac plastique, et si ça tourne au vinaigre, on a un plan en béton. On grimpe dans le wagon, je laisse les gens s'installer tout en repérant les uns et les autres. Je vois une vieille dame, avec deux valises, je l'aide, elle me sourit et c'est fini. Dans notre dos, Sté a posé nos deux sacs entre les valises. Pendant le trajet, la base, elle ne nous appartient plus !

Quand les douaniers yougoslaves sont montés, ils ont regardé les passeports, éclairés nos tronches et on est passés comme une lettre à la poste. En arrivant à Nich, au petit matin, Sté, qui a toujours été parano, s'aperçoit qu'il y a beaucoup de monde qui attend sur les quais, comme un malaise général. Il se renseigne et apprend vite fait que les Yougos prennent le premier train pour l'Italie, Tito, le dictateur du pays, étant à l'article de la mort. Sauve qui peut !

Là, il y a deux problèmes : d'abord, Sté pense que c'est un coup monté par la DEA, pour nous tondre ; puis, l'homme de Memet, que l'on devait reconnaître portant une veste noire, se fait porter pâle. Dans ces cas-là, il faut raison garder et se fier à son expérience : sachant que la vieille allait, elle aussi, à Trieste, en Italie, et qu'elle serait notre fusible idéal, inutile de rester sur le quai dans un pays qui pouvait tourner de l'œil en un rien de temps. On reste dans le train, je dis à Sté, « la vieille... » On arrive à Trieste sans encombre. Les douaniers italiens demandent de montrer les papiers, d'ouvrir les sacs. Là, je me dis, que ça passe ou ça casse, car je sens que la vieille n'est pas tombée de la dernière pluie.

Au cours du voyage, elle s'est aperçue que deux sacs avaient été mêlés aux siens et elle n'a pas arrêté de me fixer. Avec Sté, on s'est mis à jouer aux cartes, comme si de rien n'était, tout en regardant du coin de l'œil le manège de la vieille contrôlée avant nous. Elle tend ses papiers et montre d'un signe de main que ses bagages sont placés au-dessus d'elle, dans le compartiment. Le douanier met la main sur le sac à dos et demande à la dame si c'est à elle. Quelquefois on a la sensation que le temps s'arrête, eh bien, c'est ce qu'il s'est passé. Des secondes interminables. Elle me regarde

une nouvelle fois et là je me dis, je suis mort, elle a compris le manège. Mais non, c'est le contraire qui se passe, elle dit que le sac à dos est à elle et, à ce moment-là, l'autre douanier se prend les pieds dans une poule sortie de je ne sais où, qui s'envole et lui chie sur le pantalon ! Pour une pantalonnade, c'en est une, merveilleuse, une scène digne d'une comédie à l'italienne, à la différence près que dix kilos de base sont aux premières loges ! Tellement hilarant que l'on a éclaté de rire, comme tous les passagers, ce qui nous a sauvés ; les deux douaniers ont quitté le wagon sans demander leur reste, sans même nous demander nos passeports. Le douanier éclaboussé devait être maniaque !

Lorsque j'ai repris les deux sacs, la vieille m'a lancé un regard complice. J'ai eu l'impression de revoir toute la malice de Jeanne, ma tante, qui disait : « Tu as vu, les poulets, comment ils se sont fait jongler par la poule ! » Mais le voyage n'est pas fini, loin de là. Il faut passer la frontière franco-italienne, à Vintimille, et ne pas se faire serrer sur la route à destination de Marseille. Le danger ne nous quitte jamais même si, à force de l'avoir sur le dos, on tente de le tenir à bonne distance.

À la gare de Vintimille, je trouve une cabine pour passer un coup de fil à mon ami des Catalans, dorénavant embarqué comme neuf autres dans l'odyssée, et lui précise seulement que le « neveu est bien arrivé ». À ce moment-là, à Marseille, André Bousquet monte dans une voiture, mais pas n'importe laquelle, celle d'un docteur en médecine, le caducée collé au pare-brise. C'est le tout premier pas de celui que l'on va naturellement surnommer le Docteur dans le trafic de came. Sté, lui, me donne le sac à dos dans lequel j'entrepose les dix boules, et je pars seul. Ayant franchi cette frontière souvent, je sais comment m'y prendre et, si je me fais arrêter, autant que mon associé puisse continuer le business pour le compte de l'équipe. Je prends un taxi qui me dépose au pied des marches du casino de San Remo, un casino que je connaissais bien, et j'entre dans une brasserie.

Je sais que c'est un docteur qui vient me chercher, que c'est un homme de confiance, un ami intime de mes associés des Catalans, que sa voiture est immatriculée dans le département des



## *La Sicilian*

Alpes-de-Haute-Provence, 04, mais je ne l'ai jamais vu... Je vois arriver une Diane, je laisse vingt dollars de pourboire et je monte dans la voiture. Le Docteur me lance :

« Le voyage du neveu s'est bien passé ?

— Bien entendu puisque je suis là. Où je mets le sac ?

— Sur la banquette arrière, j'ai l'habitude. »

Habitude ? Le mot me fait un peu trembler car je n'ai jamais eu connaissance de son rôle de mule pour passer la frontière, mais puisque j'y suis, j'y suis. Je lui dis quand même d'essayer mes empreintes lorsque je disparaîtrai. Le Docteur devait déposer la marchandise dans le garage d'une résidence sécurisée, à lui de se débrouiller avec ses habitudes. Et à la frontière on est passés comme une lettre à la poste, le fameux caducée étant le sésame miraculeux. La base sera tournée sans aucun problème, reste maintenant à vendre la came.

J'ai des amis à Milan qui ne demandent qu'à m'aider, des Marseillais qui sont en cavale, tous condamnés à mort en France pour des braquages. Pourquoi l'Italie ? Car L'Italie avait aboli la peine de mort et n'extradait pas ses ressortissants. Ayant la double nationalité ou la ferme intention de l'obtenir grâce à des fonctionnaires marrons, mes amis ont vite tranché ; ils sont partis à Milan, une ville de fous et de riches, la capitale du crime où se retrouvaient tous les truands du monde entier, une base arrière des mafias et de l'Internationale fasciste. Mes amis, je les connais tous, on a fait les quatre cents coups ensemble, beaucoup ont grandi à mes côtés à la Belle-de-Mai, se sont associés avec des Italiens, surtout des braqueurs. Ils ont commencé à taper des banques puis ils ont fait comme tout le monde : cigarettes, kidnappings, drogues, or, tout ce qui leur passait par les mains.

## *La guerre Tany-le Belge*

À Milan, je retrouve Daniel qui m'apprend, c'est écrit dans le journal, que Bébert Franconi a été tué par balles. L'assassinat de Bébert, ça me parle. Franconi, c'était le meilleur ami de Francis le Belge. Et s'il y en a qu'un qui devait le mener en belle, ce ne

pouvait être qu'un Italien, Enzo, celui qui avait arrosé le bar du Tanagra, justement au côté du Belge.

TC : Le 31 mars 1973, vers 19 heures, un commando pénètre dans le bar du Tanagra, situé sur le Vieux-Port, et ouvre le feu à l'aide d'un pistolet-mitrailleur et d'armes de poing, calibre 11.43. Bilan : quatre morts. Le bar avait déjà été le lieu d'un premier règlement de comptes dans les années 1960.

Milou : Je ne suis pas impliqué au premier chef dans ces histoires de règlements de comptes. Mais si les trois amis du Belge m'avaient écouté, ils n'auraient pas été tués par Lomini, un pâle comparse de Tany, et le Belge n'aurait pas arrosé le Tanagra et mené cette guerre contre l'équipe de Zampa, ce qui lui vaudra de passer la moitié de sa vie en prison. Mais avec des si...

Parlons un peu du Belge que je connais depuis mon enfance et de son soi-disant statut de parrain marseillais. Je l'ai vu dans des situations pénibles, compliquées, mais il n'a jamais touché des milliards, régulièrement, encore moins pendant des décennies. Tout ce que l'on a raconté sur lui, « le parrain des parrains », « le dernier parrain marseillais », « vainqueur de la guerre contre Tany », ce n'est pas la vérité. C'était un homme d'honneur, courageux, c'est vrai, mais il n'avait pas l'envergure pour tenir soixante ou quatre-vingts soldats. Au début des années 1970, il passait le plus clair de son temps à Paris où il avait récupéré un passage pour les États-Unis. Je me répète sans doute mais, le plus important, ce n'est pas la marchandise ou le client, c'est le passage. C'était le cas pour la came, et le reste, c'est le cas aujourd'hui pour les autres drogues, et ce le sera demain pour n'importe quel trafic ou pour un fou de l'État islamique qui voudra revenir dans son pays d'origine pour se faire exploser.

À l'époque, le Belge, c'était un bon voyou, pas un gros trafiquant ; on le respectait mais on ne l'adulait pas. Il fallait qu'il fasse la moitié du chemin pour dire bonjour, et il y avait des gens qui ne le calculaient même pas. Le Belge était arrivé à gagner pas mal de fric avec ses trois amis d'enfance, Di Russo, Bonnello et Lamberti, tous chevillés à des Corses de Paris.

Resté à Paris avec son passeur, un Portoricain, il avait demandé à ses trois amis d'aller chercher de la came en bas<sup>1</sup>. Bizarrement, c'était une période de pénurie, comme cela peut arriver pendant trois mois sur une période de quatre ou cinq ans ; il fallait attendre une rentrée de base, que la came soit raffinée, impossible d'aller plus vite que les Turcs. Pendant ce temps, des braqueurs comme Lomini, qui sortaient de prison, s'étaient affiliés aux Napolitains et à l'équipe de Tany. Pourquoi ? C'est simple. Tany était sorti de prison un ou deux ans plus tôt et il avait juré de devenir plus riche que les Canards, ce qui n'était pas une mince affaire. Comme c'était un Napolitain, formé à la bonne école, celle des Canards justement, il s'était mis dans la tête de lever une armée, des bons, des mauvais, dont le braqueur Lomini. Pas son premier cercle, mais le dernier. De la chair à canon.

En août 1972, donc, les trois amis du Belge étaient passés me voir et je me souviens très bien de leur avoir dit : « Si vous cherchez de la marchandise, vous êtes morts. » Étonné, l'un m'avait répondu : « Pourquoi tu dis ça, Milou ? Oh, ça n'existe pas ce que tu dis ! » Les trois amis de la Belle-de-Mai, que j'ai vus grandir, n'étaient pas des trafiquants. Ils ne pouvaient pas imaginer qu'ils allaient tout droit à la mort, et pensaient qu'entre braves gens, c'était impossible de parler en ces termes. J'ai insisté : « Aujourd'hui, ça a changé, je sais que vous cherchez de la marchandise, que vous avez du fric, mais si vous cherchez, vous allez à la mort. Il n'y a que des gens comme moi pour vous le dire, je vous le dirai pas deux fois. » Têtus comme des mules, ils ne m'ont pas écouté...

Un jour, ils reviennent et laissent cent cinquante bâtons dans un magasin dont j'étais le propriétaire en douce, rue Paradis. Le gérant garde le sac trois jours mais ces cent cinquante bâtons, là, ça lui monte à la tête, il veut partir au Brésil, style : « Moi je m'en fous du Suisse, du Belge, je me casse au Brésil ! » Finalement, de peur et dans le doute, il nous fait prévenir en disant qu'il ne veut plus voir le sac au magasin : « Sinon, je fais une bêtise ! » Je convoque alors les trois amis : « Reprenez votre argent, mais si

---

1. Dans le Sud, à Marseille.

vous continuez comme ça, vous allez à la mort ! » Ils ont repris les sous, sans écouter mon conseil, ont cherché à droite, à gauche, et sont tombés sur Lomini. Trois morts pour cent cinquante briques. Cela n'était jamais arrivé.

Le Belge, qui me le racontera plus tard, était furieux et il y avait de quoi. Comme il savait que Tany était dans la came, comme tout le monde, et que Lomini ne pouvait pas fournir cinquante kilos de poudre, il a considéré qu'il était le responsable du carnage. Mais Zampa, malin comme un singe, sachant que le Belge ne pouvait pas lever une armée – cent mecs prêts à donner de leur vie –, a fait courir le bruit que le Belge était un indic ! Du Nabo tout craché : puisque le Belge était un indic, Tany pouvait tout se permettre, à commencer par lui piquer son fric et tuer ses amis. Il se positionne comme celui qui n'a pas tort, donc qui impose son droit. Son poids. D'autant qu'il peut compter sur la brigade des condés corses, ce qui est très important en temps de guerre : il n'y a pas mieux qu'un condé pour filer des renseignements afin de localiser les cibles.

Lorsque le Belge a entendu le bruit courir sur lui, il est descendu à Marseille. Dans le quartier de l'Opéra, il a rencontré les uns et les autres en disant une seule chose : « Que Tany apporte la preuve que je suis un indic, et après, on verra ! » Mais les autres, ça les arrangeait de ne pas s'en mêler ; Tany était riche, puissant, et beaucoup de monde partageait du fric avec lui. Aussi, à force de dire : « Le Belge est un indic, le Belge est un indic, le Belge est un indic », calomnier, calomnier, il en restera toujours quelque chose...

Pour le Belge, il ne restait plus qu'à régler le différend, d'homme à homme. Lui, Tany et un sage qui saurait juger de la bonne parole. Là aussi, j'étais aux premières loges car j'avais d'abord prévenu les trois amis et surtout parce que la guerre, ce n'est jamais bon pour les affaires. Les morts obligent les condés à bosser, et ça, c'est la plus mauvaise nouvelle de la journée, car il vaut mieux les savoir à jouer aux cartes...

Le Belge était allé voir les Colonna, Jean-Jé et Vincent, à la Folle Époque, leur bar situé près de la préfecture. « Voilà, avait dit le

Gebel. Demain soir à huit heures, vous faites venir Tany. Devant vous, je veux qu'il apporte la preuve que je suis un indic. » Les Corses acceptent et lui assurent que Tany sera là pour s'expliquer. Le lendemain, le Belge entre dans le bar à 7 h 55, mais à 8 h 5, voyant que Tany n'est toujours pas là, il dit aux Colonna : « Moi je suis un type qui n'attend pas, vous le savez. De toute façon, c'est à lui d'être à l'avance, c'est pas à moi. Je m'en vais ! » Et il se barre. Une minute ou deux plus tard, Tany se pointe, la fleur au fusil. « Quoi le Belge est parti ? » Il s'énerve, fait son cinéma habituel : « Je vous l'avais dit, il n'a pas osé venir au rendez-vous, c'est un enfoiré ! » Jean-Jé répond : « Francis a attendu. » Mais sans demander à Tany, par exemple : « Tu devais arriver à huit heures, pourquoi tu es arrivé en retard ? » Il ajoute juste : « Vous vous êtes manqués. » Là, ça devient de la diplomatie, pour ne prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre.

Le Belge a ainsi continué à porter le chapeau d'indic – il en a souffert, je l'ai vu en souffrir –, d'autant plus qu'il savait, sauf miracle, qu'il ne pourrait pas gagner la guerre. Étant en position de faiblesse, car c'était le combat de la mouche contre l'éléphant, il a enrôlé Enzo l'Italien, un autre Napolitain, condamné à perpétuité par contumace en Italie. Un fou, grand, costaud, tatoué de la tête aux pieds que le Belge avait connu à Milan. Le Tanagra, c'est donc la réponse du berger à la bergère : le Belge, Bébert Franconi, Enzo et un quatrième mec entrent dans le Tanagra, fument Lomini, leur cible, celui qui avait assassiné les trois innocents.

Le Napolitain s'est mis en cavale en Camargue avant de se faire arrêter par les gendarmes – mais pas pour le Tanagra, car les condés ne savaient pas que le Rital y avait participé. Là aussi, j'en ai entendu beaucoup de conneries, toujours de la bouche de certains journalistes bidons que l'on voyait à la télévision. Quand ils ne savent pas, ils se fient aux confidences des condés qui envoient tordus, journalistes ou pas.

N'étant pas en règle, une histoire de papiers, je crois, Enzo entre aux Baumettes pour quelques mois. On est en 1975, un an avant que Franconi soit mené en belle, ce qui nous ramène à Milan. Aux Baumettes, Enzo rencontre Tany enchristé pour port d'armes. Ils

## *Truand*

sont ennemis, mais Tany va lui faire un travail comme il en a le secret. Il lui donne quarante bâtons, le retourne, en fait son associé, et grosso modo lui dit : « Reste comme tu es : ami, ami avec le Belge, je te dirai quand il faudra. » Extradé en Italie, Enzo se retrouve dans la prison de San Vittore, à Milan. Les proches du Belge, Bébert Franconi et Daniel, qui sont aussi mes amis, ainsi que deux Italiens entrent dans la prison et arrachent Enzo : les deux Italiens y laissent la vie tandis qu'Enzo et les deux Français réussissent à s'enfuir.

Pendant ce temps je gère mes affaires, après avoir passé plus d'un an aux Baumettes, et je me retrouve à Milan suite à mon premier passage de frontière avec le Docteur. Il n'y a donc qu'une seule explication, la plus évidente : Franconi a été mené en belle. Et il n'y a qu'Enzo pour faire un truc pareil. Le Belge perd un ami intime et ne peut rien faire, si ce n'est prendre son mal en patience ; il est non seulement tombé pour le Tanagra mais il s'est fait accrocher sur une grosse affaire de came, celle-là même qui lui avait permis de toucher quatre sous avec ses amis de la Belle-de-Mai. Il a pris quatorze ans, ferme, le temps de réfléchir à la façon dont la Terre tourne, à faire une croix sur la guerre contre Tany.

## *Les bons plans de Loule*

Si je viens à Milan, ce n'est pas pour parler affaire à Daniel mais à un autre Marseillais en cavale. Loule, c'est un braqueur, napolitain marseillais comme son père, qui connaît beaucoup de monde en Italie. Il habitait un appartement qui ressemblait à une caverne d'Ali Baba avec des tableaux de maître et des bijoux, tous fauchés évidemment et en attente de nouveaux acquéreurs.

Sur le trajet, je me souviens d'avoir raconté à Daniel mon périple, dont l'épisode de la vieille dame, le train, la poule, les douaniers, ce qui m'avait permis de lui expliquer l'importance de faire des choses soi-même. On imagine souvent qu'un trafiquant ne met jamais les mains dans le cambouis, qu'il fait faire le boulot à d'autres. Il faut savoir que le premier voyage, c'est le plus important, celui qui plante le décor. Il faut voir le fournisseur, discuter, savoir comment il bosse, identifier ses points faibles,

juger des difficultés du transport de la came, du passage, trouver des alternatives au cas où les condés seraient sur le coup. Quand il y a beaucoup de fric en jeu, on ne sait jamais ce qui peut se passer : n'importe quel passeur, même de confiance, peut se faire la malle. Il peut même revenir, la queue entre les jambes, et dire qu'il s'est fait voler.

J'arrive chez Loule, champagne, on rigole, et je lui parle des tableaux signés Picasso volés par mon équipe avec des amis des Catalans, par erreur. Ce devait être des meubles anciens et, comme cela arrive quelquefois, on se retrouve avec une centaine de toiles de Picasso d'une valeur inestimable ! Or l'affaire s'est terminée en eau de boudin comme chaque fois que des voleurs se retrouvent avec des tableaux de maître dans les mains.

Avant le casse de Nice, au printemps 1976, j'avais prévenu mes amis : « Jetons les toiles dans la rue, les condés viendront les ramasser et basta. Les journaux en parlent trop, on laisse tomber. » Un peu plus tard, l'un des voleurs me certifie qu'il a trouvé un acheteur. La livraison est prévue en haut de la Canebière, près de l'église des Réformés. Je le préviens :

« Tu vas droit dans le mur.

— Je connais l'acheteur, Milou, t'inquiète.

— Bien entendu ! C'est toujours comme ça, il faut que tu connaisses le mec sinon ce ne serait pas possible. Mais le mec, il connaît un autre mec qui connaît un autre mec qui connaît un condé. Pour les œuvres d'art, c'est toujours le même refrain. Alors, puisque c'est ainsi, tu prends le camion, je ne veux rien, d'ailleurs, de toi à moi, je ne l'ai jamais vu. C'est comme si tu avais rien dit. Je ne souhaite connaître ni les tenants, ni les aboutissants de cette affaire. »

Quelques heures plus tard, tout Marseille parlait de son arrestation, des Picasso retrouvés, je crois même qu'il y a eu des échanges de coups de calibre. Le voleur s'est retrouvé derrière les barreaux et nous avons alors décidé de lui donner une part sur la vente de la came.

Quant à l'héroïne, je suis justement à Milan pour renifler Loule, savoir ce qu'il peut me proposer. Je rassure d'abord mon ami en

lui précisant que c'est de la bombe, le chimiste ayant transformé les dix kilos de base en huit kilos de blanche.

Loule me parle alors d'un acheteur, Francis Turatello, un mec sérieux, à la condition de continuer à fournir l'Italien. « Combien ? – Cent cinquante mille dollars, me dit-il, mais faut que je vois avec lui. » Loule file dans la cuisine et je demande à Daniel ce qu'il en pense. « Turatello, c'est un brave homme, on le voit souvent. Il a des qualités mais il ne va pas payer comptant. Si tu t'engages là-dedans, tu risques d'avoir des problèmes avec tes associés à Marseille. » Or je suis pressé car j'ai des dettes à rembourser auprès de mes associés. Mais comme je ne peux pas laisser passer l'offre de Loule, je dois trouver une solution pour qu'il laisse tomber la piste Turatello.

TC : En Italie, Turatello était un braqueur milanais, à la tête d'une équipe constituée de nombreux individus, longtemps en cheville avec Renato Vallanzasca<sup>1</sup>. Les deux hommes – associés à ce que les autorités italiennes ont appelé le gang des Marseillais, dont faisaient partie Loule ou Daniel et dont le chef emblématique n'était autre qu'Albert « Bébert » Franconi – se sont par la suite livré une guerre sans merci avant de signer un armistice. À noter qu'un film italien, *L'Ange du mal*, sorti en 2010, reprend la carrière de Vallanzasca, une saga criminelle qui fait réagir Milou en ces termes : « J'ai non seulement reconnu celui que j'avais croisé à plusieurs reprises mais le personnage de Renato est en tout point semblable à celui de Tany Zampa. Un Nabo en cache toujours un autre ! »

Milou : Loule revient avec une nouvelle bouteille de champagne, et je lui avoue :

« J'ai seize kilos et il faut que je les vende vite.

— Seize, hum, ça fait beaucoup. Turatello ne pourra pas prendre tout ça en une seule fois...

---

1. Surnommé « la fleur du mal », il est considéré comme l'un des plus dangereux truands italiens. Racket, séquestrations, braquages, trafics... Maintes fois inculpé et incarcéré, il est en semi-liberté depuis 2010.



## *La Sicilian*

— C'est ce que je voulais dire.

— Cash ?

— Cash.

— Un million six cent mille dollars, c'est beaucoup. J'ai bien une autre solution, mais ça risque de te faire tousser.

— Dis toujours, Loule...

— Marc Leccia a un client, ici, à Milan. Un Italo-Américain. Par respect pour cet acheteur, je ne te dis pas son nom, je m'en porte garant. Mais le prix ne sera pas le même, va falloir revoir le prix à la baisse, pas plus de cinquante mille dollars le kilo. »

J'ai eu ce genre de discussions des centaines de fois, pour montrer le marchandage et ses petites subtilités, à commencer par la réputation de l'acheteur. Si Loule ne me dit pas son nom, c'est qu'il se porte garant. Ce qui l'oblige à bien réfléchir, à bien mesurer la confiance qu'il accorde à l'acheteur en question. De mon côté le nom de Leccia me fait un peu « tousser », comme il dit, faut voir, comme aux cartes. Je sais que Leccia tourne pour les Américains, ce qui est déjà une garantie. Mais à cinquante mille dollars, soit cent mille de moins, ce n'est pas possible. Voilà comment je fais pour me sortir de la nasse puisque je n'ai de toute façon que huit kilos.

« Loule, j'ai un client qui me prend huit kilos, à un prix supérieur au tien. Il me reste donc la moitié, huit kilos. Je te propose d'en vendre sept à l'ami de Leccia et le kilo restant, tu le vends à qui tu veux. Si tu le vends à Turatello, au prix que tu m'as dit, tu gardes cinquante mille dollars pour toi, tu me rends cent. »

Voilà comment j'arrive à convaincre Loule de se porter garant de la transaction, chacun y trouvant son compte. Je lui précise que je suis en froid avec Leccia, que je ne tiens pas à le revoir. Mais dans le même temps, personne n'est dupe : si je suis en panne de chimiste, Loule pourra en parler à Leccia et je m'assoierai sur ce qui s'est passé il y a huit ans. À présent, je dois trouver un passeur qui portera la came de Marseille à Milan.

Je revois Loule un peu plus tard qui me confirme l'intérêt de son acheteur. J'appelle Petit Luca, dans un bar à Marseille, et je lui dis texto : « Tu peux envoyer la belle-sœur, il y a une place à l'hôpital. » Mon ami va voir le Docteur qui monte dans la Diane

et me retrouve à Milan, dans un magasin de jouets. Je récupère le sac, pas un mot au passeur, ça ne sert à rien, et je donne les huit kilos à Loule le plus simplement du monde. Je lui demande de remettre l'argent à un ami qui passe régulièrement à Milan dès que les quatre cent cinquante mille dollars seront passés d'une main, l'autre.

### *Retour en Italie*

Pour le second voyage, nous avons demandé à Memet de nous livrer en Italie. Sté et moi avons trouvé que le Turc avait été un peu léger sur le coup, puisque l'un de ses hommes ne s'était pas présenté à la gare de Nich en Yougoslavie. Lorsque Sté m'apprend que c'est un matelot qui va nous livrer la base à Naples, je me dis que c'est bien parti. Je connais Naples pour y avoir fait les cigarettes, les faux bijoux, le port, l'ambiance, et les Nabos que je fréquente depuis toujours. Je décide de m'occuper de l'affaire d'autant plus qu'il va falloir monter sur un bateau turc, le *Karadeniz*, en passant au travers des mailles des douaniers.

Je retrouve un autre ami à Naples, éleveur de cochons par ailleurs, qui doit m'aider à ramener la base chez lui, à Siennese, et à la cacher dans ma Renault 16. Après avoir repéré les lieux, je vois arriver le passeur turc et, dans un mélange d'italien et d'espagnol, on se met d'accord sur la manière de faire sortir la base. On passe devant les douaniers, le matelot me faisant passer pour l'un des leurs, et on monte sur le *Karadeniz*. Il me présente le capitaine qui me propose, au bout de cinq minutes, de me vendre des vases, des bijoux volés dans des musées à Chypre. De l'art étrusque. Je sais que ce ne sera pas facile mais j'ai déjà ma petite idée. Je lui dis, histoire de le mettre dans l'ambiance : « À Marseille, on a l'habitude de dire que tout est impossible sauf de trouver un bon client. »

Le matelot arrive enfin avec la came, douze paquets de cinq cent grammes sortis d'une valise. J'enlève ma chemise à fleurs, et le Turc me plaque quatre paquets autour de la taille à l'aide d'une bande. Comme à Alger ou Oran, à la fin des années 1950, je mets un T-shirt, enfile ma chemise. Je descends, passe devant les

douaniers, la chemise volontairement déboutonnée, je leur demande où on peut manger pas cher – plus c’est gros, plus ça passe – et je rejoins discrètement la Renault 16 garée près d’un commissariat de police. Pour ne pas se faire voler la marchandise, il faut toujours se garer près d’un hôtel de police ! Je décharge, je remonte sur le *Karadeniz*, deux autres voyages et au revoir la compagnie. Chaque fois que je passais devant les douaniers, j’inventais une histoire : laver le linge, acheter des cigarettes...

Arrivés à Sienne, l’éleveur de cochons m’aide à démonter la boîte à vitesses et à planquer les douze kilos. Je suis passé à la frontière comme une fleur. Une fois la base livrée au chimiste, le Docteur et Sté m’ont aidé à découper la voiture à la hache, histoire de faire disparaître traces et odeurs. Là, au moins, on est certain du résultat sachant que l’on jette le tout à la mer. Je me souviens surtout de la blague de Sté, car il ne faut pas oublier que l’on passe pas mal de temps à gamberger pour monter des farces. Avant la découpe, il avait réveillé le Docteur en sursaut, lui avait montré la hache en lui disant que l’heure était venue de couper en morceaux un cadavre caché dans la malle de la bagnole. Pas très chaud, c’est le moins que l’on puisse dire, Bousquet avait parlé d’une migraine qui l’empêchait de sortir... Mort de rires, c’est le cas de le dire !

Avant le jour de la Toussaint, j’ai récupéré dix kilos d’héroïne d’excellente qualité pendant que Spaggiari commençait à faire parler de lui. Faut dire que mes amis l’avaient emboucané, lui refillant, pour la petite histoire, de faux billets et de faux lingots d’or volés dans les coffres de la Société Générale. Des blagues qui peuvent coûter cher, mais des blagues tout de même ! Je repars à Milan et même scénario : le coup de fil à Petit Luca, la came transportée par le Docteur, le magasin de jouets et la remise du colis à Loule. Entre-temps, on avait récupéré les quatre cent cinquante mille dollars, partagés en douze parts, moins les frais, et il fallait repartir à l’abordage du *Karadeniz*.

Au défi de trouver un client au capitaine, je rends visite à Gaby le Magnifique, un important trafiquant de drogue, toujours tiré à quatre épingles, propriétaire de machines à sous clandestines dans le pays niçois, grand receleur devant l’Éternel. Dans le Milieu, on savait qu’il avait ses entrées à l’ambassade de France aux

États-Unis et qu'il connaissait personnellement les Gambino, l'une des grandes familles mafieuses de New York. Ayant les clients, Gaby pouvait tout acheter mais, là, l'art étrusque, il ne voyait pas. Sa femme, qui assiste à la conversation, me conseille d'aller voir un ancien colonel ayant réalisé une partie de sa carrière au Liban, ex-espion pour la France – et futur médiateur au palais de justice de Marseille.

Je savais l'Arménien avare, joueur invétéré, voleur, coureur de jupons, ivrogne, donnant souvent des coups de mains au SAC. Il était devenu une centrale du renseignement à lui tout seul : personne ne l'emmerdait, il avait des dossiers sur des politiques de tout bord. Il avait à la fois le complexe du voyou et celui de l'agent secret, n'ayant pas pu rejoindre les rangs de la DST. Autant dire qu'il rendait des services, et pas des moindres, à nous tous. Le pire, ou le meilleur, tout dépend du côté où l'on se place, c'est qu'il tenait pas mal de journalistes par les couilles.

Je ne suis pas chaud pour le rencontrer, pas dans mes habitudes de toucher la main à un militaire, mais je fais le dos rond et le retrouve dans un bar de l'Estaque. Au bout de deux minutes, l'affaire est pliée : il va contacter un ami qui travaille à l'ambassade grecque à Paris. Je lui demande des garanties car il peut me faire marron dès que je lui tourne le dos, même s'il sait que c'est une très mauvaise idée. Il est arménien, à Beaumont, où je suis connu comme un loup blanc, il sait qu'il doit bien se tenir et puis il a tout à y gagner, ne l'oublions pas. Il me parle des pillages des tombes au Mali, d'amis douaniers dans la combine, du SAC en Afrique... C'est bon, j'ai mon compte et je lui propose le vingt pour cent, à lui de tirer son épingle du jeu.

À la fin de l'année 1976, je fais les comptes. Une cinquantaine de kilos revendus, des associés contents et un Docteur qui devient riche en quelques mois. Dans ces cas-là, faut être prudent car la fortune, vite amassée, surtout chez des individus qui n'ont pas grandi avec la mentalité, qui ne sont pas nés dans le ruisseau, ça peut vite tourner au vinaigre. Le problème, c'est le train de vie, être obligé d'avoir les yeux plus gros que le ventre pour garder son standing. Un œil sur le Docteur, qui commence à trop parler,

## *La Sicilian*

j'ai des yeux et des oreilles, des bouches un peu partout qui me répètent, pour la sécurité de tous, je gère mes affaires courantes, recels, vols de camions, et refuse de m'associer au frère de Tany, Jeannot Toci, qui me propose de créer une entreprise de transports de boissons. La mise en place est faite, les bars attendent déjà les camions, double comptabilité, tout y est mais, à vrai dire, je n'ai ni besoin d'investir, encore moins besoin de m'associer avec Jeannot, par ricochet avec Tany. Bébert Franconi mené en belle, les amis du Belge liquidés les uns après les autres, la guerre est terminée et tout ça, ça ne m'inspire pas. L'avenir me dira que j'ai bien fait. Tany était mal avec des amis très proches, mieux valait être prudent.

Avant le nouvel an, je retrouve Daniel à Naples qui me raconte l'histoire d'un « saucisson », une jeune femme kidnappée, qui est tombée amoureuse de lui. Il avait gardé la gonzesse, une riche héritière de la bourgeoisie milanaise, jour et nuit, et elle était tombée sous le charme du Marseillais. Syndrome de Stockholm ! Avant que son père paye la rançon, elle avait même proposé à mon ami de partir en Afrique, de refaire leur vie là-bas. Évidemment, Daniel n'était pas contre : le père payerait une nouvelle rançon... Mon ami ayant d'autres plans sur la comète, l'héritière ne l'a plus jamais revu.

Je lui donne des nouvelles de Marseille, les règlements de comptes, les amis embastillés, la famille... Comme j'ai besoin d'un compare, j'invite Daniel sur le port qui me prévient : « J'ai entendu dire que les douaniers ont mis le paquet sur le port de Naples, gaffe Milou. » Avant de partir dans le Sud, je retrouve les amis de Daniel, Marseillais et Italiens, ceux qui pratiquent les kids<sup>1</sup>, les braquages et le reste. Parmi eux, il y a Renato Vallenzasca qui s'est évadé quelques mois plus tôt, recherché évidemment par la police italienne et Interpol. En guerre contre son principal associé, Turatello. Pas question d'entrer dans leur barabille<sup>2</sup>. Je le reverrai à plusieurs reprises mais, à chaque fois, son goût du luxe, sa façon de

---

1. Abréviation de kidnapping.

2. La dispute, la guerre.

parler, d'en mettre plein la vue, pouvant être tout à coup violent et discourtois, à la Tany, non merci, cela ne procure que des ennuis.

Renato ne nous bade pas, nous, les Marseillais, le mot serait trop fort, mais il nous respecte parce qu'il sait, il en a été témoin lors des braquages, que nous sommes courageux et que nous n'avons peur de rien, ni de personne. Mafioso ou pas, un homme reste un homme, à chacun de faire ses preuves. Je me souviens d'avoir raconté à Renato, sous la confiance de Daniel, comment j'allais chercher la base sur un bateau turc et la transportais jusqu'à Marseille. « Ce que tu fais toi, m'a-t-il dit, nous, on ne le fera jamais. » De l'aveu d'un mariolle<sup>1</sup> comme Renato, qui n'avait pas froid aux yeux, ce n'était pas un compliment mais une forme de respect. Il pensait que j'allais tout simplement au suicide et que, tôt ou tard, les flics napolitains me tomberaient dessus sans que je m'en aperçoive. Tous les voyous italiens sont d'accord sur ce point : les condés de Naples, même si certains croquent comme partout, sont les meilleurs policiers au monde car ils sont confrontés, tous les jours, aux plus inventifs des trafiquants. Comme je ne suis pas suicidaire, je ne prête pas attention aux propos de Vallenzasca, mais je garde l'information près de l'oreille.

Daniel et moi, on retrouve l'éleveur de cochons sur le port qui me dit que c'est la dernière fois qu'il participe à l'aventure. « Les astres, me dit-il, ne sont avec moi. » Deux nouvelles, coup sur coup, qui me font réfléchir au futur proche, d'autant plus que je viens aussi chercher les œuvres d'art. Sans compter que Daniel n'arrête pas de voir des condés partout, lui aussi étant sans doute recherché suite au kid de l'héritière. Comme son ami Renato.

Je fais mon manège habituel, du bateau à la voiture, je me mets les deux derniers kilos sur le ventre, je donne cinq mille dollars d'avance au capitaine du *Karadeniz* et j'emporte deux sacs marins où sont rangés les objets d'art. J'en profite pour lui demander de faire passer un message important à Memet : savoir si c'est possible de se faire livrer à Barcelone, vu que le bateau y fait escale. Arrivé à cinquante mètres de la voiture, les dix-huit kilos de base à peine cachés dans la malle, j'aperçois des policiers qui

---

1. Ici, un homme puissant dans le Milieu et au-delà.

## *La Sicilian*

s'approchent de la R 16, Daniel toujours au volant. L'éleveur de cochons observe la scène depuis la terrasse d'un bar et doit se dire la même chose que moi, nos regards se croisent : « Ce coup-ci, on y est. » Je m'assois sur un banc, pense à ce m'a dit Renato à Milan, et continue d'observer la scène : Daniel sort, pose les mains sur le toit de la caisse, et passe devant moi entouré des condés. Je cache mon visage, mon ami de Sienne rapplique.

« Je t'avais dit de ne pas emmener le Marseillais, le mauvais œil...

— Quand tu commanderas, tu décideras de ce qu'il faut faire ou pas. Pour le moment, tout va bien, la came est dans la voiture. Alors, tu vas prendre les deux gros sacs, là, les mettre dans la malle, démarrer et attendre que je monte à l'arrière. Dès que j'aurai fermé la portière, tu enclenches la première, lentement et, surtout, tu ne cales pas. On se comprend ? »

Voilà comment on a réussi à se sauver, corps et biens. Sous les yeux des condés...

## *Coup de pression des Catalans*

Après les fêtes de fin d'année, les Catalans font du retrait, moi aussi. Pour le dire autrement, comme dans *Le Parrain*, ils vont me faire une proposition que je suis obligé de refuser. Acheter et livrer deux cents kilos de base pour fin janvier, le chimiste ayant décidé, me font-ils croire, de tirer ensuite sa révérence. Attention, c'était possible de trouver deux cents kilos, Memet aurait été le premier à remuer ciel et terre pour honorer ma commande, mais jamais dans un laps de temps aussi bref. C'est le moment de couper court car, pour être franc, je suis de plus en plus lésé : je mène la barque, de la Turquie jusqu'au labo ; le seul qui prend les risques, qui va au charbon, qui est finalement au tapin<sup>1</sup> et qui n'a jamais râlé de ne percevoir qu'une seule part, comme tout le monde. Je préférerais continuer le trafic, tranquille, et ne pas me fâcher car si je me fâche, rien ne m'arrête, surtout pas l'idée de mourir. Enfin,

---

1. Détroussé par ceux qui récoltent le bénéfice sans prendre le moindre risque.

j'ai besoin de sortir du radar des condés qui recherchent toujours les auteurs du casse de Nice. Et j'ai une raison supplémentaire de m'agacer : l'un de leurs amis, je l'apprends sans le vouloir, touche une part entière alors qu'il est enchristé aux Baumettes. Si ce mec palpe, pourquoi mon Petru, en prison lui aussi, ne toucherait-il pas ?

La colère me monte, le moment est venu de fermer la parenthèse même si les Catalans ne vont pas l'entendre de cette oreille. Pour eux, pas tous loin s'en faut, j'ai commis une faute ! Autrement dit, je suis l'objet d'une « poussette », je suis mort. Lors d'une réunion, l'un des braqueurs tempore. « Attendez les gars, prévient-il, si on touche à Milou, on meurt tous. Et puis, il n'est pas tout seul, en plus, il a de bons amis. Laissons tomber après tout il s'est mouillé et arrêté avec nous, c'est son droit. »

Les Catalans ont finalement préféré s'abstenir, me laisser vivre, probablement la meilleure décision qu'ils n'aient jamais prises. Je recomposerai le puzzle plus tard, car je n'étais évidemment pas invité au tour de table devant décider de mon sort.

Parmi eux, il y avait trois frères, les Lombardi<sup>1</sup>. Oreste, l'aîné, tient les boîtes de Tany, pas assez courageux pour faire le voyou, trop pour faire l'ouvrier, le genre de personnage, jamais condamné, qui sert de prête-nom, de paratonnerre, de passerelle, qui organise des rendez-vous tout en étant les yeux et les oreilles de l'équipe. Oreste est un fidèle qui ne balance pas aux condés, capable de prendre dix ans de prison à la place d'un homme de poids ; Marcel est l'un des personnages principaux du casse de Nice, raison pour laquelle Tany et Filippi obtiendront une part chacun ; enfin Denis, le plus jeune des trois frères, est voleur depuis son enfance, l'un des quarante Catalans, membre de l'une des dix équipes de quatre faisant le tour de France des magasins à voler.

Quelques mois plus tard, Oreste pousse la porte du bar du Chêne.

« Il faut qu'on parle.

— Vas-y, parle, je t'écoute.

— Je viens de quitter Tany, il me demande que tu lui rendes un service.

---

1. Nom d'emprunt. Idem pour les prénoms des trois frères.



— Lequel ?

— Il voudrait que tu ne tues pas l'avocat qui a balancé Petru, celui qui l'a envoyé en prison.

— Je ne suis pas un assassin, je ne tue personne. Qui t'a dit que je vais tuer le menteur<sup>1</sup> ? »

Il sait que j'en suis capable, que l'on parle de Me Blanchot, un nostalgique de l'Algérie française, mais je me dois de faire l'oie blanche, c'est une règle.

« On sait que tu as envoyé des gens, pour les adresses, des gens qui lui font prendre de la drogue, qui le soûlent.

— Tu parles de quoi, là, Oreste ? Moi, j'aurais les moyens d'envoyer des mecs pour faire boire, toutes les nuits, un avocat, pour qu'il meure à petit feu, devienne de l'eau de boudin ? Mais si je veux l'éliminer...

— Ah, ne commence pas Milou ! Je sais que tu ne m'aimes pas...

— On n'a pas la même façon de voir, c'est tout.

— Ça tombe bien, car je sais que tu es ami avec des gens du Parti socialiste...

— J'ai des amis à droite, à gauche, mais je suis un homme libre, je ne suis pas partie prenante. Allez vide ton sac, je perds mon temps, là.

— Bon, nous, on pousse le Front national et on va prendre la ville d'Aix<sup>2</sup>, avec Tany et l'avocat.

— Grand bien vous fasse ! Même si Aix, c'est chez vous, les bourgeois, les francs-macs.

— Oui, mais là c'est déguisé en RPR. On a une femme, à nous, que l'on va faire élire maire dans pas longtemps. En vérité, elle se dit RPR, alors qu'elle est Front national. »

Juste préciser que si la manœuvre ne m'étourdit pas, j'en ai vu d'autres, surtout à Marseille, et je ne cherche même pas à comprendre. Je sais juste que le FN, cela représente un petit pourcentage d'électeurs, que le RPR est tenu d'une main de maître par Chirac, quoi qu'on en dise et, avec Pasqua dans notre paysage, vu

---

1. Avocat, dans le jargon.

2. Aix-en-Provence.

## *Truand*

ses amitiés avec les frères Venturi, les Corses et les Canards, nous en sommes les premiers affranchis. Je dois donc taper en touche, le plus loin possible.

« Écoute, Oreste, j'ai pas mal de soucis, des gens à m'occuper, des mandats à envoyer en prison, des femmes qui viennent pleurer chez moi car leurs hommes les ont frappées. Je suis un truand, du ruisseau, pas comme toi, pas comme vous, dans le commerce et la politique. Tu vas donc faire la commission à Tany : si un jour me prends l'envie d'aller fumer Blanchot, je le ferais et je n'aurais besoin de personne. Et tu diras à Tany, par-dessus le marché, que la prochaine fois, il n'envoie pas un émissaire comme toi, mais un mec normal, qui ne raconte pas des salades. »

## *Tany et moi*

Je saurai plus tard qu'Oreste Lombardi est allé se plaindre à tout le monde, disant à qui voulait l'entendre que je l'avais mal reçu et que j'avais mal parlé du Grand<sup>1</sup>.

Quelques semaines plus tard, je vais à l'Aventure, aperçois Tany qui me lance :

« Oh, mauvais caractère !

— C'est toi qui dis ça ? Tu as plus mauvais caractère que moi, allez. S'il y en a un qui est pétardier, c'est toi.

— C'est Oreste, il s'est mal exprimé.

— C'est bien ce que je lui ai dit ! Si tu m'envoies un mec qui s'exprime mal, comment veux-tu que je comprenne ? Je pige pas l'Allemand, vous parlez au Front national, je comprends pas cette langue. En français, il m'a dit de ne pas tuer Blanchot, mais tu sais très bien qu'on ne vient pas me voir en me disant que j'envoie des tordus pour empoisonner un avocat qui a balancé Petru ! Tany, c'est Blanchot l'instigateur, pas Gilbert Collard. »

Tany, comme d'autres, sait de quoi je parle. En 1974, lors du procès où Petru risque de prendre cher, Collard me croise dans la salle des pas perdus, et m'indique qu'il est l'avocat de celui qui a

---

1. Surnom de Tany Zampa.

balancé Petru aux condés, en garde à vue. Mon sang ne fait qu'un tour, car je sais que c'est un scénario monté de toutes pièces, je lui envoie une gifle. Collard tombe de tout son poids. « Espèce de bordille, je crie, tu oses venir me toucher la main ! Tu ne vois pas que tu me salis, là ? » L'huissier intervient, et il fait bien car la colère me gagne, et mes amis, les avocats bastiais, viennent me calmer. « T'es devenu fou, Milou, me dit l'un d'eux, tu frappes les gens maintenant en plein milieu du palais de justice ? »

Collard, la joue rouge, s'interpose. « Je suis venu vous dire qu'on est deux avocats, que moi justement je ne suis pas intervenu dans cette affaire, c'est Blanchot qui est entré en douce pour défendre la femme, la pied-noir, celle qui dérape sur le conseil d'un commissaire. » Je comprends que Blanchot est lui aussi pied-noir, lié en partie à la fameuse brigade de condés corses, dont le fameux condé chimiste, le cousin d'Antoine Mondolini. Des arrangements entre amis qui vont d'ailleurs rendre fou le commissaire Morin, le chef des Stups, et l'éloigner le plus loin possible de Marseille. En arrivant chez nous, Morin avait ordonné à ses hommes, une soixantaine venus principalement de Paris, de ne jamais toucher la main de condés marseillais, ni même de leur parler, ce qui nous a fait beaucoup rire. Il ne faut jamais contredire un homme qui prétend lutter contre la corruption, le crime organisé, surtout à Marseille ! Pire, à Aix !

« Mais je ne le connais pas, moi, me dit Tany, le Blanchot. »

Ce qui est logique. Pour Tany, comme en rêve tout gangster, c'est une opportunité de sortir de Marseille, ville sordide et intéressante, pour s'emparer de « la Californie » : Aix-en-Provence, sa cour d'appel, ses loges très influentes, son RPR aussi bien implanté qu'à Grenoble. Par l'intermédiaire des Lombardi, Tany aurait voulu prendre Aix, d'ailleurs plus tard il aura la main sur le Crypton, la plus grosse boîte de la région ; l'avocat étant sur la sellette, dans ma ligne de mire, croit-on à tort, c'est donc Oreste qui, de sa propre initiative, est venu me voir. Ce que Tany me confirme puisqu'il me jure qu'il n'a jamais envoyé personne, allant jusqu'à dire :

« Milou, tu m'insultes en me disant une chose pareille. Je vais, moi, prendre les patins d'un mec qui a balancé Petru, le plus brave

## *Truand*

mec de la terre qui, s'il parle, peut faire entrer des centaines de gens en prison ?

— Souvent la politique et l'argent font bon ménage, au détriment de la mentalité.

— Maintenant, Milou, s'il faut qu'il meure, je m'en charge, moi. »

Blanchot l'a échappé belle car, ce jour-là, j'étais bien luné.

Tany a fait grandir du monde trop vite, des gens qui l'ont rendu fou, déréglé, qui ont fait des choses en son nom, qui n'étaient pas jolies, comme l'assassinat des trois amis du Belge et bien d'autres que je préfère passer sous silence. Jusqu'à se retrouver seul face à un mur et connaître une fin tragique en prison.

## *Gitaneries*

De mon côté, avant de repartir à Milan, j'assure le quotidien, l'ouverture et la fermeture du bar du Chêne avec Nicole, ma femme, et une ribambelle d'amis qui vivent autant dans la salle du bar que dans nos appartements. Un soir, entouré comme d'habitude d'une quinzaine d'amis, ouvriers comme truands, je sors sur la terrasse pour jeter un œil avant de fermer la porte. Il est deux heures du matin, le temps est doux, les étoiles brillent, quand j'aperçois deux voitures qui ralentissent et s'arrêtent. Six mecs en sortent, ivres, s'houspillant à la va-vite. Des tatoués, blonds, les cheveux longs. Des gitans. Je leur indique simplement que le bar est fermé, ce qui ne leur plaît pas. Le plus grand, pas très costaud, bombe le torse, commence à m'insulter dans sa langue, sans imaginer que je comprends parfaitement ce qu'il dit. Comme je viens de passer une agréable soirée et que je suis chez moi, autant ne pas me chauffer les nerfs inutilement, mieux vaut la fermer.

À ce moment-là, l'un de mes amis sort du bar, un percolateur en main, et frappe sans prévenir le grand blond sur la tête. Ce dernier se met à crier, avant d'être traîné par ses amis jusqu'aux voitures. Ils ouvrent les portières tout en parlant... Quand, soudain, deux gitans reviennent vers moi, flingues en main, et tirent comme ils marchent, faisant exploser deux vitres. Mon ami, resté près de moi, me demande ce qu'on doit faire. « Rien, bouge pas,

## *La Sicilian*

je lui ordonne. Si on sort les calibres, ça va mal finir et regarde le bordel que ça va foutre... »

Les deux gitans font demi-tour, courent et se jettent dans les deux voitures qui démarrent sur les chapeaux de roues. À ce moment-là, des lumières s'allument chez les voisins et, comme prévu, les condés rappliquent. Raison pour laquelle nous devons faire profil bas. Je gère tant bien que mal, style : « Il ne s'est rien passé, juste des fous qui ont fait un peu de bruit. » Mais cela ne m'évite pas d'être convoqué le lendemain au commissariat.

Le fin mot de l'histoire ? En deux temps. Nicole, ma femme, noie le poisson le lendemain chez les condés, le temps qu'un ami change les vitres détruites. Heureusement, les condés n'avaient pas vu les dégâts occasionnés par l'impact des balles. Un mois plus tard, je retrouve le grand blond dans une casse de voitures, un tatoué qui se voit ligoter dans la minute, puis traîné comme une casserole derrière une voiture. En sang, défiguré, il est jeté à l'arrière d'une fourgonnette, laquelle va se perdre du côté de Saint-Barnabé. Le blond est abandonné au bord du Jaret, le ruisseau qui traverse l'est de Marseille. Je n'ai jamais plus revu de blonds au Chêne. Comme quoi...

## *De Milan à Istanbul, en repassant par Marseille*

Je repars à Milan chercher de la base, toujours le même circuit, mais nous ne sommes plus que quatre associés. Comme le Docteur avait fait livrer trois kilos à Loule, je viens demander des comptes au Napolitain qui me doit toujours trois cent mille dollars. Quelques jours plus tôt, j'avais averti Loule par téléphone : « Si tu ne tues pas la Crapule, je m'en charge. » La Crapule, c'était le surnom que j'avais donné à François Scapula, un trafiquant marseillais que je connais depuis vingt ans, que l'on appelle également le Brun dans le Milieu. Parce qu'il partage une grande amitié et le bénéficie avec François Girard, *alias* le Blond, autre trafiquant marseillais. Le Brun et le Blond venaient de rejoindre notre clan à Milan, le premier étant en cavale pour une histoire de drogue, l'autre étant son alter ego et un aventurier. Fort de ces informations, je devine ce qui s'est passé : le Brun a vendu la came et s'est servi du fric

pour investir dans une affaire, une affaire dont le retour sur investissement prend plus de temps que prévu. Pour preuve, c'est moi qui attends et m'impatiente !

Je retrouve Loule, qui n'est pas dans son assiette, près du Duomo, la cathédrale de Milan.

« Je t'ai demandé d'éliminer la Crapule, et ne fais pas ta tronche d'innocent aux mains pleines, tu sais très bien de qui je veux parler. Et je sais, tes yeux ne mentent pas, que tu n'as rien fait. Tu as peur du sang, ça se sent. Ce que je sais, c'est que tu t'es bien foutu de ma gueule et que tu continues à faire tes petites affaires avec lui.

— C'est vrai, me dit-il, je n'ai pas encore eu le temps de m'occuper du Brun. Et crois-moi, ce n'est pas la première fois qu'il me fout dans une merde noire. Mais, la vérité, c'est qu'il a disparu.

— C'est ça, c'est ça, et moi, à la seconde où je te parle, je cherche comment je vais te faire disparaître, et j'hésite...

— Écoute, je prends sur moi, OK, très bien. J'assume. Il n'est pas mort, mais j'ai une proposition à te faire.

— Ne m'envoie pas tordu, Loule, sinon...

— Tu connais la coke ?

— Quoi ?

— La cocaïne...

— J'ai entendu parler, comme tout le monde. Et alors ?

— J'ai deux kilos sur le ventre, de la pure, fabriquée au Pérou. De la bombe.

— T'as un client ?

— Non.

— Tu vas te foutre de moi pendant longtemps ? »

Je fais bien entendu exprès de lui mettre un nouveau coup de pression car il est capable de m'envoyer tordu une nouvelle fois ! Je pense à Daniel qui m'a parlé des fêtes organisées par sa voisine, une actrice de premier plan, à Civitavecchia, le Saint-Tropez italien. Tous, le nez dans la farine.

« La vérité, c'est que j'ai un client, mais cette came est trop bonne pour lui.

— Et je gagne quoi dans cette affaire ? Plus de trois cent mille dollars ?

— Pas plus, pas moins », me répond le Nabo.

J'ai accepté car si j'avais refusé, cela aurait déclenché une guerre. Tuer le Brun, c'était prendre le risque d'enclencher une spirale de règlements de comptes, et de retrouver Loule sur le carreau, ce qui n'était pas à mon avantage.

Quelques jours plus tard, Daniel revend un kilo de coke à l'amant de l'actrice, pas la peine de donner son blaze, et l'autre moitié à des Calabrais. À l'époque, on n'entend pas encore parler des Colombiens, des cartels, mais je saurai, un ou deux ans plus tard, que ce sont des mecs de Cali qui sont dans la combine.

À Marseille, c'est chaud bouillant. L'Immortel a failli passer l'arme à gauche, après un guet-apens tendu par Tany et Gaby Regazzi, lequel s'est fait descendre en sortant du cimetière.

Je vais assister à une scène dantesque sur le Vieux-Port, devant le bar La Chope d'or, notre point de chute, comme disent les condés. Comme souvent, je suis entouré d'une trentaine de collègues, Tany compris. Ça chambre, magagne, joue avec les mots, quand soudain les regards se tournent en direction de trois voitures qui s'arrêtent sur le Vieux-Port. Vingt mecs en descendent et il ne me faut pas longtemps pour reconnaître les Canards, la Squadra Azzura qui a presque tout appris à Tany et à son premier cercle.

Le plus vieux s'avance, Tany fait de même pendant que nous nous écartons. Je regarde d'un œil la conversation qui, au bout de quelques minutes, s'envenime. J'aperçois par ailleurs des condés en civil qui sont, eux aussi, aux premières loges, en train de nous surveiller. Et de profiter, en direct, de ce qui tourne vite à une explication. Comme Nyta s'agite, allant jusqu'à s'avancer vers les condés pour leur dire de se mêler de ce qui les regarde, l'un des Canards hausse le ton :

« Puisque je te dis, Tany, que c'est pas nous !

— Moi, je crois que ça vient de vous. Et si j'ai la preuve formelle que ça vient de vous, je ne passerai pas, tu m'entends ?

— Tany, y a les condés...

— Je m'en bats les couilles des condés ! J'ai perdu mon meilleur ami ! Je ne passe pas, je ne passe pas ! »

Tany est fou de rage, les yeux révulsés. Comme je sais qu'il porte le calibre sur lui, je redoute le pire, même si c'est ni le lieu ni le moment.

Petit Luca n'en croit pas ses oreilles, lui dont le père, le Magicien, fut le banquier des Canards. Pour l'instant, il n'y a que des mots, une histoire de Napolitains, mais qui peut mal finir. Avec eux, on a toujours mal à la tête.

Trois jours plus tard, nouvelle scène tout aussi insolite devant le bar. Mêmes voitures et témoins. Tany se retrouve face à un homme que l'on n'a pas l'habitude de voir sur Marseille, un mec qu'Alain Delon vénère, un milliardaire qui vient placer la bonne parole :

« Si tu crois que c'est nous, je te le dis, Tany, c'est pas nous. »

Tany se tourne vers deux autres Nabos, plus âgés qui lui :

« C'est lui que vous avez appelé comme renfort ? Allez, ne parle pas avec moi, casse-toi. Je l'ai déjà dit, je ne passerai pas. »

Le milliardaire se renfroge :

« Comment ? Tu profites de l'amitié que nous avons ? Et tu parles comme il ne faut pas parler ? »

Et là, parce que le ton monte et qu'il y a des témoins, notamment les condés en civil, ils se prennent tous par le cou, ils font une ronde, justement pour que les flics ne lisent pas sur les lèvres, et ils se parlent. Je n'ai jamais su ce qu'ils se sont dit, cela ne me regardait pas, mais ce que je sais, c'est qu'à partir de là, Tany s'est rendu compte qu'il s'était trompé et qu'il devait dorénavant mener une guerre contre des gens avec qui il avait grandi, fait les quatre cents coups, partagé des milliards.

La guerre va durer sept ans, jusqu'à ce que Tany se suicide en prison. Et quand j'entends encore des journalistes ou des mythomanes qui parlent de la guerre entre le Belge et le Napolitain, et que c'est le Belge qui l'a gagnée, franchement, il y a des claques qui se perdent.

Cela ne m'empêche pas de faire bouger la patte de la French Connection, au contraire. On a la base, vingt kilos, et Pache, un nouveau chimiste formé par Leccia. Le laboratoire étant en Corse, je prends le bateau accompagné du Docteur. Arrivés à Bastia, on prend la route : moi au volant d'une voiture, pour faire le devant,



sécuriser le trajet dans le cas où les condés se manifesteraient, lui, au volant d'une autre bagnole, la base cachée dans la roue de secours. On entre dans un village proche de Porto-Vecchio, on remet la base à Pache qui nous dit que Leccia est aux États, en train de tourner. Il en dit déjà trop, ce qui n'est pas bon signe, surtout lorsque je découvre qu'il est accro à l'alcool, et peut-être à l'héroïne. C'est le cas chez pas mal de chimistes, intoxiqués par les vapeurs.

Le Docteur reste sur place pour apprendre à tourner. Quant à moi, je repars sur le continent. Pache va sortir huit kilos : six prennent la route de Milan, toujours refilés à Loule, et deux kilos sont vendus, par paquet de cinq cents grammes, à un ami qui tient un bordel en Espagne, pour cent soixante dix mille dollars le kilo.

C'est le moment de réfléchir à une meilleure organisation car, jusque-là, nous avons fait le plus dur : trouver de la base, la transporter, la tourner et revendre la came en toute sécurité. Sté, qui tient un resto oriental, insiste pour que l'on utilise ses amis arméniens comme passeurs, et que l'on trouve un autre fournisseur, un Turc du nom d'Osman Bay. De son côté, le Docteur nous parle d'un ami à lui, un autre médecin, qui revient d'un long périple au Pakistan, nouvel eldorado du commerce de l'opium et du shit. Faut voir.

Je repars à Milan et retrouve Loule place Loreto, celle qui a vu les cadavres de Mussolini et de sa femme traînés et pendus par les pieds. Dans un restaurant de pasta, il me présente le Sicilo Turatello, ainsi que des mecs qui appartiennent à un groupe de la Camorra créée par Cutolo. C'est là que je retrouve le Blond, Girard, et un de nos amis en commun nommé Mazza. On parle de tout et de rien, Loule s'en va, suivi par quatre mecs qui étaient accoudés au comptoir, et on voit débouler une dizaine de flics en civil. Heureusement, personne n'est chargé, pas de calibre.

Loule, le Blond, Mazza et moi, on se retrouve avec les bracelets, direction l'hôtel de police. Les flics nous bombardent de questions, relatives à des extorsions de fonds, à des kids, mais, là, franchement, je ne vois pas où ils veulent en venir. Mes amis, eux, font les morts. En réalité, je suis soulagé car j'ai tout de suite pensé qu'on nous levait pour la came. Rien à voir. On se retrouve devant le juge, puis à la prison de San Vittore. C'est là

que je vais apprendre le pourquoi du comment : les flics ont lancé le filet sur le restaurant suite à l'enlèvement d'un riche industriel de Lombardie. Forcément, sachant que les Marseillais en cavale étaient associés les uns avec Vallenzasca, les autres avec Turatello notamment dans les kids, les flics n'avaient pas tapé au hasard.

Je reste vingt jours à San Vittore. Le Club Med ! Tous les jours, un traiteur, le meilleur de la ville, nous livre des repas dignes d'un restaurant gastronomique : homards, langoustes, caviars... C'est Loule qui régale et qui en profite pour me présenter des amis. Pour le reste, c'est une prison, quatre murs, une cellule, des promenades où l'on retrouve des voleurs, des mafiosi... et du temps pour gamberger. Se retrouver dans la lunette des condés, ce n'est jamais une bonne nouvelle : on laisse une trace, un indice, un schéma de fréquentations, des points de chute, bref des informations qui ne jouent pas en notre faveur. Je suis libéré car le juge n'a pas le choix, le dossier est vide, pourtant je dois me méfier. Si c'est le Club Med, côté gastronomie, la tension est à son comble en promenade et dans les couloirs entre Calabrais et Siciliens, une guerre sans merci. Au point que, connaissant les uns et les autres, je ne sais jamais sur quel pied danser. Au troisième étage, même si la plupart des détenus se respectent, les tensions sont vives. Francesco Turatello, sicilien et fils du gros trafiquant Franck Trois-Doigts Coppola, ne dort peut-être que sur une oreille mais... Une nuit, des hommes se font ouvrir la porte de la cellule de Turatello, le massacrent à coups de couteau avant de lui mordre le foie. Une tradition qui signifie clairement : prendre la force de son adversaire, après l'avoir éliminé. Je n'ai jamais réussi à savoir quels étaient les individus qui avaient tué le Sicilien, pour une raison évidente en Italie ; tous les Calabrais et amis de Vallenzasca se faisaient un honneur de se dénoncer en promenade : « C'est moi qui l'ai tué, c'est moi qui ai mordu son foie, c'est moi qui ai pris sa force. » Autant préciser que les soupçons se sont portés sur Vallenzasca, le seul à ne pas s'en vanter, et quand la grande porte va s'ouvrir, je garderai toujours en mémoire la férocité d'un tel acte...

Sté vient me chercher à Milan et, quelques jours plus tard, je prends un avion pour Istanbul via Paris et Berlin. Je retrouve Sté

et le Docteur au Tarabya Hotel et nous voilà une nouvelle fois pris en charge par un moustachu qui nous dépose devant une baraque en tôle, de l'autre côté du Bosphore. On enlève les chaussures, le thé est déjà servi, et le moustachu nous présente Osman Bay. Qui connaît évidemment Memet, si les deux ne sont pas associés... Au bout de dix minutes, on se serre la main, affaire conclue. Bay peut nous fournir entre trente et cinquante kilos de base tous les quinze jours, livrés en Italie, ce qui vite calculé peut nous permettre de vendre soixante-dix, quatre-vingts kilos d'héroïne par mois. Même cédée à cinquante mille dollars l'unité, toujours par l'intermédiaire de Loule, on peut toucher pas loin de quatre millions de dollars<sup>1</sup> ! Le trafiquant turc, pas tombé de la dernière pluie, veut savoir ce que l'on a dans le ventre : il peut nous fournir trente kilos mais on doit payer cash. Deux cent mille dollars.

Trois ou quatre jours plus tard, après en avoir parlé à mes associés à Marseille, et accompagné du Docteur, je remets la somme à Osman Bay dans un hôtel. Il nous donne rendez-vous dans trois ou quatre jours tout en précisant qu'il doit aller chercher la base du côté d'Afyon, en Anatolie. Mais avant, et je me demande encore bien pourquoi, il nous demande de le suivre. On monte dans une Peugeot 504, le chauffeur conduit avec ses pieds, se mélange les pédales, comme d'habitude, et on s'arrête devant le Bazar, le souk d'Istanbul. En triple file, mais ça, c'est normal, on le voit toujours à Marseille.

On se retrouve devant l'échoppe d'un mec au visage barré de cicatrices, face à des pyramides de fruits et légumes. Osman Bay nous demande de le suivre, on passe derrière des rideaux et là, on se retrouve devant une étagère remplie de seaux gavés de liasses de *lira*, la monnaie turque. C'est impressionnant, mais pas plus d'une poignée de secondes, car si ce qui me tracasse, avant tout, c'est de savoir pourquoi le trafiquant nous prend à témoin de l'opération de change. Pensant à déconner, comme souvent, j'envoie tordu au balafre en remarquant un portrait d'Atatürk accroché au mur. Le commerçant se met alors à hurler, dans un français de bazar : « Comment toi parler Père à tous ! Toi, insulter Dieu à

---

1. 112 millions d'euros, en 2015.

tous ! Mustapha Kemal Atatürk, grand homme ! Toi, faire trafic, toi pas bien ! Moi, appeler police ! » Et là, ni une ni deux, Bay lui balance une gifle, silence de mort dans l'arrière-boutique.

Le moustachu tend trois sacs tyroliens au balafre, rouge de honte, et lui donne l'ordre de les remplir. Je suis un peu rassuré par la gifle, mais je me demande si on n'est pas tombés dans un traquenard : les Orientaux sont des tricheurs dans l'âme et les rois de l'improvisation, l'un allant avec l'autre. Ils n'ont aucun intérêt à nous barboter les dollars mais, sait-on jamais, si la DEA est derrière tout ça...

Une fois les sacs remplis, peut-être cinquante kilos de billets, on s'enfonce de nouveau dans le Bazar, on retrouve la lumière du jour et, à une vingtaine de mètres de la 504, Bay s'arrête net. Une dizaine de flics entourent la voiture, mal garée. Je pouvais imaginer que le Turc jonglerait les condés, mais comme ça : Bay s'approche d'un flic, le regarde dans les yeux, au tour d'un autre, avant de s'arrêter devant le chef puisqu'il lui arrache les galons et se met à lui crier dessus, presque à lui tirer l'oreille ! J'ai vu le gradé rougir, ne plus savoir où se mettre pendant que le parrain – on peut le qualifier ainsi, sinon il n'aurait pas pu se permettre de mettre les policiers au garde-à-vous – lui parle doucement et lui lâche à plusieurs reprises, un nom, celui de Mustapha Kemal Atatürk, le premier président de la République, un dieu pour les Turcs. Et là, c'est l'apothéose : le gradé donne l'ordre à ses subalternes de porter les trois sacs tyroliens, débordant de billes, et de les déposer dans la malle de la 504 !

### *Les mauvais tours du chimiste*

De retour à Marseille, les trente kilos de base en main, je me retrouve face à un problème de taille : impossible de faire tourner la morphine-base par Pache et Leccia, de nouveau reparti en Floride. Je peux réveiller de vieux chimistes, mais le temps est à l'orage depuis que le juge Michel a découvert le laboratoire de Malvezzi, près d'un an auparavant. Les condés sont sur les dents et, au tribunal, les années de prison tombent comme à Gravelotte.

Le hasard se met une nouvelle fois en travers de la route : j'entre dans un bar, situé près d'Aix-en-Provence, je retrouve des amis, dont Bruno, un braqueur que je connais depuis longtemps. Dans la confiance, je lui fais part de mes allers et retours réguliers entre la France et la Turquie. Je ne dis pas tout, loin de là, mais suffisamment pour qu'il me présente l'un de ses comparses, lui aussi présent dans le bar, comme un bon chimiste. Le braqueur me met en confiance, et, autre gage, met des billets dans l'affaire.

Je vends dix kilos du côté de Fréjus, et je donne les vingt kilos au chimiste d'Aix. Bilan des courses, sur les dix-sept ou dix-huit kilos qu'il aurait dû me rendre, je me retrouve avec trois kilos tout pourris ! Une catastrophe. Non seulement on perd deux cent mille dollars d'un coup d'un seul, mais je manque de déclencher une autre guerre lorsque Bruno, ne voulant rien entendre, affirme mordicus que j'ai fourni de la base de mauvaise qualité. Lui qui en voyait pour la première fois...

Il n'y a pas trente-six solutions : soit je me suis fait doublé, soit le chimiste d'Aix n'en est pas un. Avant de se fâcher pour de bon, de régler nos comptes, je repars à Istanbul accompagné de Sté. Bay nous assure que la base est d'excellente qualité et pour nous prouver sa bonne foi, il nous avance trente kilos. On récupère la base quinze jours plus tard en échange d'une avance de quatre-vingt mille dollars. Cette fois-ci, je prends soin de vérifier la qualité de base en mélangeant un échantillon avec de l'ammoniaque et en mettant le tout au four. Le résultat est concluant : sur les trente kilos, difficile d'en tirer vingt-six, mais au moins vingt. Ce qui va me permettre de tester la compétence du chimiste auquel, il faut être prudent, j'ai soutiré quinze mille dollars, une mise qu'il partage avec Bruno et avec, autre coïncidence, le Blond, le même François Girard qui a partagé ma cellule pendant vingt jours à Milan.

Le chimiste récupère les trente kilos – moins cinquante grammes que j'ai gardés pour les faire tourner par un vieux routier de la came, un échantillon qui va me servir d'étalon. Fin juillet, je récupère trente grammes tournés par le vieux chimiste, ce qui confirme à la fois mon test et la bonne foi d'Osman Bay. Ce que je redoutais arrive : le chimiste d'Aix ne sort que quinze kilos !

J'organise une réunion chez mon oncle Martin, histoire de le prendre à témoin de la mauvaise foi du chimiste. Lequel s'attable avec ses associés. Et j'attaque.

« Voilà l'affaire, elle est simple. Normalement, nous aurions dû récupérer une grosse vingtaine de kilos. Mais voilà, comme la fois précédente, le compte n'y est pas. Maintenant – je me tourne vers Martin – tu peux en tirer toi-même les conclusions... »

Le chimiste se défend comme un beau diable et m'accuse une nouvelle fois de lui avoir fourni de la mauvaise qualité. La moultarde me monte au nez !

« Si vous avez fait une connerie, c'est le moment de le dire. N'oubliez pas que vous parlez à quelqu'un qui est trafiquant depuis l'âge de quatorze ans et qui a tout vu.

— Et tout entendu, ajoute mon oncle.

— Alors, mon collègue, dis-je au chimico, dis-moi maintenant que tu as fait une connerie et on s'assoit dessus.

— Milou, je te l'ai dit et je te le redis : ta base, c'est de la merde en poudre, de la Ventoline en cristaux ! Même un asthmatique n'en voudrait pas !

— Vous faites comme vous voulez mais je vous conseille de...

— Tu vas pas dire qu'on t'a volé des fois, non ! »

Là, c'est mon ami braqueur qui réagit, assez violemment. La tension monte d'un cran mais je ne perds pas pied, j'ai ma botte secrète sous la main. Même si nous n'avons pas vingt kilos, il nous en reste dix, de quoi faire quitte, rentrer dans les frais.

« Écoutez, les gars, dis-je. On est trop amis pour se disputer à cause du fric. Après tout, on est quoi ? Des voyous, des vagabonds, des truands, on se bat contre les condés, on ne va pas commencer aujourd'hui à se tirer dans les pattes puisqu'on est frères d'armes. Donc, avant que ça tourne mal, surtout pour vous, j'ajoute, on fait les comptes, et basta. »

Le Blond, qui n'avait rien dit jusque-là, me demande pourquoi on doit s'arrêter en si bon chemin. C'est toujours la même histoire, celle du verre à moitié plein ou à moitié vide. Là, j'hésite car si je sors les trente grammes tournés par le vieux, les autres

perdent la face et sont obligés de sortir les calibres. Martin pense la même chose même si, la guerre, il s'en délecte d'avance, c'est toute sa vie.

« Bon, dis-je, je tire un trait, car la drogue, c'est pas votre tasse de thé. On vient de faire deux voyages pour rien et, comme par l'opération du Saint-Esprit, on perd près de trente kilos de pure, autrement dit, un pactole.

— Mais c'est la faute du Turco, répond le chimiste. C'est sa faute !

— On va vous ramener sa tête dans un sac, ajoute Bruno à l'attention de mon oncle.

— Pas besoin, je connais la chanson. Dans la came, le plus dur, c'est pas les voyages, c'est pas la peur du gendarme, pas les Turcs ou les Chinois, c'est la chimie. Et quand il n'y a pas plus sourd que celui qui ne veut pas entendre, on tire le rideau. Stop et fin. »

Les trois comparses quittent l'appartement, soulagés. Se mettre à dos notre famille, partir en guerre, c'est se retrouver face à ceux qui font le vide autour de Tany. Et pas qu'un peu. Pour ma part, je n'étais pas mécontent d'ouvrir un autre front d'une guerre qui ne m'était pas étrangère.

Avant de partir, mon oncle me demande de me méfier de Toinou, celui qui n'a pas ouvert la bouche, ou si peu, le jugeant impulsif donc dangereux. Ce qui veut clairement dire qu'il faut que je le charcle avant qu'il ne m'assassine. Ayant un bijou sur moi, un joli « 7 »<sup>1</sup>, un calibre anglais, double action, un Walther PPK que l'on voit dans les James Bond, je veux le donner à Martin – il adore les calibres – qui me dit de le planquer où je veux. Je glisse le calibre et une boîte de balles sous la cuisinière, le seul endroit à mes yeux qui soit invulnérable, et ferme la porte sans en référer à mon oncle. Un oubli comme un autre que je réparerai à l'occasion.

En descendant les marches, je réfléchis à mon gourbi et je décide d'aller voir le Blond qui peut, d'une certaine façon, m'arranger le coup. Je le connais depuis longtemps, je l'ai vu grandir, je lui fais confiance et c'est réciproque. Je le retrouve dans un bar marseillais

---

1. 7.65.

et lui demande, s'il m'arrive malheur, de me venger, il sait ce qu'il me doit et inversement, ou au moins de porter la bonne parole.

Le Blond va voir Toinou qui n'en démord pas, persuadé que je les ai roulés dans la farine. Le Blond fait semblant d'accepter l'idée que je n'ai pas été parfait et réussit, au bout d'une longue nuit fort arrosée, à retarder l'échéance. Il lui vient alors une idée, que je ne saurais que bien plus tard, mais qui m'a peut-être sauvé la vie ; si Osman Bay est le seul responsable, il faut lui rendre la monnaie de la pièce... Le Blond me fait part de ce qu'il compte faire mais je ne peux adhérer, car je sais que l'on va se mettre une balle dans le pied. Jusque-là, on avait réussi à monter une filière qui tenait la route et, encore une fois par la faute de Leccia, parti enrichir les Américains, je me retrouve à regarder passer le train.

Le Blond se procure des faux billets, rien de plus simple à Marseille, persuade le Docteur de l'accompagner à Istanbul, et trouve un passage qui prend les traits d'un skipper ayant fait ses preuves. Le Turc donne vingt kilos de base en échange d'une valise de billets, et le skipper fait glisser son voilier sur la Méditerranée. Évidemment, le chimiste se mélange une nouvelle fois les éprouvettes et ne sort que six kilos et demi au lieu des quinze escomptés. Ce qui va permettre à Toinou de réviser ses ambitions guerrières à la baisse, profil bas. Le plus étonnant, d'ailleurs, c'est que le règlement de comptes s'est géographiquement déplacé : j'apprendrai un peu plus tard que les faux billets, refourgués à droite et à gauche dans Istanbul, ont provoqué la mort de dix mecs, et la colère du fournisseur turc.

Dans le même temps, le Docteur se fait fort de vendre la came directement aux Américains, autour de cent cinquante mille dollars le kilo, par l'intermédiaire du parrain niçois, Gaby le Magnifique. Celui dont la femme m'avait soufflé l'idée d'aller voir le commissaire pour lui fourguer mes vases étrusques. Gaby accepte, prend le dix pour cent, tarif habituel pour faire la soudure, présenter le client, et le Docteur ajoute cinq cents grammes de lactose pour faire un compte rond. Les sept kilos partent pour le Canada et reviennent tout aussi vite, le client n'ayant pas apprécié de trouver du lactose dans ce qu'on lui avait vendu comme de la bombe.



Finalement la came est revendue en Italie par l'intermédiaire du Blond. Au Docteur, il ne lui a rien manqué !

À partir de ce moment-là, je vais me retrouver à cheval sur deux équipes ; celle qui m'associe à plusieurs Arméniens, dont Sté est le référent, et celle du Blond, lui-même associé à Scapula et au Docteur. Nous devons redoubler d'attention car le climat n'est pas au beau fixe : Gaby se fait serrer avec cent grammes, trois précieux chimistes sont enchristés aux Baumettes, la base ne court pas les rues et les Stups ont les coudées franches depuis que la DEA a volé à son secours. Nous disposons d'informateurs à l'Évêché qui nous apprennent que la DEA refile de grosses primes, en cash, aux condés de Morin, le chef des Stups. Une belle motivation à bosser et surtout à ne pas quitter Marseille, une ville devenue leur nouvel eldorado. Personne ne crache sur de grosses enveloppes, d'autant plus si elles sont marquées du secret américain. À chacun sa façon de gagner des dollars !

Il faut donc diversifier les routes, les passages depuis la Turquie. Comme souvent, on retrouve un mec qui se tient bien, vaillant, courageux, une poignée de main qui se transforme souvent en or. Scapula, le Brun, retrouve un braqueur suisse qui lui présente les époux Maridor. Le couple fait un premier voyage, vingt kilos fixés dans une Renault 16, parfait. De mon côté, je fais le fourgue, m'occupe du bar, de ma partie, refuse dix affaires, en lance trois, en perds une, vais et viens, Marseille, Nice, Lyon, Paris, Bruxelles ou Milan, tout en faisant attention à la guerre fratricide entre l'Immortel et Tany, les deux hommes ayant été comme des frères pendant des années. Il n'y pas pire que les guerres fratricides. De part et d'autre, ça tombe, sans compter ceux qui sont à ranger au rayon « disparition ». Comme souvent, je porte des nouvelles à Martin mais, ce jour-là, il est blanc comme un linge :

« Tu as failli me tuer !

— Qui, moi ?

— T-t-toi ! » bégaye-t-il.

Là, je ne vois pas du tout où il veut en venir mais je me doute bien qu'il y a un quiproquo.

« J'ai allumé le four, la chaleur, les balles sont partis dans tous les sens, la cui-cui-cuisine, toute criblée. Milou, j'ai failli mourir ! »

Je suis accompagné du Docteur, qui, comme moi, se retient d'éclater de rires, les larmes aux yeux, ce qui n'échappe pas à Martin :

« Et toi, tu-tu-tu rigoles ? Tu sais que tu vas pas sortir de la maison, toi ?

— Martin, c'est Milou qui te met le calibre sous le four et c'est moi qui dois mourir ?

— Non, tu comprends pas : moi-moi, je peux pas le fumer, à lui, lui – me désignant –, je t'élimine à toi-toi, voilà. »

Évidemment, il ne s'est rien passé car le dire, c'est une chose, le vivre, c'est en une autre, et cela reste l'une des mille et une pagnolades de ma vie. Mais il est certain qu'encore une fois, un mot de travers...

On en revient à l'usage des armes et je voudrais apporter une précision. La guerre, ce n'est pas bon pour les affaires, car chaque règlement de comptes attire la police puis la justice, et chacun de nous, membres du grand banditisme en premier lieu, doit choisir son camp ou rester neutre. Mais s'il reste neutre, il doit aller voir l'un puis l'autre pour s'en expliquer. La guerre, c'est surtout l'occasion de ressortir les vieilles rancœurs du placard, de profiter du climat pour régler de vieux comptes ou, pour les plus filous, d'aller tuer par exemple un soldat de Tany pour bien se faire voir du côté de l'Immortel. L'occasion rêvée pour les condés de monter les uns contre les autres en inventant des histoires à dormir debout.

Depuis le guet-apens qui aurait dû coûter la vie à l'Immortel, j'ai pris mon parti, le sien. Je ne vais pas m'étendre sur les raisons, elles sont nombreuses, mais cela rejoint surtout l'équipe de mon oncle Féli, par conséquent des deux frères Cassone que je considère comme des frères. Juste citer un exemple des multiples facettes d'une guerre : Loule étant mon intermédiaire à Milan et, par affiliation, napolitaine, un associé de Tany, je dois me poser la question suivante : « Est-ce que je peux, en mon âme

## *La Sicilian*

et conscience, continuer à être associé avec Loule, alors que ce dernier peut financer, d'une manière ou d'une autre, l'effort de guerre de Tany ? » Dans ce cas-là, il est de règle, cela fait partie de ladite mentalité, d'aller voir mes amis et de leur demander si cela les gêne ou pas. C'est ce que j'ai fait, après le guet-apens, je suis allé voir les frères Besson, concernés au premier chef, et ils m'ont fait comprendre que ce ne serait pas la fortune qui ferait gagner Tany. Je pouvais donc continuer, mais un autre événement va m'obliger à faire du retrait.

Tany profite que l'Immortel soit derrière les barreaux – arrêté avec des armes avant d'aller chercher un ami du Napolitain – pour tendre un guet-apens aux frères Besson. L'erreur de sa vie. L'un meurt dans la fusillade, l'autre, bien que blessé, réussit à s'échapper. Là, la guerre démarre en plein et je ne peux plus profiter des contacts de Loule qui reste toutefois mon ami. Il ne faut pas tout confondre.

## *Coup de filet à Rome*

Ayant cinq kilos à vendre, je rejoins Giancarlo Crisafulli que j'ai rencontré en 1966, dans le cadre de l'histoire des cigarettes de contrebande à Naples. J'arrive à Milan et, pour d'autres raisons, le climat est tout aussi chaud : Aldo Moro, le président de la Démocratie chrétienne, a été enlevé en mars 1978 par les Brigades rouges. Je croise Biaggio dit Dentino – car il avait toujours mal aux dents – qui m'invite aux affaires, et je propose à son père, Giancarlo, de lui vendre les cinq kilos à crédit, un kilo payé cash, les quatre autres réglés plus tard. Ayant décidé d'aller en Turquie revoir Osman Bay et sentir quel est son état d'esprit, je passe en route voir Daniel qui profite de la *dolce vita* à Civitavecchia.

Mon ami m'apprend que Jacques Mesrine s'est évadé, qu'on l'annonce déjà en Italie, ce qui me fait une belle jambe ; Mesrine, on peut avoir du respect, et encore, mais c'est tout le contraire d'un gangster et il n'a jamais fait partie du Milieu quoi qu'on en dise. Il est suivi comme son ombre par une armée de condés, ce qui ne nous réjouit pas, loin de là, et fait beaucoup trop parler de lui, même si au bout du compte cela rapporte plus à ceux qui le

désignent comme l'« ennemi public numéro un ». Mais ça, c'est le cirque politique habituel où seuls les caves, en manque de sécurité, applaudissent.

La fête terminée, une nuit blanche passée au milieu de la jet-set, je monte dans la 504 et je m'arrête à Rome pour aller acheter un costume chez un tailleur où j'ai mes habitudes, Piazza di Spagna. Le magasin est fermé. Bizarre. Je rebrousse chemin, marche dans le dédale de ruelles, trouve refuge derrière une porte cochère en entendant les sirènes des flics, pensant que cette fois-ci, c'est la bonne, et je me retrouve un peu plus loin cerné puis menotté par une dizaine de carabiniers qui me poussent à l'arrière d'un fourgon sans me dire quoi que soit. Bien entendu, même si je reste de marbre, dans ma tête tout y passe. Car je porte dix mille dollars sur moi et, c'est exceptionnel, un faux passeport français, refourgué par le mec du SDECE qui continue de s'endetter au bar du Chêne. Dans le panier à salade, je me retrouve avec un homme aux lunettes rondes qui me chuchote, en italien :

« Droit commun ou politique ? »

— J'y comprends rien, lui dis-je en français, je me demande ce que je fais là.

— Tu n'es pas italien. Tu viens d'où ? De quelle brigade ? »

Je comprends qu'il fait partie des Brigades rouges.

« Tu me peux dire ce qui se passe ? » Je lui demande en français, pour lui faire comprendre que je suis dans le brouillard.

« Comment ! Tu n'es pas au courant pour... »

Mais il ne finit pas sa phrase, comme si, tout à coup, il se méfiait. Les condés peuvent lui avoir mis un espion dans le panier, c'est monnaie courante, surtout si c'est un brigadiste. Mais, moi, comme je tiens à savoir ce qui se passe, je le bouscule un peu, à celui que je juge, avec ses lunettes rondes, comme un intello.

« Écoute-moi bien. Si tu ne me dis pas ce qui se passe dans cette ville de malheur, je te jure qu'elle comptera un mort de plus dans trente secondes, et ce n'est pas ça – je lui montre les menottes – qui va me gêner, au contraire. Alors parle...

— Au bout de la rue, on vient de retrouver Aldo Moro...

— Ce qui veut dire que chaque chose a une fin...

## *La Sicilian*

— Il a été retrouvé dans le coffre de l'une de vos voitures, à vous les Français. Une Renault 4. Aldo Moro est mort, assassiné. Et depuis, c'est la rafle... »

Évidemment, j'ai la conscience tranquille, mais avec mes dix mille dollars et mon faux passeport, qu'est-ce qui va empêcher les carabiniers de me faire la misère ? Finalement, je me suis fait un peu de mouron pour rien, car les flics n'ont même pas vérifié si mon passeport était faux ou pas, ni même fouillé. Environ vingt-quatre heures après, je suis dehors, libre, soulagé, même si je me dis que le contexte politique se gâte. Jamais bon pour les affaires.

Je ne demande pas mon reste et je prends le premier avion pour Istanbul en prenant soin de reprendre mes papiers. J'y reste trois jours, voit Osman Bay, qui n'a pas l'air fâché, puis Memet. Avec Sté, on fixe, on cache trente kilos de base dans une voiture, conduite par un couple de médecins, qui doit rejoindre Marseille via la Grèce, la Yougoslavie et l'Italie. Et, tous les deux, on reprend l'avion pour Rome. À l'aéroport, au moment où l'on doit récupérer les bagages, le chien des douaniers marque sur ma valise, s'affole. C'est reparti pour un tour !

On est interrogés pendant deux heures, mais les flics ne comprennent pas. Ils cherchent de l'héroïne, de l'opium ou du haschisch, et ne trouvent rien ; ils ne connaissent pas la morphine-base et ne peuvent pas imaginer que j'ai fixé de la base au point d'avoir peut-être deux grammes sur mon pantalon, la base étant un produit très volatile, bien plus que le talc. Surtout, et je le comprends tout de suite en me rappelant le coup de filet, ils recherchent ceux qui ont tué Aldo Moro. Là, on leur a fait perdre du temps même si, j'en suis persuadé, les douaniers nous ont signalés auprès des Stups et par ricochet à la DEA. Ce jour-là, nous n'étions pas leur priorité.

## *Nouvelles aventures avec Teston*

À Marseille, la guerre bat son plein, les affaires continuent et je reçois, comme toujours, dix propositions par jour, quotidien on ne plus banal d'un truand dont on connaît la réputation. Je fais évidemment le tri, grâce à mon expérience et à celle de ceux qui me sollicitent. Si la majorité des affaires ne se font pas, pour de

multiples raisons, certaines suivent leur cours sans même que j'y sois directement impliqué.

À cette époque, par exemple, mon ami Francis Ben Mokhtar, *alias* Teston, a besoin d'argent pour faire décoller sa petite entreprise, chichon et compagnie. Depuis de nombreuses années, je fais le change, dollars contre francs, sur la Canebière. Les dollars revenant des États par l'intermédiaire de mules. C'est simple comme bonjour : j'appelle un des frères, une famille d'ashkénazes qui tenait un bureau de change, je lui demande de me préparer une somme en francs, deux cents, quatre cents ou six cents bâtons – on changeait par tranches de deux cents millions bien entendu au black –, je lui dépose les dollars, il compte, me donne la somme correspondante intégrant sa commission – entre dix et douze points<sup>1</sup>, l'enfoiré –, et au revoir. Les deux frères, j'y ai participé, sont devenus très riches et l'idée me vient un jour de les braquer. Comme ils vont faire marcher l'assurance, ils seraient même capables de me bénir car ils ne manqueraient pas une telle occasion d'emplâtrer leur assureur en déclarant le double ou le triple de la somme réellement volé !

J'en parle donc à Teston, un très bon braqueur, et on se met d'accord sur le mode opératoire : je préviens les deux frères, quatre cents bâtons, et mon ami se charge du reste. Le jour J, les informations circulent vite, surtout à Marseille, c'est un village, j'apprends que le bureau de change a été braqué, mais que des coups de feu ont été échangés, un voleur blessé... Bizarre de la part de Francis mais, quelquefois, on n'a pas le choix. Mon ami vient me voir et je le bouscule un peu. « Je te fais toucher des billets, lui dis-je, et tu vas au pétard ? » Il me répond que ce n'est pas lui, que c'est donc une autre équipe. Il me demande des explications, persuadé que je l'ai doublé. Je suis obligé de jurer sur la tête du pauvre Féli, mon oncle, que je n'y suis pour rien, Féli ayant été le père spirituel de Teston. Je sais qu'il ne me croit qu'à moitié, mais il va vite me croire en plein après avoir mené sa propre enquête. Le mode opératoire parle de lui-même : jamais je n'aurais monté une telle affaire pour quatre-vingts malheureux bâtons, somme finalement dérobée par les baltringues, surtout pour défaucher un

---

1. Pour cent.

ami intime ; et jamais j en n'aurais envoyé des mecs qui, ayant pris peur, ont sorti les calibres et tiré. Teston le savait mais il était déçu, ça peut se comprendre.

Il revient deux, trois jours plus tard, et il me propose une affaire. « Voilà, me dit-il, j'ai un facteur sous la main qui reçoit des colis du Maroc, vingt kilos de chichon, de haschisch. Il prend le colis à la Poste, faisant croire qu'il va le livrer, mais il se le garde pour lui. »

Je ne suis pas emballé car ce n'est pas avec des colis de vingt kilos que je vais devenir riche – je le suis déjà bien assez même si j'ai des hauts et des bas. En outre, le chichon, c'est presque tabou : à l'été 1978, la consommation est encore très marginale chez les Arabes et les cheveux longs. C'est donc plus un nid à problèmes qu'une fontaine d'argent. J'étais en plein dans la French, à gérer de la logistique, des hommes, des voyages, de la sécurité, imaginant qu'un jour ou l'autre l'entreprise serait merveilleuse tant au plan de la qualité de mes associés que du profit. Pas la peine d'exploser pour une histoire de chichon.

Malgré tout, et parce qu'il y a eu ce malentendu au sujet du braquo, je lui file quarante bâtons. Au bout de deux mois, il me ramène l'avance, me confirme que l'affaire est profitable et que ses clients ont le sourire. Tout va pour le mieux, jusqu'au jour où le facteur se fait balancer par des collègues et que les flics s'en mêlent. Pas difficile car c'est toujours le même refrain : le facteur rejoint la promenade des Anglais, donne le colis à Teston et repart. Mon ami revend le chichon sur Nice, encaisse et partage. Voilà comment, en 1980, Teston entrera en prison, pris sur le fait mais niant tout. Et comment s'écrit, plus tard, un autre chapitre, j'y reviendrai, qui verra Teston se faire couper en morceaux.

C'est à cette époque que je vais faire deux, trois braquos. Avec deux amis, on part pour Bergerac, on pointe une bij', autrement dit on note les horaires des bijoutiers, on repère le système d'alarme, l'endroit où on va entrer, pour casser la cloison, un couloir que l'on appelle dans le jargon l'« entre-deux ». On réalisait toujours le vol entre midi et deux heures car les bijoux n'étaient pas rangés dans les coffres. Donc, le couple de bijoutiers part déjeuner, on entre

## *Truand*

dans le couloir, on pose le madrier entre les deux cloisons, le cric, *boum*, le mur de la bij' cède. On entre, on entend du bruit et on se retrouve nez à nez avec un enfant de huit, dix ans. Comme on y est, que le travail est fait, il n'y a qu'une solution : tranquilliser le petit. « Ne t'affole pas, je dis au gamin, ce sont tes parents qui nous ont dit de venir pour refaire le mur, tu vois, le mur qui vient de tomber, allez, tu peux t'asseoir. » Mon collègue lui donne des chewing-gums, il en avait toujours sur lui, et l'invite à regarder ailleurs pendant que nous prenons les bijoux. Et nous sommes repartis en lui en donnant un autre ! Autre anecdote, même mode opératoire, à Annecy. On pose le madrier mais, au bout du couloir, on entend du bruit. Je m'approche des toilettes, c'était écrit sur la porte, et j'attends un peu. Passent une, puis deux minutes mais, ne pouvant plus attendre, j'ouvre la porte et je découvre une femme, assise sur le cabinet, en train de manger ! Elle avait trouvé ce petit coin pour déjeuner, ce qui a fait le bonheur du bijoutier car on a été obligés de partir.

## *Passeur de misère*

Au cours de l'automne 1978, un passeur nous ramène trente kilos de morphine-base cachés dans une 2 CV Citroën. J'aurais pu revendre la came, tournée par le duo Pache-Leccia, aux Catanaïses, mais je me suis rappelé au bon souvenir de Kiki le Rouge, associé dans les années 1960 à Léo et à Jean Jehan, deux gros trafiquants de la French.

Je file à Nice, retrouve mon ami de la communale, dans son bar, qui me donne le contact des deux frères Vincileoni à Paris. Jojo et Dominique, je les connaissais de réputation, ils étaient depuis longtemps dans la came, avaient plusieurs clients aux États, mais je n'avais pas encore travaillé directement avec eux. Je les retrouve place des Ternes, à Paris, dans la brasserie éponyme où l'on déguste des coquillages de premier choix, et on sort pour discuter de l'affaire en question. Je n'ai pas encore la came, pas encore fondue, mais Jojo enquille : il s'occupera de récupérer la came, de la livrer à New York et de me rapporter les dollars. Ce qui se fera sans aucun problème dans les semaines à venir.



## *La Sicilian*

Un peu plus tard, au printemps 1979, nouvelle tuile : un passeur se fait serrer avec vingt-neuf kilos de base à la frontière yougoslave. On voit d'abord arriver sa femme, la maîtresse d'un ami arménien, qui lui raconte tout, les interrogatoires, son mari emprisonné, elle, relâchée. Là, j'ai un coup de parano, me disant que la DEA est dans le coup, et que la femme n'est autre que leur cheval de Troie. Pourquoi la laisser libre, repartir à Marseille, alors qu'elle est marron à la frontière ? Et puis, pour être franc, j'en veux à Sté, mon associé, qui a insisté pour payer le fournisseur turc, Osman Bay, cash. Voilà ce que j'imagine : Bay a balancé le couple parce qu'on a payé cash et qu'il veut nous faire payer le coup des faux billets et des amis qui, par ricochet, ont été tués. Enfin, il travaille main dans la main avec les douaniers, on en a été témoins à plusieurs reprises, et peut-être même avec les Américains.

Deux mois plus tard, je vois arriver un mec avec une longue barbe, sale, et surtout sans chaussures. Il me dit qu'il est le passeur, arrêté à la frontière, le mari de la femme relâchée, et me raconte qu'on lui a ouvert la porte de la prison, au revoir monsieur ! Et que les quatorze kilos n'étaient pas de la base mais de la poudre de champignons ! Voyant qu'il n'est pas cohérent, j'appelle mes deux amis arméniens et on décide de prendre le taureau par les cornes. On emmène le passeur dans la cave d'une villa pour lui chatouiller un peu les pieds, lui qui a marché pieds nus depuis sa libération, obligé de vendre ses chaussures pour s'acheter un billet de train. Prends-moi pour un con, je me suis pensé, ça va te passer... Voilà ce que je vais lui dire avant de le torturer :

« Soit tu nous dis la vérité, c'est-à-dire que tu nous dis, un, si ça craint pour l'un d'entre nous ou pour nous tous, deux, où t'as planqué la came. Soit tu continues à nous prendre pour des cons et, là, je te torture jusqu'à ce que je sache tout...

— Vo-voi-voilà – il bégaye, s'adresse à Sté, finit par se pisser dessus. Je me suis permis de te balancer. Tu m'avais dit que c'était des diamants, et c'était de la drogue.

— Comment ! s'exclame Sté. Toi, mon ami, toi en qui j'avais une confiance absolue, toi, tu m'as balancé à ces enculés de douaniers pourris de Yougos ? »

## *Truand*

Le passeur, il avait les yeux exorbités par la peur et probablement par la vengeance. Je me retrouve en effet en plein vaudeville, Sté étant devenu l'amant de sa femme !

« De toute façon, si vous me tuez, ma femme, elle vous balancera tous... »

Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais au lieu de lui couper la gorge, j'ai eu pitié, enfin presque, car le tuer, cela n'aurait servi à rien. Sté prend une masse, se met devant le passeur qui pleure comme une Madeleine, envoie la masse qui s'écrase à dix centimètres du pied nu. Il lève une nouvelle fois la masse mais, comme lors des gardes à vue, c'est à mon tour de jouer le gentil. Je demande à Sté d'arrêter.

« On va te laisser la vie sauve mais, crois-moi, tous les matins et tous les soirs, il faudra que tu te souviennes de ce miracle. Et si un jour, on se revoit devant un juge, tu ne nous as jamais vus. Pigé ? »

Il s'est chié dessus, je n'avais jamais vu ça !

Évidemment, c'est chaud mais, ayant plusieurs fers au feu, je me dis que l'on peut passer entre les gouttes. Et puis, pour le dire clairement, jusque-là, on a gagné, on a perdu, pourtant en faisant le bilan, nous avons développé notre petite entreprise et nous ne sommes pas loin de vendre directement aux Américains. Le top !

Après avoir perdu une autre voiture – mon éleveur de cochons s'est fait serrer au même poste frontière yougoslave –, on se réunit dans un restaurant situé aux Goudes, près des calanques. Le Docteur, le Blond, Sté et moi, on pèse le pour et le contre, sachant que l'on est probablement dans la lunette des condés, mais on prend le risque de vendre les quinze kilos de came qui nous restent, via les deux frères Vincileoni, au bas mot, deux millions de dollars de gains.

C'est à ce moment-là que le Docteur nous parle de son ami Curbaille, médecin comme lui, trafiquant d'opium, qui a rencontré le chef d'une tribu pachtoune, un certain Ahmad prêt à fournir des quantités industrielles de base. Moi, je suis mitigé. La base des Pakistanais ou des Afghans n'est pas de bonne qualité, la came, même tournée avec l'aide de bons chimicos, ne rendra pas les

## *La Sicilian*

Américains assez riches, et l'idée de monter un labo là-bas, alors que les Russes commencent à se déchaîner, ne m'emballe pas. Je me méfie toujours du transfert de savoir-faire, surtout auprès des Orientaux. Ces gens-là te laissent travailler, ils apprennent sur le tas et tu te fais couper la tête une fois que tu ne sers plus à rien. Le Blond et le Docteur étant motivés, je ne dis pas non mais, comme aux cartes, je demande à voir. Et à rencontrer Ahmad, s'il le faut, sur ses terres.

Comme d'habitude, car il faut toujours réfléchir, inventer, trouver des astuces pour la logistique, j'y pense à temps perdu d'autant plus que l'idée de délocaliser la production le plus loin possible de Marseille, après tous ces coups de chaleur, me paraît un choix judicieux. Prendre le large, un temps, va faire mon affaire.

## *Ma vendetta*

À Marseille, j'apprends que Vincent Colonna vient d'acheter une baraque à frites, à deux pas d'un bar qui me donne des envies de meurtre à chaque fois que je passe devant. Nous sommes début septembre 1979, et l'occasion va m'être donnée de régler enfin un vieux compte. Quatre ans plus tôt, en 1975, j'ai su qui avait donné l'ordre de tuer mon oncle Féli. Petru et moi étions en prison, aux Baumettes. Comme on ne porte pas le nom de Bartoli, on pouvait enquêter à notre guise. Il fallait le venger, il n'y avait pas d'arrangements, même si ça devait prendre cinquante ans. Dans le Milieu, on le sait : si on nous touche, on se venge. Si tu touches à un membre de ma famille, à un Diaz, à un Bartoli, même à un ami proche, je te tue. Pareil pour ceux qui sont travailleurs, qui ne font pas partie du Milieu : on ne peut rester sans venger un proche. On a des liens familiaux très puissants. C'est notre force.

Par exemple, si je venais à être tué, un cousin policier ne va pas me venger s'il ne me fréquente pas. Par contre, si j'ai un cousin qui porte l'uniforme, avec qui je partage de l'argent, que je fréquente, témoin de son mariage ou parrain de son fils, il sera obligé de me venger. Il ne calculera plus la loi, c'est celle du sang qui l'emportera. S'il ne le fait pas, il s'entendra dire, par sa propre famille : « Tu es une couenne, une tronche, tu ne vaux même pas

la balle pour te tuer, tu es un infâme. » Et ça, personne ne peut le supporter, surtout pas un Corse. Trop fier. C'est bizarre mais c'est ainsi, on ne peut pas vivre si on n'est pas en mesure de venger.

Comme souvent, je parlais d'un tel qui avait charclé un tel, en prison, ça parle beaucoup, les langues se délient. Par exemple, je disais : « Et ce Féli, là, ce Bartoli, qui l'a tué ? » Cette question a souvent été posée, des imbéciles ont répondu n'importe quoi et c'est finalement Petru qui a obtenu la réponse. Un jour, un mec lui a dit : « C'est moi qui ait tué Bartoli, sur les ordres de Salini<sup>1</sup>. » Même si le mec paraît sincère, ça ne suffit pas. Il faut prêcher le faux pour savoir le vrai. Alors Petru en a rajouté : « Cette crapule de Bartoli, tu l'as pas manqué celui-là, t'as bien fait. Et t'avais quoi comme arme, un calibre ? » L'autre, il plonge : « Non, pas au brelica. J'avais une carabine américaine, la Remington, je l'ai mis en joue, j'ai fait un carreau, *bam, bam*. » Il balance même la date et le lieu. Le quai des Belges. Imparable. Comme tout correspond, c'est donc bien le mec qui a tué Féli, ce n'est pas un mythe.

Petru m'a fait appeler, j'étais au cachot, et m'a demandé de faire la lettre pour rencontrer l'avocat. C'est donc au parloir que Petru m'a donné les détails de la conversation. Lorsque je sors fin 1975, je ne vais pas me jeter comme un loup sur Salini : l'heure de la vengeance sonne toujours deux fois. Je peux faire son environnement tout de suite mais j'ai d'autres chats à fouetter, l'occasion fera le larron. Quatre ans plus tard.

Au cours de l'été 1979, je me rends dans un bistrot, tenu par l'ancien tapin d'un ami de longue date, situé non loin de la brasserie tenue par Salini. Depuis le comptoir, j'observe les allées et venues de Salini, de ses amis, remarque qu'il fait la bise à de nombreux condés, note ses horaires. Rien ne doit m'échapper. Je prends le temps d'appliquer la bonne vieille méthode : zéro risque, zéro défaut.

Le jour J, épaulé de deux comparses, l'un avec moi, l'autre pour couvrir nos arrières, je longe le bar, baisse le bonnet, deux trous pour les yeux, j'entre, me dirige droit vers le comptoir, sort le calibre. Trois dans la poitrine, une dans la tête. À ce moment-là,

---

1. Nom d'emprunt.

## *La Sicilian*

contre toute attente, un mec se jette à terre et nous tire dessus. Comme la brasserie est bondée, je réplique en levant le calibre pendant que mon collègue allume le fada, probablement un ami de Salini dont le visage m'est inconnu, et dégage aussi sec. Les balles ont sifflé, par miracle, personne n'a été blessé. Quelques secondes plus tard, nous filons déjà dans les rues de Marseille, ni vus ni reconnus. Mon oncle est vengé, et c'est un coup double : celui qui faisait la bise aux condés avait pris fait et cause pour Tany. La guerre, toujours.

### *Chez les rebelles pakistanais*

Le voyage à destination du Croissant d'or, cette région où l'on produit de l'opium en quantités industrielles, tombe donc à pic, loin des yeux et des oreilles des indics et de l'équipe à Tany. De nouveau, le monde est petit, je vais rencontrer à Milan Roberto Pannunzi, un ami de la famille Crisafulli. Bébé, c'est son surnom, est avocat de formation, mais il ne s'est jamais inscrit au barreau, plus sensible au commerce, notamment de tout ce qui est rentable. Comme le Blond et moi devons prendre un avion à Rome, pour atterrir à Karachi, on en profite pour aller voir le trader comme on dirait aujourd'hui et lui tendre la perche. Bébé nous propose un passage, entre le Pakistan et l'Amérique, via l'île Maurice. Il est à ce moment-là associé avec des hommes de la 'Ndrangheta, la mafia calabraise, et des Siciliens, et peut donc créer rapidement un tour de table pour trouver du fric et nous assurer de solides associés.

L'idéal, ce n'est pas de vendre aux Italiens, car on se fait doublement avoir : on prend les plus gros risques et on récupère les miettes du business. C'est simple : un mafioso américain, les pieds sur le bureau, multiplie sa mise par quarante ! Non, l'idéal, c'est justement d'être associé sur la filière, de l'achat de la base à la vente au détail de la came. Je le sais d'autant plus que, depuis plus de dix ans, depuis 1969, il m'est arrivé de contrôler à la fois le labo et la vente, non pas au détail, mais sur des lots de cent grammes en France et dans d'autres pays européens. Et avec Bébé, c'est possible. Même si je ne l'ai pas vu souvent, je le connais

depuis une dizaine d'années, assez pour être en confiance et partir tranquille, d'autant plus que Girard, *alias* le Blond, de son côté, n'est pas en reste, il connaît personnellement Paolo De Stefano, un autre Calabrais qui n'a ni froid aux yeux, ni perdu son temps, et que je rencontrerai à Reggio di Calabre.

Nous partons le lendemain, via un vol Alitalia, atterrissons à Karachi, prenons le train pour Rawalpindi et, là, on est plongés dans un autre monde. Pas le Far West, car on ne voit pas un calibre, mais une foule, immense, qui surgit de nulle part, un train qui s'arrête dès qu'une vache rumine sur la voie ferrée, des mecs qui montent sur les toits, serrés comme des sardines, se bousculent et tombent régulièrement, morts sur le coup. Et nous, déguisés en touristes, qui sommes regardés comme si nous avions volé une vache sacrée ! Bref, on arrive à Rawalpindi, on retrouve le Docteur, déjà sur place pour faire le devant, préparer le terrain, et on passe la soirée à boire des bières fournies par Curbaille et un autre Français. L'alcool étant interdit à la vente, les deux amis du Docteur avaient eu l'idée de monter un drôle de deal : avec un local surnommé Zahedan, ils revendaient des stocks de bouteilles achetés à l'intendant d'un hôtel de luxe situé à Islamabad et l'échangeaient contre du haschisch produit par une tribu afghane. Celle du fameux Ahmad.

Le Docteur, comme souvent, veut me présenter Zahedan, incontournable pour nous approvisionner plus tard en produits chimiques et en « cuisine »<sup>1</sup>, mais je lui rappelle qu'en matière de trafic, il ne faut pas être pressé par le temps, et encore moins par le mirage du bénéfice. Le lendemain, à l'aube, Curbaille vient nous chercher au volant d'une vieille Ford rouge américaine. Bonne nouvelle : on est attendu de l'autre côté de la frontière pakistanaise, en zone tribale afghane. J'ai vu du pays mais, là, j'ai l'impression d'arriver au bout du monde : la poussière qui envahit l'habitable, une chaleur insupportable, des Indiens qui conduisent n'importe comment. On quitte la route principale, la voiture monte une pente raide, des lacets à n'en plus finir et elle s'arrête en haut du col, devant un

---

1. Mot désignant le laboratoire et, plus largement, tous les objets utilisés pour raffiner l'héroïne.

immense rocher qui obstrue le chemin de terre. L'impasse du bout du monde !

Le guide, notre chauffeur qui a pris la relève de Curbaille en chemin, nous explique que l'on doit continuer à pied, le Blond, le Docteur et moi, trois Français perdus à la frontière d'un pays en pétard contre les Russes. On descend par un chemin escarpé, on suit d'autres sentiers et, au bout de deux heures, on fait une halte près d'une rivière et, comme toujours, déboulent cinq hommes, kalachnikov et munitions en bandoulière, sortis de nulle part, qui se dirigent tout droit vers Girard qui s'était assoupi et allongé. L'un d'eux lui donne des coups de pied comme pour lui dire de se lever, l'œil noir. Pas de frissons, on n'est pas là par hasard, ce sont les hommes du chef pachtoune, mais on en rigolera plus tard lorsque le guide nous dira que les gardes avaient pris Girard, avec ses cheveux blonds, pour un Russe ! Vrai ou pas, on suit l'escorte et on arrive dans un village, une vingtaine de maisons carrées, des tentes, et des femmes et enfants qui nous regardent, c'est le cas de le dire, comme s'ils n'avaient jamais vu de blancs becs, un blond, un gros et moi, les cheveux blondis par le soleil estival, sec comme une brindille.

On enlève les chaussures et on entre dans une pièce carrée, murs peints en blanc et le sol recouvert de tapis aux motifs indiens. Au milieu de la pièce, un vieil homme nous invite à nous asseoir, le front très ridé, épaisse moustache noire. Ahmad est entouré d'une dizaine d'hommes, tous debout, des kalachs et de vieux pistolets à barillet à portée de main. Après les « salamalecs » habituels, Ahmad parle d'abord avec le Docteur, le seul à parler anglais. J'insiste pour obtenir une réponse à trois questions : « Quelles sont les quantités disponibles d'opium ? À quel prix ? Ahmad peut-il s'engager à assurer la sécurité du transport de la marchandise jusqu'à Karachi ? » Le chef pachtoune répond aussi simplement ; les hangars regorgent de dizaines de tonnes d'opium, les prix seront à discuter selon les quantités négociées, et, le transport jusqu'à Karachi, c'est une formalité. On va rester quatre ou cinq heures à discuter, à boire du thé, à se jauger. Ahmad finit par nous avouer que ce n'est pas l'argent qui l'intéresse. Il veut des armes car, il ne

nous le dit pas, il est en guerre contre les Russes qui ont soutenu le coup d'État de 1978<sup>1</sup>.

Il nous teste, veut savoir si on peut lui fournir des armes lourdes comme des lance-roquettes. Là, il faut être prudent. Fournir des armes, ce n'est pas un problème, surtout avec des Italiens ou des Corses dans la ronde. « Vous dites que vous pouvez nous fournir de l'opium en grandes quantités, je lui réponds, eh bien, tant mieux. Pour les armes, c'est pareil. Il n'y a aucun problème et je peux même vous assurer le transport jusqu'au Pakistan. Voilà ma proposition : vous nous fournissez la marchandise et on s'occupe de la transformer en héroïne. Si l'on s'entend sur dix tonnes d'opium, je vous en achète la moitié à votre prix, disons quatre cents dollars le kilo, et je vous assure la vente d'héroïne, à peu près une tonne, à sept mille dollars le kilo... » Le vieux est resté impassible. Pas un rictus, pas le moindre mouvement de ride.

« Je veux des armes, répète-t-il, juste des armes. Donne-moi une seule adresse et nous deviendrons les meilleurs amis du monde.

— Les armes, c'est comme le cœur. Comme on a un cœur, il faut avoir une arme, car si on n'a pas d'armes, on n'a pas de cœur. Je ne suis pas venu avec l'intention de te vendre des armes lourdes mais j'ai des amis en Belgique qui t'aideront, je t'en donne ma parole. La prochaine fois que l'on se verra, je te ferai ce cadeau.

— Si tu ne reviens pas avec ça, rétorque d'un léger sourire le vieil homme, ne te donne pas la peine de venir jusqu'ici. »

Je comprends tout de suite que le chef n'est intéressé que par la fourniture d'armes lourdes en apprenant de la bouche du guide que les Russes vont lancer une offensive dans les zones tribales. J'ai des amis en Corse, des autonomistes, qui se feraient un plaisir de lui fournir ce qu'il désire, mais je ne suis là pour trafiquer les armes qu'en dernier ressort. Comme on dit, la nuit porte conseil et, le lendemain, nous voilà conduits devant deux énormes hangars. Ahmad nous précise qu'il détient cinquante tonnes d'opium, des ballots de cent kilos l'unité, ainsi que des ballons d'héroïne afghane, de couleur grise, cinq kilos chacun. Sous nos yeux, cinq

---

1. Le putsch militaire du général Zia, qui entraînera l'exécution l'année suivante du Premier ministre Ali Bhutto et l'instauration d'un régime autoritaire.



tonnes de came. Ahmad est prêt à me donner, me vendre à crédit s'entend, cinq tonnes d'opium. Si j'avais insisté, je crois qu'il me les aurait vraiment données !

Dans le jargon, on dit que c'est une ébauche de discussion, pas un contrat, où l'on se serre la main, scellé par une confiance commune. Monter un labo, non pas aux confins des montagnes, mais à Rawalpindi, c'est surtout s'assurer que Zahedan serait l'homme de la situation puisqu'il se proposait de devenir notre cheville ouvrière sur place.

De retour à Rawalpindi, je me mets au défi de sonder le Pakistanais. On boit du thé, encore du thé, et Zahedan parle trop vite et surtout sans savoir. Je lui pose quelques questions pièges et il plonge à plusieurs reprises, notamment lorsqu'il affirme qu'il peut héberger le labo chez lui ! Une maison pas terminée, ouverte aux quatre vents, au milieu d'un quartier blindé de monde. Ça, c'est impossible, d'abord parce que les vapeurs de produits chimiques sont nauséabondes, c'est comme si tu sonnais à la porte de la police ! Le maître mot, c'est la discrétion. Or c'est un mot qui ne devait pas figurer dans son vocabulaire, tellement il était sûr de lui, trop sûr. Le pire, c'est qu'il nous assure travailler gratuitement les trois premiers mois ! De ma vie de trafiquant, je n'ai jamais entendu ça !

C'est là que le doute s'est installé et que j'ai décidé de quitter Rawalpindi, le Croissant d'or, pour ne pas avoir à faire à la DEA car je suis certain que Zahedan était un indic des Américains, donc des services secrets pakistanais, dont tous les trafiquants savent qu'ils sont incontournables, surtout pour le trafic d'armes.

### *Une balle dans la tête pour Dudule*

De retour à Marseille, je dois gérer le retour d'une nouvelle voiture, une Ami 8, qui transporte vingt kilos de base, et remettre de la came aux frères Vincileoni. Je vais à Paris où je retrouve le Docteur et le Blond, le Brun, Scapula n'étant jamais loin, et un autre Marseillais, un jeune, qui s'appelle Charles Altiéri. Chaque fois que je monte à Paris, je loue une suite dans un hôtel de luxe et je voyage en taxi. Dans un hôtel quatre ou cinq étoiles, en

vérifiant au préalable que ce n'est pas une annexe de la police, la discrétion fait loi et on peut obtenir n'importe quoi, à n'importe quelle heure. Il m'est aussi arrivé de loger chez le Docteur, du côté de Saint-Ouen, mais nous n'avions pas le même style de vie, lui étant un oiseau nocturne un peu trop voyant à mon goût.

Début décembre, Francis Girard et le Docteur me parlent vite, vite, de vingt kilos de morphine-base qui fait le tour de la capitale. Vingt kilos, c'est du bonus ; si un chimico sort dix kilos, l'unité revendu cent vingt bâtons, on dépasse le milliard d'anciens francs. On a le chimico, il est en Corse, mais je ne suis pas très confiant, car le Docteur insiste pour qu'on la tourne nous-mêmes, Leccia l'ayant initié dans la villa proche de Porto-Vecchio ; et il dit une chose qui a le don de m'énerver : « Elle n'est pas mauvaise. » Il faut savoir qu'une base, c'est soit bon, très bon, soit mauvais, donc à jeter. « Pas mauvais », dans le jargon d'un trafiquant de drogue, ça n'existe pas et personne ne veut en entendre parler car cela entraîne toujours des catastrophes. Comme le Docteur ne l'avait pas testé – il ne savait pas le faire –, je lui ai demandé à qui appartenait la marchandise. « À Ber l'Arménien. »

Bonne nouvelle car Ber, c'était mon ami, même si c'était aussi un ami de Tany. Ber s'était séparé du Napolitain car il avait considéré que la guerre qui s'était déclenché entre Tany et l'Immortel ne le concernait pas. Les deux hommes se connaissaient mieux que bien ; Ber était tombé avec Tany, en 1965, lorsque la Zampe avait été écroué pour port d'armes juste avant de monter sur Antoine Guérini. Tany en prison, c'est donc l'Immortel et Gaby Regazzi qui s'étaient chargés d'éliminer le frère de Mémé, plus d'un an plus tard.

Le Docteur, Francis et moi, nous rendonc donc visite à Ber, Robert Seferian de son vrai nom, dans un bar situé en haut des Champs-Élysées.

« Tu veux quelqu'un pour te tourner ta base ? Mais on y gagne quoi ?

— On fade, Milou. Je l'ai payée deux millions le kilo, ça fait quarante. Si on sort que huit kilos, à cent vingt millions, ça fait,

allez, un milliard, on enlève les quarante millions, et on fait moitié, moitié.

— D'accord, là, c'est intéressant. Mais attention car je sais que la bonne marchandise, celle de la French Connection, elle n'existe plus. J'ai même trouvé de la marchandise avec de la poudre de champignon ! Ber, je te le dis, c'est un scandale ! Sur dix, il n'y en a qu'une qui est bonne, mais peut-être que celle-là, elle est bonne. »

On a cette petite explication pour mettre les choses au clair. Avec une marchandise de piètre qualité, le chimiste, même s'il est exceptionnel, n'arrivera pas à faire le chlorhydrate ; s'il ne la sort pas blanche, pure, elle retourne en base et il peut même la perdre – dans ce cas, elle devient verte. Celui qui l'a achetée s'assoit alors dessus. La conversation continue. Ber me confie :

« OK, ça va, mais il y a ce Dudule qui tourne, là.

— Encore lui ? Il porte un chapeau, à Marseille, on le connaît depuis sept, huit ans, il était dans une équipe, puis dans une autre, on a même partagé de l'argent pendant la French, et là, il réapparaît. Pourquoi tu m'en parles ?

— Parce que je lui en ai parlé, à Dudule.

— Alors, écoute Ber, ça ne m'intéresse plus puisque tu en as déjà parlé à quelqu'un, que tu as ça sur le ventre et que je te sens fébrile dans cette affaire. Regarde avec lui si tu peux faire quelque chose mais je te le déconseille ; ce mec porte un chapeau et tu risques d'aller au-devant de gros soucis. »

Je vais pour me lever et voilà le Dudule qui arrive, me demande des nouvelles, de Petru, de l'un, de l'autre, la bise. Je m'éclipse, pars rejoindre Jojo et Dominique Vincileoni, et Kiki le Rouge, qui m'attendent devant le bar à coquillages. Les deux frères me confirment qu'un bruit court sur Dudule, mais personne n'en a la preuve.

Un peu plus tard, j'attends mes amis devant le bar à coquillages, comme ils n'arrivent pas, j'entre dans le bar des Champs et je me retrouve face à Ber et à un ami à lui. Là, Robert me dit que c'est la catastrophe : il a donné la marchandise à Dudule, mais son chimico a sorti de la came, verte, à jeter à la poubelle. Une perte de plusieurs milliards de centimes... Ayant fait une erreur, s'apercevant que Dudule le mène en bateau, Ber me fait vite comprendre que

son ami l'accompagne pour mettre les choses au clair. Ne voulant pas me mêler de leurs affaires, je me lève, aperçois Dudule qui pousse la porte de la brasserie et me rassois. J'y suis, j'y suis.

Dudule fait la bise et entonne le même refrain. « C'est la catastrophe, la came est verte, pas de chimico sérieux sous la main pour rattraper le coup. » Je vois alors les yeux de Ber qui change de couleur... De colère, l'ami de Ber sort le calibre, envoie, envoie, envoie, mais il tire dans la poitrine, pas dans la tête. Poitrine, une fois, poitrine, deux fois, le Dudule à quatre pattes en train de ramper, de gémir, du sang partout, du sale boulot. Dans ce cas-là, un second calibre sort d'un blouson pour finir proprement le boulot, afin que Dudule ne souffre plus : une balle dans la tête. Terminé.

Je retrouve les deux frères et le Docteur et leur précise que Dudule vient de se faire charcler, qu'il ne faut pas rester là, mais sans leur préciser quoi que ce soit, car ça ne les regarde pas. Passe une quinzaine de jours et les condés lèvent Ber pour meurtre. L'affaire est loin d'être terminée, comme je l'expliquerai plus tard.

De retour à Marseille, je récupère l'Ami 8, avec deux jours d'avance. Je suis étonné car sur un trajet de trois mille kilomètres, quarante-huit heures d'avance, c'est beaucoup, et lorsque le chauffeur me confirme qu'il a roulé jour et nuit, j'ai tendance à le croire. J'ai tout de même une loupote rouge qui s'allume dans ma tête, attention. Je monte au volant de l'Ami 8, le Docteur au volant d'une Golf à l'arrière, je fais des détours pour savoir s'il n'y a pas d'autres phares derrière la Golf, ceux des Stups, et vais planquer la voiture du côté d'Aix-en-Provence. Lorsqu'on revient à Beaumont, mon quartier, on croise une ribambelle de voitures et de motos de flics qui foncent pleins gaz vers une destination qui nous est inconnue.

Je décide de rejoindre ma villa à pied et conseille au Docteur d'aller se perdre le plus loin possible, car je fais tout de suite le lien entre les quarante-huit heures d'avance du passeur et ce qui ressemble à un coup de filet des condés. Le chauffeur aurait pu être intercepté par exemple à la frontière, à Vintimille, à l'aller, et les flics lui auraient mis le deal dans les mains : tu reviens à Marseille, on te donne de la base, et tu nous balances le commanditaire.

## *La Sicilian*

Je passe d'un jardin à l'autre, je connais le quartier comme le fond de ma poche, et à ma grande surprise pas un képi devant chez moi, jusqu'au lever du jour. Ce n'était donc pas pour moi, pas encore. Je vais apprendre, tout se sait très vite, encore plus aujourd'hui, que les condés ont cherché un labo toute la nuit mais qu'ils ont fait chou blanc.

Je laisse passer le mauvais temps avant de voir arriver Sté, qui avait assisté le passeur à Istanbul, avec vingt-quatre nouveaux kilos de base reçu des mains d'un matelot turc à Barcelone ! Avec près de cinquante kilos à tourner, il faut s'assurer de ne pas avoir les Stups sur le dos. Dans ce cas-là, on prend tous des itinéraires différents, pour aller à Paris par exemple, on va se perdre en voiture dans la rase campagne, on change en cours de route de véhicule, bref, la routine habituelle pour s'assurer que l'on peut travailler tranquillement. De son côté, le Docteur insiste pour tourner la base, ce qui offre l'avantage de ne pas s'éparpiller. Sachant qu'un chimiste, un ami qui nous a tourné des centaines de kilos à la fin des années 1960, début des années 1970, est à l'hôpital, je vais le voir et lui demande la formule magique qui permet de fondre la base. Ayant confiance en moi, l'ayant rendu riche, si ce n'est très riche, il ne peut pas me refuser ça et m'écrit sur un bout de papier les quatre étapes de la purification. Il me dit de me méfier, que les Stups sont sur les dents, mais je n'ai pas le temps de lui raconter mes aventures, ne voulant pas le voir mourir d'une crise cardiaque sous mes yeux !

C'est là que va s'ouvrir une autre page de la French, ce que les journalistes vont appeler la Sicilian Connection, un peu par la faute de Leccia, celui qui, maintenant milliardaire, rêve de devenir le parrain des parrains en Corse ce qui, après l'affaire de la cave, me fait doucement rigoler. M'enfin, quand on est milliardaire, on peut s'entourer de soldats, de stratèges et surtout obtenir des appuis politiques. Ce que finalement Leccia va décrocher en finançant Francia, un comité de barbouzes du SAC en Corse, qui, sous couvert de lutter contre les natos, veut surtout remettre de l'ordre, le désordre étant malvenu pour la bonne marche des affaires, et mettre la main sur les terrains situés en bord de mer. Quarante

ans après, rien n'a changé, ce qui prouve que Leccia avait misé sur les mauvais chevaux, il en sera la première victime, à Ajaccio.

TC : En juillet 1983, Guy Orsoni, un militant du Front de libération nationale corse, est assassiné par des inconnus après avoir été enlevé et torturé. Alors que l'enquête de la police piétine, les amis d'Orsoni obtiennent des informations concernant l'implication de Jean-Marc Leccia et Salvatore Contini dans le meurtre du nationaliste, lesquels sont incarcérés quelques mois plus tard dans le cadre d'un trafic de stupéfiants. Le 7 juin 1984, trois hommes pénètrent dans la maison d'arrêt d'Ajaccio et tuent Leccia et Contini avant de se constituer prisonniers.

Milou : Ayant mis la main sur la formule magique, prudent, je préfère ne pas mettre tous les œufs dans le même panier et faire fondre une partie de la base par un autre chimiste. Et c'est par Jojo que la mayonnaise va monter, un Jojo Vincileoni que je retrouve à Nice, sur la terrasse d'une paillote, face à la baie des Anges. Je suis obligé d'expliquer le retrait de Leccia puisque nous sommes tous deux associés, et je lui fais passer le message avec tact.

« Pour le chimiste, me dit-il, je pense à un ami à moi que tu connais aussi. Jacquot<sup>1</sup>. »

Je suis soulagé car c'est un chimico, discret et précieux, qui a tourné pour de grosses équipes d'Ajaccio et de Marseille.

« Jacquot est en train de monter une raffinerie, précise mon ami. Il m'a été dit qu'il était dans le besoin. Je m'en occupe. C'est tout ?

— C'est tout. Tu me préviens pour la base ?

— Pas de problème.

— Et toi, c'est tout ? Je te rappelle que c'est toi qui voulais me voir ! »

Jojo veut me parler d'un acheteur mais, en bon commerçant, il minore son enthousiasme. Je reprends mot pour mot car chaque syllabe, comme dans chacune des conversations entre trafiquants, a son importance. Rien à voir avec les dialogues des films de cinéma...

---

1. Surnom d'emprunt.

## *La Sicilian*

« J'ai des contacts. Pour arriver directement jusqu'à l'acheteur, je ne te cache pas, mon ami, que c'est difficile. J'en ai bien un sous la main, mais il n'est pas assez riche pour nous. Il prendra cinq kilos, pas plus.

— L'idéal, dis-je, ce serait de trouver trois ou quatre clients...

— Tout dépend de la qualité. Si la marchandise est exceptionnelle, ce que je crois, ils viendront nous manger dans les mains. Dans ce cas...

— La base est exceptionnelle, le chimiste l'est aussi, il n'y a pas de souci à se faire.

— Très bien, répond Jojo. Si c'est le cas, je te donne l'assurance que je suis certain d'aboutir. »

Et si Jojo est certain d'aboutir, à deux cent mille dollars le kilo acheté par un Italien d'Amérique, c'est le pactole, des lendemains qui chantent. Par ailleurs, comme va me le préciser Jojo, on est invités à partager du fric avec Jacquot, sa raffinerie consistant à transformer le gasoil de couleur rouge, utilisé par les paysans, en vert, à gagner une petite marge ; à l'échelle industrielle, cela ne pouvait que mettre du beurre dans les épinards, faire grossir mon train de vie, jeter encore plus d'argent par les fenêtres.

Quelques semaines plus tard, Jacquot nous fournit vingt kilos et trois cents grammes, exactement, de blanche, de la bombe. De nouveau réunis place des Ternes, on décide de vendre seize kilos à des clients de passage à Paris et, comme d'habitude, on sacrifie le prix, soixante-dix mille dollars l'unité<sup>1</sup>.

### *Merci Piazza !*

Reste les quatre mille trois cents grammes, ça, je m'en souviendrai toute ma vie, qui font l'objet d'une nouvelle discussion entre le Docteur, les deux frères corses et moi. Mais, là, il me faut des garanties, savoir comment la came arrive en Amérique et à qui elle est vendue. Comme on dit, avoir des billes pour aller de l'avant.

J'apprends, par Dominique, qui jusque-là ne disait jamais un mot ni de trop, ni de travers, que la marchandise est prise en charge

---

1. 160 000 euros, en 2015.

par une société d'export au Havre, planquée au milieu de gros paquets. À New York, un matelot sort la came et la remet à un mec de confiance, en l'occurrence un mec de la famille Genovese. Je ne sais si on peut appeler ça une intuition, mais je suis obligé de dire ceci :

« Vous me garantissez le passage, pas la peine de m'en dire plus. Si la DEA nous confisque la marchandise, on s'assoit dessus, on marque "malheureux" sur le bon de livraison. Et basta. Je prends le risque. Mais s'il y a quelque chose de pas bon, je m'occuperai de celui qui s'occupe du passage, car mon petit doigt me dit que ce n'est pas vous qui allez vous en occuper. On est d'accord ? »

Il faut toujours s'attendre à tout mais, cette fois-ci, il y a une limite qui va être dépassée. Les quatre mille trois cents grammes vont en effet disparaître, on saura plus tard que le mec devant réceptionner la came a été frappé par un infarctus ! Comme je suis à Paris, pour récupérer des billets d'un trafic d'héroïne et de voitures volées, des mains d'un Hell's Angels, je retrouve les deux frères Porte d'Auteuil qui me racontent leur salade. Jojo, qui connaît mon tempérament, mes colères froides depuis le mauvais chantier de Dudule, m'assure qu'il va rattraper le coup et me donne le nom de celui qui détient la clé, le passage. Piazza, c'est un pizaiolo marseillais, le trait d'union entre plusieurs membres de sa famille, l'une en Sicile, l'autre aux États-Unis, qui sera marron plus tard dans la Pizza Connection. Un ami de Dédé l'Arménien qui tenait le bar du Chêne à Beaumont. Un morceau du puzzle qui ne m'inspire que méfiance.

Comme ce n'est pas impossible que Piazza ait décidé de nous arnaqués, personne n'étant présent sur les docks du New Jersey pour vérifier la version, disons, officielle – un mec frappé net par un infarctus –, on le prend dans la DS, direction le bois de Boulogne. Dans la voiture, puisque Piazza ne veut pas nous rembourser – avec un million de dollars, on serait quittes –, je lui explique que je vais y couper la tête, lui mordre le foie, mais qu'avant il devra creuser lui-même sa tombe. La DS s'arrête à l'abri des regards,



on descend et Piazza, qui pense vraiment vivre sa dernière heure, plaide de nouveau sa bonne foi.

« Écoute, Milou, je veux que tu saches que je suis innocent, ma tête sur le billot. J'ai pas fait ça, crois-moi.

— Ton histoire, lui dis-je en rapprochant mon visage du sien, les yeux dans les yeux, je n'y crois pas. Mais puisque tu ne veux pas nous rembourser au prix du marché...

— C'est pas possible ce que tu me demandes !

— Tu viens pas de nous avouer, dans la voiture, que t'envoies dix kilos par mois ? Tu joues à quoi ? »

Je lis la peur dans ses yeux et insiste lourdement du regard jusqu'à ce qu'il me lâche :

« OK, les gars, OK, je peux rattraper le coup, d'une autre manière. »

Piazza sort la chemise de son pantalon, la déboutonne et nous montre la seconde ceinture qu'il porte juste au dessus de celle qui tend son gros ventre.

« J'ai quatre kilos sur moi. C'est pour vous. »

Je tâte la ceinture, c'est un boyau en caoutchouc, et Piazza me tend un sachet. Un échantillon, me dit-il. J'ouvre et vois une héroïne grise, un peu comme celle du chef pachtoune. Je sors le calibre, un 357 Magnum, lui met le canon dans la bouche et, de peur, il se fait dessus.

« Tu veux dire quelque chose avant de mourir, espèce de guignol que tu es !

— Hum, oui, oui... J'ai une solution qui te conviendra, j'en suis sûr.

— Dis toujours, on verra après.

— Je vais vous présenter un ami qui va vous aider. Il vous présentera à sa famille, en Sicile. Tu verras, Milou, ce sont des gens importants, l'une des plus grosses familles de Palerme. En ce moment, ils ont besoin de ce que vous avez.

— Ton ami, reprit le Corse, il fait vraiment partie intégrante de cette famille ou tu me racontes Bibi Ficrotin ?

— C'est un homme de confiance au sein de l'organisation. C'est un maçon qui... »

Là, je suis à deux doigts de le fumer, je me demande encore ce qui me retient mais, finalement, un mal pour un bien...

« Un maçon ! Mais tu me prends pour un con ! Tu me vends une organisation, et tu me parles d'un maçon !

— C'est un entrepreneur en maçonnerie et c'est pas parce qu'il est maçon, qu'il ne fait pas partie de la famille, tu le sais bien ! Les Siciliens, on a toujours fait ça, on a toujours élargi nos relations à plein de corps de métier. Le principal, tu le sais, Milou, c'est pas la fonction, c'est la confiance. »

J'ai rarement vu quelqu'un transpirer autant, mais je me ravise, surtout lorsque Jojo me dit discrètement de tenter le tout pour le tout.

Voilà comment je me retrouve, début décembre 1979, dans un restaurant marseillais avec le maçon en question, ayant appris de la bouche même de Piazza qu'il possédait une usine de tuiles dans les Alpilles. Et ce qu'il va me dire, c'est typiquement mafieux :

« Je suis là, aujourd'hui, parce que mon cher ami m'a dit de venir et m'a demandé de vous présenter à ma famille. Comme vous êtes des braves gens, j'ai accepté. Je dois, toutefois, vous prévenir que dans cette nouvelle histoire, vous allez être obligés d'accepter certaines règles. Bien entendu, pas la peine de vous faire un dessin. Il suffit simplement que nous accordions nos violons et tout se passera pour le mieux. »

### *Cosa Nostra*

Direction Milan, le Docteur pendu à mes basques. Voulant obtenir des informations supplémentaires, je vais voir Bébé Pannunzi, et, en confiance, je l'affranchis de la situation. Pour le Calabrais, il n'y a qu'un homme qui correspond au profil : U Paccare, Don Gerlando Alberti, l'un des patrons de Cosa Nostra à Palerme. Du solide, me précise-t-il. Tu ne pouvais pas mieux tomber. Autrement dit : « Pense à moi, suggère-t-il, s'il te reste des kilos sur le ventre. » Ce qui ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd étant donné que, jusque-là, c'est soleil et grand ciel bleu au-dessus de nos têtes. Bébé me fait un petit topo sur le personnage, recherché par

## *La Sicilian*

Interpol, accusé de plusieurs meurtres, et surtout associé aux Badalamenti, Calderone, Greco, Riina et même avec Zaza et Buscetta, deux Napolitains qui commencent à faire parler d'eux en Italie et au-delà. Bien entendu en plein dans la came, raison pour laquelle le Paccare a besoin de trafiquants, comme nous, pour monter un laboratoire et, peut-être, trouver de nouveaux fournisseurs de base. Un homme riche, très puissant, me dit Bébé, même si la légende lui prête la figure d'un arriéré et la main d'un mendiant.

TC : Né à Palerme, Buscetta devient un important trafiquant, multiscarte, dans les années 1960 et 1970. Ayant fui l'Italie, suite à une première guerre de clans, il rejoint la famille Gambino aux États-Unis et devient l'un des correspondants de groupes de trafiquants d'héroïne français. Arrêté à New York en 1970, puis relâché, il s'installe au Brésil où il est rapidement expulsé vers l'Italie. À la fin des années 1970, il réalise, selon Milou, une série d'escroqueries qui sera l'un des déclencheurs majeurs d'une guerre que Buscetta va devoir livrer face à Don Gerlando Alberti et à ses principaux associés, les Corleonesi. En fuite au Brésil, Buscetta est de nouveau interpellé et extradé vers l'Italie. Dès 1984, seul et ruiné, il décide d'intégrer le programme italien de protection de repentis, devient l'informateur référent des juges Falcone et Borsellino, et le témoin clé des grands procès qui aboutiront à la condamnation de plus de trois cent cinquante mafiosi. À noter que les deux magistrats seront assassinés par Cosa Nostra en 1992.

Milou : Le Docteur et moi allons au rendez-vous, un bar milanais, quatrième table, rang 4, comme me l'a rapidement précisé le maçon au téléphone. Un jeune se présente, Gineto, et on bouge, direction la Calabre, l'Italien au volant d'une berline, discrète mais puissante. On dort quelques heures, à la sortie de Naples, on prend le bac à Villa San Giovanni, pas à Reggio del Calabre – je comprendrais plus tard que c'est la route utilisée par les mafiosi –, puis direction le port de Messine et enfin Palerme. Pendant le trajet, Gineto lâche quelques informations ; il nous confie par exemple qu'il est le neveu d'Alberti, nous parle de la guerre, de ce traître de Buscetta, sans plus entrer dans les détails, concentré sur la conduite.

Après Palerme, la Fiat prend la direction de Carini et s'arrête dans la cour d'une maison. Là, on change de voiture, une Renault 5, on roule dix minutes, des lacets, des petites routes, des champs de citronniers, presque une carte postale, et la R5 stoppe devant une villa, récente, dont une partie est en travaux. Gineto nous présente à Matteo, plus costaud que notre chauffeur, et à son épouse, Mariana, cheveux blonds, de grands yeux bleus, une très belle femme. On se met à table, passent des hommes auxquels nous sommes présentés comme « des amis de Marseille », et je sens tout de suite le même état d'esprit, ce que l'on appelle la magagne, une façon de parler qui semble être de la moquerie mais qui, en réalité, masque beaucoup plus de pudeur que l'on ne croit.

Matteo nous invite à aller chercher de l'eau, une source située à un quart d'heure de marche, et nous donne une cruche. Sur le chemin du retour, il s'arrête devant une petite maison, le mur noirci par le feu, le toit éventré.

« C'était un laboratoire. Vous voyez le banc, là, devant la maison ? Les corps carbonisés des deux frères ? Ces cons de chimistes, sont restés là, comme des statues, pendant dix jours.

— Et pourquoi ? demande le Docteur.

— Pour que tout le monde comprenne que, quand on ne sait pas faire, vaut mieux rester là à prendre le soleil... »

Je me demande si c'est un coup de vice ou le résultat d'un accident : que les chimistes aient été brûlés vif, suite à une explosion, cela me m'étonne pas car les produits chimiques sont très volatils, mais est-ce vraiment le cas ? Malin, Matteo en profite pour nous mettre un coup de pression, gentiment, style, voilà ce qui arrive à ceux qui nous envoient tordus, ceux qui nous volent ou ceux qui se bombardent chimistes sans avoir le tour de main. Il peut dire ce qu'il veut, il ne m'impressionne pas. Un peu plus loin, le Sicilo nous montre une grange située de l'autre côté de la vallée.

« Si vous êtes toujours là dans une semaine ou deux, vous pourrez assister à un autre feu d'artifice... Dans cette bicoque de malheur, il y a un traître. Cela fait deux mois que le Zio lui a dit qu'il allait mourir mais il n'est pas pressé. Il y en a qui en meurent à petit feu, de trouille. Ça fait deux mois que personne ne l'a vu, il est peut-être déjà mort tout seul, qui sait... »

Le Zio, c'est l'oncle, Don Gerlando, une façon d'utiliser un surnom, comme chez nous, pour ne pas avoir à citer le nom de la personne. Arrivés à la maison, on s'est mis à table, les enfants d'un côté, les hommes de l'autre, Mariana debout, à s'occuper de la grande tablée qui s'est empressée de manger les tomates coupées en rondelles et parfumées d'huile d'olive. Avec les Sicilos, il ne faut pas être pressé, un peu comme en Corse, d'ailleurs si nous sommes « cousins » ce n'est pas pour rien. Le Docteur fait un impair en demandant où est le Zio, mais personne ne relève. Le repas terminé, on repart à bord de la Renault 5 et Gineto nous dit : « Ici, vous êtes chez vous. Il ne vous arrivera jamais rien. Si vous voyez, un jour, quelque chose qui ne va pas, dites-le-nous. On fera le nécessaire. *Va bene ?* »

« *Va bene, va bene* », tout va bien, je pense, mais tout ira mieux quand j'aurais vu Don Gerlando. La voiture s'arrête devant une maison, plus ancienne, grande, surnommée le Château, et Gineto salue de la main un homme qui semble attendre dans le jardin. Je lui demande que fait ce mec, tout seul, et le Sicilo me répond que c'est un ancien général de la Guardia Di Finanza, payé à faire le guet, le chouf, comme on dit dans les quartiers nord à Marseille. J'imagine que pour les caves, les gens normaux, c'est de la science-fiction, mais à ce stade de mon récit, inutile de justifier la motivation du flic, ni même savoir comment il a atterri, là, sachant que Don Gerlando est officiellement en cavale.

Et le Zio, le voilà enfin devant nous, la cinquantaine, chauve, pas très grand, un vieux chandail sur le dos, pantalon de velours et des yeux, bleus, les mêmes que ceux de Mariana... Il embrasse d'abord Matteo, puis Gineto, nous serre la main, et nous invite à entrer dans le Château par une porte en bois sculpté, magnifique. Le Zio demande à Matteo d'aller chercher des verres, nous demande de nous installer autour d'une table en bois massif puis nous fixe, l'un après l'autre, de longues secondes. Les yeux ne trahissent pas. Avec l'expérience, la répétition des rencontres, on doit savoir à qui on a affaire en un coup d'œil. La psychologie compte beaucoup dans un milieu où la parole et le regard sont décortiqués, pesés,

afin d'estimer la confiance que l'on peut accorder à un homme, surtout à un futur associé. Ou à un traître.

Gineto nous sert une limonata, un jus de citron « maison », pendant que le Zio nous dit trois mots au sujet de son cousin maçon, le « muratore », et me confirme, car il sait, il s'est renseigné, que je suis dans la French Connection depuis longtemps.

« Alors, me demande-t-il, tu es d'accord pour faire ce que l'on doit faire ? »

Pas besoin de répondre, j'opine. Juste signaler, au passage, que la conversation n'a rien de spectaculaire, elle en est même tout à fait ordinaire même si lui et moi devons être le plus précis possible quant à nos engagements.

« Bien, me dit-il. Tu dois savoir que l'on a vraiment besoin de vous, c'est très important. On a un bon passage et, en ce moment, il y a un creux. On a des dates à respecter vis-à-vis de nos clients.

— Je te rassure tout de suite. S'il faut commencer demain, ce n'est pas un problème.

— On vient de connaître deux malheurs, une grange qui a brûlé et un petit problème en Turquie. On doit rattraper le temps perdu. On a des bateaux, de bons bateaux qui transportent du marbre du port de La Spezia aux États-Unis. Un passage en béton, ose-t-il. Je veux être sûr que vous pouvez vous mettre au travail rapidement car je dois savoir au sujet de la mise en place du passage.

— Tu peux tout mettre en place. Je te donne ma parole d'homme que si demain je suis vivant, je serai là. »

Il lève alors son verre, je ne peux que m'en souvenir comme tout ce que l'on s'est dit lors de cette première rencontre, et dit dans un français hésitant : « Je sais, je sais. » Ce qui voulait tout dire, à savoir : « J'ai confiance. »

Gineto nous conduit jusqu'à un hôtel, situé en bord de mer, revient nous chercher le matin de bonne heure et nous dépose à la maison de Mariana. Matteo nous fait descendre à la cave où l'on découvre un laboratoire. Je vois au premier coup d'œil qu'il manque quelques éléments, le Docteur fait une liste des achats, tandis que Matteo nous dit que l'avion qui transporte la base a pris du retard. Je ne demande pas d'explications, mais c'est la première fois que j'entends parler d'un transport aérien, ce qui me permet

d'envisager que l'avion, même petit, ne fait pas le voyage pour dix ou vingt kilos. Que le Zio est donc associé à d'autres personnes. Mais d'où décolle-t-il, mystère. Matteo nous dit que des chambres sont prêtes pour nous accueillir dès qu'il faudra se mettre au travail.

C'est alors que Don Gerlando réapparaît, conduit par un jeune qui sort de la voiture avec un Mini Uzi<sup>1</sup>, signe que le Zio n'est pas si tranquille qu'il ne paraît. Il m'invite à aller parler sur la terrasse me dit qu'il a un petit souci, puis murmure :

« Je voudrais vous donner un peu d'argent, j'ai oublié de vous en parler hier. Cela vous permettra d'acheter ce dont vous avez besoin et de payer vos premiers frais. »

Il est malin, le Sicilo, car en nous donnant une avance, il nous ferre sans nous mordre, une nuance qui est très importante car il reste respectueux, pas condescendant.

« Zio, on n'a pas besoin d'argent, je réponds, on a de quoi vivre. Mais au sujet de la liste on ne peut pas se permettre d'aller à droite et à gauche, acheter ce qui nous manque.

— Même pas ce qui est en vente libre ?

— Bien entendu qu'on peut le faire. Mais tu le sais aussi bien que moi, le problème, c'est le trajet. S'il faut que je fasse mille kilomètres pour aller acheter de l'acétone dans une usine chimique, je prends le risque de me faire remarquer. Si c'est absolument nécessaire, nous le ferons. Enfin je crois que ce serait plus facile pour vous...

— Oui, bien sûr, pour nous, ce n'est pas un problème. »

Le Zio se tourne vers Matteo :

« Donne-leur quand même un peu. Combien vous voulez ? Cent, deux cent mille ?

— Cinquante mille, ça suffira. À déduire, bien sûr, sur le bénéfice futur.

— On verra après, ça, c'est pas bien grave. »

Le Zio descend dans le jardin et s'arrête devant une citerne de gaz. Avec le Docteur, on se regarde, un peu interloqués surtout lorsque Don Gerlando monte sur une chaise, posée contre la citerne,

---

1. Pistolet-mitrailleur léger, de taille réduite.

soulève le capot de protection. Il plonge la main dans le réservoir, en sort délicatement un cageot, enlève un plastique de protection, prend ce qui paraît être une grosse liasse de papiers, repose le cageot dans la citerne, et redescend de la chaise.

« Voilà de quoi vous payer les frais, nous dit-il. Il doit y avoir cinquante ou soixante mille dollars. Allons boire un verre. »

En sirotant un muscat, Matteo nous parle de certains Marseillais, qu'il dit connaître, dont Tany Zampa et d'autres. Ce n'est pas que je me méfie, mais je ne comprends pas l'utilité d'une telle conversation, sauf si, d'une manière ou d'une autre, lui et le Zio sont au courant de la guerre qui se joue à Marseille, et au-delà évidemment. Comme me l'ont appris mes oncles, loin de ta terre, couds-toi la bouche, connais tout le monde et ne sois en guerre avec personne. Je me méfie d'autant plus que Matteo commence à dire du mal d'un mec que je connais.

Avant de repartir, comme on est venus, le Zio me dit :

« Tout ce que vous voyez ou verrez ici a été gagné avec rigueur. Faites de même sinon rien de sérieux ne pourra se faire. »

Il ne me faut pas beaucoup d'imagination pour comprendre que la citerne de gaz est garnie de dollars et que le Zio est bien l'homme décrit par Bébé Pannunzi. Un parrain.

De retour à Milan, puisque la base n'était pas au rendez-vous et que le labo, pas complet, je vais revoir justement Bébé qui me demande si le voyage s'est bien passé. Je le rassure, sans plus de détails, et, l'haleine encore gorgée de vodka, il me propose de participer à une escroquerie. Rien de très compliqué, d'autant plus que je connais la musique ; au début des années 1970, j'avais touché un gros bénéfice, juste en misant, en donnant une centaine de bâtons à un Turc allemand qui avait emplâtré des semi-remorques de champagne grâce à une entreprise d'import-export bidon. Voilà ce que me propose Bébé : reprendre un garage Peugeot situé à Rome, un dollar symbolique, se faire livrer à trois reprises, par exemple cent, puis deux cents véhicules payés à quatre-vingt-dix jours, enfin emplâtrer quatre cents voitures, ne pas payer la maison mère et tirer le rideau du garage. Et recommencer ailleurs, dans une autre ville, une autre région, un autre pays.



C'est ce que l'on appelle une mise en confiance, une technique qui s'applique toujours et dans tous les domaines. Elle est aussi utilisée par de gros indics, qui travaillent main dans la main avec la police, lorsqu'ils font l'intermédiaire entre un vendeur, par exemple un Bolivien, et un acheteur, un mec de la Camorra. Cent kilos de coke, deux cents, quatre cents et lorsque les huit cents sont livrés, en toute confiance, car jusque-là tout s'est merveilleusement passé, trop même, les condés lèvent le filet, en oubliant volontairement de mettre les bracelets à l'indic, lequel touche une prime, du fric plus une partie de la came saisie, continue son trafic... Et recommence la mise en confiance pour le plus grand bonheur du ministre de l'Intérieur qui félicite tout son petit monde alors que tout est truqué depuis le départ. Je connais même des mecs qui se sont fait serrer sans avoir jamais été des trafiquants mais qui, dans le besoin et peu expérimentés, se sont fait rouler dans la farine. Avoir comme des bleus, et pour cause.

Bébé me propose d'emplâtrer la marque française Peugeot, certain à mille pour cent de son coup ; il connaît le monde qu'il faut dans l'import-export, dispose de contacts à la préfecture pour obtenir des vrais-faux papiers qui vont permettre de vendre les véhicules emplâtrés à cinquante pour cent de leur valeur, et même des amis qui ont déjà prévu d'escroquer les... assurances ! Bébé m'associe au tour de table, et comme pour le champagne, je n'ai rien d'autre à faire que de miser dix pour récupérer quinze ou vingt.

Je vais toucher sur la première carambouille mais ne pas donner suite à Bébé ; même si je ne suis qu'un financier, je sais qu'il y a du monde autour de la table, des gens que je ne connais pas et que je ne veux pas mettre en danger vu que je reviens de Palerme, que j'espère bien y retourner et qu'un jour ou l'autre, on va nous jeter le filet. À l'époque, j'ai trente-huit ans, cela fait plus de vingt ans que je joue au chat et à la souris, je n'ai fait que quinze mois de prison, mais je m'attends à tout, surtout après les derniers coups de chaleur. Avec le recul, et ce que j'apprendrai plus tard, je me demande même comment j'ai réussi à passer à travers les mailles du filet.

*La taupe des Stups*

Je quitte Milan, au volant d'un 504 Peugeot de location, direction Paris où je change les dollars et retrouve les deux frères corses, pas malheureux du compte rendu que je leur fais. Puisqu'ils sont au courant, ils deviennent de fait mes associés. Et travailler, être associé au Zio, par les temps qui couraient, c'était la meilleure nouvelle de la journée, un beau cadeau avant les fêtes de Noël. D'autant plus que l'on ne parlait plus que de l'entrée des Russes en Afghanistan, et de Massoud dont j'avais appris qu'il était aidé par les services secrets français. Mieux valait donc savourer les oranges siciliennes et déguster le café de la fille du Zio. Le Docteur est toujours à mes côtés, c'est lui qui veut fondre la base dans le labo, puisque nous avons mis la main sur la formule chimique et qu'il a été l'assistant de Leccia, mais je dois lui trouver un bras droit, un mec de confiance qui doit l'épauler. Cet homme, je l'ai sous la main, ici, à Paris et je vais le voir dans son bar aux Gobelins. Coco, c'est celui qui avait vu mourir Méu, son ami, tué dans le guet-apens des condés corses au début des années 1970. Il me doit beaucoup, il accepte volontiers la mission même si je reste pour l'instant évasif, mais, après plus longue réflexion, je me dis qu'un seul mec, ça ne suffit pas.

C'est là que je vois arriver un Ajaccien, pilier du bar qui, lui, me doit carrément sa liberté. Le Corse et un autre passeur s'étaient fait serrer par les Grecs, à la frontière, avec vingt kilos de base cachées dans une 2 CV. C'était au printemps, huit mois auparavant. Comme il se doit, au-delà de leur fournir assistance, avocat, enveloppes pour eux et la famille, on a d'abord fait ce que l'on appelle un « cambute » : l'avocat a soudoyé le juge en charge du dossier pour que ce dernier transforme, comme par magie, la base en chichon, les peines étant beaucoup plus faibles en Grèce pour le chocolat. Les deux passeurs ont donc changé de prison et se sont retrouvés à cueillir des olives dans une prison isolée, en pleine campagne. Avec le Blond et le Docteur, nous n'avons pas mis longtemps à comprendre que les libérer serait un jeu d'enfants. On est partis en Grèce, on a loué une voiture, et on a arraché les deux Corses

juste en leur ouvrant la portière. Pas besoin de sortir les calibres, de faire les méchants, du pain béni. Voilà comment Coco, l'Ajaccien et le Docteur vont passer leur première soirée à Paris pendant que j'atterris à Marseille pour régler un autre problème.

Je retrouve Sté au bar du Chêne où se joue une partie de poker, clandestine évidemment. Depuis un certain temps, il y a un « Bagdad », un gitan d'Irak qui fait partie d'une communauté installée à Marseille depuis longtemps, un mec de vingt ans mais déjà expérimenté, qui vient jouer, pour être plus précis, se servir, tricher. Celui-là, je ne le connais pas mais j'ai eu l'occasion de rencontrer son chef, connu pour voler des diamants dans toute l'Europe, habillé en émir, la cour autour – tout est bidon et c'est efficace, encore aujourd'hui – et surtout reconnu comme un indic mais pas des bleus<sup>1</sup>, uniquement des commissaires.

Vu les coups de chaleur, et ce qui se met en place, je ne peux pas prendre le risque de me faire emplaçonner par un minot, peut-être un cheval de Troie des Stups, qui, en plus, vient voler mes amis ou, pire, me soutirer ce qui me revient en tant que patron de la partie. Malheureusement pour le jeune, celui qui fait office de croupier travaille à la Banque de France et sait reconnaître les faux Corneille<sup>2</sup> et les faux Pascal<sup>3</sup>. Billets jetés sur la table par le voleur. Comme je sais ce qui va se passer, les condés ne sont pas très malins, ils abusent trop souvent des vieilles ficelles, je commence à le regarder fixement. Sté prend le Bagdad par le cou au moment où il jette des Pascal sur la table.

« Tu vois, petit, lui dit Sté, c'est pas le Monopoly, ici, t'es pas à Paname. Y a pas non plus de case prison mais, par contre, ça pue la police et tout ce qui va avec.

— Alors, on a bien réfléchi, je lui dis. On pourrait t'envoyer les pieds dans le ciment mais, finalement, on préfère que tu t'en souviennes et que t'aïlles le répéter à ceux qui t'ont envoyé au charbon...

---

1. Des policiers en uniforme.

2. Les billets de 100 francs.

3. Les billets de 500 francs.

— Ouais, dit Sté, on va te fracasser les os, une côte après l'autre pour que tu... »

À ce moment-là, un mec, accoudé au comptoir devant un verre de bière, se met à crier :

« Arrêtez, arrêtez. Je vais m'en occuper, moi...

— Toi ? Mais qui tu es, toi, pour me dire ce que je dois faire ? Tu vois pas qu'il est en train de refourguer des faux talbins à tout Marseille ! »

Je l'ai reniflé depuis que je suis entré dans le bar, c'est un condé en civil, et je ne me trompe pas : il sort une carte tricolore, me la met sous le nez, prend le jeune par l'épaule et se tire. Sté veut l'en empêcher, je lui fais fait non de la tête. Dehors, il doit y avoir une dizaine de flics qui n'attendent que ça : nous faire marrons non seulement pour la partie mais surtout sur la fausse monnaie, vu qu'ils nous auraient pris en flag' avec les talbins sur la table.

À l'époque, plusieurs imprimeries tournent matin et soir et inondent de faux la région, la France entière sans parler de l'Afrique, et tout le monde en profite : nous, car on rachète un billet de cent francs au vingtième de son prix avant de le refourguer à quarante francs à un demi-grossiste, vingt francs de bénéfice pour un bout de papier, qui dit mieux ?, et les politiques, de droite comme de gauche, mais surtout ceux qui sont proches du SAC, qui font de même. Pas les politiques, comprenons-nous bien, car ils ne sont pas stupides au point d'apparaître en première ligne, mais ils n'ont qu'à allumer la lumière pour voir arriver des centaines de papillons, tous prêts à se brûler les ailes pour toucher une petite commission et se glisser dans le sillage d'un élu déjà en place ou de ceux qui veulent manger au râtelier.

Les flics de la Financière, en charge des dossiers de fausse monnaie, ils ne sont pas débordés, quoique, mais ils sont tout simplement pieds et mains liés. Gaffe à celui qui ferait du zèle, en haut lieu on veille car la Financière, c'est surtout les affaires qui touchent les entreprises, le fiscal, donc tout ce qui touche aux marchés publics, car c'est là que se trouve la fontaine d'argent, là où tout le monde se goinfre. Il y a longtemps que la voyoucratie

## *La Sicilian*

l'a compris et quand je dis voyoucratie, je ne parle que de nous mais de tous ceux qui participent à faire un maximum de fric, à créer un royaume et à le renforcer. Tant que les politiques auront la main sur les procureurs, le soleil ne se lèvera pas pour tout le monde, surtout pas pour les caves ou les voyous sans cervelle. D'ailleurs quand on voit les peines de prison, même encore, on se tape sur le ventre ; dans ce pays on peut détourner des milliards et, au bout, dans le cas où l'on se ferait attraper, ce qui est loin d'être évident vu le cloisonnement, on prend deux ans, souvent avec sursis, quelques billets d'amende, bonjour, au revoir, et on se retrouve à sabler le champagne sur un yacht à Cannes ou à Marrakech. Les gens normaux n'ont jamais rien compris, j'en suis presque scandalisé d'autant plus que je n'ai jamais voulu entrer dans cette voyoucratie-là car, même si je compte bien, je n'ai jamais rien projeté, le pouvoir ne m'intéresse pas, c'est pour ça que j'ai jeté l'argent par les fenêtres et tout de même aidé beaucoup d'amis au cours de ma vie.

Pour en revenir à la Financière, les condés sont obligés de faire des chantiers, tels que celui dont j'ai failli être le dindon de la farce, qui sont montés de toutes pièces avec l'aide d'un jeune Bagdad qui, lui-même, s'il veut pouvoir continuer à voler par exemple des diamants, doit rendre un service à ceux qui, finalement, en profitent. Autant dire que lorsqu'on prend en flag<sup>1</sup> des condés, c'est le monde à l'envers, et les condés n'ont pas d'autre choix que de tourner les talons, la queue entre les jambes, réfléchissant déjà au prochain chantier à fourbir.

## *La tuerie du bar du Téléphone*

Pour preuve, la fameuse affaire du bar du Téléphone. Je n'ai pas participé au massacre, car aucun truand marseillais digne de ce nom n'aurait commis une telle erreur, surtout une telle boucherie : dix morts sur le carreau, du jamais vu<sup>1</sup> ! Le Téléphone, c'est le

---

1. Cette tuerie, qui provoque l'épouvante dans la France entière, bat le triste record – sept morts – du massacre de la Saint-Valentin perpétré à Chicago, en février 1929, par le gang d'Al Capone.

contre-exemple parfait de tout ce que l'on a appris, nous les voyous, à savoir ne pas tuer des innocents lors d'une charclade.

On pourrait prendre comme autre exemple celui d'Enzo, l'Italien qui a mitraillé le Tanagra. Une folie meurtrière qui n'a pas porté bonheur au Belge ; lui-même m'avouera plus tard lorsqu'on fera affaires ensemble qu'il n'avait pas eu le choix – le Belge n'était pas entouré de gens assez qualifiés, de soldats prêts au sacrifice, ou tout du moins il n'avait pas réussi à convaincre des amis de la Belle-de-Mai pour arranger ses affaires, preuve supplémentaire que ce n'était pas un parrain. Le Tanagra est un cas similaire à celui du Téléphone à la différence près que, dans le premier cas, la police a au moins, allez, fait le commencement d'un travail ; même si jamais personne n'a été inculqué dans le Tanagra, le Belge a eu très chaud, alors qu'au Téléphone, c'est une pantalonnade et je vais expliquer pourquoi.

Le Téléphone, ce n'est pas une affaire de proxos, comme certains flics de la Criminelle ont voulu le faire croire au juge Michel – celui-là, il en avalé des couleuvres –, mais une affaire de faux talbins<sup>1</sup>, d'assassins et d'imbéciles. Le scénario, je l'ai reconstitué au fur et à mesure du mois d'octobre 1978, car je connaissais plusieurs individus qui étaient les pivots de cette affaire, dont Luperini qui est venu dans mon bar jusqu'à sa mort, ainsi que Bruno, le braqueur qui m'a présenté le chimiste de malheur, celui qui nous a mis dans la panade.

J'ai rencontré Luperini pour la première fois à Beaumont ; il avait quatorze ans environ, déjà fier à bras, toujours un couteau à cran d'arrêt sur lui, peur de dégun. Impressionné seulement par notre train de vie, fasciné par tout ce qu'il pouvait s'imaginer de notre quotidien, il poussait régulièrement la porte de mon QG. Ayant très vite lu dans ses yeux arrogance et folie, je lui ai consenti quelques billets pour qu'il évite de partir le nez au vent et de tuer le premier venu : il en était déjà capable, peut-être avait-il déjà franchi le pas. Pas causant, il ne s'en est jamais vanté mais l'avenir prouvera que nous avons vu juste. Mon bar, je dois le

---

1. Faux billets.

préciser, était régulièrement contrôlé par les policiers et même, fait exceptionnel, par les gendarmes, d'où l'attention permanente à leurs égards, les amis qui veillaient à l'extérieur et les planques pour l'argent des jeux. Un jour, des gendarmes justement poussent la porte, contrôle des papiers d'identité, la routine habituelle. Des noms d'oiseaux fusent, ça chambre, les pandores s'enfoncent leur képi sur la tête, mais Luperini ne l'entend pas de cette oreille : il sort le cran d'arrêt et me chuchote : « Je vais en planter un ! » Je le regarde droit dans les yeux :

« Tu veux m'envoyer en galère, c'est ça ?

— Je vais en planter un...

— Tu ranges ça tout de suite, jette ce couteau, dépêche ! »

Il hésite un instant, se ravise, remet le cran d'arrêt dans sa poche. Les gendarmes repartent comme ils sont venus, bredouilles, et je ne manque pas de faire la morale à celui qui n'a pas encore vingt ans mais dont les yeux lui sortent de la tête lorsqu'il se sent piégé, mordu. Un conseil qui va entrer par une oreille, sortir tout aussi vite par l'autre.

Ce que je sais, et beaucoup de Marseillais le sauront rapidement, c'est que Luperini va devenir l'indic du commissaire Biancardini, un flic réputé pour être vaillant, intelligent. Ayant connu la rue très jeune, Luperini mettait son nez partout, même dans les bars de voyous, comme le bar Henri ou celui des Réformés, quitte à se prendre un coup de pied au cul. Pour un flic, c'est donc une clé pour accéder, une oreille pour écouter, une langue pour rapporter, des yeux pour détroncher. Les bars, les cabarets, les hôtels de passe... Luperini était un oiseau de nuit, bientôt de malheur, un mec qui au fur et à mesure du temps, va rouler Biancardini dans la farine.

Car, pour commettre une telle boucherie – alors qu'il y a juste un ou deux mecs à tuer... et encore –, il faut être protégé au point d'être certain que des fausses pistes vont être mises en places pour que tout le monde regarde ailleurs. Et ça, je ne l'ai vu qu'à Marseille, c'est toujours d'actualité, je parle là d'indics qui ont toujours été un élément incontournable de la machine policière, la cité phocéenne étant au centre du jeu de la voyoucratie. De plus, Luperini était protégé pour ses services rendus au SAC, lorsqu'il

allait tuer des Etarras<sup>1</sup> pour le compte de la police française, ou des Africains pour celui d'hommes politiques ou industriels.

Luperini était un manipulateur, égocentrique au point de vouloir laisser une trace de son existence dans l'histoire d'une ville, d'un pays, tout le contraire d'un voyou. Un jour, Luperini hèle un taxi, demande au chauffeur d'aller à l'autre bout de la ville. Lorsque le chauffeur lui donne l'addition, notre assassin – c'est lui-même qui me l'a raconté à plusieurs reprises –, persuadé de s'être fait pigeonner, sort le couteau et massacre le malheureux. Quinze, vingt coups de couteaux, le chauffeur sera sauvé in extremis, un miracle ! Tout Marseille sait que Luperini a disjoncté, mais l'affaire ne sera jamais élucidée. Couverte par la police, il ne peut en être autrement.

Une autre fois, récit dont il m'a également fait part, Luperini monte au braquo à Paris avec des mecs du Panier. Manque de bol, ils s'aperçoivent qu'il y a un plat de gendarmes en civil. Ils font demi-tour mais tombent sur un autre barrage. Luperini dégaine carte du SAC, la « méchante », la tricolore – car il y en avait plusieurs, comme chez les francs-macs... –, et le gendarme se met au garde-à-vous ! Je n'oblige personne à le croire mais ce qui suit n'est pas piqué des vers.

Après la tuerie du bar du Téléphone, alors que Luperini s'est déjà vanté auprès de ses amis d'y avoir participé – preuve supplémentaire que d'autres indics l'ont répété à qui de droit et que des condés sont donc au parfum –, il passe boire un verre à mon QG. Or il ignore, même s'il s'en doute, que je connais les deux autres individus qui sont entrés au Téléphone et que je suis informé de tout, y compris du jeu des condés qui envoient très vite le juge Michel sur la piste, fausse bien entendu, d'un règlement de comptes entre proxénètes. Croire, par ailleurs, que des proxos pourraient ouvrir une boucherie, tuer autant d'innocents, c'est déjà un exploit ! Luperini ne m'a d'ailleurs jamais parlé de l'affaire car il sait qu'il ne m'apprendrait rien. Et le scénario, il n'est pas compliqué.

---

1. Nationalistes basques, membres d'ETA.



Luperini et deux amis entrent au Téléphone pour rencontrer celui que l'on surnomme Jacky la Vieille, un mec qui a la main sur une valise de faux billets et qui est chargé de revendre de faux dinars algériens<sup>1</sup> contre une commission. À l'époque, l'équipe de Luperini – entre deux assassinats au Pays basque ou à Paris, toujours « politiques » – faisait dans les faux talbins, ayant les « pleins bras »<sup>2</sup>, profitant de la protection de Biancardini mais pas seulement.

Le trio vient donc négocier l'achat de la valise auprès de la Vieille mais ils tombent au moment où l'un des clients fête son permis de conduire. L'alcool coule à flots, les mots fusent, la négociation s'emboîte mal, Luperini voit soudain rouge, sort le calibre, tue la Vieille. Pourrait-il en rester là ? Impossible puisque le trio n'est pas entré, comme la légende le prétend, avec des cagoules sur la tête, mais justement à découvert. Luperini ne fait pas dans la dentelle : il massacre les témoins, aidé très vite par la Foudre<sup>3</sup>, jamais maladroit calibre en main. À y être, autant aller vite, ne pas tergiverser, d'où la boucherie.

Le trio sort comme il est rentré, mais avec du gros sang sur les mains. Problème : Luperini est obligé de balancer auprès de Biancardini, non pas la boucherie – les canailles se devinent sans parler, car qui d'autres qu'un indic peut s'autoriser un tel massacre ? –, mais l'histoire de la valise. Pendant que Biancardini envoie ses hommes sur une fausse piste, à la pêche aux proxos, la Foudre apprend que les condés vont lui monter dessus au sujet des faux talbins, c'est logique, et peut-être même lui faire payer tout seul le coup du Téléphone ! Et, bien sûr, qui balance en douce pour se protéger ? Son ami Luperini ! La vengeance, dans ce cas-là, n'est pas un plat qui se mange froid.

Pour l'indic, le premier coup de chaleur va avoir lieu dans une boîte de nuit, à Cassis. Une heure auparavant, Luperini passe à Beaumont, stoppe sa bagnole sur une place située à deux pas de mon bar. Il demande, à la volée, si quelqu'un veut l'accompagner

---

1. Monnaie du pays.

2. Les pleins pouvoirs.

3. Surnom d'emprunt.

## *Truand*

à la Locomotive. Tony, un baba cool, gentil et brave garçon, saute sur l'occasion et monte dans la voiture. Tony n'a pas un centime et se frotte déjà les mains de se faire offrir quelques verres par celui qui envoie des liasses sur le comptoir. Les deux hommes entrent à la Locomotive, chacun portant un blouson. Luperini, ayant l'affaire du Téléphone sur les reins et Biancardini sur le dos, est dans l'obligation de sortir, d'aller chasser des informations et de les ramener au condé afin de sauver sa peau. Il n'a plus le choix.

Soudain, Luperini tombe sur la Foudre et le ton monte très vite. Malin, l'indic troque son blouson, de satin, contre celui de Tony, trop naïf pour imaginer le plan machiavélique. La Foudre sort chercher un calibre, revient dans la boîte et abat de loin celui qui porte le manteau de satin... Tony. Luperini, lui, s'est déjà envolé, trop heureux d'être toujours en vie et de mettre la pression sur la Foudre. La chasse à l'homme ne va pas durer longtemps – indic ou pas, un homme, seul, reste un gibier facile à traquer – et se termine au Cove's Club, dont le propriétaire est un ami, un chimiste de renom de la French. La Foudre tue son ami et se met au vert pendant quelques semaines, le temps que l'affaire se tasse et finisse en eau de boudin comme la tuerie du Téléphone. Une série de pantalonades que l'on ne peut voir qu'à Marseille et nulle part ailleurs !

TC : Le 3 octobre 1978, neuf personnes sont tuées par balles au bar du Téléphone, une autre succombant à ses blessures quelques heures plus tard. Quelques mois passent, les policiers découvrent le corps sans vie de Tony à la Locomotive, sans établir de lien avec le massacre. Fin octobre 1979, Luperini et Forte sont retrouvés morts dans une barque. L'enquête démontre qu'ils ont été tués dans une discothèque, le Cove's Club. Deux hommes, soupçonnés de les avoir assassinés, sont écroués aux Baumettes. Aucune des trois affaires ne sera élucidée.

## *Retour en Sicile*

Début 1980, j'abandonne définitivement l'idée d'aller fondre au Pakistan, au grand dam du Docteur. Nous voilà enfin de retour

à Carini, près de Palerme. Je suis accompagné du Docteur et de Pietro, un ami sarde, apprenti chimiste et cousin de Graziano Messina, le parrain de la Sardaigne avec qui nous avons fait aussi quelques affaires. Comme la base n'est pas encore arrivée, je repars en France et laisse le duo aux bons soins de la fille du Zio qui assumera pendant plusieurs mois l'intendance. En mars, le Sarde et le Docteur fondent les vingt kilos et obtiennent quatorze kilos d'assez bonne qualité. Au même moment, en France, les Stups et le juge Michel font marron un labo, à Chambon-sur-Lignon, dont on dira dans la presse qu'il était opérationnel, ce qui nous fera bien rire lorsqu'on apprendra que le labo était avant tout le plan machiavélique d'un indic...

Depuis la Sicile, le Sarde m'appelle et me souffle que « le second neveu est arrivé », soit qu'une deuxième fonte se prépare, et je profite de la bonne nouvelle pour aller me reposer dans une villa que je louais quelquefois sur l'île du Levant. Pêche, grillage, sieste et les amis qui m'apportent bonnes et mauvaises nouvelles, dont les coups fourrés de Francia, la main armée du chimiste Leccia et de Pasqua, le Grand Charles comme il aime se faire appeler par ses amis truands, contre les natios du FLNC. Le but étant d'empêcher ces mêmes natios de lorgner sur les affaires, surtout les jeux, en Corse, en Amérique et bien évidemment en Afrique avec la bénédiction de Jacques Foccart et des barbouzes qui l'entourent. La Corse, contrairement à ce que l'on croit, est aux mains de notables, de grandes familles qui voient d'un mauvais œil l'émergence d'une concurrence sur le front de mer, là où le sable se transforme en des montagnes d'argent, sans rien faire ou presque. À Héliopolis<sup>1</sup>, au moins, j'étais peinarde, je pouvais bronzer à poil, je n'ai jamais connu meilleur remède pour me ressourcer.

Un peu plus tard, de retour à Marseille, je vois débarquer le Sarde, trois cent mille dollars sur lui, soit le salaire des trois fontes, près de soixante-dix kilos, dont les vingt derniers étaient en train d'être tournés par le Docteur, resté seul à Palerme. Là, il y a deux problèmes : d'abord, les chimicos auraient dû sortir dix kilos de plus. Puis, alors qu'il me dit que le Docteur n'a pas

---

1. Village naturiste du Levant.

le meilleur tour de main, pourquoi l'avoir laissé seul ? Je mets ça sur le compte du Sarde, pressé de régler quelques affaires en France, et évacue l'idée que mon associé, le pédiatre des Catalans, veuille faire le malin et se faire un peu plus ami avec le Zio. Mal lui en a pris car le voilà qui m'appelle en catastrophe. « Je suis cerné », me dit-il – je l'imagine blanc comme neige. J'ai les Siciliens sur le ventre, je vais mourir ! Et de me raconter qu'il a foiré la dernière étape – la chlorhydratation – et que l'héroïne a changé de couleur !

Tout cela est évidemment codé, mais pas besoin de dessin pour comprendre que le Docteur est sur le point de rejoindre le banc de pierre, celui où les deux précédents chimistes ont définitivement pris le soleil de Sicile. Je réfléchis vite et me souviens que celui qui m'a donné la formule chimique, donné pour mort par les tou-bibs, a « ressuscité » et qu'il est sorti de l'hôpital. Je rends ainsi visite à Main d'Argent, appelons-le comme ça, au bar de notre ami Paul Mondoloni, probablement l'un des plus gros trafiquants de la French Connection, et lui demande conseil.

« Il n'y a pas trente-six solutions, me dit-il. Soit il faut tout jeter à la poubelle ; soit, si le chimiste n'a pas forcé sur l'acide chlorhydrique, il peut récupérer entre cinq et huit kilos. Pas plus.

— Tu peux vraiment pas m'expliquer ?

— Non, c'est impossible. Tu le sais aussi bien que moi.

— Il ne reste plus qu'une seule solution, alors...

— Tu sais aussi, Milou, que j'ai tiré un trait sur tout ça. Je t'ai rendu service avec la formule, mais, là, ne me demande pas l'impossible. Je suis fatigué et...

— Vingt mille dollars, je lui dis, cash. Dans une heure. Cinquante à ton retour, si tu fais le maximum... »

Il réfléchit, hésite, finit par me dire que ce n'est pas une question d'argent, ce à quoi je lui réponds : « Fais-le pour me rendre service. » Et des services, il m'en devait. S'il avait refusé, je ne lui en aurais pas voulu, j'aurais trouvé un remplaçant, et c'est là qu'il m'a demandé puisque j'étais resté approximatif :

« Et c'est où, ton affaire Milou ? »

## *La Sicilian*

Début avril, je récupère le chimiste à l'Hilton de Rome et, le Sarde au volant, on file vers la Sicile. Arrivés à la villa, on est accueillis par une dizaine d'hommes, dont un Matteo peu gracieux face à un Docteur déconfit. Je présente mon ami, venu, je précise, « par amitié, et seulement par amitié », qui se met tout de suite au travail. Quatre jours plus tard, Main d'Argent me fait voir les sept kilos en train de sécher sur des plaques de pizza, rangées dans une armoire. Le Docteur me prend à part et me supplie de l'emmener loin d'ici, prétextant des affaires à régler à Rome où l'attendaient le Blond et le Brun, tous deux – mais ça, je l'apprendrai plus tard – en train de monter leur propre turbine au Liban. En réalité, il est mort de trouille, craignant de se faire bouffer tout cru par les sangliers. Et que ce soit moi, puisque je me porte garant, qui le traîne jusqu'à l'étable... Une nouvelle fois, je donne la bonne parole à Matteo, qui accepte de laisser partir le Docteur, à condition de se coudre la bouche et de se tenir prêt.

On dépose Main d'Argent à l'aéroport de Rome et le Sarde en profite pour me faire une petite confidence.

« Le Docteur va redescendre en Sicile, il ne va pas rester à Rome. Il a peur que tu l'élimines. Il t'a fait venir au labo pour que tu le sauves des Sicilos mais, maintenant, c'est de toi qu'il a une trouille bleue.

— Que Matteo ait eu une envie soudaine de le fumer, ça ne m'étonne qu'à moitié. Quant à moi, à temps perdu, j'y ferai son droit. Pour l'instant, ça va, il ne me pèse pas sur l'estomac, le Docteur. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pour quelle raison il veut retourner chez Matteo. Celui qui voudrait se jeter dans la gueule du loup ne ferait pas mieux... »

## *Le parrain des parrains*

Fin avril, toujours accompagné du Sarde, je retrouve Bébé à Rome avant de rencontrer le Zio. On s'installe à la terrasse d'une pâtisserie et, comme il se doit, j'informe le Calabrais que le Sicilo ne va pas tarder. Une conversation où, une nouvelle fois, chaque mot a son importance.

« Bébé, tu vas devoir nous laisser, le temps qu'on parle.

— Naturellement, *amicu*. »

Il est aussi sûr de lui qu'un politique qui ment sans rougir, un Calabrais dans toute sa splendeur ! C'est une partie de poker, mais, là, impossible de mentir : Bébé n'a aucune envie de me laisser seul avec le Zio.

« C'est pas une raison, Bébé. Il n'a peut-être pas envie de te rencontrer...

— Tu verras, il a envie de me voir. Il a même besoin de me voir.

— Alors il y a des choses que je ne sais pas, et faisons comme ça : on s'en va, toi, tu restes, et le Zio, il vient. Vous parlez et quand vous avez fini, tu me fais appeler et je te rejoins. Comme ça, toi, tu n'as pas besoin de parler devant moi. Et moi, j'ai pas besoin de parler devant toi.

— Non, non, l'affaire nous intéresse tous les trois.

— Alors, tant mieux, mais, là, tu ne m'en as pas assez dit... »

Bébé n'a pas le temps de répondre car le Zio, discrètement escorté par une dizaine d'hommes, s'approche de la table. Cette fois-ci, je l'avoue car cela ne m'est pas souvent arrivé, je suis impressionné. Non pas par la présence de gardes du corps, mais par son apparence : je l'ai connu paysan, en sandales, chauve, un cageot de dollars en main, et il m'apparaît habillé comme un homme d'affaires, une perruque sur la tête, la « grosse » montre au poignet. Sans les yeux bleus, méconnaissable.

Le Zio ne calcule pas le Sarde, fait un signe de la main pour dire bonjour, et dit en italien : « On ne s'embrasse pas. » Il s'assoit et parle cinq à dix minutes avec Bébé, en calabrais, mais sans nous demander de leur tourner le dos, preuve de sa confiance. Si l'affaire nous concerne tous les trois, comme vient de me le confier Bébé, j'anticipe et saisis à demi-mot la conversation, dans laquelle il est question de marchandise et d'une entourloupe. Le Zio parle-t-il du Docteur ? Je ne cherche pas à le savoir, et si c'est le cas je sais quoi répondre.

Le Zio se met tout à coup à parler en italien, sans doute pour que l'on comprenne et demande à Bébé :

« Maintenant, mon ami, qu'est-ce que tu proposes ?

— J'ai un client, à Gênes. Lui, il t'achètera tout. Il est associé avec des Français, des Niçois. Ils viennent, ils payent. Et basta.

— Vends tout alors, parce que, moi, de cette merde, je n'en veux pas ! »

Là, je pige tout de suite : il est question d'une morphine-base qui n'est pas bonne. Et les Niçois, comme ils ne sont pas cinquante à pouvoir acheter et surtout fondre la base, je ne peux que les connaître, vu que je leur ai déjà refourgué de la marchandise à plusieurs reprises, et même du papier Congo et Tournesol, indispensable pour la « fonte » de la base...

Le Zio se tourne vers moi :

« Et toi, tu en penses quoi ? »

— Si elle est vraiment mauvaise, Zio, il ne faut pas la garder. Et si vous avez des clients, alors, là...

— *Bene, bene*. On ne l'a pas payée cher, cinq cents dollars le kilo. On va la revendre le double, ça ira. »

Ou bien, je me dis, elle ne lui a rien coûté car il a fait marron des Turcs qui, eux, l'ont peut-être aussi arnaqué en lui fourguant de la merde. Toujours se méfier des Orientaux, que tu sois parrain ou pas.

« Tu me laisses trois jours, dit Bébé. Trois jours et, avec mon ami, je réalise l'opération.

— Quel ami ? demande le Zio.

— Lui, dit le Calabrais en me désignant du menton. »

Et voilà comment je me retrouve embringuer par Bébé qui, rusé, me fait une proposition que je suis obligé d'accepter, le Zio étant non seulement impliqué mais témoin de la scène.

Deux jours plus tard, Bébé, au volant d'une ambulance, DS break, fonce toutes sirènes hurlantes en direction de Gênes. Je suis assis sur le siège passager, moi aussi déguisé en ambulancier, et je vois même deux motards qui, croyant que nous étions pressés, nous escortent pendant quelques kilomètres ! S'ils avaient été curieux, on était bons pour la galère, car la DS transportait cent vingt kilos de base, de quoi fabriquer, au minimum, soixante-dix kilos d'héroïne ! Cela représente, au bas mot, cinq cents kilos d'héroïne coupée, en bout de course deux fois plus, soit un million de grammes revendu

aux États-Unis, cent dollars l'unité ! Bébé, un as au volant, casse la filoché<sup>1</sup>, et gare la DS devant un hangar.

On descend, Bébé marche vers quatre mecs, les salue, mais moi je reste en retrait pour ne pas me faire détroncher et pour assurer la sécurité du Calabrais ; une embuscade, ça arrive tous les jours. L'un des acheteurs prend un échantillon, sort une fiole de sa poche et balance quelques gouttes : la base devient rouge.

« Alors, dit Bébé, c'est bon ? On la met où ? »

De l'autre côté, à cinquante mètres, je distingue une bagnole, en contre-jour, et me demande pourquoi elle ne se met pas au cul de la DS. Le mec fait un signe à trois autres qui, et je n'ai jamais compris pourquoi, vont se taper les cinquante mètres, les bras chargés des ballots de base. Une fois fini, je demande à Bébé si c'est terminé et si l'on doit récupérer le fric, l'*aspina*.

« C'est réglé. *Tutto bene*.

— Et si je vois le Zio, je lui dis quoi ?

— Que tout s'est bien passé, c'est tout.

— C'est tout ?

— C'est tout. »

Au mois de mai, je suis de retour en Sicile, le Zio m'ayant fait dire, par le maçon, de revenir rapidement. Je vais attendre trois jours à jouer aux dominos et aux cartes avec des Siciliens qui ont leurs habitudes dans une auberge située au-dessus du village de Corleone<sup>2</sup>. Trois jours à gamberger, comme quelqu'un qui ne sait pas ce qui l'attend, aux aguets, même si j'y suis habitué, mais impatient de savoir à quelle sauce je vais être mangé.

Un matin, le Zio me demande de monter dans la R5 et la voiture prend la direction, non pas de Carini, mais de Palerme. Au volant, Gineto n'arrête pas de faire le con, de faire semblant d'écraser des gens, ralentit, accélère, tel un gamin qui viendrait d'avoir son permis, et le Zio, pas bavard, me souffle juste que « Bébé est OK ». Tant mieux car, dans le cas contraire, j'aurais pu morfler à

---

1. Il casse la filature grâce à divers stratagèmes comme, par exemple, faire trois fois le tour d'un rond-point.

2. Rendu célèbre dans le film *Le Parrain*.



la place du Calabrais, les deux étant assez malins pour s'asseoir sur le Corsico, en l'occurrence moi. Au fur et à mesure que l'on s'approche de la mer, le convoi s'agrandit et, quand on arrive sur le port, au marché des poissons, il doit y avoir quatre ou cinq voitures.

Le Zio descend de la R5, quinze mecs autour, la plupart portant un calibre à la ceinture, non pas derrière pour être discret mais bien devant au niveau de la boucle de ceinture. Cela ne m'impressionne pas le moins du monde, les calibres, c'est toute ma vie, je me demande juste pourquoi Don Gerlando veut me montrer le marché et me prendre à témoin. Le Zio me fait signe de marcher à côté de lui et, là, comme dans un film, les gens baissent leur regard ou viennent carrément baiser la main du seigneur de Palerme. En réalité, j'en suis presque gêné, surtout lorsqu'un pêcheur insiste pour garer la R5 et que Gineto le rembarre en lui disant : « Tu ne vois pas que la voiture va puer le poisson ! Allez, file, retourne à ton banc ! »

Gineto se place devant nous, et au fur et à mesure que l'on avance, entourés des gardes du corps, le brouhaha, les cris, les gestes, le déplacement des gens font place au silence, à un murmure pour être précis, et à l'immobilisme ; pêcheurs, chalands, badauds, des centaines de personnes, tous, sans exception, se passent le mot : « Don Gerlando, Don Gerlando... » Cela ne peut pas être autrement car c'est à la fois un honneur de recevoir le Zio comme c'est une crainte pour ceux qui ne se sont pas acquittés de leurs dettes.

On chemine au milieu des étals quand – cela arrivera tous les dix mètres – une femme avec un foulard dans les cheveux s'approche les mains chargées de filets d'espadon, fraîchement pêché, et les offre au Zio. Toujours le regard baissé. J'avais déjà assisté à pareille scène en Calabre, mais un tel cérémonial, jamais. C'était fin 1978, me semble-t-il. Le Blond étant en affaires avec Paolo De Stefano, nous étions allés le voir dans son fief, à Villa San Giovanni, une ville située avant Reggio di Calabre. Pareil, un convoi de voitures, à la différence près qu'elles étaient pour la plupart de marque américaine, le m'as-tu-vu habituel des Calabrais qui roulent dans la ville, presque au pas, devant la population qui baisse les yeux ou tourne la tête comme si elle ne voulait rien voir. Je me souviens surtout que le convoi avait provoqué un véritable bouchon. Mais – en Italie, cela tient du miracle ! – nous n'avions pas

entendu un seul coup de Klaxon comme si, là aussi, tout le monde s'était donné le mot, « Stefano, Stefano »...

Au marché, le Zio est dans son jardin, touche quelques mains, qu'il trie sur le volet, et s'arrête pour échanger quelques mots. La promenade va durer une bonne heure, une quinzaine de paniers remplis de morceaux de thon, d'espadon, de cigales de mer, jusqu'à ce que le Zio s'approche d'un homme, debout derrière un étal, le regard droit, pas le moins du monde impressionné. Il lui demande si tout va bien, mais le poissonnier lui répond :

« Je ne parle pas avec toi.

— Tu en as le droit mais, moi aussi, j'ai le devoir de t'interdire d'être là.

— Tu penses que ma famille et moi, on n'a pas assez souffert par ta faute ? »

Le Zio demande alors à Gineto :

« Il a des couilles, ce mec. Renseigne-toi sur son taux de nuisance et laissons-le travailler. »

Cette scène n'a rien de spectaculaire, elle démontre seulement que même si un parrain ne fait jamais l'unanimité, quelle que soit sa puissance, il jouit d'une grande estime et d'un profond respect de la part des Palermitains. Et c'est exactement le message, subliminal, qu'il veut me faire passer : « Tu vois, si tu fais le con, t'es mort, et même cette femme-là, avec son foulard, peut te tuer, où et quand je veux. » Il ne faut jamais oublier que les Italiens du Sud sont, à leur manière, des Orientaux, que la mort est leur dénominateur commun et que rien n'est innocent, surtout de la part d'un homme qui gère deux fronts de guerre, une guerre qui exige de lui d'être à la fois un général, un stratège et une source d'argent pour financer le tout. Le détour par le marché n'a rien à voir avec ce qui s'est passé au laboratoire, le Docteur ayant réalisé une maladresse, pas une enculerie, mais le Zio me prévient, à la différence près que je n'ai pas attendu d'aller faire le marché avec lui pour le comprendre. Quant au poissonnier, Gineto me dira plus tard qu'il était en froid avec le Zio, car la Mafia lui avait pris ses enfants, justement pour la guerre, et qu'ils avaient été assassinés. Le poissonnier n'avait plus rien à perdre, sa femme l'ayant quitté dans la foulée.

Le lendemain me revoilà dans la R5, direction la campagne. Jusque-là le Zio ne m'a pas donné d'informations concernant le trafic et je ne lui ai rien demandé, c'est l'usage. Moins on en sait, mieux on se porte, surtout lorsqu'on n'est pas associé, que l'on ne partage pas les bénéfices. Mais dans la voiture, peut-être parce qu'il cherche conseil, des réponses à un problème précis, il me fait part de son problème actuel : la pénurie de base.

Jusque-là, il recevait essentiellement par voie aérienne cinq cents kilos de base par mois, me précisant – mais ça, je l'ai compris depuis le début – qu'il n'en est pas le seul propriétaire. Mais s'il reçoit moins de base, me dit-il, c'est soit parce qu'il se fait arnaquer par ses fournisseurs turcs, soit par le passeur, le pilote d'avion que l'on va voir sur les hauteurs de Taormina. Comprendre « arnaquer » par le fait que les fournisseurs lui ont promis plus de base qu'ils ne pouvaient fournir, ce qui entraîne un manque à gagner sur ce que le Zio et ses amis avaient estimé, ou que le pilote revend une partie de la cargaison à d'autres clients à un prix plus important, cela va de soi. À moins – et là, je me rappelle la livraison réalisée avec Bébé, à Gênes – que la base ne soit plus aussi bonne qu'auparavant, la faute aussi à l'entrée des Russes en Afghanistan, la base provenant de là-bas via des intermédiaires du nord de l'Iran, surtout du Haut-Karabagh...

« Pour les Turcs, ajoute le Zio, ce n'est pas un problème. Ils comprendront le jour où on leur vendra des armes en plastique. Pour le pilote, celui que l'on va voir dans quelques minutes, ça devient un problème. Car on a toujours besoin de lui. Je pourrais le faire disparaître, mais mes amis n'apprécieraient pas que la décision soit prise sans avoir fait une réunion. Le pilote, comme l'avion d'ailleurs, n'est pas qu'à moi. Tu t'imagines bien que si je tue le pilote sans leur dire, je vais déclencher une sale guerre. Et c'est pas le moment, vu celle que l'on mène contre l'État et contre cet enclavé de Buscetta.

Ce même Buscetta, qui deviendra plus tard une grande bouche<sup>1</sup>, et – pas grand-monde ne le sait – a déclenché la guerre après avoir

---

1. En collaborant avec la justice italienne.

volé une centaine de kilos d'héroïne à ses associés de Palerme, dont le Zio concerné au premier chef.

On s'arrête devant la villa. Le pilote, un gaillard plein de sport<sup>1</sup>, intime à sa femme d'aller jouer avec ses trois garçons. Il demande des nouvelles de la famille, d'abord à Matteo, puis au Zio qui n'y va pas par quatre chemins, sans oublier le coup de vice :

« Comment vont les fournisseurs ? Pas de difficultés ?

— Non, ça va, ça va même très bien.

— Si ça va bien avec eux, tant mieux. Quant à nous, il y a toujours ce problème... »

Le pilote sait très bien de quel problème il s'agit, soit quatre cents kilos de base, médiocre, qu'il est allé chercher à Budapest

« De toute façon, dit-il, il n'y a rien que l'on puisse réparer, mais si j'ai fait quelque chose de mal, il faut le dire.

— Ça dépend combien de temps le problème va durer.

— J'ai appris de mon père que tu as bien connu, Don Gerlando, que l'homme qui, du désert ne saccage point la légende, ne peut subir l'outrage. Cela fait longtemps que l'on se connaît, et tu sais aussi bien que moi que les choses ne sont pas simples.

— De toute façon, dit le Zio, je crois que ça ne sert plus à rien de parler. Je sais où j'en suis, tu sais où tu en es. »

Silence de mort dans le salon. Le pilote nous demande de passer à table, le couvert étant mis, mais le Zio décline et se lève :

« Non. On boit l'apéritif, mais on ne mange pas. »

Depuis le début, bien avant que l'on arrive à la villa, il y a ce Francesco, un blond aux cheveux bouclés, qui tire la gueule. « Et en plus, demande-t-il, tu veux qu'on mange avec toi ? Et puis quoi, encore ! » Le pilote ne répond pas et va chercher sa femme dans la cuisine. Francesco passe son doigt sous la gorge, mais le Zio, d'un geste de la main, lui fait comprendre que ce n'est pas le moment.

La femme nous sert un muscat, Francesco refuse, toujours à faire la tronche. Connaissant les subtilités du Zio, je suis le témoin d'une discussion typiquement mafieuse : le pilote sait qu'il a commis

---

1. Très musclé.

une faute grave et qu'il va probablement le payer. Mais c'est la vie, on peut boire quand même un verre ! Enfin, une nouvelle fois, comme au marché, le Zio me prend à témoin de sa puissance et me fait passer le message. Ce qui ne me fait ni chaud ni froid car, de toute façon, le Zio s'était renseigné sur ma personne et savait que j'étais fait du même bois que lui.

Un ou deux mois plus tard, je retrouve le Sarde à Marseille et, après avoir semé une voiture de condés – les Stups, ce ne pouvait être qu'eux –, on part pour l'Italie. Le juge Michel a fait marron un autre labo, à Milan, mais il nous court toujours après. Pourvu que ça dure ! On arrive à Carini, on boit un verre dans la cuisine avec Gineto, Matteo, puis le Zio.

« Vous avez fait bonne route ?

— Aucun problème.

— Parfait. Milou, je dois te dire une chose : le Docteur et deux de ses amis sont ici depuis cinq jours. Ils attendent pour se mettre au travail, on a un peu de retard sur la livraison. »

Première nouvelle ! Je me garde l'info derrière l'oreille car, là, je me dis que je suis en train de me faire doubler par Coco, l'Ajaccien et le Docteur. Alors que c'est moi qui leur ai mis le pied à l'étrier !

« Ils ont décidé de faire ça, ajoute le Zio, sans vous le dire...

— Dans votre dos, ajouta Gineto.

— Sans vous le dire, reprend Don Gerlando.

— Vous regardez votre intérêt, c'est votre choix après tout, vous êtes les patrons. Mais ça vous est sûrement venu à l'idée qu'un homme qui travaille dans le dos de ses associés et amis, j'insiste, peut aussi le faire dans le vôtre.

— C'est la première chose qui nous est venue à l'idée, dit Gineto, toujours aussi roublard. Mais pour nous, vos amis, c'est comme un mouchoir : on s'en sert et on le jette.

— Alors, on vous propose un marché, dit le Zio. On va monter deux labos.

— Eux, ajoute Gineto, ils restent ici. Toi, avec qui tu veux, on t'installera à trente kilomètres d'ici, au-dessus de Corleone.

— Et ils ne seront pas au courant, c'est ça ?

— Quand vous les rencontrerez en France, dit-il, vous ferez comme si vous n'aviez plus de nouvelles d'ici, comme si de rien n'était. Mais vous nous rendrez compte de tout ce qu'ils vous disent.

— C'est fort possible qu'ils vous mentent, dit Matteo qui, jusque-là, n'avait pas encore parlé. Qu'ils vous disent que les Siciliens sont des voleurs, qu'ils leur ont promis cinquante kilos et qu'en vérité, il n'y en avait que vingt... et de mauvaise qualité.

— Il vous faudra insister, dit Gineto, essayer d'en savoir le maximum sur eux. Nous, on tiendra un langage, vous, vous tiendrez un autre langage.

— Et avec ses deux langages, conclut Don Gerlando, on cernera le Goldek. »

Goldek, en référence à Goldorak, c'était le surnom que les Sicilos avaient donné au Docteur, en raison de sa démarche mécanique. On a toujours donné des surnoms aux gens sur un détail, ça fait partie de notre vie, comme si on prenait une photo et qu'on l'imprimait dans le cerveau aussi sec.

« Ce ne sera pas difficile de trouver un autre chimiste, j'ajoute. Goldek, j'en fais mon affaire. »

Une parole qui ne pouvait que rassurer Don Gerlando, vu ce qui s'était passé après la fonte loupée du Docteur. Et, à la place du Zio, j'aurais tenu le même discours, l'ayant déjà fait au sujet de Leccia lorsque son père était venu porter la valise pleine de biftons et payer l'amende pour sauver la vie du chimiste.

Une semaine plus tard, nous voilà de retour en Sicile accompagnés de Pache, le chimiste formé par Leccia en Corse. Nous nous installons au sous-sol d'une maison de campagne, située près de Corleone. Le labo nous attendait. Matteo nous donne trente kilos de base, de la « bombe » comme promis, et nous précise que l'équipe de Goldek en a hérité seulement de sept. Les Sicilos regardent leur montre, et le résultat ne se fait pas attendre : Pache et le Sarde obtiennent près de vingt-huit kilos de Blanche, le Docteur, quatre kilos. La règle de trois joue évidemment en notre faveur : si le Goldek avait tourné trente kilos, il n'aurait obtenu que seize

à dix-sept kilos d'héroïne, soit dix kilos en moins, au bas mot, un manque à gagner de près de deux millions de dollars pour les Sicilos ! Cherchez l'erreur... De mon côté, je réglerai les comptes en temps voulu, la Sicile n'étant pas l'endroit idéal, une occasion qui me sera donnée un peu plus tard, à Marignane, lorsque le Sarde m'avertira du passage impromptu du Docteur.

Dans une brasserie où nous avons l'habitude de nous rencontrer, le Docteur me donne cinq mille dollars, tout en me précisant qu'il est tanké<sup>1</sup>, n'ayant pu me remettre l'enveloppe en temps et en heure, ni même la totalité de la somme. Mentir sans rougir, c'est vieux comme le monde... Il sait que la moutarde me monte au nez depuis l'affaire du labo. Sans imaginer, c'est cocasse, que je suis descendu moi-même fondre la base en Sicile. Je dois donc lui envoyer tordu :

« On dirait que ça marche pas fort, les affaires.

— Si j'avais plus, crois-moi, dit-il, ça serait avec plaisir ! Mais, en ce moment...

— Quoi en ce moment ?

— C'est pas facile.

— C'est tout ce que tu m'apportes comme infos ?

— En bas, ils ont beaucoup de gueule mais pour le reste... Bon, je suis pressé, faut que j'y aille.

— C'est ça, allez, va. »

Si j'avais su que c'était la dernière fois que je le voyais, j'aurais agi autrement, lui laissant le temps de s'engraisser avant de lui couper la tête, au sens figuré. Le Docteur, je l'ai fait grandir, je l'ai associé, je lui ai présenté les Sicilos et, au lieu de me dire la vérité, tout le moins pour la sécurité de nous tous, il me file cinq mille petit dollars et me tourne le dos.

Au téléphone, à l'aide de mots codés, Matteo m'avait tenu au parfum : « Le Docteur a fondu une nouvelle fois de la base et nous en attendons cent cinquante kilos. » Ce qui me laisse perplexe, sauf à imaginer que les Sicilos jouent double jeu. De la part de Don Gerlando, rien d'original puisqu'il se doit de miser à droite,

---

1. Qu'il n'a plus d'argent.

à gauche, un schéma que l'on retrouve lors des campagnes électorales lorsqu'il faut avancer le fond de caisse...

Je reviens à Rome, chercher un demi-million de dollars que me doit le Zio, mais la vieille dame, la nourrice, refuse de me les donner, son mari, absent pour quelques jours, étant le seul mandataire. Je quitte Rome bredouille, prends le train à Bologne et apprends, lorsque j'arrive à Marseille, que la gare a explosé, un attentat ayant fait des dizaines de morts. J'ai toujours pensé que si j'avais récupéré les sous, passé ces deux heures à compter le fric ou à faire je ne sais quoi, j'aurais fait partie des victimes, qui sait ?

### *Visite surprise sur l'île du Levant*

Je décide de me retirer quelques jours sur l'île du Levant, un repos bien mérité qui va se résumer à farnienter : pêche, lecture, jeu de cartes, sans argent si possible, et sieste sur le hamac.

Le 27 août 1980, le ciel fait grise mine, l'orage a grondé toute la nuit, il pleut des cordes et je repousse à plus tard ce que j'ai pourtant l'habitude de faire tous les matins : aller chercher le pain, les croissants et le journal à Héliopolis, *Le Provençal* étant le seul lien qui me relie avec l'extérieur. Dans la villa « Les Mimosas » que je loue depuis des années, pas de radio, ni de télévision ; j'apprécie la tranquillité des lieux, loin du surmenage et des soucis que me procurent les affaires, les Sicilos n'étant pas les seuls à me solliciter.

Quelques jours avant de me mettre au vert, Gineto et Matteo étaient venus me voir à Marseille pour me demander de tourner cent kilos sur les cent cinquante reçus du Kurdistan iranien, et de me tenir prêt à tourner cinq cents lokis par mois. Une exigence un rien exagérée mais tout à fait possible. Pour cela, je pouvais solliciter le Blond qui n'était pas dans mon gourbi avec les Sicilos, mais associé au Brun, à Altiéri et à un chimiste de La Ciotat, tous embringués dans la fonte au Liban, tous à lever le doigt dans le cas où il faudrait augmenter la cadence du côté de Palerme. Le Blond et le Brun n'étant pas des inconnus en Italie, ils sauteraient sur l'occasion pour accrocher un fil à la patte du patron de Palerme – en clair, même si je n'ai jamais prononcé l'expression de ma vie de trafiquant, de Cosa Nostra.



## *La Sicilian*

Passe la journée, quelques éclaircies, pas l'ombre d'un collègue, ce qui est très rare, et vient la nuit sans que j'aie pu poser un pied au village. Je suis réveillé à l'aube, probablement par des oiseaux trop bavards, et me rendors jusqu'à onze heures. Encore à poil, à peine fini la tasse de café, je vois passer deux silhouettes dans le jardin. Comme il pleut à verse, il n'y a pas trente-six solutions : soit on vient me tuer – dans ce milieu on peut mourir pour un mot mal interprété, une vieille dette oubliée... ; soit, c'est encore pire, vu le peu de discrétion et l'heure, cela ne peut être que la seconde hypothèse, synonyme de cauchemar. Je m'habille aussi sec et décide, je n'ai pas le choix, de grimper dans l'eucalyptus situé dans le jardin, seul endroit – j'ai eu le temps d'y penser en faisant la sieste dans le hamac – qui pouvait me permettre de voir venir le danger à quatre ou cinq mètres de hauteur, d'autant plus qu'il était facile de monter à l'arbre. Je longe discrètement le mur, m'arrête, aperçois d'autres silhouettes qui s'approchent de la villa, et comprends que les mecs sont nombreux. Je me dis, alors, que si on avait voulu me fumer, l'idée de monter à l'arbre ne me serait jamais venue.... Je serais mort bien avant !

J'entends du bruit dans la villa, une porte qui claque, je n'ai plus le choix : la seule solution, c'est de prendre les jambes à mon cou, rejoindre la porte du jardin en courant et bonjour, au revoir ! Je me mets alors à courir de toutes mes forces quand me voilà plaqué violemment par un mec qui en profite pour me faire une clé de bras. Je me laisse mettre les bracelets par des hommes qui ont le sourire aux lèvres. Pas moi.

Je vais apprendre qu'au même moment le gérant d'un hôtel de Taormina, devenu un indic de la Guardia di Finanza, a été assassiné d'une balle dans la tête en Sicile. Les Stups, ceux qui vont bientôt me cuisiner, et le douanier qui les accompagne, en profitent pour me taquiner, me demandant ce que je fais encore là... « Milou, me dit celui qui m'a plaqué et que je connais de nom, on te cherche depuis deux jours, tu nous attendais ou quoi ? » Et d'éclater de rire avant de préciser qu'ils avaient tapé le 26 août à Marseille, Palerme, Taormina et Carini, que le 27 les journaux marseillais avaient fait leur une sur la French Sicilian Connection et que, grâce à un tuyau, pas percé celui-là, ils avaient réussi à me

localiser sur l'île du Levant. Avant de tomber un peu par hasard sur ma location, le lendemain peu avant midi, il ne leur restait plus que quatre ou cinq villas à visiter avant d'aller casser la graine. Morale de l'histoire : si, la veille, j'étais allé acheter le journal, je me serais mis en cavale dare-dare, au revoir la France, bonjour la Corse, le Sénégal ou le Brésil, et qui sait où je serais aujourd'hui !

### *Les pièges des flics*

Je me retrouve en garde à vue, rue d'Oran, face à une imprimerie qui a été, quelques semaines auparavant, la cible d'un attentat dont j'apprendrai bientôt qu'il avait été monté de toutes pièces par la brigade des condés corses !

Rien à voir avec ma première confrontation devant les condés, en 1974, durant laquelle les gifles et les coups de poing m'avaient expédié à l'hôpital. Là, j'ai affaire à des flics qui ont ramassé assez de preuves et de trafiquants pour faire sauter les bouchons de champagne, tradition oblige. Ils savent que je vais rester de marbre, chacun son rôle, et me lâchent quelques bribes d'informations sur le dossier instruit par le juge Michel, pas peu fiers d'avoir fait tomber la Sicilian. J'apprends ainsi que le Docteur et les Sicilos ont été marrons en Sicile, comme mon ami Sté et le Sarde, et que nous sommes suivis de près depuis un an. Bref, les carottes sont cuites, adieu le demi-million de dollars que me doit le Zio car, cette fois-ci, vu que j'ai droit à la visite de François Le Mouël, le grand patron des Stups, je vais en prendre au moins pour quinze ans.

Les condés me cuisinent gentiment, je reste muet, rien à déclarer. Trois jours à manger des sandwiches que je devais acheter dix francs pièce, belle arnaque, et trois nuits en taule. Je sais que je suis frit, que certains de mes associés commencent à balancer, la plupart n'ayant jamais été élevé à la dure, ni grandi dans notre secte, celle où « le silence doit faire obstacle à l'établissement de la vérité », comme le déclarera pompeusement un président du tribunal.

Pendant trois jours, à tu et à toi, dans une ambiance somme toute cordiale, c'est une partie de poker menteur qui s'engage : l'essentiel, c'est de faire croire que je suis prêt à retourner toutes les cartes, sans jamais perdre la main. Encore une ficelle apprise

par mes oncles lorsque ces derniers me racontaient les épisodes de leurs vies passées de l'autre côté du miroir. Surtout ne pas tomber dans les pièges tendus par les flics et éviter de leur donner un prétexte pour me fumer.

Impensable ? Il faut d'abord savoir que les condés éprouvaient de la rancœur envers notre famille et mon premier cercle. Certes mon cousin Petru était au placard depuis quelques années, mais les Stups, surtout eux, en avaient vu de toutes les couleurs depuis le milieu des années 1960, et pas plus tard que la veille de mon interpellation. Mon oncle, avant d'être interpellé, avait sorti son arme, tiré sur les policiers, mais la balle était restée dans le barillet. Suffisant pour que l'un des policiers visés rumine sa vengeance et imagine un scénario qui me pousserait à réagir, à franchir la ligne jaune, en flagrant délit sous leurs yeux...

Je reconnais le visage, l'allure de la plupart des condés qui m'ont filé pendant des mois, si ce n'est des années, et ne manque pas de les taquiner – n'oublions pas que nous sommes à Marseille –, surtout lorsqu'une femme flic, Manou<sup>1</sup> passe la porte, son 38 spécial Smith & Wesson dans le holster, et une gueule d'ange à faire rosir d'envie ses collègues. Puis j'autiche<sup>2</sup> l'un des flics que je remarquais plus souvent sur les champs de courses que derrière ma voiture. Je tiens le point faible du groupe et l'harponne :

« Tu te souviens comment je t'ai rendu fou ?

— Tu dois te tromper, Milou.

— J'ai bonne mémoire, je pourrais même te donner le numéro de la plaque de ta bagnole, ce qui ne serait pas difficile vu que je t'ai coincé, un jour, au fond d'une impasse.

— Je te dis que ce n'est pas moi ! »

Les collègues se regardent, genre « celui-là, quelle truffe ! », ce qui conforte mon raisonnement.

Un peu plus tard, dans le couloir, le condé se fait ruer dans les brancards par une voix masculine, rauque, qui m'est inconnue, et qui le traite ouvertement de « bon à rien ». L'homme à la voix

---

1. Surnom d'emprunt.

2. J'énerve.

forte entre dans le bureau, s'approche de Manou, les fesses posées sur le bureau, en train de lire des feuillets. Il s'assoit derrière avant que Manou se ne tourne vers lui et me livre, sur un plateau, son 38 spécial glissé dans le holster. Le fait-elle exprès ? Se sont-ils passé le mot pour me tendre une embuscade, autrement dit que je prenne le 38 – ils savent que je suis assez fou pour m'en emparer, qu'entre quinze ans de prison et prendre un flic en otage pour me barrer, je ne vais pas hésiter –, un calibre qui pourrait être vide... Ce qui leur permettrait, soit de m'ajouter un nouveau chef d'inculpation – histoire de me mettre la tête encore plus sous l'eau –, soit, carrément, de me liquider, la légitime défense n'étant qu'une formalité. Je gamberge à toute vitesse, aperçois les deux flics, Manou étant toujours de dos, qui m'épiaient et... je laisse tomber. Le lendemain matin, après une nuit blanche en geôle, l'un des condés me le confie, à l'abri des regards : « T'as bien fait de ne pas tendre le bras, Milou. Il n'y avait que des balles à poudre noire pour faire comme si... »

### *Haro sur le juge Michel*

À la fin des quatre jours de garde à vue, les flics me conduisent au palais. Dans la voiture, celui qui est assis sur le siège passager, me dresse un portrait du juge Michel. « Avec lui, t'es pas sorti de l'auberge, attends-toi à passer un sale quart d'heure ! » Je pourrais lui parler de mon réveil à l'hôpital, en 1975, du « sang de bœuf » de Saurel, mais je m'abstiens : il me tarde d'en finir, de rejoindre les Baumettes, Petru et bon nombre d'amis. Surprise, ce n'est pas Michel qui me reçoit mais une magistrate qui le remplace au pied levé. « Il est parti en vacances, me précise-t-elle, il y a à peine deux heures. » Elle me lit les chefs d'inculpation, s'abstient de quelconques commentaires et me souhaite une bonne nuit. Mandat de dépôt : le 30 août 1980.

Après quelques jours passés aux Baumettes, où je suis reçu comme un coq en pâte, je suis rapidement mis au parfum des nouvelles règles imposées par le juge Michel, ressenties comme de l'acharnement par la plupart de mes amis : pas de parler avec la famille, autrement dit pas de nouvelles, ni de linge propre ;

isolement le plus complet ; des heures à attendre au palais, en geôle ; des autorisations exceptionnelles pour obtenir un mandat, l'argent qui sert à cantiner. De ce côté-là, ce n'est pas un problème puisque je vais jouer de l'argent aux cartes, donc me faire ma petite cagnotte sur le dos des vieux de la French, joueurs invétérés, toujours milliardaires. Avec la complicité de l'administration pénitentiaire, Michel se tire une balle dans le pied, lui qui n'a pas grandi dans une ville aussi mystérieuse qu'indomptable, et creuse donc un fossé toujours plus grand entre ceux qui se la jouent incorruptibles, bien confortablement dans leur bureau, et les autres qui vivent Marseille jour et nuit comme ils abusent, volent et mentent.

Un jeu dangereux que d'autres magistrats comprendront plus tard : cela ne sert à rien de jouer au cow-boy avec des indiens qui sont réunis aux Baumettes, unis dans une prison où les barrières tombent très vite – ennemis dehors, amis dedans –, déterminés à mettre leurs expériences en commun pour démolir la réputation d'un magistrat. Et là, entre le soutien implicite des avocats, les touches dans les mairies, à l'Évêché, dans les palais de justice et surtout chez les francs-macs – le réseau qui permet justement aux hommes de poids du Milieu de tisser et de consolider leur toile d'araignée, d'être renseignés et de renseigner –, c'est un combat non plus sans merci, mais perdu d'avance.

Le contexte, c'est important, est capital ; lorsque j'entre aux Baumettes, des rumeurs courent sur Michel, sur sa supposée collection de maîtresses ou sur son réseau d'indics qui le rencarderaient, en douce, en ville. Un croisé qui va cristalliser l'attention de tous ceux qui défendent les marioles<sup>1</sup> et s'attirer les foudres des fatigués qui voient là l'occasion de rallier l'opinion des leaders.

Voilà comment un juge devient l'ennemi public numéro un, reçoit des menaces de mort, ne dort plus la nuit et se fait par ailleurs manipulé par un maton des Baumettes qui, lui, veut profiter de cette relation qu'il croit privilégier avec Michel pour être muté dans une autre prison. Le mec, nous l'avons emboucané je ne sais combien de fois, lui racontant n'importe quoi, juste pour s'amuser

---

1. Au sens d'hommes de poids du Milieu.

– nous n’avions que ça à faire ; lorsque les mêmes informations nous sont revenues aux oreilles, via le palais de justice, nous avons alors compris que le maton le rencardait, et on ne s’est gêné pour joindre l’utile à l’agréable. C’est une autre règle : la désinformation fait partie du jeu, de l’art de la guerre, et les avocats le savent mieux que quiconque.

Le juge pensait qu’en serrant les vis de quelques marioles enchristés, il parviendrait à ses fins – ce qui est mal connaître ses clients –, vu que c’est exactement l’inverse qui va se passer : les caïds, disons des hommes d’un certain poids, vont s’offrir les services de médecins ripoux, sortir sur une civière simulant des fièvres, recouvrer la liberté, certes conditionnelle, le tout pour trente, quarante bâtons, et au revoir monsieur le juge. Pendant ce temps-là, les petits de la brosse vont nourrir, entretenir une haine envers Michel, surtout si ce n’est pas leur juge d’instruction, instaurer un climat encore plus pesant qui verra son apogée après la tuerie d’Auriol – j’y reviendrai.

Aux Baumettes, je retrouve Teston, Petru, mon oncle Martin, des dizaines d’autres amis ou connaissances mais un seul homme hante tous les esprits...

### *Mes rencontres avec le juge*

Deux mois plus tard, en octobre 1980, on descend par vagues de quatre détenus au palais, tôt le matin, et on attend toute la journée en geôle, avant de monter voir le juge. Un stratagème initié, dit-on, par Michel qui, lentement mais sûrement, va se retourner contre lui : c’est pendant ces heures d’attente que des hommes – des droits communs<sup>1</sup> et des politiques, comme ceux du SAC, qui ne se touchaient jamais la main en promenade – vont se parler, s’apprivoiser, dire tout le mal qu’ils pensent du juge, nourrir les rumeurs et imaginer le pire.

---

1. Jugés par un tribunal pour des délits et crimes de droit commun. Dans le Milieu, on distingue le « droit commun » du « politique » par le fait que ce dernier, souvent par mépris et arrogance, ne désire pas se mélanger aux autres détenus, à la « plèbe » de la société.

## *La Sicilian*

À la fin de la journée, me voilà enfin face au juge Michel, le magistrat qui instruit le volet français de la Sicilian depuis deux ans. Comme tous les truands, je le connais de réputation : il a pris les patins de Saurel, formé à la dure par le communiste, et s'est vu attribuer la plupart des gros dossiers : French Connection, fausse monnaie, le dossier du bar du Téléphone...

Pour être clair, au parquet, on lui a chargé la mule, histoire de le mettre à la fois à l'épreuve, c'est de bonne guerre, et de déléster les autres juges d'instruction d'un travail de bagnard dans une ville où le SAC a pignon sur rue, où voyous et politiques marchent ensemble, se comprennent sans même se voir ou se parler. Car le juge, et cela restera une énigme pour beaucoup d'entre nous, n'est pas dans les petits papiers de tous ceux qui se retrouvent dans quelques restaurants du coin, à chanter *La Marseillaise*, à boire comme des trous avant d'aller se faire quelques Arabes dans les quartiers nord... ou en prendre certains pour les torturer et en faire des indics.

Des épisodes qui sont peu ou pas connus, même le journal rouge *La Marseillaise*<sup>1</sup> en parlait à la marge, mais qui révèlent surtout un climat très particulier, la ligne blanche qu'aucun magistrat ne se doit de franchir. Pour preuve, si le juge avait eu connaissance du véritable rôle de Luperini, notamment dans l'affaire du bar du Téléphone, qu'aurait-il fait ? Pas grand-chose, à part gesticuler, car il aurait eu chaud aux pieds, quelques condés voyous, déjà à la manœuvre, le lui auraient rappelé en lui tordant les enquêtes.

Michel était peut-être courageux mais pas téméraire, surtout pas, comme la rumeur l'a prétendu, à filocher les voyous ou à pousser la porte de bars, comme chez Henri, qui étaient interdits aux caves ! Certains avocats en place aimaient à dire que Michel était surtout le meilleur alibi pour le parquet, style : « Ne vous inquiétez, braves gens, un juge s'occupe d'éliminer la racaille à Marseille... » Le problème, c'est que lorsque Michel va monter au plafond, il n'y aura plus personne, une fois l'épisode de son assassinat oublié – et à Marseille, ça va allait très vite –, pour reprendre le soi-disant flambeau, envoyer un signal fort à la hauteur de

---

1. Le journal communiste de la cité phocéenne.

l'affront, donner de véritables moyens pour lutter contre le grand banditisme et la corruption des élites puisque l'un ne va pas sans l'autre. Je ne parle même pas de l'enquête criminelle qui a suivi, cinq ans à tourner en rond autour de la moto volée, une autre pantalonnade...

Au cours de cette première rencontre, entouré de mon avocat et de deux policiers, les mains libres, je lis dans le regard de Michel de la détermination, et j'étudie son comportement comme je le ferais avec n'importe qui. Le premier coup d'œil est très important. Physiquement, un beau mec, d'où peut-être ses casseroles de Don Juan, certes, mais qui a envoyé des femmes de trafiquants en prison, qui n'a pas compris que l'on a changé d'époque, qui fait dans l'excès de zèle en oubliant un mot clé, celui qui garde les sceaux : la sérénité.

Face à moi, il est conforme à ce que l'on m'a dit et je m'y suis préparé : opportuniste, démonstratif, au point de se lever, de faire le tour de la table, d'insister non pas en criant, quoique, mais d'une voix forte, trop autoritaire pour être sûre d'elle. Il me pose des questions sur la Sicile, insiste, fait à plusieurs reprises le tour de son bureau, vient s'asseoir face à moi, à l'image d'un condé en garde à vue, et obtient la réponse qu'il mérite :

« Si vous voulez que je réponde à vos questions, monsieur le juge, ne me criez pas dessus. Si vous continuez, je sors. »

Mon avocat me fait les gros yeux, me glisse à l'oreille d'être plus souple. Je me plie à son exigence mais, comme prévu, je réponds toujours à côté, suivant un scénario déjà clair dans ma tête. C'est vrai, je fréquente des trafiquants mais la Sicilian, je ne comprends pas... Michel allume une énième cigarette, me regarde de haut, de travers, sachant très bien qu'il se trouve face à un membre d'une secte, en l'espèce la famille Bartoli et le gros d'une troupe qui ne le porte pas dans son cœur.

Pas de prolongations, le match se termine, égalité, balle au centre. Je guette de nouveau du regard ce magistrat qui fut – peut-être à l'insu de son plein gré – pieds et mains liés à quelques condés, des Stups et de la Criminelle, qui n'ont eu de cesse de lui faire des petits dans le dos dans les affaires de jeu, de proxénétisme ou de



règlements de comptes. Et de me demander à qui profite vraiment le crime... Lorsque le commissaire Morin est arrivé à Marseille, ses enquêteurs avaient pour ordre de ne pas toucher la main des condés marseillais, c'est pour dire !

Pour avoir connu les condés voyous, je dois préciser que ces derniers, dès le début des années 1970, avaient pour ordre d'être inflexible avec les trafiquants de drogue. À Marseille, on nous faisait dire que l'on pouvait tout faire, tout sauf la drogue. Les condés prenaient les enveloppes à la fin de chaque mois, c'est là tout le paradoxe, se persuadant que les billets provenaient des baraques à sous, des femmes ou des parties de poker.

Prenons l'exemple de Bertrand<sup>1</sup>, flic que j'ai connu gamin, amateur de bonne chair et de vie facile. Après avoir fait ses gammes, il est arrivé aux Stups à Marseille et s'est mis le juge Michel dans la poche en lui envoyant tordu, lui faisant faussement croire que Tany était le diable en personne, le plus grand trafiquant de la planète. Pour quoi ? Pour le mettre en confiance, pour que Michel lui refille toutes les informations sur le Napolitain. Je le répète, pour le grand banditisme, l'information, c'est le nerf des affaires. Au-delà d'être des amis d'enfance, Bertrand et Tany partageaient quelques passions communes même si le premier avait averti le second : tout sauf la drogue. Tany nous le rapportait, évidemment, tout en imitant le sourire complice de Bertrand, ce qui provoquait toujours des fous rires.

Il m'est arrivé d'apercevoir le condé au volant d'une Ferrari du côté de Nice, quelques pépées autour de lui, et d'en apprendre des vertes et des pas mûres sur son train de vie. Qu'il soit au volant d'une Ferrari, cela ne m'a pas étonné le moins du monde : les enveloppes étaient assez volumineuses pour s'offrir un tel bolide mais quand on connaît l'avarice d'un condé voyou... Pour en avoir la certitude, et joindre de nouveau l'utile à l'agréable, j'ai mené ma petite enquête et découvert l'envers du décor, celui que j'imaginai sans effort. Dès qu'il le pouvait, le condé allait à Cassis, ouvrait un box et faisait la tournée des tapins, du côté de Nice, au volant de la Ferrari offerte par Tany Zampa, lui-même !

---

1. Surnom d'emprunt.

Affirmer qu'à Marseille, les truands ont tout inventé, ce n'est pas un fantasme, c'est tout simplement la réalité, celle qui dépasse de loin la fiction...

Je vais recroiser le juge Michel sur mon chemin à plusieurs reprises, toujours à éluder, chacun son métier, et me rappelle précisément deux épisodes.

Le premier correspond à la visite du juge Falcone qui instruit le volet italien de la Sicilian. Personne ne le connaît encore en France. Un matin, je suis extrait des Baumettes, poussé dans une 505 Peugeot, entouré de quatre flics en civil qui ne décrochent pas un mot jusqu'au palais, puis enfermé dans une geôle avant d'être monté au juge. Michel écrase sa cigarette, il fume des Gitanes, me présente Falcone, une grosse moustache noire qui lui barre le visage. L'Italien sort une photo d'une enveloppe, me la tend. Je reconnais le Sarde, devant la villa de Matteo et...

« Est-ce vous, là ? me demande Falcone dans un français impeccable.

— Vous voyez bien que ce n'est pas moi, monsieur le juge. »

J'ai de la chance sur ce coup-là ; cela ne peut être que moi mais l'angle de vue ne permet pas de m'identifier clairement. Falcone n'insiste pas, me tend des dizaines de photos, où figurent des mecs que je n'ai jamais vus. Les juges se regardent, interloqués, rien à en tirer du Marseillais...

Sur le chemin du retour, je me demande quel est le véritable objectif de Falcone : veut-il m'enfermer dans une autre affaire en Sicile ou à Rome ? Connaît-il mes liens avec les amis en cavale et tous ceux, comme les Crisafulli ou Vallenzasca, qui font des affaires avec les Marseillais ? Je ne le reverrai plus jamais. Une excellente nouvelle. En effet, les deux magistrats sont persuadés que le vrai chef de la Sicilian, c'est le Docteur, arrêté et écroué à Palerme ! Et que le Blond, François Girard, est son grand vizir... Grand bien leur fasse ! Il me sera d'autant plus facile, pour ma défense, d'abonder en ce sens : le Docteur, comme le Petit Poucet, a laissé trop de cailloux derrière lui par imprudence ; il n'est pas du métier, ne fait pas partie de la secte et a décidé de n'en faire

## *La Sicilian*

qu'à sa tête dès le pied posé en Sicile. L'argent n'est pas l'ami de ceux qui dépensent sans compter.

Le second épisode concerne mon oncle Martin, furieux de se retrouver aux Baumettes et remonté contre le juge qui lui reproche d'être un membre actif de la Sicilian. Une erreur pour le coup. Martin et moi-même sommes donc entendus par Michel et surveillés comme le lait sur le feu par le commissaire Van Loc, dit le Chinois, que l'on connaît bien vu qu'il a grandi dans le quartier du Panier. Encore un... Un fort en gueule mais pas prêt à mourir non plus, faut pas exagérer... Parmi les quatre flics, Chinois compris, l'un d'origine corse fait office de traducteur, Martin refusant de parler en français. Ce qui met le juge en rogne. Mon oncle en profite et se met en colère contre le policier lui expliquant, en corse, qu'il ne traduit pas comme il se doit ! Le Chinois prend alors la défense du flic, se voit lui-même bousculé par Martin. Le ton monte, les insultes pleuvent. Le Chinois se lève pendant que le juge tente, en vain, de rappeler tout le monde à l'ordre. Pensant que le Chinois va sauter sur Martin, je m'interpose, ce qui provoque un ersatz de bagarre dans le bureau de Michel qui, visiblement fatigué, nous renvoie illico aux Baumettes !

TC : La greffière, la femme de confiance du juge, notera ce jour du mois d'août 1981 que Martin s'est ainsi exprimé : « Au mois de septembre, ça va changer ! » Une exclamation qui, trois mois avant l'assassinat du magistrat, n'est certes pas prise à la légère mais qui reste très évasive. Il n'en reste pas moins que le contexte de l'époque est aussi lourd que la canicule qui s'est installée sur la région : en juillet 1981, à Auriol, un règlement de comptes entre deux clans du SAC a provoqué la mort de dix individus, dont un enfant âgé de cinq ans, tué de sang-froid, un fait divers qui ne sera pas sans conséquences sur la vie politique française – une commission d'enquête parlementaire conclura à la suppression du SAC en France – et sur la magistrature, laquelle sera frappée de plein fouet le 21 octobre 1981 par l'assassinat du juge Michel. L'incarcération aux Baumettes des auteurs de la tuerie d'Auriol sera le détonateur du plan visant à éliminer le magistrat. J'invite,

à ce sujet, le lecteur à lire ma contre-enquête qui met en lumière les coulisses de *La Mort du juge Michel*<sup>1</sup>.

### *Pourquoi le juge est mort*

Je dois préciser que le sort du juge va basculer, en trois temps : d'abord lorsque François Girard, le Blond, va être envoyé au trou par Michel dans l'affaire Maridor – le couple suisse qui avait travaillé pour notre équipe, avant que je ne m'engage en Sicile, et qui s'est mis à table quelques mois plus tôt ; puis lorsque François Scapula, le Brun, va échapper par miracle à l'interpellation de son ami intime, le Blond, alors que les deux hommes sont ensemble à Marseille. Ainsi Scapula va servir de relais à son ami à l'extérieur des Baumettes ; enfin, dernier temps, lorsque les deux membres du SAC, Lionel Collard et Maria, vont à leur tour entrer en prison et y croiser la route du Blond.

J'ai personnellement accueilli le Blond en prison, fin juin 1981, et me suis occupé de lui comme plus tard d'Homère Filippi, autre trafiquant enchristé dans l'affaire en bois du laboratoire de Saint-Maximim<sup>2</sup>, ce qui m'autorisera à assister à des discussions portant sur le funeste sort de Michel.

Filippi et le Blond ont alors deux points en commun, outre le fait que le premier est le père spirituel du second : ils sont écroués par Michel dans deux affaires distinctes, même si dans un proche passé, début 1981, l'un a vendu de la base à l'autre, et nourrissent une haine envers le magistrat, ruminée jour après jour, aussi importante que l'épée de Damoclès qui pèse sur leur avenir : prendre non pas quinze ans de prison, mais trente, les deux étant en récidive et par conséquent sous le coup de la nouvelle loi de 1970.

Autre élément supplémentaire : Michel étant persuadé que le Blond a participé à la Sicilian, il veut l'empaqueter dans l'affaire franco-italienne. Malgré ses dénégations, Michel fait la sourde

---

1. Éditions de La Martinière, 2014.

2. Opération des Stups réalisée sous l'autorité du juge Michel, en juillet 1981, ayant permis d'interpeller une dizaine d'individus et de démanteler un laboratoire d'héroïne.

## *La Sicilian*

oreille au moment où Collard et Maria croisent le Blond qui a traîné ses souliers en Italie pendant des années, aux côtés de voyous qui ne s'embarrassaient pas d'éliminer des carabinieri et des juges, des fascistes de la pire espèce, ceux-là mêmes qui ont servi les intérêts croisés de la Mafia et du pouvoir politique. Et où se voient-ils ? Dans les geôles du palais lorsque les trois hommes attendent pour monter voir leur juge...

Avant de conclure ce chapitre, puisqu'il s'est dit tout et son contraire dans cette affaire, je voudrais faire part d'une scène concernant la préparation de l'assassinat qui ne pourra se faire, j'insiste, sans l'entière collaboration du Brun, le seul ayant la confiance du Blond et la main sur la caisse issue de leur gourbi libanais.

TC : si Milou insiste sur le rôle central du Brun, François Scapula, c'est pour souligner le stratagème on ne peut plus vicieux de celui qui va très vite porter le surnom de « Scapu la Balance » dans le Milieu en envoyant notamment Francis le Belge en prison, de 1988 à 1992. Jugé par défaut en juillet 1982 dans l'affaire de la Sicilian, Scapula écope d'une peine de vingt-deux ans de prison. En fuite depuis 1976, il est arrêté en Suisse en novembre 1985 alors qu'il installe un laboratoire d'héroïne<sup>1</sup>. Interrogé par les policiers helvètes, il confirme début 1986 les révélations de son associé et chimiste, lequel livre les noms des deux tueurs à moto, et ceux des commanditaires – Girard et Filippi – ayant décidé d'assassiner le juge.

Au cours des interrogatoires, le Brun nie toute participation à la préparation de l'homicide et fait part d'un plan ourdi par Zampa<sup>2</sup> et Filippi<sup>3</sup>, tous deux associés de longue date dans divers trafics. Pour Milou, qui a été l'un des rares témoins de la relation qu'entretenait Scapula et Girard, bien avant l'assassinat ayant eu lieu le 21 octobre 1981, « le Brun a fait porter son propre costume à Zampa, lequel était l'objectif de tout le monde, Defferre compris »

---

1. Dans le cadre de l'affaire des Paccots.

2. Décédé en prison en 1984.

3. Libéré provisoirement en 1982.

– le maire de Marseille étant alors ministre de l’Intérieur – « en échange d’un deal avec la police et la justice française : je vous donne ce que vous voulez entendre dire, en échange, je ne veux pas être impliqué dans l’affaire, à vous de voir ». Une fois le deal réalisé, ce qui permet de résoudre l’affaire Michel, Scapula précise que Girard « en voulait à mort » au juge pour l’avoir impliqué dans une affaire, la Sicilian, où le trafiquant se disait innocent. Ce qui, d’après Milou, est vrai : « Le Blond n’a jamais mis les pieds en Sicile, pas pris un franc dans l’affaire. »

Le choix des deux tueurs se serait par conséquent porté sur deux Marseillais, Altieri et Checchi, des amis et associés du Brun et du Blond, suite au désistement de deux Siciliens ayant, à la demande de Zampa et selon toujours Scapula, refusé de s’immiscer dans des affaires du Milieu français. Scapula précise enfin : « Tout Endoume et les Catalans étaient au courant. »

En juin 1988, il est le grand absent du procès qui se tient à Aix-en-Provence, un procès « scapulesque », comme le déclamera un avocat de la défense. Scapula est jugé aux états-Unis en 1986, puis à Paris en 1988, pour trafic de stupéfiants. Toujours emprisonné en Suisse, il n’a officiellement jamais rejoint le programme de protection de témoins, comme la DEA le lui avait promis après son arrestation. Il se serait évadé en 2000 et vivrait à l’étranger sous une nouvelle identité.

Milou : Pour le Blond, éliminer un juge ou un policier, ce n’est pas un problème. Il a passé des années en Italie, disons qu’il était dans le bain des années de plomb, et il sait surtout que c’est un message fort qui est envoyé non pas aux seuls juges d’instruction, parmi lesquels figurent celle qui instruit l’affaire d’Auriol depuis mi-juillet 1981, mais à tous les magistrats.

Lorsqu’il va me confier qu’il a l’intention de supprimer Michel, je lui fais part de deux réserves : s’imaginer que de tuer Michel va faire trembler les palais, que le président du tribunal, celui qui distribuait jusque-là des quinze, dix-huit ans de prison pour trafic de stupés à Marseille, va prendre peur, s’autocensurer, c’est se mettre le doigt dans l’œil ! C’est toujours une question de contexte ; si en Italie, les magistrats ont vraiment tremblé – pas tous, Falcone,

par exemple, n'a jamais baissé les bras –, c'est parce que ça tombait régulièrement. Or ce que personne ne sait, je serais là aussi dans la confiance, c'est que Collard et Maria ont, de leur côté, dressé une liste d'individus à éliminer : Defferre, Mitterrand... L'assassinat de Michel n'étant que le premier coup de canon, un moyen pour mettre la pression sur les leaders du SAC pour sauver les soldats de la tuerie d'Auriol. Le scénario prend secrètement forme aux Baumettes, entre deux étages ou en promenade ; Filippi craque l'allumette, les deux mecs du SAC soufflent sur la braise, le Blond envoie du bois avec, j'insiste, la complicité du Brun et de leurs deux associés, les quatre formant une équipe qui s'était créée justement en marge de la Sicilian et qui avait notamment tourné de la came en Syrie.

Seconde réserve : l'une des règles de la Mentalité, c'est justement d'être en permanence en train d'anticiper le travail des condés. Et si le Milieu n'a jamais assassiné des policiers et des magistrats, à quelques exceptions près, c'est tout simplement pour éviter les coups de pied dans la fourmilière, l'interruption des affaires en cours, le réveil brutal des indics et la mise au vert de ceux qui auraient très chaud aux pieds. C'est comme si, tout à coup, alors que le quai est plein de marchandises, que les intermédiaires vont et viennent, on tire le rideau, fin du spectacle. C'est exactement ce qui va se passer suite à l'assassinat du juge ; Tany Zampa, alors en train de perdre la guerre, devient la cible idéale – on voit là comment cette perspective peut profiter à tous les adversaires d'un homme qui n'est presque plus rien, surtout au clan de l'Immortel – pendant que les condés sont obligés d'arrêter de jouer aux cartes, de bosser mais pas trop ; dans l'affaire Michel, ils doivent leur médaille et leur carrière à Scapula après avoir fait chou blanc pendant cinq longues années...

Mes arguments seront entendus par le Blond, je l'ai vu grandir. Je sais qu'il a compris, mais je sais aussi que Lionel Collard et Maria lui font miroiter d'autres plans sur la comète, comme celui de s'associer avec Leccia – notre ancien chimiste devenu milliardaire avec les mafiosi d'Amérique, lequel se sert du SAC comme tremplin en Corse pour tenter de devenir un homme d'influence – et quelques politiques de droite, fascistes dans l'âme, qui veulent

renverser les clans, les grandes familles qui tiennent la Corse d'une main de velours. Reste enfin le véritable coup de canon qui va tout déclencher, une scène qui en dit long sur le poids des condés voyous à Marseille...

Collard avait affranchi le Blond que l'attentat ayant soufflé l'imprimerie Encre Noire<sup>1</sup> avait été ordonné par des condés voyous dont j'ai déjà cité les frasques, afin de joindre l'utile à l'agréable : outre le fait que l'imprimerie était une base des rouges, des communistes, il y avait un clochard qui dormait devant la porte. Comme l'imprimerie se situait face aux Stups, rue d'Oran, l'un des flics, l'Africain<sup>2</sup>, a pensé que le clodo était un sous-marin des trafiquants qui notait le va-et-vient des Stups, des voitures... Ce qui revient, un peu, à nous prendre vraiment pour des imbéciles, comme si nous avions besoin de faire la manche pour obtenir des renseignements !

Malgré tout, Collard et Maria exécutent le travail demandé par leurs collègues du SAC, les condés voyous, et tuent le clochard. Lorsque le Blond l'apprend, il demande à l'Africain de venir aux Baumettes. Le flic ne se débîne pas – pas le genre –, et se pointe au parloir. Les deux hommes se parlent entre quatre yeux, le deal pour le Blond étant le suivant : « Puisque c'est toi qui as manigancé l'affaire de l'imprimerie, sors-moi vite des Baumettes, sinon je te balance. » L'Africain garde la tête froide, renvoie le Blond dans ses cordes, ce dernier n'ayant aucune preuve et pas la mentalité d'un mec à jacter.

Lorsque je vois le Blond, quelques heures après la rencontre qu'il me raconte en détail, il est fou de rage, surtout de s'être fait rouler par un condé voyou, plus roublard que lui, et par Collard. Il n'en faut pas plus pour que le Blond pète un câble : à tout perdre... L'irréparable est commis le 21 octobre 1981, un événement célébré à coups de casseroles par les détenus, les baltringues qui n'avaient

---

1. Perpétré en août 1980 et revendiqué par Ordre et justice nouvelle, une mystérieuse organisation agissant au nom des amis d'un inspecteur de police ayant été tué en service.

2. Le même qui est cité plus haut, au sujet de l'assassinat de Toussaint, voir pp. XXX.



## *La Sicilian*

qu'un mot à la bouche : « À mort le juge », un slogan relayé bien au-delà de la cour des Baumettes...

### *Vent de révolte*

En attendant le procès, la prison va être secouée par un vent de révolte, en mars 1982, dont j'ai oublié la cause, peut-être parce qu'elle est insignifiante : un ver retrouvé dans une salade ou un mot de trop qui frappe plus fort qu'une balle... Nous sommes dehors lorsque j'aperçois un Arménien, Raymond, sauter un grillage et monter sur un premier toit, un balcon où le maton surveille toutes les cours configurées en parts de camembert. D'autres mecs suivent Raymond, dix, trente, cent avant que les haut-parleurs crachent : « Promenade terminée. »

Je refuse de monter en cellule et rejoins Raymond. Les vieux de la French, pas lestes, restent dans la cour pendant que quatre cents mecs passent d'un balcon à un autre, et se retrouvent sur le grand toit des Baumettes. La Pénitenciaire prend le temps d'évaluer les forces en présence, ce qui déclenche, comme souvent, le temps des règlements de comptes. En quelques minutes, deux détenus tombent du toit, morts, dont l'un des mecs ayant été enchristé dans l'affaire Michel, poussé d'un coup d'épaule pour avoir un tout petit peu balancé, assez pour se retrouver le crâne ouvert. D'autres vont subir des pressions, des menaces claires et précises, le toit devenant le parloir à l'air libre de tous les voyous impliqués dans de grosses affaires, au point que certains d'entre eux demanderont à être isolés pour éviter de se faire trop secouer, notamment sous les douches.

Je vois se garer les camions de CRS, les flics montent à leur tour sur le toit, les détenus reculent, forment un cercle compact. Les CRS envoient des gaz lacrymogènes, à bout portant, et tuent un détenu, en plein dans la poitrine. Trois morts – deux balances et le jeune touché par un projectile – et de nombreux blessés... L'affrontement dure environ cinq heures, une petite guerre d'usure, les CRS n'ayant pas d'autre choix que de nous gazer, ce qui décuple notre envie de résister.

Finalement, la nuit aura raison de la mutinerie, moral en berne, du sang partout sur le toit, des amis défoncés par les coups de

matraque. Comme l'ordre naît du désordre, c'est une loi, les enchristés redescendent du toit et rejoignent leurs cellules. Les CRS et les matons vont avoir droit à leur petit quart d'heure de récompense : obligés de fendre une haie de matraques, celle formée par les CRS, puis par les clés des surveillants, les prisonniers se font fracasser les bras, les épaules et le crâne. Anticipant la scène, je me mets à boiter, passe mon blouson autour du bras, comme s'il était cassé, et me jette dans l'arène. Je prends deux, trois coups de matraque, en profite pour crier de douleur, et me retrouve devant les matons qui hésitent, avant de me laisser filer, doucement, doucement... !

Mais pas longtemps car pendant une semaine ce sont les CRS qui vont nous surveiller, toutes les cinq minutes à nous garder à l'œil, à nous mettre la pression, ce qui a le don de m'agacer au plus haut point et m'invite à les insulter. Je voulais faire le charmant, encore jeune, plein de bravoure, fier de les avoir niqués, et, peut-être parce que j'étais « l'ombre de l'ombre de la Mafia », « un leader de la prison », expression utilisée par le sous-directeur dans ma cellule autour d'une tasse de Ricoré, la direction n'a pas tergiversé : quelques jours plus tard, je me retrouve devant la porte de la prison de Toulon, précisément au QHS<sup>1</sup>.

### *L'homme qui aimait tuer*

Là-bas, j'étais seul, toujours tout seul, sauf le matin où les matons me laissaient le droit de serrer la main à un autre détenu. Un jour, un mec qui vient d'arriver et que je connais de nom se fait ouvrir la porte. Il vient pour me toucher la main mais je refuse.

« Je ne veux pas te connaître. Je ne te veux pas du mal mais je ne te serre pas la main.

— Tu me connaîtras mieux... »

Ses yeux sont injectés de sang, il parle presque en souriant comme le font souvent les assassins. Tout en muscles, les cheveux

---

1. Réservés aux détenus jugés dangereux, les Quartiers de haute sécurité (QHS) ont été créés en 1975 avant d'être réformés en 1982 par Robert Badinter, le ministre de la Justice.

longs tirés en arrière, une croix au bout d'une chaîne plaquée or, il impressionne son monde, calcule déjà comment il va pouvoir m'éliminer. Je me dois de lui répondre tout en le respectant et en le plaçant devant ses responsabilités :

« Un homme averti en vaut deux, et ne crois pas que je suis comme ces gonzesses dont tu as fait exploser le tontess<sup>1</sup> après les avoir fait mettre à genoux. »

Cet homme qui aime tuer, c'est Tomy Recco, une force de la nature, un plongeur qui pouvait tenir cinq minutes sous l'eau en apnée, les bras croisés. Le commandant Cousteau s'était déplacé en Corse pour le rencontrer, le voir pour le croire, car il n'avait jamais vu ça. Recco a pris deux fois perpète : d'abord pour avoir écrasé la tête d'un garde-pêche à l'aide d'une pierre ; ensuite pour un braquo, au cours duquel il abat froidement trois femmes après les avoir fait mettre à genoux. Autant dire qu'une fois au QHS, il va y mourir et que rien ne peut plus l'arrêter.

Heureusement pour moi, car cela aurait mal fini, les matons me montent dans les étages et, toujours méfiant, je me fais livrer une lame que j'avais demandée à mon ami José Ordioni, l'associé de Fargette, grâce à la complicité du curé de la prison. Je savais que si Recco avait décidé de me liquider, j'y étais. Il était fort comme un bœuf, mais mourir pour mourir, on serait deux. Ce que je ne savais pas, et que j'apprendrai plus tard, c'est que le curé était un homosexuel comme – et ça, ce fut une grande surprise – mon ami José qui, dehors – à Toulon notamment, son fief puisqu'il en était le « parrain » –, était toujours entouré de plein de gonzesses, de stars, pas du tout efféminé. Avec le recul, je me demande même... M'enfin, que José, comptable en prison, et le curé se la donnent, cela ne me regarde pas.

Je réussis à récupérer une lame et, lorsque José me demande si je veux m'arracher – la prison de Saint-Roch qui n'existe plus aujourd'hui, c'était une passoire –, je lui réponds : « Je vais prendre quinze ans dans mon affaire, tu me poses une question, toi ? Sûrement que je veux partir ! » Il me dit alors qu'il n'y a rien de plus

---

1. Tête, en argot.

facile : « Le curé te fait rentrer la corde, de la même façon que la lame, et te fait venir des gens. » Bingo !

Quelques jours plus tard, la corde, la scie et le grappin sous la soutane, le costume ou dans le cartable, le curé me fait livrer le matériel par José. Je fais prévenir Coco Ranem, celui que j'avais invité dans la Sicilian à surveiller le Docteur – mal m'en a pris. Comme il me doit un acquittement pour une affaire de meurtre, je l'ai déjà raconté, j'attends de lui un retour d'ascenseur, venir m'arracher. S'évader, ce n'est pas seulement monter à une corde, il faut évaluer le meilleur moment pour lancer la corde par-dessus le mur, être par conséquent renseigné sur le mouvement des matons, et se mettre en cavale dans les meilleures conditions – pas comme ce mec qui était parti sans y être invité avec des amis que les condés ont retrouvés le soir même en train de dormir sur un banc dans une gare...

Passent quelques lunes puis, un beau jour, les gendarmes me prennent et me descendent aux Baumettes. Fini le plan sur la comète. Je ne remettrai plus jamais les pieds à Saint-Roch mais, miracle pour ainsi dire de l'enfermement, c'est Fanfan Orsini, un des associés de José, qui va s'évader un peu plus tard à l'aide de mon matériel<sup>1</sup>. Comme quoi, un curé, ça communie et ça ne donne pas que l'absolution !

### *L'appel d'Aix*

Pour ma part, j'attends le procès en cour d'appel non sans impatience car j'ai mis plusieurs fusils au feu. En correctionnelle, à Marseille, j'ai pris seize ans, alors que mon nom n'apparaît qu'en pointillé dans la procédure. Pourquoi un tel coup de bambou ? Car le dossier avait été instruit par le juge Michel et il fallait que la justice marque au fer rouge un procès historique contre la French Connection, l'autre volet étant instruit en Italie, au moment même où les mecs de la Crim' mangeaient leur pain noir : ils avaient réussi à identifier ceux qui avaient volé la moto de l'assassin du

---

1. Orsini s'évade de la maison d'arrêt de Toulon, le 18 décembre 1984, avant d'être interpellé puis écroué pour trafic de stupéfiants.

juge, pensant que Zampa était dans le coup, une obsession qui avait l'avantage d'arranger les affaires du Blond... et de tous ceux qui étaient encore en guerre contre le clan de Tany, le premier cercle autour du Napolitain ayant été effacé de l'ardoise. Dans ce chapitre, très important du Milieu, les condés vont finalement être les meilleurs alliés des ennemis de Tany, certains sans s'en rendre compte, d'autres...

Mi-août, le procès en appel démarre sur des chapeaux de roues. La presse fait le pied de grue, des dizaines d'avocats murmurent dans la salle des pas perdus, et, pour ma part, je m'attends à un miracle. Je n'ose pas trop y croire, rien n'est gagné d'avance mais les conditions de la pièce de théâtre sont réunies ; comme en correctionnelle, des pleureuses, des femmes habillés de noir, mouchoirs à la main, hantent le prétoire ; les avocats ont travaillé à l'unisson, traquant la moindre virgule qui leur permettrait de crier, non pas à l'innocence, mais à la toute-puissance de Dame Justice qui voudrait venger le juge Michel ; et, en douce, une valise contenant cent bâtons passe de main en main pour tordre un peu le nez de ceux qui voudraient frapper un peu trop fort, en années de prison s'entend. Je me retrouve sur le banc des accusés en compagnie du Blond, toujours pas montré du doigt pour avoir fait tuer le juge, et de mes comparses de bonne et mauvaise fortune. Sur le banc, nous pipons mot, échangeons quelques clins d'œil avec la salle, les amis et la famille sont présents, plutôt deux fois qu'une, et surveillons de près tout ce que disent le président et nos avocats.

Avant et après la journée d'audience, le Blond et moi restons de longs moments dans le tunnel qui relie le palais au poste de police, un sas qui va nous servir, pendant une quinzaine de jours, de repos et de cantine de luxe. Outre la valise, le Blond n'a pas fait dans la dentelle : par l'intermédiaire de sa femme, qui venait régulièrement le voir au parloir, il a fait toucher son ami Lolo, adjoint de Defferre à la mairie de Marseille, lequel va faire entrer du saumon, du caviar, du champagne, du whisky ou des bouteilles de vin de garde coûtant une fortune. Plein aux as, le Blond a craqué un bâton par jour, une bagatelle pour celui qui avait touché des milliards au Liban. Et pour Lolo, il n'y a aucune barrière, pas même celle des CRS, nos anges gardiens qui, à la longue, se prennent les pieds

dans le plat, allant jusqu'à mettre leurs mains devant la bouche pour nous parler, à la mode gangster ; en quelques heures, nous les avons fait rêver, leur distillant quelques confidences, fausses bien entendu, des histoires à dormir debout que seuls des caves peuvent croire, un peu comme celles que l'on nous raconte au cinéma...

Le gradé n'a pas résisté longtemps aux sirènes de la fantaisie et ne s'est même pas rendu compte à quel point il glissait dangereusement. Nous n'avions pas l'intention de nous évader – inutile après deux ans de préventive, autant attendre le dernier verdict –, mais il pouvait nous servir d'intermédiaire à l'extérieur, sait-on jamais. Pour l'instant, il était nos yeux et nos oreilles...

Le dernier jour du procès, je demande au gradé d'aller écouter la décision du président. Il revient, les joues rougies par le whisky :

« T'es acquitté ! »

— Tu parles sérieusement ou c'est la bonne chère qui te fait fantasmer ?

— Je l'ai entendu de mes propres oreilles ! »

Je sens monter une chaleur, j'avoue que je me suis aussi laissé aller, un vent de bonheur. Comme jamais !

« Ce soir, ajoute-t-il, tu dors à la maison ! »

— C'est une bonne nouvelle, enfin un président qui a tout compris. Quelquefois, on se retrouve empaqueté dans une histoire, à n'y rien comprendre, mais il y a une justice ! »

La fête ne dure cependant qu'une poignée de minutes, le temps que j'apprenne que je suis condamné à dix ans de prison ferme. Le gradé fait grise mine, dépit de m'avoir annoncé l'acquittement, je n'ai d'ailleurs jamais imaginé qu'il l'ait fait exprès, et je le soulage en lui faisant remarquer que j'ai gagné six longues années de liberté. Dix au lieu de seize, une peine qui se réduit à sept ou huit, en soustrayant les grâces. Je ne dis pas non...

J'étais mort, je suis vivant, comme si on venait de me redonner la vie, et remercie intérieurement l'un des magistrats ayant été approché par des amis, par l'intermédiaire d'anciens résistants et de francs-maçons, de m'avoir sauvé des eaux. Une sacrée performance qui ne tient pas seulement à la taille des liasses de billets, il faut avouer que c'est marginal, mais à des circonstances qui

## *La Sicilian*

relèvent à la fois de l'origine sociale et de la carrière du magistrat en question. Mon oncle est acquitté, je gagne six ans quand les autres, les plus importants, prennent deux ou trois ans de plus qu'en correctionnelle. Quelques mois après l'assassinat de Michel, ce n'est pas un exploit, c'est un miracle !

En retournant au quatrième étage de la maison d'arrêt des Baumettes, celui qui concentre les marioles de Marseille et d'ailleurs, des jeunes aux dents qui rayent le plancher jusqu'aux vieux qui doivent regarder devant et derrière, je tourne définitivement la page de la Sicilian, mets un mouchoir sur les cent bâtons qui sont partis en fumée – enfin presque... –, et attends ma nouvelle destination. Petru est enchristé à la centrale de Muret, près de Toulouse, entouré de mecs qui ne demandent qu'à me rencontrer, qu'à casser la baraque, et je ne vois pas ce qui m'empêcherait de le rejoindre.

Mais avant de quitter Marseille, histoire d'emmerder la Pénitencière, puisque je me sens revivre, je vais reprendre du poil de la bête : en allant par exemple à la bibliothèque ou sous la douche quand bon me semble ce qui va me conduire par deux fois au cachot, au sous-sol des Baumettes. Ce qui ne me déplaît pas : malgré le peu de lumière, c'est l'endroit idéal pour lire, du Balzac par exemple, seul au monde, au frais, loin des bruits habituels – cris des autres détenus, musique débile crachée par les postes de radio. Un coin de paradis pour celui qui continue à rêver de lendemains qui chantent.

## *Les privilèges de Muret*

À Muret, le temps est invariable, immuable. Six cent trente-neuf cellules, six cent trente-neuf détenus. Lever vers six heures, et une seule obligation : faire son lit. Trente minutes plus tard, le gameleur passe avec le chariot, dépose du café – sans caféine pour que les détenus ne s'énervent pas pour un rien –, un sachet de lait en poudre, un carré de beurre et du pain. Je faisais partie des quelques privilégiés qui pouvaient se payer du vrai café. Pourquoi cet avantage ? C'est simple : lorsque j'arrive à Muret, ce fut le cas dès ma première incarcération, en 1975, puis aux Baumettes en 1980, je reçois la visite du directeur. J'insiste, c'est lui qui vient. Je sais

ce qu'il va me demander et ce que je vais gagner en échange, et j'en profite pour faire connaissance, le renifler en toute cordialité.

Comme tous les directeurs, cet ancien éducateur est persuadé que les caïds du grand banditisme ne pensent qu'à deux choses : foutre le bordel et s'évader. Chacun sait ce qui bout dans sa marmite, comme on dit en Corse. Si j'ai du temps, trop même, pour réfléchir à me faire la malle, une gymnastique d'esprit qu'il est certes important d'entretenir, je n'ai, comme tous mes amis, aucune raison de monter une mutinerie. Sauf si on viendrait évidemment à me manquer de respect, ce qui est rarement le cas.

Le discours du directeur est immuable : « On te demande ni de balancer, ni de participer à une révolte. » La réponse l'est aussi : « Pourquoi ? » Sachant que je connais la réponse : « Si vous veillez à la paix, on peut s'arranger. » Autrement dit, choisir facilement un atelier, être autorisé à boire du vrai café, retrouver des amis à l'office – une salle de l'étage où les chariots, après avoir été garnis à la cuisine, sont regroupés avant le service du matin, du midi et du soir – ou détenir plusieurs postes de radio dans ma cellule, ce qui me permet par exemple de suivre plusieurs commentaires depuis les champs de course, on ne se refait pas... Il faut ajouter que la population carcérale abrite plus d'imbéciles, d'ignares, de débiles, qui relèvent de la psychiatrie, des fatigués de la chetron, que de majors de l'ENA. Ainsi, en s'adressant à un homme de poids, il cible un personnage qui peut réagir rapidement face à une situation très violente, surtout en promenade, ou placer la bonne parole, se mettre facilement les fatigués dans la poche en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Une fois le petit déjeuner englouti, la plupart des détenus filent dans leurs ateliers jusqu'à onze heures : fabrication de cercueils, de pièces d'avion pour la société Latécoère... Il y avait aussi un atelier de mécanique où les mecs gagnaient l'équivalent de trois cents euros par mois, d'aujourd'hui, une main d'œuvre facile, corvéable, désargentée, qui revenait pleine de mazout, d'odeurs bizarres, des mecs qui n'étaient pas de notre monde et qui devaient se la gagner à la dure pour cantiner, prévoir par exemple des coups durs au niveau de la santé, les détenus n'ayant pas de sécurité sociale.



## *La Sicilian*

Onze heures, fin des ateliers, promenade en cour. Midi, chacun rejoint sa cellule, chariot, déjeuner, des lettres de la famille, seul face à ses postes, les nouvelles du dehors, des amis qui tombent dans le filet ou sous les balles, d'autres qui niquent les flics – je me souviens surtout des Postiches qui, à l'époque, tapaient deux à trois banques dans la même journée, inimaginable trente ans plus tard... À treize heures, retour dans les ateliers jusqu'à seize heures trente. Douches, promenades, retour en cellule deux heures après, et rideau jusqu'au lendemain matin. Le samedi et le dimanche, nous étions « libres » de sept à onze heures, puis de treize à dix-huit heures. Nous pouvions faire du sport, aller au cinéma ou jouer aux cartes : poker, rami poker ou tarot. C'était évidemment interdit mais nous jouions de l'argent, ce qui me permettait une nouvelle fois de joindre l'utile à l'agréable. Les premiers mois, je vais profiter d'être en odeur de sainteté avec le directeur pour prendre un poste de jardinier, l'avantage étant colossal : je me fais ouvrir toutes les portes, passant dans les quatre cours et bâtiments comme un poisson dans l'eau. Ce qui m'a permis de porter des commissions, des informations, à mes amis corses qu'ils soient braqueurs ou nationalistes, et à monter quelques trafics pour ne pas perdre la main. Le renard perd le poil, mais pas le vice !

Jusqu'au jour où je vais perdre, un peu bêtement, ce privilège. À Muret, j'avais retrouvé un ami d'enfance de la Belle-de-Mai, Alain Sabaty, lequel était reparti à l'abordage, une fois la liberté en main. Je n'avais pas spécialement de nouvelles, imaginant que tout se passait pour le mieux, jusqu'au jour où un bricard<sup>1</sup> m'annonce que Sabaty est mort. Je suis abattu, la mort dans l'âme : Alain était un ami, un mec de la même secte que moi... J'en parle à droite, à gauche et quelques jours plus tard, j'apprends que ce n'est pas Alain qui a rejoint le boulevard des allongés mais son oncle, Henri, la crapule qui avait mené en belle les trois amis du Belge en 1972<sup>2</sup>.

---

1. Un surveillant brigadier, deux galons.

2. Le guet-apens meurtrier qui entraînera ensuite la tuerie du Tanagra en mars 1973, évoqué plus haut, voir pp.XXX.

Je retrouve le bricard. « Alors, toi, tu te trompes sur le mort ? Tu viens me raconter des salades, tu y prends plaisir, c'est ça ? Empaffé que tu es... » Quelques mots de trop qui me font perdre mon statut de jardinier. Déclassé, je refuse d'aller marnier dans les ateliers et reste, comme on dit, « inoccupé ». N'ayant pas l'habitude de tourner en rond, j'enchaîne la lecture de livres, surtout d'histoire et de géographie, les biographies aussi, et m'inscris « à l'école », une mesure proposée par Robert Badinter, le garde des Sceaux. Je vais obtenir un CAP d'ajusteur, puis le baccalauréat, sans beaucoup transpirer, cela va de soi ; avant de m'engager, j'ai fait la combine aux professeurs, histoire de leur rappeler que j'étais surtout motivé par les jours de grâce que me procureraient les diplômes, peu par le travail demandé...

TC : Sa vie en prison, même si elle peut paraître monacale et immuable, pourrait faire l'objet d'un autre livre. Fort d'une mémoire intarissable, Milou m'a narré mille et un épisodes sur le quotidien des détenus dits « signalés » – fichés au grand banditisme et condamnés à de lourdes peines –, mais aussi des « fatigués de la chetron » et des surveillants, dont certaines mettant en scène des membres de la Brise de mer, une organisation structurée du Milieu corso-marseillais ayant développé de nombreuses activités, illégales ou pas, depuis la fin des années 1970. Comme le dit Milou, après treize années passées sous les verrous entre 1975 et 2006 : « On ne mesure pas à quel point la société produit des fatigués, tous à la merci d'un mec qui va se faire un malin plaisir de leur laver le cerveau pour en faire des terroristes en sommeil, un peu à l'image d'espions en herbe qui attendent qu'un jour on leur tape sur l'épaule et qu'on leur dise, vas-y, c'est à ton tour de jouer... » Nous y reviendrons brièvement dans la dernière partie du livre.

### *Coup de massue*

Un peu plus de six ans après mon entrée aux Baumettes, la pénitencière m'octroie ma première permission. Je quitte Muret en train et retrouve ma femme et mes deux filles sur le quai de la gare Saint-Charles. Le mistral souffle par rafales comme pour me

rappeler qu'il est le seul à pouvoir jouer avec les mâts des bateaux, à faire gonfler d'orgueil la Méditerranée, à rendre fous les plus calmes des Phocéens. À l'air et libre.

Même si Nicole venait régulièrement me voir à Muret, je dois avouer que je suis très ému de prendre mes filles dans les bras et m'entendre dire « Papa ». Nous passons Noël ensemble, dans le nouvel appartement de ma famille qui domine le sud de Marseille et offre une vue implacable des Calanques jusqu'à l'Estaque, en passant par la Bonne-Mère qui s'érige en gardienne de la cité. Ma femme me confirme ce que j'avais imaginé non sans mal : le propriétaire de l'appartement situé dans les quartiers sud, que nous devions acheter au moment où je me suis fait coffrer aux îles du Levant, a refusé tout net la transaction, suite aux gros titres de la presse relatifs à la Sicilian Connection. Dont celui du *Provençal*, à mon égard : « L'homme de l'ombre de la Mafia. »

Je surplombe désormais ma ville, moi qui ai grandi dans ses bas-fonds, me retrouve près de la gare de la Blancarde, un quartier que je connais comme le fond de ma poche, et suis fier que Françoise, ma fille aînée, soit en première année de biologie après avoir obtenu son baccalauréat. Elle n'a pas beaucoup d'appétit, mais ses yeux pétillent, il faut bien que jeunesse se fasse ! Quant à Martine, âgée de quinze ans, elle poursuit ses études au lycée Saint-Joseph-de-la-Madeleine, une école privée très prisée par l'élite phocéenne, ce qui me réjouit doublement : Martine va pouvoir marcher sur les talons de Françoise, aller à l'université, au moment où en catimini je passe mon baccalauréat à Muret, tout en restant à Saint-Joseph... Lorsque la presse a révélé mon rôle dans la Sicilian, imaginant « l'homme de l'ombre de la Mafia », la direction s'est en effet réunie pour statuer sur le sort de Martine. Finalement, le directeur a jugé, à raison, qu'elle n'était pour rien dans la carrière interlope de son père et l'a conservé dans ses rangs. Mes filles, la directeur et bien d'autres ne faisant pas partie du Milieu ont alors découvert que je n'étais pas antiquaire, comme je le déclarais volontiers à mes enfants et à tous les curieux, un métier qui exige d'avoir cinq, six bâtons dans la poche, les affaires se réalisant n'importe où et à n'importe quel moment.

Je quitte Marseille à regret, retrouve la cellule de Muret, les amis corses, le règlement et ses entorses, le surveillant chef et ses ouailles, et refais mes comptes : en additionnant les diverses grâces, dont celle accordée par Badinter afin d'inciter les détenus à poursuivre les études, je peux recouvrir la liberté dans deux ans, début 1988. Pas cher payé, je m'en rends compte tous les jours, moi qui suis tombé dans la marmite du trafic plus de trente ans auparavant. Parfums, armes, permis de conduire, opium, j'en passe et des meilleures, Alger, Oran, Tanger, le détroit de Gibraltar, les salades habituelles entre trafiquants... Sans parler du jeu, de la French, puis de la Sicilian. Autant d'épisodes que j'ai racontés pendant mes six ans de détention avec force détails à des gens qui en ont vu d'autres, des vertes et des pas mûres, et qui bannissent de leur vocabulaire ce que les caves pourraient considérer comme de la mythomanie. Raconter, c'est garder en mémoire ce que l'on ne peut pas écrire, ne laisser finalement aucun indice à ceux qui ne me lâcheront jamais.

Le 31 décembre, la porte se ferme à dix-huit heures trente comme tous les soirs. Rien de spécial, ce soir-là, et cela ne me fait ni chaud ni froid de ne pas fêter le passage en 1987, si ce n'est que je me rapproche lentement mais sûrement du jour où je vais enfin pouvoir faire ce qui me plaît, et je ne vais pas me gêner !

Le lendemain, à midi, je suis invité par mes amis corses – nous étions une douzaine, certains issus du nord de l'île, d'autres des quartiers de Marseille – à venir casser une bonne graine à l'office, la salle où l'on rangeait les chariots. Je n'ai jamais été un adepte des grandes messes, surtout entre quatre murs, mais je reçois une proposition que je ne peux pas refuser... un peu comme dans *Le Parrain*. L'offre est surtout alléchante : celui qui fait la cuisine est un vrai magicien, un habitué de l'office, nationaliste dans l'âme, gangster à l'occasion – le problème, c'est qu'en Corse, ce ne sont pas les occasions qui manquent ! –, qui nous a concocté un repas de folie. De midi à vingt heures, les matons n'étant pas les derniers à venir s'asseoir à nos côtés, nous avons chanté et mangé tout en savourant quelques verres d'alcool tirés de la macération de fruits, préparée longtemps à l'avance par notre cordon-bleu. Je

me souviens particulièrement de ce moment d'ivresse, dans tous les sens du terme, avant l'épisode le plus malheureux de ma vie...

Le 2 janvier 1987, un maton vient m'ouvrir la porte et me demande de le suivre. Il me désigne un téléphone dont le combiné est posé sur la table. Que se passe-t-il ? Au bout du fil, la voix de Petru, ferme mais d'un débit, lent, que je ne lui connais pas. « Milou, Françoise est dans le coma, rupture d'anévrisme, c'est arrivé hier. » J'ai souvent souri lorsqu'on me lâchait l'expression, « le sol se dérobe sous mes pieds », et je mesure à la seconde ce qu'un séisme peut provoquer dans l'esprit d'un homme, qui plus est d'un père qui ne peut répondre présent au moment où sa fille, surtout dans le coma, aurait tant besoin de lui, de ses mains, de ses mots. Juste de sa présence. Sans compter évidemment le réconfort, la force mentale, qu'il se doit de transmettre à ses proches.

Petru garde la main, il sait que je sombre même si je me tiens droit, face à moi-même, à la panique que je tente de contenir dans un coin de mon cerveau reptilien, celui qui gère la peur, la colère et la douleur. Et Petru ne peut pas me mentir.

« Milou, elle n'a aucune chance de survivre, les toubibs sont formels. Tu...

— Tu peux la débrancher. »

Je raccroche aussi sec, imaginant déjà un retour à Marseille dans les pires conditions, tire un trait sur une partie de ma vie, regrette bien évidemment de ne pas avoir été présent, m'interrogeant, comme souvent, sur un mot qui me suit comme un ombre depuis mon enfance : fatalité.

Je vais obtenir une permission exceptionnelle pour assister aux obsèques, revenir auprès des miens, et revoir, la mine défaite, tous ceux que j'ai connus depuis la communale jusqu'aux derniers épisodes de la Sicilian, cinq cents personnes venues accompagner en silence ma fille au cimetière.

Les condés sont-ils cachés quelque part pour photographier, détroncher, mon premier cercle, et noter qui accompagne Petru ou Martin ? Possible, et je m'en fiche. J'apprendrai plus tard qu'un ami braqueur a eu le culot de venir parler à Petru d'une affaire, dont je préfère passer sous silence la teneur, mon cousin l'ayant

## *Truand*

renvoyé dans les cordes. Petru s'est bien gardé de me le dire ; connaissant mes excès de colère, il savait que j'aurais appuyé sur le bouton, ami ou pas. Question de respect. À partir de ce jour, ma vie va être parsemée de sang et de larmes et pas même la solidarité de mes codétenus, en particulier ceux de la Brise de mer, puis celle de mes futurs partenaires, qu'ils soient de vieux amis ou de nouvelles relations, ne pourront me faire oublier la douleur d'avoir perdu mon sang. Et c'est probablement ce qui va, une nouvelle fois, me motiver à braver le danger, à prendre des risques pour le moins inconsidérés et à vouloir gagner, comme dans un match de tennis qui n'en finirait pas, le point final face aux condés, mes meilleurs ennemis. Je comprends surtout ce que me répétait Féli : « Ne compte que sur toi-même pour t'en sortir, par le haut, le plus haut possible. »

## IV

### Les promesses de l'ombre

Libéré en septembre 1987, après sept ans de prison, je retrouve ma ville, Marseille, Nicole et Martine, loin d'avoir fait le deuil de Françoise, ainsi que tous ceux qui ont « la chance » de pouvoir naviguer dans les eaux troubles d'un pays touché par la première cohabitation de son histoire. À Muret, les nominations de Chirac Premier ministre et surtout de Pasqua, à l'Intérieur, nous avaient prouvé qu'il était possible de parvenir à l'avant-dernière marche de l'honorabilité, de briguer le poste tant envié par tous les gangsters du monde de président de la République, autrement dit d'obtenir l'immunité.

Sachant que les flics m'ont à l'œil, que certains veulent ma peau – notamment pour n'avoir passé « que » sept ans derrière les barreaux –, que l'enquête sur l'assassinat du juge Michel avance à grands pas – suite aux déclarations de Scapula, lequel n'a pas pris de gants pour désigner ses amis Girard et Filippi comme les commanditaires –, je dois faire profil bas afin de ne pas me retrouver dans quelques situations délicates qui, inévitablement, alimenteraient la paranoïa ambiante. En allant toucher la main aux uns et aux autres, je sens que ma réputation est renforcée, ma compagnie recherchée, probablement pour avoir été associé aux Palermitains dans la Sicilian. Mais pas que...

*Quai des brumes*

Je n'ai qu'à me baisser pour répondre favorablement aux affaires que l'on vient me proposer, ce qui me permet de prendre le pouls du très, très grand banditisme. Je comprends, par exemple, que le clan de Tany a explosé, qu'une restructuration est en cours au plus haut niveau de la voyoucratie et que les passerelles avec les politiques se sont élargies, je garde pourtant la tête froide. En poursuivant mon tour de piste, je rencontre le Sperlonganais et d'autres personnages en place des Canards qui m'invitent à aller travailler sur les quais. Travailler est un grand mot, j'obtiens un sésame qui vaut une dizaine de millions de centimes à l'époque, une carte de docker que l'on me fait l'honneur de m'offrir. Les quais, les bateaux, les marins... Voilà mon passé qui remonte à la surface, chez moi à Marseille, la promesse d'un avenir qui ne peut que me sourire.

Pour être précis, je suis invité sur les quais par une famille corse, dont je connais l'un des cerveaux, qui joint l'utile à l'agréable : tout en réalisant un gros travail licite, principalement autour du transport, elle a développé un trafic régulier sur les docks. Je vais observer le manège des Carlotti<sup>1</sup> durant quelques semaines qui, dans l'ordre, se déroule en quatre temps, comme une valse : ouverture des conteneurs ; enlèvement, fermeture d'une partie de la cargaison – champagne, saumon, matériel hi-fi, cigarettes, etc. ; transport de la marchandise dérobée des quais jusqu'à un entrepôt sécurisé – une planque ; accueil des « clients », transfert, paiement le plus souvent à crédit.

Je participe bien évidemment aux diverses tâches – on est jamais mieux servi que par soi-même –, mais je ne peux m'empêcher de voir la vie en grand, autrement dit de rendre le système plus performant. À bien y réfléchir, c'est toujours une question d'offre, de demande et de gestion du risque : jusque-là, les Carlotti n'avaient pas jugé nécessaire – le trafic coulant de source et venant en complément de leurs revenus licites – d'augmenter la cadence. Ils ont

---

1. Nom d'emprunt.



la main sur la marchandise, qui est un puits sans fond au vu des milliers de conteneurs qui virevoltent au sein du port marchand, et sur une poignée de clients, des habitués qui ne semblent pas avoir beaucoup d'appétit. Il ne me faut pas longtemps pour convaincre mes nouveaux associés, les Carlotti et d'autres individus conviés à la table, de passer la vitesse supérieure. Je possède en effet la clé du business : de nouveaux clients, des fourgues<sup>1</sup> que j'ai croisés pendant dix ans lorsque je recelais de grosses quantités de bijoux volés, qui n'attendent que mon signal pour inonder la région de produits « tombés du camion ».

Par ailleurs, que l'on vole cent cartons de champagne ou mille, le risque est le même : certes l'amende est proportionnelle au détournement, encore faut-il que les compagnies d'assurances puissent prouver que nous sommes les seuls responsables des vols, mais le risque prison ne dépasse pas les deux ans ferme – armada d'avocats et touches diverses chez les condés et magistrats compris. Autrement dit, et c'est une règle du métier : on peut accepter une perte à court terme, l'évaluer et la minimiser en fonction de sa motivation, pour accroître son bénéfice à long terme, un profit qui se mesure autant en cash qu'à l'épaisseur du carnet d'adresses. Je ne suis pas homme à me contenter de peu lorsqu'il est possible de tout prendre. Un comportement que je retrouve chez les politiques, ce qui n'est pas un hasard lorsqu'on imagine les leviers dont ils disposent une fois élus. À l'instar de tous ceux ayant été bercés, choyés, désignés par des « parrains » corses sur un secteur inépuisable : l'argent public. Le nôtre, enfin surtout le vôtre !

En quelques semaines, je réforme le mode opératoire concernant les phases de vol et de stockage ; je mets en place des techniques visant à contourner la sécurité, douanes comprises, et deviens en quelque sorte le trader des quais, offrant à mes clients ce qui se revend le mieux et le plus rapidement possible sur le marché noir, et à mes associés un trafic à l'échelle industrielle. La clé, je le répète, c'est le client. Plus on l'engraisse, plus il devient gros. Et si ça tourne mal, il est alors facile de lui couper la tête et de récupérer son business, surtout s'il s'est endormi par trop de confort.

---

1. Des receleurs.

Un procédé qui fera fureur dans les années à venir, dans le secteur des machines à sous et celui des boîtes de nuit, bien au-delà de la région. Deux vaches à lait dont je ne suis pas friand : il faut en permanence gérer les uns et les autres, pas seulement au niveau des salaires, mais aussi dans leur quotidien, leurs soucis et autres gros tracas. Une perte de temps trop importante.

Sans entrer dans le détail, j'y reviendrai plus tard, nous avons d'abord tapé dans les conteneurs, à raison d'un à deux par semaine, avant de prendre la décision de continuer la fauche sur les quais en volant carrément des conteneurs lorsque ces derniers quittaient le quai sur la remorque d'un camion. En l'espace d'une douzaine de mois, nous allons mettre en place une logistique qui va durer sept longues années, avec son lot d'obstacles, de petites trahisons, de tensions et de péripéties, l'émergence d'une fine équipe qui va, bien évidemment faire grincer les dents de quelques dockers, surtout les syndicalistes qui, d'un côté, se voient totalement débordés par l'ampleur du vol organisé mais, de l'autre, ne peuvent se mettre à dos ceux qui font partie de notre organisation.

C'est aussi ça, la politique : financer à droite, à gauche pour être toujours gagnant sur le long terme. Et faire taire ceux qui montrent les dents. Je me suis ainsi accroché avec un docker qui faisait le mariolle, plein de muscles, grande gueule, sa cour autour de lui, bagarreur mais peureux. Il a commencé par me manquer de respect, me dire de ne pas voler ce que je voulais, d'être assidu au travail. Et d'insister : « Ici, c'est moi qui commande. » Ce à quoi j'ai répondu : « Tu me l'apprends, je ne le savais pas. D'accord, chef, c'est toi qui commandes. » Une déclaration de guerre qu'il n'a pas comprise, n'ayant cerné ni mon langage, ni notre capacité à l'éliminer définitivement du jeu. Une fois fait, plus personne ne va broncher. Pourtant quand il s'agit de neutraliser les dockers, surtout la CGT qui tient les quais d'une main de fer et n'a jamais voulu de gangsters sur le port, ce n'est jamais acquis. C'est un bras de fer permanent et paradoxal : les dockers syndiqués ont toujours détesté les voleurs, surtout les mecs du Milieu ; mais si ces derniers sont harponnés par les condés, les mecs des quais les

## *Les promesses de l'ombre*

défendent bec et ongles. Pour une raison qui m'a habité toute ma vie, au nom de notre ennemi commun : la police.

C'est à cette époque que je fais la connaissance de Marc Armando – braqueur à ses heures, un brave mec – dans son bar situé à la porte d'Arenq, près des docks. La ficelle est vieille comme le monde, mais rien de tel qu'un bar, fréquenté par les dockers, les marins ou les chauffeurs routiers, pour laisser traîner les oreilles, se rencarder sur les mouvements des camions, identifier les points faibles des chauffeurs – payés un salaire de misère, loin de leur famille, de leurs épouses –, étudier leur psychologie – bruyant ou taiseux, courageux ou peureux, vicieux ou honnête –, avant de commencer ce que l'on appelle un « travail » pour les embobiner. Le plus souvent, il suffit juste de les réveiller au petit matin, lorsqu'ils dorment sur leur couchette, et leur faire comprendre que tout va bien se passer s'ils ne bougent pas une oreille. La vue de calibres et d'hommes déterminés donne rarement des ailes aux caves...

Pour avoir braqué des centaines de camions, je n'ai jamais vu un seul chauffeur se lever comme un seul homme pour se la jouer Superman ou appeler au secours. Et avec Marc, tout aussi inventif et sérieux que moi, je vais me régaler tant sur les quais qu'à La Ciotat, son port d'attache, où il touche la main à des marioles dont celui que tout le monde présente comme le « parrain » du chantier naval, celui qui fait et défait le maire en moins de temps qu'il ne faut pour l'élire : Jacques Dessolis.

Aux Carlotti et Armando se joignent d'autres travailleurs, prêts à bosser vingt heures par jour, tout aussi capables que des voyous respectables de monter sur un vol de camions ou au braquo. Une équipe qui réunit toutes les compétences pour durer dans le temps et l'amitié. Comme toujours, la boule de neige grossit, les clients en redemandent. Le marché noir dépasse vite les frontières de la région, au point que mes amis du grand banditisme se demandent encore pourquoi ils n'y avaient pas pensé plutôt ! Alors que le secteur florissant des machines à sous, clandestines, ce que l'on appelle les « baraques », provoque des règlements de comptes en série qui attirent inévitablement les condés. Une médiatisation, même si les affaires peuvent s'arranger en haut lieu, forcément contreproductive.

C'est ainsi que débarquent un jour des gitans blonds, autres grands voleurs marseillais, qui n'ont aucun mal pour griffer des camions. Mais ils doivent surmonter deux problèmes : d'abord, trouver une bonne planque, loin de leur camp où leurs propres enfants s'amuse à piquer les marchandises ; puis dénicher un fourgue, un intermédiaire, qui va pouvoir à la fois mettre le camion à l'abri et racheter le lot entier, cash.

Je connais justement deux frères qui me revendent des marchandises, des roues de fromage, des conserves, du poisson, de l'alcool, souvent de la nourriture qui alimentait les cuisines des relais routiers, des brasseries, toujours dans l'optique de faire tourner une double comptabilité. Ces deux-là m'avouent qu'ils braquent les camions. C'est une évidence mais, de là à l'affirmer, c'est une autre paire de manches qui se joue sur la confiance et la réputation.

« Si tu braques un camion, tu fais comment ?

— Facile, répond le blond. On va sur une aire d'autoroute et, au hasard, on fait l'approche, on monte et boum, boum, on braque le chauffeur.

— Et ?

— On prend le camion, on le gare dans notre camp mais, de toi à moi, on ne sait pas quoi faire de toute cette marchandise. D'autant plus qu'on est pillé par les minots. Tu pourrais faire quelque chose ? Tu me donnes ton téléphone ?

— Ah non, pas de téléphone, je vais te dire qui tu peux appeler. Attention, je peux tout t'acheter, mais ne me dérange pas pour rien.

— T'inquiète, me dit-il, jamais pour rien. »

Je lui donne le téléphone du bar d'un ami, un bar-tabac pour être plus précis qui, entre autres, me sert à écouler des cartouches de cigarettes ou des timbres, surtout fiscaux, issus d'un gros braquage, dont le butin représentait de mémoire autour de sept milliards de centimes<sup>1</sup>. Pour l'anecdote, j'avais entreposé des caisses de timbres dans un garage, pas loin de deux milliards, et après un énorme orage, j'avais été obligé de tout jeter à la poubelle... Le bar-tabac sert aussi à racheter des tickets de la Loterie nationale, les gagnants

---

1. 14 millions d'euros, en 2015.

## *Les promesses de l'ombre*

repartant avec du cash correspondant à leur gain et, en guise de récompense pour leur silence, une prime supplémentaire de 10 %. Une technique qui me permet de justifier ma comptabilité dans le cas où les condés chercheraient à vérifier mon train de vie, reparti à vive allure en l'espace de quelques mois.

Je préviens aussitôt le patron du bar-tabac :

« Des blonds vont venir te voir, mais vérifie avant de m'appeler, ne me sonne pas pour des brouettes, des choses invendables. Et regarde s'il y a la sécurité, s'il n'y a rien derrière. Ces gens-là, tu les connais, ils ne se rendent plus compte du danger et en deviennent dangereux. »

Un matin, à l'aube, le téléphone sonne. Je vais au rendez-vous, en face du bar situé dans les quartiers nord, et retrouve les deux frères devant leur voiture. À trente mètres, un semi-remorque. Pas besoin de dessin, mais qu'ont-ils volé ?

« Des bas de femme, me précise l'un d'eux. Le Bourget, belle marque.

— Des bas ? Mais il y en a des dizaines de milliers !

— Tu nous donnes dix bâtons, tu prends le semi, on en parle plus. »

Je n'ai pas de chauffeur à la minute, et surtout je ne vois pas lequel de mes clients pourrait me reprendre autant de bas. Je me tourne alors vers mon ami :

« Pourquoi, tu m'appelles, toi ? Je t'ai dit de le faire quand c'est bon, du champagne, des télé, mais des bas, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? »

Comme je m'emporte légèrement, l'un des blonds s'approche. Il me fait une grimace et me glisse à l'oreille que « le gadjo est encore dans la voiture ». Le ciel ne me tombe pas sur la tête mais je comprends tout de suite que le gadjo en question n'est autre que le chauffeur du camion, enfermé dans une malle, en train de nous écouter depuis un bon quart d'heure, nous, appuyés sur le coffre de la voiture !

Cette anecdote n'a rien de spectaculaire, j'aurais pu raconter comment les blonds avaient braqué le chauffeur, mettre de la musique par-dessus, histoire de faire trembler dans les chaumières. Mais, ici, je veux souligner un élément important : lors de cette

conversation, à aucun moment, l'un de nous n'a cité un prénom, un nom, un surnom, ce qui nous a épargné les Baumettes. Dans le cas contraire, le chauffeur aurait balancé nos blazes au premier condé venu pour sauver sa peau, son emploi. Si ma petite entreprise n'a pas sombré à ce moment-là, c'est pour une raison, essentielle et connue de tous : ne jamais évoquer le nom ou le surnom de qui que ce soit dans une discussion. Aller toujours à l'essentiel.

Le trafic sur les quais me permet de retrouver un train de vie de ministre, même si je me garde bien de l'exposer de façon flagrante. Je tourne alors sur un portefeuille d'environ cent bâtons par semaine, le tiers étant toujours dehors puisque les marchandises sont revendues à crédit et que les clients – il n'y en a pas un pour racheter l'autre – freinent des quatre fers pour me rembourser. Dans le même temps, l'argent est investi dans d'autres opérations à court terme, comme la drogue qui offre une grosse culbute, ou l'achat au rabais d'un véhicule, d'un appartement, d'un fonds de commerce, revendu au prix du marché, une partie étant évidemment rétrocédée en liquide. L'important, et c'est une règle, c'est de ne pas sauter sur toutes les opportunités, ne pas confondre vitesse et précipitation, s'appliquer en premier lieu à récupérer ses billes, sa trésorerie.

### *Les pièces de dix*

Voilà comment je vais m'enquiller dans une nouvelle affaire, pour le moins extraordinaire, à la fin des années 1980. Ayant recouvré la liberté provisoire en 1985, Francis Teston replonge dans la came et les braquos, la porte de la prison à peine refermée. Il fait la connaissance de Luigi, un Italien en cavale, et l'invite sur ses chantiers. Un jour, Teston chope un renseignement : un mec dort sur une centaine de bâtons, chez lui à Cassis. Il demande à Luigi de faire le guet, casse la villa, fouille partout, avant de repartir soi-disant bredouille, très remonté lorsqu'il découvre que l'Italien n'est plus à son poste. Luigi réclame sa part, Teston lui rétorque qu'il n'a rien trouvé et que, de toute façon, il ne lui aurait rien versé vu son abandon de poste. Luigi, que j'avais rencontré à plusieurs

reprises, vient me voir et me demande de placer la bonne parole. Je fais alors venir mon ami de Cassis et lui dis :

« Pourquoi tu ne donnes pas sa part à Luigi ?

— Je n'ai rien trouvé, pas un franc, et de toute façon il m'a abandonné sur le chantier. Et dans ce cas, pas présent, pas d'argent ! Et, dit-il à Luigi, sois content que je ne te mette pas une balle dans la tête... »

Alors que Teston s'en va, Luigi en profite pour joindre l'utile à l'agréable ; autrement dit, il me propose de m'associer sur une affaire de pièces, fausses bien entendu, imaginant que cette association lui permettrait de lui sauver la vie. Un coup de parano – car Teston ne l'aurait pas tué – qui va me propulser dans un autre monde, celui de la fausse monnaie à grande échelle. C'est ainsi que je fais la connaissance de deux amis de Luigi : Giovanni, un Calabrais qui vit d'un grand pied ; et Oswald, un homme apparenté à la Mafia des Pouilles, à cheval entre l'Italie, la Suisse et Campione d'Italia, l'enclave italienne située en Suisse, haut lieu de la criminalité en cols blancs, du blanchiment et de tout ce qui touche à l'évasion fiscale. Je dois réfléchir avant de prendre ma décision, sonder le tour de table, et lorsque je parle à Oswald, ce dernier me tend la main pour ainsi dire. « J'ai entendu parler de toi, en Italie », précise-t-il. Encourageant. Sachant par ailleurs que Luigi a présenté Teresa, une Napolitaine qui n'était autre qu'un gangster, à Teston, je donne mon accord de principe.

Un mot au sujet d'Oswald : au-delà de me rappeler le Zio, Don Gerlando, il ne parlait jamais à tort et à travers, ne racontait jamais de futilités ; son discours, ses éléments de langage, comme on dit aujourd'hui, révélait un grand vécu, une intelligence supérieure, une somme d'expériences pour le moins extraordinaire qui lui permettait de fréquenter le gratin de l'Internationale de l'argent, qui dans le pétrole, qui dans les grands marchés publics, qui dans la spéculation surtout réalisée à l'aide d'ordinateurs et de hackers. Un intellectuel, pas un violent, avec lequel je prenais plaisir à converser, car on se comprenait vite, comme si nos deux esprits étaient connectés sur une prise survoltée, à tout déchiffrer sans donner de détails. Dans les mois qui vont suivre, je vais m'occuper de sa femme – un « homme » comme on dit chez nous, un vrai gangster

ayant fait les quatre cents coups en Italie – et parvenir à la faire soigner dans une clinique près de Nice. Malheureusement, elle ne survivra pas à son cancer foudroyant, au grand désarroi de son mari.

Ayant donné mon accord, Luigi m'explique les tenants et les aboutissants et me décrit le trafic qui n'est, à ce moment-là, qu'à ses balbutiements, un ersatz de production des premières pièces de dix francs, de couleur rouge : achat du métal à Strasbourg, importation au sein de deux usines de ferronnerie et de marmites, l'une située à Turin, l'autre dans le Piémont, pas très loin de la frontière française ; fabrication des pièces à l'aide d'une matrice, la main-d'œuvre étant essentiellement albanaise, une vingtaine d'hommes payés un bâton par mois, quinze heures par jour, sept jours sur sept, les doigts en sang ; vente en gros en France, Marseille étant le navire nourricier. Luigi n'est pas le dernier des imbéciles : il sait que je peux prendre en charge le dernier maillon de la filière et que je n'ai qu'à me baisser pour trouver une poignée de clients sérieux, des tombeaux, disposant de plusieurs équipes d'individus qui vont se charger de revendre les fausses pièces dans des bars, brasseries, plages privées, tabacs, boulangeries, tout type de commerce qui brasse de la petite monnaie comme un collier enfile des perles.

Giovanni et Luigi ayant testé les phases relatives à l'importation du métal et à la fabrication des pièces, je vais par conséquent refourguer les sacs de jute, d'une valeur d'un million de francs, un peu plus de six kilos l'unité, à des clients triés sur le volet dont certains sont aussi intéressés, si ce n'est dépendant dans tous les sens du terme, par les marchandises qui tombent des quais et des camions. Des campings-cars, aux essieux renforcés et conduits par des couples on ne peut plus ordinaires, font la navette entre l'Italie et la France, en toute quiétude. Voilà comment je suis de nouveau associé à trois Italiens – refourguant même des pièces aux Canards et à tous les gens sérieux que compte le Milieu –, tout en gardant la main sur les conteneurs. C'est alors qu'une nouvelle opportunité se présente.

Début 1989, on me propose, comme du temps de la French, de devenir actionnaire d'un voilier qui revient du Maroc, transportant



un peu plus d'une tonne de shit. Je récupère ainsi six à sept fois ma mise en revendant ma part à des amis qui approvisionnent déjà les quartiers nord. Alléché par le trafic de cannabis, je rencontre dans la foulée une hôtesse de Royal Air Maroc, une femme qui n'a pas froid aux yeux.

Le deal est simple comme bonjour : après avoir atterri à Marnane, la mule s'installe au comptoir d'un bar de l'aéroport, pose un sac de la compagnie sur le sol, à côté d'elle ; pendant qu'elle boit un café, je fais de même : je dépose le même sac, siglé de la compagnie, rempli de journaux, à côté de l'autre et, dès que j'ai fini de boire ma consommation, je prends le sien, lui laissant le mien. Je repars comme je suis venu, l'air de rien, entre dans mon véhicule, vérifie que le sac contient l'huile de cannabis, tourne la clé de contact et à bientôt ! J'ai ainsi reçu en moyenne dix kilos chaque semaine pendant deux ans, de quoi maintenir à flots un gros train de vie. Car je dépense beaucoup, l'équivalent de mille euros par jour, et dois gérer un roulement d'argent très important ; je dépense mille, j'en ai cinq à dix fois plus dehors, dans les mains de tous mes clients qui, de leur côté, eux aussi vissés à la charnière de l'offre et de la demande du business, ont un seul objectif : me rendre leur dû le plus lentement possible.

Je deviens un banquier de l'ombre, usure comprise, qui doit en permanence posséder un coup d'avance pour ne pas courir à la catastrophe, à la merci d'un client ne pouvant honorer ses dettes, préférant dès lors se tourner vers les condés – je dois préciser que ce n'est jamais arrivé – ou se suicider. Se suicider, dans notre jargon, n'implique pas de se tirer une balle dans la tête mais de tirer la queue du diable : se faire emporter par une spirale de dettes qui conduit irrémédiablement au règlement de comptes par les armes. C'est pourquoi cela exige un bon usage de l'intimidation, comme une excellente maîtrise des flux financiers. Afin que les deux parties soient quittes.

C'est par exemple ce qui m'est arrivé lorsque l'hôtesse marocaine m'a dit : « Je suis assez riche, j'arrête les frais. » Pas de problème. Les pièces m'ayant remis en selle au niveau du très, très grand banditisme, les propositions sont venues naturellement à moi, et pas l'inverse. Une nuance très importante qui relève d'une autre

règle élémentaire : la réputation, celle qui ne se résume pas seulement à la façon de manier une arme, de pouvoir lever une armée de soldats en quelques minutes, de toucher la main d'importants hommes d'affaires – les politiques n'étant pas fort heureusement les seuls maîtres du jeu –, mais qui implique d'être considéré comme un homme de poids. Autrement dit, si un homme, du Milieu ou pas, vient me voir pour me proposer une affaire, il sait qu'il aura la garantie de ne jamais perdre d'argent et de ne pas se retrouver couvert de dettes. Et donc criblé de balles.

C'est ainsi que mon bénéfice avoisinera en moyenne une trentaine de bâtons<sup>1</sup> par semaine, de 1990 à 1997. Un trafic qui a fait vivre de part et d'autre des Alpes, même si c'est difficile à estimer, deux à trois mille familles dont la grande majorité vivait dans les Bouches-du-Rhône. Cela ne m'empêche pas de continuer presque à temps perdu à trafiquer le shit, après l'huile transporté par Royal Air Maroc, en mettant la main sur des savonnettes, des plaques, du pollen, et des boules de cannabis, le must, six bâtons le kilo. Malgré quelques malheurs, notamment avec Francis le Belge, j'y reviendrai, je ne serai jamais interpellé par les condés pour le chichon. Un sentiment d'impunité qui me conduit inévitablement à m'intéresser à la cocaïne, nouveau mat de cocagne pour tous les cousins, Corses, Siciliens ou Napolitains, et à me retrouver sur l'autoroute des drogues.

« *T'as vu quelque chose, toi ?* »

Fin 1989, début 1990, les pièces de dix francs sont progressivement remplacées par des pièces bicolores, comprenant un rond de nickel au milieu. Comme Giovanni m'avait demandé de trouver un bijoutier ayant la capacité de concevoir des matrices, payées six bâtons pièce, un appareil de la forme d'un ballon de football qui redessine une pièce, en se servant d'un modèle, je décide de me débarrasser d'une matrice de pièces rouges devenue obsolète. Petru interrompt mon élan et me conseille de la garder, sait-on jamais, et m'invite à l'enterrer. Au cas où.

---

1. Près de 63 000 euros de 2015.

## *Les promesses de l'ombre*

Ayant plusieurs planques dans le maquis, surtout pour cacher les armes, je demande à mon cousin de venir m'aider. Direction les Calanques, à l'est de Marseille. Je stoppe la voiture sur un chemin située non loin de Cassis, sort la pioche et la sarclette, et creuse au centre d'un triangle constitué d'un caillou et de deux arbres. Le trou réalisé, j'enrobe la matrice d'huile, pour ne pas qu'elle rouille, l'entoure d'une bâche, et la dépose dans une cantine de marin. Je recouvre le trou de terre, je me retourne et sursaute en apercevant deux motards, casques encore sur la tête, bottes en cuir. Les bras croisés. Des CRS, la police, pas la gendarmerie. Le plus grand s'approche, regarde la terre fraîchement remuée :

« Qu'est-ce que vous faites, là ? »

— On cherche du bois, pourquoi ?

— Et la pioche, là ? Et la sarclette ?

— La sarclette, elle n'est pas à nous, dis-je du tac au tac. La pioche, c'est pour casser du bois.

— Vos papiers, s'il vous plaît. »

Nous les présentons et gardons notre sang-froid, après tout, nous n'avons commis aucune infraction. Il regarde mon permis, puis ma carte de docker :

« — Vous êtes docker ? »

— Oui.

— Ah, alors vous êtes un voleur !

— Pourquoi ? Les dockers, tous les dockers, sont des voleurs ? Venez travailler avec moi, vous verrez si je suis un voleur. Au bout de trois heures, vous allez en avoir vite marre. Sûr c'est mieux de conduire les motos, tranquilles, au grand air pendant que moi, je me fais des cheveux blancs sur les bateaux ! »

Je les manipule à la marseillaise et les voilà qui se marrent. C'est bon, je me dis, ils sont ferrés. Ce sont deux jeunes, tout à apprendre de notre roublardise.

« Alors, comment on fait, là ? dit l'autre, le brun.

— Ma foi, je ne sais pas comment on va faire...

— On peut venir chercher des fruits, des trucs, comme ça ?

Vous avez quoi ? »

Je n'ai pas le choix : faut y aller franco du collier.

« Des fruits ? Tant que vous voulez.

— Quoi d'autre ?

— De la viande si vous voulez. On reçoit des bateaux d'Argentine remplis de gigots. On a aussi du foie gras, des langoustes...

— Des langoustes ? »

Le grand se tourne vers son collègue :

« Tu as vu quelque chose, toi ?

— Moi ? Je ne sais même pas où on est !

— Bon, me dit-il, on est basé rue Jean-Martin. Vous pouvez nous livrer dans le hangar, là où l'on range les motos ?

— Pas de problème, je connais, c'est tout près de mon quartier.

— Alors on est fait pour s'entendre ! répond le brun. Voilà mon nom et mon matricule. »

Jusque-là, je joue le jeu mais je ne sais plus si c'est du lard ou du cochon. Au mieux, on s'attaque à des filous, au pire, on tombe dans un guet-apens et on explose.

On laisse la pioche et la sarcelle, là où les condés nous ont pris en flagrant délit, façon de parler et, une fois dans la voiture, je rassure mon cousin. « T'inquiète, Petru, si ça tourne mal, je prends sur moi puisque, de toute façon, tu n'es pas impliqué dans l'affaire. Et n'oublie pas que s'ils mordent, c'est fini, ils ne pourront plus jamais nous envoyer en prison. Ferrés, mouillés, les condés ! Nous, on est préparés à faire quinze ans mais, eux, ils ne sont pas prêts à passer un mois à l'ombre, pas même une heure en garde à vue ! »

Le lendemain, faut pas traîner, je prends une voiture, stoppe sur les quais, la charge comme une mule – foie gras, fruits exotiques, langoustes, gigots, la totale, pas loin de quatre bâtons de marchandises, ça va vite – et direction le hangar des CRS. Je me retrouve face à un plat de motards et demande au premier venu si le brun est présent.

« Non, me dit-il, il tourne, en opération avec son binôme. C'est pour quoi ?

— Une commission, quelques trucs à leur laisser.

— Venez, je vais vous montrer leur caisson. »

Cinq minutes plus tard, je vérifie que leur caisson, plein à ras bord, est bien fermé avant de repartir. Là, je me dis, on est sauvés !

## *Les promesses de l'ombre*

Quelques jours plus tard, sur les quais, juste après avoir volé une voiture qui devait être exportée vers la Turquie – alors que je pose une nouvelle plaque après avoir pris soin d'effacer un numéro peint en jaune sur le pare-brise, versé deux verres d'essence dans le réservoir et, bien évidemment, dérobé les clés accrochées à un tableau –, je vois débouler un fourgon de la police. Je pose tout, fais semblant de donner des ordres à un ami, lequel me fait signe que c'est en train de mal tourner, et aperçois un condé qui se dirige vers moi.

Comme je suis dans la lunette des flics, un sous-marin des Stups étant en permanence stationné dans mon quartier, mon sort semble joué...

« Bonjour monsieur, me dit le condé. On vient pour charger la marchandise.

— La marchandise ?

— On est au courant : vous avez livrés nos amis au hangar, ils nous ont dit que l'on pouvait venir. »

L'esprit toujours un peu parano, je ne sais plus à quel saint me vouer mais je n'ai pas le choix, le message est clair.

« Bon, pas de problème. Suivez-moi, avec le fourgon. »

Cinquante mètres plus loin – faut imaginer la scène : amis, associés et dockers qui observent le manège sans en être affranchis, cocasse –, je leur fais passer des cartons de fruits et légumes, des cuisses de viande congelés, des sacs de café de cinquante kilos et j'en passe. J'entasse le tout quand, soudain, j'entends le condé crier :

« Arrêtez, arrêtez !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le cul du fourgon touche par terre ! »

J'éclate de rire car, là, ça tourne au gag !

« Allez, je leur dis, montez à l'avant, tous autant que vous êtes, pour équilibrer le poids ; à la première station, faites gonfler les pneus, ça ira. »

Je pourrais leur préciser qu'il m'est arrivé quelquefois d'entrer un camion dans un box, de le décharger de son poids et de se rendre compte, trop tard, que le toit touchait le plafond du box...

## *Truand*

Impossible de ressortir ! Solution ? Remettre du poids sur le camion et dégonfler les pneus !

Pour mon plus grand bonheur, le fourgon de la police s'en va, le cul touchant terre, le frottement provoquant des étincelles... Et revient le lendemain !

« Vous croyez que vous allez être servis tous les jours ? Je ne suis pas un voleur, moi, faut pas croire !

— Pas de problème, me dit l'un des condés, on prend trois, quatre cartons, c'est bon. »

Je leur donne une quinzaine de cartons, et le même condé ajoute :

« Ah, au fait, on doit vous rendre votre matériel.

— Lequel ?

— La pioche et la sarclette. Voilà ! »

Encore aujourd'hui, les bras m'en tombent. Non seulement les motards se sont gavés, mais ils ont eu la bonté de me rendre mes outils ! S'ils avaient su ce que j'avais planqué ce jour-là dans le maquis, ils auraient découvert que j'étais bien le roi des voleurs sur les quais !

## *Tirez sur le pianiste*

En 1991, un vieux trafiquant marseillais, issu de la French, vient me voir pour me proposer un camion de pièces ; c'est un homme respectable ayant vécu aux États-Unis et associé ici avec Jean-Louis Fargette<sup>1</sup>. Et s'il se déplace en personne, c'est justement parce que Fargette sait – je lui ai fait dire à plusieurs reprises – que, lui, je ne peux pas le voir en peinture. Pourquoi ? C'est très simple : c'est un homme trouble, impliqué dans la politique, la franc-maçonnerie, tout un tas de réseaux occultes, même s'il est associé durablement

---

1. Né en 1948, Jean-Louis Fargette était considéré comme un « parrain » du Var. Proche de Maurice Arreckx, maire de Toulon et président du conseil général du Var, de membres du Milieu français, de la Camorra et de la 'Ndrangheta, probablement franc-maçon, introduit dans le milieu du show-business, il a été assassiné le 17 mars 1993. L'enquête criminelle n'a jamais permis de connaître le mobile du crime, ni même d'identifier les tueurs.

## *Les promesses de l'ombre*

avec des gens agréables, comme José Ordioni<sup>1</sup> ; il faut savoir que, par ailleurs, les truands toulonnais avaient très mauvaise réputation à Marseille.

Fargette en était l'archétype : à cheval sur plusieurs équipes, dont celle de Tany, il n'a jamais fait preuve d'une grande solidarité lorsque, par exemple, il lui avait été demandé de garder des mecs en cavale dans une ville où il contrôlait le maire, Arreckx, deux boulevards et trois bars – Toulon est une ville vaste, étendue, mais très réduite au niveau du grand banditisme. C'était un commercial, pas un grand trafiquant inventif et téméraire, même si, sur Nice notamment, il avait personnellement pris part à la guerre entre deux clans corses – encore une fois non pas parce qu'il était impliqué au premier chef, voire menacé, mais pour prendre les patins d'une équipe, celle qui en sortirait vainqueur. Dans le Milieu, on dit que « c'est sale » d'entrer dans une équipe pour tuer des hommes juste par opportunisme.

Un petit mot sur Nice. À la fin des années 1970, début des années 1980, c'était une ville facile à prendre : dans un tel cas de figure, il y en a toujours un qui essaie de rafler l'ensemble, les bars, les boîtes, les hôtels, les plages privées et le reste, tout ce qui relève des marchés publics, et c'est là que commence la dispute, là que les Corso-Marseillais, qui regardent de loin à temps perdu, s'approchent ou se font inévitablement invités et raflent la mise à coups de calibre s'il le faut. Comme ils l'ont fait ces vingt dernières années en région parisienne, à Aix et ailleurs. Et que l'on ne vienne pas me dire que le grand banditisme, surtout le Milieu marseillais, n'existe plus...

À Nice, il ne peut pas en être autrement, le maire est en cheville avec le très, très grand banditisme, pas le style à pouvoir imposer sa vision du business. Il n'a pas le choix, et du temps des Médecin, père et fils, c'était encore plus flagrant. Si ce n'était pas le cas, le procureur Éric de Montgolfier ne s'y serait pas cassé les dents pendant une dizaine d'années, lui que les politiques, justement,

---

1. L'un des hommes « en place » de Toulon, associé à de nombreux Corso-Marseillais et à quelques Italiens. Tué par balles en décembre 1996.

ont envoyé sur la promenade des Anglais pour soi-disant nettoyer les écuries d'Augias avec une fourchette en plastique, pas même en argent...

On rejoint là ce que l'on appelle entre nous l'Honorable Société, soit l'Internationale fasciste, le clergé, quelques loges, les grands condés, des militaires et forcément des politiques. Non pas que leur société, celle qui exploite la naïveté et les frustrations des caves, des sans-grade, de la chair à canon, soit honorable, ce n'est pas du tout ce sens-là : il faut comprendre que chacun des membres se fait un honneur d'être fasciste, d'appartenir à un groupe sans frontières où les voyous cultivent leur sentiment de supériorité.

En caricaturant, Nice, c'était le Far West. La guerre a élu un vainqueur mais, depuis, la mentalité a changé ; pour être précis, depuis une dizaine d'années, le gangster a remplacé le truand, autrement dit, au lieu d'attendre que deux hommes se fassent de l'ombre, déclenchent une guerre, obligent les condés à travailler, la justice et les politiques à réagir, les cimetières à se remplir, la spirale de la vengeance à n'en plus finir, voilà le leitmotiv anticatalan : « On prend tout avant que cela soit facile puisque, lorsque ce sera facile, on aura déjà tout. Terminé. » À Nice, comme ailleurs, surtout depuis que les règlements de comptes au sujet des baraques ont cessé, après que des hommes de poids aient tapé du poing sur la table, à la demande d'ailleurs de quelques politiques qui ne pouvaient plus gérer le climat d'insécurité dans leur gourbi, c'est le calme plat, hormis en Corse et dans les Bouches-du-Rhône mais pour d'autres raisons. Rien à voir en tout cas avec les quarante ou cinquante assassinats au début des années 1980 dans la seule région marseillaise.

Je n'ai pas donné suite au trafiquant marseillais car nous ne sommes pas parvenus à nous entendre sur le prix des pièces. J'avais la possibilité d'obtenir un lot tout aussi important à moindre prix, pourquoi perdre de l'argent ? Je ne lui ai pas raconté mes affaires, ça ne se fait pas, mais je lui ai simplement dit que cela ne m'intéressait pas, arguant de voyages à venir qui ne seraient pas réguliers. J'apprendrai plus tard, en développant le trafic avec



mes amis italiens, que nous les avions non seulement dépassés, mais enterrés. Face au déluge de pièces qui a inondé Marseille, le sud de la France, puis la France entière, en l'espace de deux ans, l'équipe de Fargette ne pouvait plus être dans la course tant au niveau des prix que sur la qualité des fausses pièces. D'ailleurs, après l'assassinat de Fargette, en 1993, quelques jours après celui de la députée Yann Piat, le trafiquant de la French m'avoue qu'il n'aurait jamais dû insister. « Comme le marché, me précise-t-il, était saturé, Fargette a voulu jouer avec le feu en emplâtrant un camion de pièces à des Italiens. » Pour son plus grand malheur.

Le Toulonnais avait réussi à se faire livrer un camion sans verser d'acompte, mais n'avait pu revendre rapidement le lot au prix qu'il escomptait, un montant incluant le paiement du lot et sa commission. En clair, comme Fargette ne pouvait pas nous concurrencer, les Italiens n'ont ni entendu ses lamentations, ni attendu tout court : le Toulonnais est monté au plafond. Et que l'on arrête de dire que Fargette était un parrain ; si tel avait été le cas, il aurait été le leader sur le marché de la fausse monnaie, pas un mec obligé de se mouiller pour un camion au point de jouer avec sa vie. Il n'y a aucun avantage à se mettre une balle dans le pied, jamais, sauf en désespoir de cause.

Et qui vais-je recroiser sur ma route ? Mes deux frères ashkénazes, les agents de change que je pouvais solliciter à n'importe quel moment, mais pas à n'importe quel prix !

Un jour, à Turin, Giovanni me demande de lui envoyer des lires, ce qui ne m'enthousiasme pas ; depuis quelques mois, j'étais devenu le grossiste de toute la région ce qui me permettait de toucher sur les deux tableaux, la production et la vente, actionnaire du premier, leader du second. Autrement dit, chaque fois que je gagnais deux francs – la pièce étant achetée deux, revendue quatre à mes gros clients –, je touchais aussi une part sur le bénéfice lié à la vente, à la sortie de l'usine, de chaque unité vendue deux francs. Autant dire que je me suis très vite retrouvé avec des montagnes d'argent et, vu mon expérience, des demandes pour le moins saugrenues de la part de mes associés.

Or la conversion en lires me pose un problème de taille : au lieu de rendre un sac, par exemple de soixante millions de centimes, je devais donc donner deux sacs à Giovanni, soit cent vingt millions de lires. Le double. Or, pour les deux frères, cette somme ne représente pas assez. Ils m'envoient alors chez un autre juif, un mec que je ne pouvais pas encadrer, mais qui va régler le problème en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Deux sacs de lires et bonjour l'Italie !

Je m'occuperai, par la suite, de faire sortir Oswaldo des Baumettes, incarcéré au cours de l'année 1990. Au-delà de lui conseiller des avocats, je vais tout mettre en œuvre pour qu'il puisse sortir en provisoire et apporter la caution, soit quatorze bâtons<sup>1</sup> au greffier. Il est possible que ce soit la première et la dernière fois que ce dernier ait vu autant de billets : je n'avais pas d'autre choix que de le régler en liquide !

### *Le casse du siècle*

Au cours de l'année 1992, Marc Armando, l'un de mes associés pour le vol des camions, demande à me parler, seul à seul.

« Milou, j'ai besoin de deux clés pour entrer à la banque de France de Toulon. Je sais que la Brise<sup>2</sup> a des doubles, tu peux voir ? »

Avant d'aller frapper à leur porte, je veux savoir où je mets les pieds, surtout si j'entends siffler la Brise, non pas parce que cela pourrait m'impressionner, loin de là, mais pour être de bon conseil auprès du Cannois.

Quelques mois auparavant, Jeannot Dessolis, le « parrain » de La Ciotat et Marc se sont fait tirer dix bâtons au poker par un joueur qui, pris en flagrant délit de triche, s'est fait remonter les bretelles après la partie. Le mec rend les billets et, de peur, croit bien faire en donnant une information qui ne peut qu'aiguiser l'appétit des

---

1. 31 000 euros de 2015.

2. Brise de mer. Toujours active, en guerre depuis plusieurs années contre d'autres clans corses, cette équipe corse est régulièrement présentée comme l'un des plus importants groupes structurés du Milieu français.

deux collègues. « Mon frère, explique-t-il, baise avec une femme qui bosse à la banque de France de Toulon, elle est comptable, sait des choses qui pourraient vous intéresser. »

Comme aux cartes, Marc demande à voir ; il rencontre la gonzesse qui rêve de toucher le gros lot et lui livre des informations de première main ; par l'intermédiaire de son mec, elle a croisé plusieurs hommes de la Brise dans une chambre du Novotel à Marseille, planqués derrière un paravent pour ne pas se faire détroncher, des individus qui, au nom de l'équipe, vont finalement refuser de monter au braquo ; si elle ne comprend pas pourquoi, j'apprendrai plus tard que la Brise était persuadée que c'était un travail des condés, un guet-apens. Pourquoi ? Car, sur le papier, le casse de Toulon était trop facile : ils entraient comme dans un moulin, chargeaient cent mètres cubes de billets usagers, pas loin d'une dizaine de fourgons, et repartaient la fleur au fusil, un milliard<sup>1</sup> de francs à se partager ! De plus, les policiers parisiens voulaient se venger après avoir été humiliés dans l'affaire de l'UBS<sup>2</sup>, la Brise étant fortement soupçonnée d'avoir organisé le braquo en Suisse. Pour l'heure, seulement suspectée...

La comptable fournit également un tuyau essentiel : il faut taper juste avant les fêtes de Noël, au moment où les coffres de la banque de France peuvent contenir jusqu'à un milliard de francs. Du jamais-vu.

Pour tester la comptable, la Brise lui avait demandé de nombreux détails, qu'ils avaient eu la possibilité de recouper, de vérifier, ainsi que le double des deux clés permettant d'entrer dans la première salle. Marc me demande par conséquent de toucher un ami corse qui saura m'écouter, la Brise lui ayant fait dire que jusque-là la paire avait été jetée à la mer.

TC : Après avoir recouvré la liberté, Milou a rencontré des individus de la Brise de mer, dont certains connus à la centrale

---

1. Environ 210 millions d'euros de 2015.

2. Braquage de l'Union des banques suisses (UBS) en mars 1990, par un commando de cinq hommes. Butin : près de 20 millions d'euros, soit plus de deux cents kilos de billets !

de Muret, qui l'ont affranchi d'un projet pour le moins colossal : le braquage d'un cargo, reliant Bastia à Toulon, qui transporte six conteneurs de billets usagers d'une banque de France à l'autre. Si ces hommes lui en parlent, c'est surtout parce que le projet n'a jamais abouti et ne se réalisera jamais.

Organisé jusqu'au moindre détail, le plan de la Brise est pour le moins extraordinaire : infiltrer une équipe sur le cargo 1 afin de maîtriser un corps d'élite de la gendarmerie qui assure la sécurité ; prendre le contrôle du bateau au large de Bastia ; croiser un cargo 2, identique au premier, dont les conteneurs placés sur le pont sont remplis de papiers journaux ; faire en sorte, avec la collaboration de personnes ciblées et « travaillées » en amont, que le 2 prenne la route du 1, vers Toulon, et que le cargo 1 file vers la Sardaigne... Butin estimé : autour de 350 millions d'euros de 2015 !

Pourquoi le braquo ne s'est pas fait ? Milou est catégorique : « Car un politique, dont je préfère taire le nom, mis au courant de l'affaire, va opposer son veto pour des raisons liées à son plan de carrière. En échange, car cela va de soi, il sera obligé de donner à la Brise une compensation, mais pour ce type de personnage, qui a tout compris de l'intérêt d'intégrer l'honorable société, c'est le dernier cadet de ses soucis... »

Je profite de l'anecdote pour souligner trois éléments.

D'une part, j'ai rencontré Milou fin 2001, ce qui m'a permis d'obtenir un éclairage totalement inédit sur le Milieu, l'univers interlope du crime organisé français, basé dans l'Hexagone, dans les Dom-Tom et à l'étranger. Désirant m'éclairer au-delà d'un halo de réverbère, il me motivera à rencontrer d'autres individus du Milieu dans le but de comprendre cet obscur objet d'études, par ailleurs peu ou pas étudié en France<sup>1</sup>.

D'autre part, dans le cadre d'une relation de confiance, que l'un ou l'autre n'a jamais trahie à ce jour, près de quinze ans durant, j'ai demandé à Milou de m'aider à mieux comprendre la carrière du soi-disant « parrain » Francis le Belge et les rouages du Milieu

---

1. Rappelons que, contrairement à la plupart des pays occidentaux, la France ne compte pas de pôle de recherche sur le crime organisé français ou sur le crime organisé par exemple italien ou russe installé sur le territoire.

corso-marseillais, notamment pour écrire les deux tomes de *Le Belge*<sup>1</sup> ; je l'ai associé par la suite à l'écriture d'un scénario, long-métrage développé par le producteur Thomas Langmann, mettant justement en scène le braquage du cargo corse sur la Méditerranée. Un scénario, pour la petite histoire, qui a été invalidé par un ancien policier, lequel a considéré que les techniques utilisées par les malfaiteurs, notamment visant à corrompre des individus « cibles » ou à neutraliser une équipe de policiers chevronnés, type Raid ou GIGN, étaient impossible à mettre en œuvre... en France ! Du côté de Bastia, on en rigole encore...

Enfin, pour répondre à ceux qui se poseront légitimement la question : « Mais ce Milou, c'est pas un mytho ? », je dois préciser que j'ai profité de notre relation pour mettre en place un protocole de travail inédit – faire raconter à Milou une histoire à plusieurs reprises sur une période de quatorze ans afin de jauger de son authenticité. Tout en recoupant au maximum les nombreuses informations qu'il m'a confiées. Je dois préciser que les épisodes qui m'ont paru approximatifs ou qui ne m'ont pas été racontés de la même manière n'ont pas été retenus dans ce livre.

Milou : Au sujet des clés, je vais voir Vincent Colonna, que je connais depuis trente ans, et lui fais part de ma requête. Le cousin de Jean-Jé me prévient :

« Cela fait des années que l'on ne partage plus rien avec la Brise, m'enfin, je vais voir.

— Tu peux dire que c'est moi qui le demande. »

Dix jours plus tard, Vincent me donne les clés que je pose dans le tiroir d'un vieux meuble. « Ne me demande pas comment je les ai eues, me confie-t-il, mais c'est fait. »

J'oublie tout aussi vite l'épisode des clés car je ne m'ennuie pas : je traite près de vingt affaires en même temps, de France, d'Italie, d'Espagne, vend pour deux cent trente bâtons de fausses pièces, un jour, oui, un jour, non<sup>2</sup>, gagne le dixième, soit vingt-trois bâtons partagés en trois parts. Grosso modo, cent vingt bâtons par

---

1. Stock, 2001 et 2002.

2. Expression souvent utilisée pour dire : tous les deux jours.

mois sans compter mes frais. Je me levais régulièrement à cinq heures du matin, allais au rendez-vous sur une aire d'autoroute, prenais les deux cent trente sacs, faisais la tournée pour cinq, six gros clients. Deux heures après, c'était terminé. Le braquo de la banque de France, c'est juste une affaire parmi d'autres qui peut me rendre milliardaire. Ou pas. Comme les mecs de la Brise, des spécialistes en la matière dont la réputation dépasse largement les frontières de l'Hexagone, je pense que c'est une affaire biaisée, voire un coup des condés. Ce ne serait pas le dernier...

Lorsque Marc revient, je lui donne les deux sésames.

« Milou, je t'invite. Maintenant que l'on a les clés, pas de souci, c'est comme si c'était fait. On a la mise en place, restent deux, trois détails à régler et attendre le feu vert, le bon moment.

— Avec qui tu montes ?

— Mon entourage. »

Son entourage – à part un mec qui tient la route et qui tombera plus tard sans avoir été, de près ou de loin, associé au casse de Toulon, encore un « travail » des condés –, ce sont des mecs que je croise tous les jours au bar, tout sauf des professionnels du braquage...

« Marc, si tu le fais avec des gens comme toi et moi, je viens. Si tu restes avec ces gens-là, c'est sans moi. Franchement, même si je devais prendre dix milliards, tu me vois reprendre quinze ans de prison ? Même si tu réussis, ce que je te souhaite, les condés, tu les connais, ils vont en prendre un, le cuisiner et rideau, terminé. Et puisque tu me parles de la comptable, elle sera la première à être soupçonnée, comme tous ceux qui ont un œil sur les comptes, et j'imagine qu'elle ne tient pas la route. Alors je te propose une chose...

— Quoi donc ?

— Tu fais l'affaire, je m'occupe de la femme. Que d'elle.

— Je te vois venir. C'est non.

— Marc, c'est plus que nécessaire : elle va être prise, puis te balancer, c'est elle ou c'est toi. Tu verras, dès que tes baltringues auront touché leur part, même si tu les mensualises, ils vont faire ce que la mentalité nous interdit : dévaliser les boutiques de luxe,

## *Les promesses de l'ombre*

dépenser sans compter, se noyer dans la folie des grandeurs. Donc si tu rentres seul en prison, c'est *mezzo male*, moitié bien, moitié mal, mais si tu en fais rentrer dix ou quinze, car les condés te lâcheront pas, on parle de la banque de France, là, l'affaire, elle est morte. Et toi avec.

— Et tu t'en occuperais comment, de la gonzesse ?

— Tu l'envoies au Brésil, je me charge du reste mais je veux deux milliards<sup>1</sup>.

— Ce n'est pas pour les deux milliards, Milou, mais ce sont des choses qui ne se font pas. Tant qu'elle n'a pas balancé, tu ne peux pas dire que...

— Hop, hop, arrête-toi de parler, tu as raison. Je ne t'ai rien dit, on n'a même parlé de rien. »

Avant Noël, l'équipe tape la banque, prend un peu plus de cent cinquante millions de francs, en billets usagers, alors qu'ils auraient pu en prendre trois fois plus, et disparaît dans la nature. Le lendemain, Marc vient me voir, de nouvelles fringues sur le dos, de marque bien entendu :

« Milou, j'ai un service à te demander et, dans le même temps, ça peut t'intéresser.

— Dis toujours, en l'autichant un peu sur ses fringues hors de prix.

— Je voudrais te fourguer quatre cents bâtons, des billets usagers qu'y faut faire circuler car ils sont passés dans un rouleau, donc détectables, comme s'ils avaient un numéro. Toi, poursuit-il, tu peux t'en servir pour tes affaires mais tu me rends le tout, pas un euro de plus, par tranches de cinquante bâtons. Tu es mon ami, j'ai confiance et je ne suis pas pressé. »

Trois mois plus tard, Marc monte au plafond, comme la comptable et les baltringues qui l'ont accompagné. Et qui a balancé le Cannois ? La comptable qui s'est mise à trembler devant les condés, puis d'autres ont suivi. Marc paie cher son erreur : il prend dix-huit ans de prison, envoyant également un ami sous les verrous, le seul qui aurait été d'accord pour envoyer la femme au Brésil...

---

1. D'anciens francs.

Quelques années après, libre, Marc se fera de nouveau prendre sur une affaire de stup et se suicidera en prison. S'il m'avait écouté, au lieu de partir à l'abordage, le couteau entre les dents, il serait sans aucun doute l'un des hommes en place, à Cannes et, surtout, à Nice, en raison des touches politiques de haut niveau dont il disposait ces dernières années. Dans le Milieu, le « si » n'existe pas : ça passe ou ça casse, au diable les plans sur la comète... et les caves qui jactent au premier condamné venu.

TC : Le 16 décembre 1992, vers 17 h 15, une dizaine de braqueurs aux visages grimés entrent dans la banque de France située au centre de Toulon. Ils neutralisent le système de sécurité, prennent en otages une dizaine d'employés qui s'apprêtaient à quitter l'agence, et filent à l'anglaise avec un butin impressionnant : cent cinquante millions de francs, soit quelque vingt-cinq millions d'euros. C'est le casse du siècle.

Le hold-up est très vite attribué à une équipe du grand banditisme, en « off » à la Brise : mode opératoire réglé comme du papier à musique, sang-froid des braqueurs, pas une goutte de sang versée. Un travail de pro, deux ans après le braquage de l'UBS qui reste un mystère. Pour les hommes de la PJ de Marseille, le vol à main armée est trop parfait pour être l'œuvre de gangsters locaux. Pendant deux mois, malgré la pression permanente du cabinet du ministre de l'Intérieur, ils font chou blanc : les gangsters n'ont laissé aucun indice. Les policiers pensent qu'il y a une « taupe » dans la banque, un complice qui a donné les informations clés.

Suite à un renseignement, la PJ se met à surveiller un homme qui n'est autre que l'ami de la comptable de la banque. En février 1993, le coup de filet des enquêteurs permet d'interpeller l'employée, une partie des gangsters, lesquels ne sont pas des professionnels de la chignole. Hormis Marc Armando, le cerveau du braquage, soupçonné depuis des années d'en avoir commis d'autres. Sur les vingt-six millions d'euros subtilisés par la bande, un seul sera retrouvé par les enquêteurs... Le solde s'est évaporé dans la nature. Libéré en 2005, Marc Armando est arrêté en mai 2013, soupçonné d'avoir dissimulé de la cocaïne dans des



## *Les promesses de l'ombre*

torpilles en provenance du Venezuela. Interpellé à Rotterdam, il est transféré aux Baumettes où il se donne la mort. Il emporte avec lui bien des secrets, notamment sur la mystérieuse destination du butin, sur ceux qui n'ont pas été accrochés par la PJ dans le cadre de l'enquête du « casse de Toulon », sur ses affaires cannoises ou sur l'identité de l'un de ses meilleurs amis, ministre de la République...

Milou : De mon côté, les affaires ne me laissent pas le temps de me reposer. Je passe pas mal de temps à secouer mes clients – l'encaissement des revenus est un sport de haut niveau –, et à faire le tri parmi les affaires qui me sont proposées. Je deviens ainsi l'un des hommes de poids du Milieu marseillais, celui qu'il faut aller voir pour gagner du fric, sans rien faire ou presque, et s'informer des dernières nouvelles du front.

## *Blague belge*

Comme d'autres amis de la Belle-de-Mai, Francis le Belge me sollicite pour lui fourguer des sacs de pièces. Je l'aide bien volontiers, non pas parce qu'on l'habille déjà du costume de « parrain », mais pour qu'il puisse se refaire tranquillement. Pourquoi un « parrain » ? Là, c'est de nouveau une construction à la fois policière et journalistique, l'un n'allant pas sans l'autre. Je l'ai déjà évoqué, notamment lorsque les trois amis de Francis étaient venus me voir pour acheter de la came au début des années 1970, et j'enfonce le clou : contrairement à ce que les flics et les juges ont affirmé pendant des années, ce n'est pas le Belge qui a gagné la guerre contre Tany. Lorsqu'il est sorti en 1984, la guerre était quasiment terminée : après le suicide de Zampa, les jeux étaient faits.

Si, dans un film, on peut mettre en scène un « parrain » qui tire les ficelles depuis une cellule, dans la réalité, c'est impossible, Mafia ou pas. Ainsi le Belge, un homme qui n'a jamais été entouré de vingt soldats prêts au sacrifice, qui a été obligé d'aller au charbon toute sa vie pour regagner la confiance de ceux qui ont, justement, gagné la guerre, n'a eu de cesse de devoir se refaire une place au soleil. Pour toutes ces raisons, et bien d'autres, le Belge

n'a jamais été un « parrain ». Bien malgré lui, il a accepté d'en porter le costume pour que ceux qui ont gagné la guerre contre Tany restent dans l'ombre, loin des projecteurs des médias ou des fables des condés. L'arbre qui cache la forêt ? Bien entendu, et je vais apporter de l'eau au moulin.

En 1987, un an avant que le Belge ne reparte sous les verrous, une équipe de Marseillais braque la Caisse d'épargne, ce que l'on appelle à Marseille le casse des Cinq-Avenues. Une histoire dantesque, du jamais-vu : pendant que les Amis<sup>1</sup> fracassent les coffres à coups de marteau, dehors, trois cents flics, les bras croisés, assistent à un autre spectacle : la guerre entre deux chefs de la police, le Chinois<sup>2</sup> et le Raid de Broussard, celui qui avait fait pendant des années une fixation sur Mesrine, au point d'habiller le mec du costume d'ennemi public numéro 1. La prise d'otages dure toute la journée : pendant que les condés se bouffent le bec, les Amis en profitent pour se tirer par les égouts, ni vus ni connus, à la barbe des soi-disant superflics qui, là, ont montré toute l'étendue de leurs limites...

Au bout de plusieurs années, l'enquête permet d'interpeller la plupart des Amis et le procès, aux assises, à Aix-en-Provence, s'annonce en février 1994. Les avocats des Amis vont jouer la carte, providentielle, de la guerre des polices, des ego surdimensionnés des superflics, du ridicule de la situation, celui qui ne tue pas, mais ils possèdent un autre atout, et pas des moindres.

Un matin, Alex<sup>3</sup>, l'un des Amis en levaca, vient me voir. Il est accompagné du Belge et du gérant du Maï-Taï, boîte de nuit tenue en sous-main par le Belge, une affaire située à Bandol où se pressaient les joueurs de l'OM.

« Voilà, me dit Alex. Calvet<sup>4</sup>, le magistrat, s'est mis à la colle avec l'ancienne gâtée du Belge pendant que Francis était au trou ;

---

1. Surnom d'emprunt de l'équipe de la Belle-de-Mai.

2. Van Loc, marseillais et patron du GIPN, Groupement d'intervention de la police nationale.

3. Prénom d'emprunt.

4. Nom d'emprunt.

toi qui as la possibilité d'avoir des bijoux, regarde si tu peux avoir une jolie parure que l'on ferait cadeau à la gonzesse, ce qui la motiverait pour influencer quant à l'innocence de nos proches.

— Et sur l'oreiller, elle va vous arranger les affaires ?

— Tu me le sors de la bouche, Milou. À Aix, ce sont des amis : tu les connais, tu les as vus grandir, ils font presque tous partie de nos familles.

— J'ai une parure qui vaut soixante-cinq millions, une merveille : collier, bracelet, même la bague. Je vous en fais cadeau. »

La parure est invendable – or et diamants, trop voyants – mais l'occasion m'est donnée de rendre service aux Amis, comme toujours de joindre l'utile à l'agréable.

Alex croise la femme, lui donne la parure et lui demande de faire le travail sur l'oreiller. « Pas de problème, lui dit-elle, c'est comme si c'était fait. » À la demande d'Alex, prévenu à la barre mais en cavale, je monte à Aix, assiste à l'ouverture du procès dans le but de rendre compte à mon ami d'enfance. Le soir même, je pousse la porte du Café de la Madeleine, cherche Alex du regard, quand je vois débouler plusieurs avocats, des connaissances qui me tombent dessus.

« Milou, me dit l'un d'eux, on n'a pas touché un franc dans cette affaire. Tes amis ont pris des milliards, ils ne nous ont même pas donné un billet de cinq cents francs ?! »

Dans le box, ils sont douze, j'en connais quatre depuis l'enfance, les avocats le savent et lancent une bouteille à la mer.

« Oh, oh, ne commençons pas ! Cette affaire, comme vous dites, elle m'a déjà coûté assez cher comme ça.

— Peut-être mais nous, Milou, tu y penses, à nous ? »

J'aurais pu les renvoyer à leurs chères études, mais je ne veux pas insulter l'avenir.

« Bon, toi, ça te va un bâton ? Et toi, aussi ? Voilà et voilà ! »

Quatre bâtons, un pour chaque avocat, une avance pour que le quatuor avance les pions au sein du tribunal, n'envoie pas mes amis à la gamelle et que les milords du verbe restent concentrés sur ce qui, en coulisses, est peut-être déjà joué d'avance. Mais je me méfie car les jeux sont loin d'être faits : Calvet, le magistrat,

n'est pas le président des assises, et le travail n'a pas été fait sur les jurés<sup>1</sup>.

Comme prévu, les avocats se régalaient, je me rappelle notamment Gilbert Collard qui s'est occupé de tailler en pièces l'instruction du juge ; la police est humiliée, la justice bafouée, une pantalonnade, un film italien comme seuls les Marseillais sont capables d'en écrire le scénario et surtout de le mettre en scène. La première fois que je vois le procureur plaider pour des gangsters ! Alex, pourtant en cavale, est condamné à quelques mois de prison avec sursis, et le reste est du même tonneau... Tous libérés ! Je suis évidemment ravi de voir les Amis sortir la tête haute mais, après avoir donné la parure, me voilà de nouveau mis à contribution.

À peine sortis d'affaire, les Amis frappent à ma porte, celle d'un bar devenu l'un de mes quartiers généraux. Ils me remercient et, par solidarité, après la parure, l'argent de poche filé aux avocats et le reste, je leur donne un bâton chacun. Certes dix de moins pour ma poche, là n'est pas le problème, cela me fait plaisir, mais de trop faire le bien...

Quelques jours plus tard, Cheval<sup>2</sup> et le Belge viennent me proposer une nouvelle affaire : si le second reste muet, les bras croisés, le premier me parle d'un bateau de vingt mètres de long, appartenant à un aventurier qui le brade pour cent bâtons<sup>3</sup>.

« Le plus dur, ce n'est pas le bateau, dis-je, mais le marin.

— T'inquiète, on a un mec qui fait l'affaire. Il pêche les sardines au large du Maroc, il a déjà fait ça, au milieu des poissons : on peut descendre, prendre cinq tonnes, et remonter. »

On parle évidemment de chichon, inutile de le préciser entre nous. Je réfléchis deux, trois jours, rien ne presse, et leur tends la main : voilà quatre-vingts bâtons, vous prenez en charge le reste.

---

1. Il n'est pas rare que les voyous réalisent l'environnement de certains jurés afin de les « tordre », à l'instar du film américain *Les Maîtres du jeu*, de les manipuler ; plusieurs voyous français ont été pris en flagrant délit et condamnés pour de tels faits au cours des dernières décennies.

2. Surnom d'emprunt.

3. Environ 200 000 euros, en 2015.

### *Les promesses de l'ombre*

Pour le Belge, c'est facile : il n'a qu'à se servir dans la caisse du Maï-Taï, ce qui rend service à ses amis, et non à son équipe, comme ceux qui le prendraient encore pour un « parrain » pourraient l'imaginer.

Je donne l'argent, le bateau devient notre propriété, en sous-main bien entendu, et je fais venir le marin, histoire de sonder le personnage. Je n'ai pas passé plus de dix minutes en sa compagnie que je commence déjà à bouillir, à me dire que je viens de faire l'une des plus grosses conneries de ma vie : ayant bourlingué depuis mes quatorze ans, toujours sur les quais à côtoyer les uns et les autres, j'ai face à moi un baltringue, et je me demande même si ce n'est pas un condé infiltré. Malheureusement, il est trop tard pour bouleverser les plans.

Morale de l'histoire... qui a pris l'eau : après avoir touché un rocher, le bateau est entré dans le port espagnol de Torrevieja, avant d'être abandonné par le marin et dépouillé par des hippies ! Sans jamais transporté le moindre gramme de shit. Quatre-vingts bâtons qui partent en fumée, auxquels j'ajoute quarante, des arrhes versées pour le chichon à un intermédiaire que je ne reverrai jamais et, cerise sur le gâteau, un bruit qui va vite courir à Marseille : le bateau est à Milou ! Au point que l'on viendra m'avertir : « Les Stups ont mis le paquet pour te faire tomber. »

Ce que je vais apprendre, surtout, c'est que je l'ai échappé belle car, si le marin avait chargé la marchandise, j'étais mort. Les autres avec. En réalité, les amis de la Belle-de-Mai se sont fait bernés par celui qui a servi d'intermédiaire entre Cheval et le propriétaire : le bateau avait déjà transporté du chichon, les condés le savaient, le vingt mètres était donc « mordu », comme on dit dans le jargon. J'ai peut-être perdu cent vingt bâtons, ce que j'encaissais grosso modo en un mois avec les pièces, mais j'y ai gagné de précieuses années de liberté, ce qui, à cinquante-deux ans, n'est pas du luxe. Je n' imagine même pas, si j'étais tombé avec le Belge, le bruit qu'aurait fait l'affaire dans les médias... « Les Stups font tomber l'homme de l'ombre de la Mafia et le Parrain marseillais ». Beau titre, non ?

*Petits arrangements entre ennemis*

Mais je vais vite oublier l'épisode du bateau, je continue le vol des conteneurs, un système assez performant puisque invisible jusque-là aux yeux des compagnies d'assurances, de la douane et de la police. Sans oublier de tendre l'oreille sur les rumeurs qui courent sur mon compte.

Depuis le début de l'année 1994, l'occasion m'a été donnée de rencontrer le chauffeur d'un grand condé, quand je dis « grand », cela veut dire au moins commissaire. Comment ? L'un de mes clients, amateur de montres et de bijoux, était chauffeur de taxi, excellent vendeur, bête comme ses pieds, raison pour laquelle je l'avais appelé « Tête de bois ». Coïncidence, Tête de bois n'est autre que le parent d'un flic, Bartok<sup>1</sup>, lequel n'est autre que l'homme à tout faire de Pierret<sup>2</sup>, un commissaire marseillais. Tête de bois et Bartok s'entendent comme larrons en foire lorsqu'il s'agit de sortir des liasses de billets de leurs poches, surtout pour payer des tournées dans les bars et les boîtes de nuit.

Or Bartok va très vite se lâcher et me confier, texto : « On a une enclée de juge, sur le dos, crois-moi, on va tout faire pour la griller, la carboniser, et quand je dis, on, c'est mon ami Pierret, d'autres gens en place à Aix, moi... » Il vient de dire le mot qui fait tilt : Aix. Je l'ai déjà dit, Aix, c'est la ville où se retrouve le milieu des affaires, licites, illicites, régionales ou internationales, Mafia, pas Mafia, en somme l'Honorable société. Truands, flics, magistrats, politiques, curés, avocats, journalistes, universitaires... Tous ceux qui ont un pouvoir de levier sur la société, surtout celui de manipuler. Et, c'est connu, plus c'est gros, plus ça passe...

Aix, c'est le centre nerveux des principaux réseaux d'influence de la région, sans oublier, c'est le plus important, la cour d'appel qui rayonne jusqu'en Corse, là où des magistrats ne se sont même pas cachés pour se féliciter de l'assassinat du juge Michel... D'où la nécessité pour le grand banditisme d'y entretenir des yeux, des

---

1. Surnom d'emprunt.

2. Nom d'emprunt.

oreilles et surtout des bouches qui ont pour mission d'informer ou de désinformer, c'est selon. Face à l'argent, je sais de quoi je parle, l'homme est faible : plus il s'approche du firmament, plus il est facile à faire glisser, lentement mais sûrement. Jusqu'à ce qu'il tombe dans la main du Milieu, sans même s'en apercevoir ou, au contraire, avec son consentement le plus radical. Pour le truand, c'est le plus beau « travail » qui soit...

En réalité, si Bartok le condé traite la juge de « salope » à qui veut l'entendre, c'est parce qu'il se sait dans la lunette de collègues qui, eux, sont au courant de ses combines et dans les petits souliers de la magistrature. Face au danger, Bartok et son double n'ont pas d'autres choix, un peu comme certains voyous l'avaient imaginé pour salir la réputation du juge Michel, que de rallier le plus de monde possible à leur cause en vampirisant la magistrature. Si les poussettes vont bon train, afin de ruiner la réputation de la juge et les enquêtes de ses policiers, les deux condés ripoux vont-ils franchir la ligne jaune : soit (faire) buter la juge ou jouer un coup à trois bandes, comme ils savent si bien le faire, pour qu'elle soit mutée à Saint-Pierre-et-Miquelon ?

Un jour, deux hommes du grand banditisme, braqueurs à leurs heures perdues et spécialistes du vol de malles des représentants, passent voir discrètement Petru non pas pour m'apporter leur butin, comme ils en avaient l'habitude, mais pour faire une commission. Alors que je suis justement dans l'une de mes planques, me servant de bunker pour les bijoux, Petru s'approche, met le doigt devant la bouche et me chuchote, à l'oreille, alors que je suis assis sur le siège de ma voiture : « Il faut qu'on se mette en cavale, il y a des micros dans la bagnole... » Il s'installe sur le siège passager, me fait signe, toujours avec les mains, de tracer, et silence radio. Il me donne une seule information : Gémenos. Un village situé entre Cuges-les-Pins et Aubagne, au nord de Marseille.

Au volant, je gamberge, j'imagine déjà le pire : je suis frit, dans la lunette des condés pour les pièces, les conteneurs, le recel et le reste. Perturbé de mettre en danger la plupart des truands de la région, des amis de longue date qui viennent me voir – et pas

que pour jouer aux cartes –, mais je ne m'emballe pas ; si j'ai été prévenu, c'est que le meilleur est à venir, pas le pire. D'autant plus que Petru, sans m'avertir, cela va de soi, a préparé la cavale, pour que l'on fasse du retrait quelques jours.

Je gare la voiture dans une rue, tranquille, et nous poussons la porte d'une auberge où nous étions attendus. Nous restons deux jours, à tourner un peu en rond, quand Pascal<sup>1</sup>, l'un des deux amis, vient nous prévenir que nous pouvons lever la cavale. Je m'interroge à voix haute :

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On pensait que vous aviez monté un labo. »

Je m'attendais à tout, sauf à ça !

« Un labo ? Pascal, ça fait des années que ça n'existe plus ! On est en 1994, pas en 1974.

— Le bruit a couru que vous l'aviez monté, si c'est le cas, démontez-tout.

— Mais qui t'a dit ça ?

— Le condé qui m'a prévenu, Pierret. »

Je sors de mon trou, reviens à Marseille, pas malheureux de toujours respirer l'air libre, et me demande bien comment un tel bruit a couru sur ma personne...

Quelques jours plus tard, Pascal revient me voir.

« Ce n'était pas pour le labo, Milou, mais pour le fourgue : il se dit que tu recèles toutes les bijouteries qui se font dans toute la région, même des bij' où il y a du sang dessus.

— M'enfin, s'il y en a bien un qui est au courant, c'est toi, Pascal, non ? Tu es le premier à me porter des poubelles pleines de bijoux, que je te reprends trente francs le gramme ! Va à l'essentiel parce que, là, ça ne tourne pas rond, ton histoire...

— Comme il t'a averti, il voudrait un cadeau, le condé. Tu l'as toujours la bague ?

— Comment peux-tu me demander une chose pareille ? Tu me fais monter le sang à la tête, une levaca donbi<sup>2</sup>, et en plus il faudrait faire un geste... ! Tu diras au condé qu'il n'y a pas de

---

1. Prénom d'emprunt.

2. Cavale bidon.



cadeau mais qu'il peut venir me voir. Je verrai alors ce que je peux faire pour lui.

— Milou, arrête tes conneries, toujours ton sale caractère ! »

Avec le recul, c'est vrai, j'ai toujours été instinctif, j'explosais facilement, n'acceptant ni l'outrage ni la décadence, même si cela peut paraître paradoxal pour tous ceux qui ne font pas partie de notre monde. On ne se refait pas.

Morale de l'histoire : Petru, quelques jours plus tard, va m'avouer qu'il a fait passer à Pierret une bague merveilleuse, un rubis, un sang de pigeon d'au moins quatre carats, entouré de brillants, arguant du fait que le condé ne nous ferait « plus chier », autrement dit : à charge de revanche. Le condé ripou aura donc monté tout ce chantier, juste pour offrir une bague à sa maîtresse...

Quinze jours après, Pascal et son ami passent me voir.

Le premier me prévient :

« On va faire un braquage avec le condé : y a un Arabe qui fait des encaissements, le shit, le reste, France, Algérie, un vieux qui se promène avec un sac Tati, plein d'argent. Entre quatre-vingts et cent vingt bâtons, pas plus, pas moins.

— Et comment ?

— C'est simple : Pierret se met au volant d'une voiture de police, il tombe sur le vieux en mettant au dernier moment le gyrophare sur le toit, et on fait le coup des faux condés : bougez pas monsieur, police, vous avez quoi dans le sac ? On prend le sac et on se tire ! On sera quatre sur le coup, vingt millions chacun, minimum.

— C'est une plaisanterie ou quoi ?

— Recommence pas à t'énerver, Milou. Je te propose d'être le quatrième. Et on l'a déjà fait, c'est juste de la rigolade, où est le problème ? Et ça ne peut que bien se passer, on est avec un condé !

— Pascal, et si le condé me tue ? Tu y as pensé ? Je fais le braquage, flag', il en profite d'autant plus qu'il a la Légion d'honneur ?

— Tu n'y penses pas...

— Et si c'est moi qui le tue ? À qui on va couper la tête ? Tu n'es pas un peu fou, là, non mais franchement ?

— Ça va, ça va, je ne t'ai rien dit ! Tu ne changeras jamais, toi ! »

J'ai à peine tourné le dos que le vieux se fait déplumer de cent bâtons, ce qui n'est pas la première fois ; je le sais d'autant plus que Pascal est revenu me demander de lui garder les armes, le temps que l'affaire se tasse. Ce que j'ai fait, sans réfléchir, un réflexe appris sur les genoux de mes oncles. Et Pascal de me lancer, fier de son coup : « Tu n'as pas voulu venir, on l'a fait. Basta. » Quant au vieux, ce ne sera ni le premier ni le dernier, à courir derrière une voiture de police après avoir compris, trop tard, qu'il s'est fait rouler dans la farine par des faux condés.

Et même s'il avait su qu'un commissaire conduisait la voiture de police, il aurait fait quoi ? Baver ? Impossible, puisqu'il se jetterait dans la gueule du loup... Non, comme tous ceux qui perdent leur sacoche, il est obligé d'augmenter la cadence, de bosser encore plus pour renflouer la caisse, payer la dette auprès des fournisseurs, la part auprès de ses associés. Une spirale qui entraîne forcément un règlement de comptes. Par balle. Et, comme par magie, une enquête policière qui n'aboutit jamais...

Avec Pierret, on retombe sur un profil comme celui d'Ettori, le chef des condés corses : violent avec les petits braqueurs, les proxos, les sans-grade et autres abonnés des prisons ; associé aux grands truands, aux politiques, sous les jupes des Pasqua et compagnie, informateur à ses heures. Indéboulonnable.

### *Pasqua, la Financière et les billets*

1995 est un cru exceptionnel pour le vol de conteneurs au point qu'il m'arrive d'offrir gratuitement des camions ! Car, souvent, je n'ai pas le temps de me renseigner sur le prix des marchandises, d'aller chercher les clients adéquats, de négocier. Puis je préfère garder la main sur ce qui est le plus facile et le plus rentable : champagne, foie gras, langoustes, parfums... Par ailleurs, l'un n'allant pas sans l'autre, 1995 se révèle également une bonne année pour le trafic de chichon : le Front national ayant pris la mairie de Toulon, la ville du Petit Chicago devient très vite un autre navire

nourricier de shit marocain pour toute l'Europe. De droite ou de gauche, extrême ou pas...

Mon équipe, une trentaine d'individus directement impliqués, fournit l'essentiel du marché noir de la région et inonde les marchés de plein air où le chaland met facilement la main au portemonnaie, vu les prix cassés. Sur les quais, après plusieurs années d'expérience, on ne prend plus n'importe quoi et on ne touche pas n'importe qui. Sachant qu'il faut mettre la main sur le manifeste, le papier qui donne l'indication sur la valeur des marchandises, juste la valeur, pas la liste précise, je me suis mis des chefs de service dans la poche. Inutile de récupérer des pièces de voitures, du charbon ou des pommes de terre...

Voler un conteneur de valeur, sur les quais, ce n'est pas une mince affaire ; pour justement que la boîte échappe à l'appétit des voleurs, je dois la récupérer au-dessus du sixième conteneur, tout en haut de la pile ; sur ordre du chef, le grutier, qui n'est évidemment pas mis au parfum du vol organisé, griffe le conteneur et le dépose au sol. À ce moment-là, je prends un pochoir, masque le numéro, ajoute un autre numéro, précisément celui d'un conteneur dont la valeur est faible, et fait charger le conteneur sur un camion, ce qui permet de passer la sécurité, la douane, sans problème. Le camion roule une quinzaine de minutes, s'arrête dans un entrepôt, l'une de nos principales planques, et décharge le conteneur. Nous ouvrons alors les portes, découvrons à ce moment-là la nature de la marchandise et revendons dans la foulée par lots, selon la quantité, le cours sur le marché noir et les grossistes à disposition.

Il arrive quelquefois de tomber sur quelques surprises. Un jour, je me retrouve face à des palettes de papier mais pas n'importe lesquelles : des rames destinées à frapper une monnaie probablement africaine, les billets n'étant pas encore totalement imprimés mais frappés du portrait d'un homme, barbu, aux traits africains. Impossible de savoir de quel pays il s'agit. Qu'en faire ? Vu que l'on a mis la main sur une marchandise, disons, sensible, que le pays en question va probablement tirer le signal d'alarme peut-être auprès de la Banque de France ou de l'un de ses services ayant préfabriqué les futurs billets, on décide de mettre le conteneur en

sommeil, dans un coin, et de donner des échantillons à des amis, de confiance, qui pourraient soit nous permettre de terminer la fabrication des billets, soit de directement négocier les quarante pieds, pas loin de quatre-vingts mètres cubes, avec un émissaire du pays en question.

En attendant, nous continuons la valse des conteneurs et vendons ce qui part facilement, au cinquième du prix, environ, même si nous devons toujours ajuster selon deux principaux critères : la qualité, la marque, le prestige ; et les habitudes de consommation, ce qui est à la mode ou pas, voire en passe de le devenir. Il m'est arrivé, par exemple, de jeter, de vendre à tout petit prix, des parfums qui n'étaient pas dans le vent. À l'inverse, nous avons un jour mis la main sur un conteneur de robots de piscine ; cela pourrait prêter à sourire, mais nous avons eu la chance de tomber sur la marque de référence, le robot valant, en 1995, pas loin de trois bâtons. Mes gros clients n'étant pas intéressés, je décide de ne pas garder la marchandise sur les bras et demande à des amis d'aller faire du porte à porte dans les quartiers résidentiels de Marseille, de Nice et d'ailleurs. Les robots se vendent par lots de deux ou trois, chaque acheteur – c'était l'argument de mes amis – pouvant s'en payer un, revendre les autres à leurs proches.

Au bout de dix jours, des clients reprennent cinq à huit machines, ce qui nous met la puce à l'oreille : n'est-on pas en train de brader des robots qui s'arrachent à prix d'or ? On va à la pêche aux renseignements et on découvre effectivement que le prix légal d'un seul robot est très élevé, le top du marché. Au lieu de toucher quatre-vingts bâtons, nous n'en avons gagné que dix, mais cela nous a servi de leçon : dans les mois qui ont suivi, nous avons griffé deux ou trois conteneurs de robots revendus un bâton pièce, au tiers du prix officiel et même à ce prix, les clients se les arrachaient !

Il en sera de même avec une dizaine de milliers de moulinets de pêche, la marque la plus prestigieuse, qui neufs et pas encore vendus dans les magasins spécialisés, se sont arrachés comme des petits pains. Des anecdotes, je pourrais en citer des centaines mais je vais raconter l'histoire des chemises italiennes car elle résume le climat marseillais, si toutefois je n'ai pas encore été un bon professeur.

## *Les promesses de l'ombre*

Un jour, j'ouvre un conteneur et me retrouve avec plus de dix mille chemises italiennes sur les bras : l'emballage est correct, quatre couleurs – rose, jaune, blanc et gris – manches courtes, poche sur le devant... Je fais le tour des collègues qui revendent sur les marchés, en fourguent mille ici, deux mille là, je les force même à les prendre, et rencontre un collègue du quartier, un mec qui faisait le bookmaker quand il était jeune, qui m'en prend mille. Deux, trois jours plus tard, j'entre dans le bar du quartier situé près de la compagnie de CRS 54, un bar qui ne désemplissait pas de policiers, du matin jusqu'au soir, et crois rêver : cinquante flics, cinquante chemises à manches courtes, les miennes !

Dans un coin du bar, le collègue fait ses comptes : à cinq francs la chemise, par lots de dix ou vingt, il a écoulé le stock en une matinée, le temps que les condés se passent le mot, l'affaire du jour ! Je charrie le collègue, lui demande s'il a vraiment besoin d'argent pour vendre à n'importe qui, sous la forme d'une boutade évidemment, mais il me répond qu'en un tour de main, il vient de mettre tout le monde à l'abri, nous, les voleurs et gangsters qui fréquentons le bar. « Tu vois, Milou, là, on peut dire que les condés, vé, ils l'ont mouillée, la chemise ! »

Deux jours après, coup de chaleur devant le même bar : deux fourgons s'arrêtent, une trentaine de flics de la CRS 54 en descendant, deux motos, la totale. On se regarde, on pense la même chose ; cette fois-ci, on y est, on se fait lever. Pour de bon et pour longtemps. Je repense aux chemises italiennes, me dit que les condés se sont fait tirer les oreilles par leur patron, un Breton aux quatre galons qui buvait, soit dit en passant, comme un trou, et qu'ils ont balancé mes associés et moi, ceux qui ouvrent et ferment les vannes du marché noir...

Un flic s'approche du patron du bar :

« On vient pour les chemises...

— Les chemises ? Quelles chemises, monsieur ?

— Celles que nos collègues ont achetées, les quatre couleurs. Ne me dites pas qu'il y en a plus...

— Vous devez vous tromper d'adresse, répond le patron. Ici, les chemises, on les mouille, on bosse, nous... »

Les condés repartent comme ils sont venus, bredouilles, une auréole vite dressée sur leur tête par un parterre de Marseillais qui s'est empressé de mourir de rire ! Et de le répéter, au point que Petru viendra me dire :

« Milou, c'est quoi cette histoire de chemises ?

— Quelles chemises ?

— Arrête, ça va ! À l'évêché, au palais de justice, tout Marseille parle des chemises !

— Et alors ?

— C'est vrai que tu les as vendues cinq francs pièce ?

— Pas plus, pas moins.

— Tu ne pouvais pas les vendre dix francs ! À des condés, en plus, histoire de les emboucaner ! »

Je reconnais que je n'ai pas été bien inspiré, mais, à l'époque, je n'étais pas à dix ou cent mille chemises près, et je ne pouvais imaginer que l'histoire des chemises italiennes se répandrait comme une traînée de poudre au sein de la police nationale. Comme je dis souvent : le plus difficile, à Marseille, ce n'est pas de trouver le client mais le produit.

Revenons à l'affaire des billets africains. Des échantillons, une feuille carrée comprenant une cinquantaine de billets, circulent entre les mains d'amis du grand banditisme, lesquels sondent le monde de l'argent. Comme c'est souvent le cas, j'apprends que des Suisses et des Belges ont mordu à l'hameçon, dont un financier qui aurait pignon sur rue. Ce qui, de par mon expérience, n'est jamais rassurant : la meilleure façon de faire exploser une affaire, c'est de la mettre dans les mains d'un Belge !

On pourrait croire à une blague, de celles qui font rire les Français, mais l'explication est, elle, tout simplement politique : la Belgique fut, est et sera, un centre nerveux de l'extrême droite où l'on retrouve de grands indices puisque, je le rappelle, il faut toujours avoir à l'esprit, et le SAC en fut la meilleure preuve, que l'Internationale fasciste regroupe des flics, des voyous et des politiques, dont certains se gardent bien d'être encartés à droite toute, et quelques opportunistes qui ont compris que c'est l'ordre qui met tout le monde au pas. Jamais le désordre. Qu'il s'agisse

## *Les promesses de l'ombre*

de tableaux volés, de fausse monnaie, de tout ce qui relève de la Brigade financière, il y a toujours un Belge qui sonne à la porte !

Lors d'une réunion, je préviens mes amis que l'affaire va exploser. J'insiste, rappelle quelques histoires retentissantes, mais ils décident de jeter les dés, pour voir. Un soir, je discute de la pluie et du beau temps avec des amis, tous gangsters mais sans lien avec les billets africains, tout en surveillant le sous-marin que les condés ont pris l'habitude de garer non loin d'un bar situé à cent mètres de mon appartement. Pour l'anecdote, il m'arrivait régulièrement d'aller leur parler à travers la portière, de les narguer, un jeu que je pratique sans complexe depuis une trentaine d'années. Ce qui explique le tutoiement généralisé entre flics et gangsters, lors de la garde à vue ou au hasard de rencontres dans des bars, cabarets ou boîtes de nuit. Les condés nous connaissent presque par cœur, notre vie intime étant un enjeu essentiel, un point faible pour les moins expérimentés ou les moins intelligents des truands qui entretiennent, sans compter, une ou plusieurs maîtresses. Des hommes qui se laissent aller à quelques confidences sur l'oreiller et qui sont même obligés de prendre de nouveaux risques, par exemple de monter au braquo, juste pour assurer le train de vie de ces dames...

Ce soir-là, sans compter le sous-marin des Stups, j'aperçois le stationnement d'une autre camionnette blanche, puis le manège d'une moto, deux mecs sur la selle, qui va et vient. Persuadé qu'il y a un « plat de condés », une mise en place, je demande aux amis de dégager. Je rentre à la maison, fais avertir des amis que l'on va se faire lever de bonne heure et me prépare à être embarqué. Ce qui devait venir n'est, pour une fois, pas arrivé : à l'aube, pas l'ombre d'un flic.

Le café encore chaud, le téléphone sonne. On me prévient que Petru s'est fait lever par la Financière, une équipe de policiers descendue spécialement de Paris<sup>1</sup>. Je demande sur-le-champ à un ami policier d'aller se renseigner à l'Évêché. Quelques heures plus tard, celui-ci revient.

---

1. Il s'agit de la BRIF, Brigade de recherches et d'investigations financières, spécialisée dans la fausse monnaie et le blanchiment d'argent sale.

« Milou, Petru est enferré dans une grosse histoire, la BRIF sur le dos. Les condés ont levé quatre autres mecs.

— Lesquels ?

— Je sais seulement que ce sont des caves...

— Des caves serrés avec Petru ? C'est quoi, cette histoire ?

— Si je te le dis ! Ils ont même levé un mécanicien, plein de cambouis ! »

Je ne sais pas encore si Petru a été interpellé pour l'affaire des billets africains, mais je devine déjà le plan tordu de la brigade : jeter le filet sur un mec qui a un gros papier, Petru, et lever quatre imbéciles pour rassurer le juge, le procureur et pourquoi pas le ministre situé au bout de chaîne. Et je ne me trompe pas : je vais rapidement savoir que le mécano a bien été levé, poussé en geôle, pas même questionné. Bonne blague. Un boomerang qui va évidemment me revenir à grande vitesse, droit dessus.

À l'Évêché, Petru me le rapportera plus tard, c'est un peu la révolution, une petite tension supplémentaire entre les Parisiens de la brigade et les flics locaux, vexés d'être poussés sur la touche. Le chef de la BRIF, venu en personne, a changé les machines à écrire et fermé les portes. Ambiance...

Le chef en question, un mec d'origine corse, ça ne s'invente pas, ne va pas y aller par quatre chemins.

« Voilà, Milou, ton cousin, il a mis la main sur un conteneur. C'est simple, soit tu nous rends les rames de papier, soit tu prends vingt ans de prison.

— Quel conteneur ?

— Du papier pour fabriquer des billets, en Afrique. Et tu le sais très bien...

— Pas au courant.

— C'est Pasqua lui-même qui veut récupérer le conteneur, tu piges ?

— Je vais voir ce que je peux faire mais, là, je ne comprends pas ce que vous me dites. »

Petru sort, nous informe de la situation et, après bien des tergiversations, étant donné que l'affaire ne pouvait que nous porter malheur – avoir Pasqua sur le dos, ce n'est pas la meilleure nouvelle de la journée –, nous décidons de rendre l'objet du délit.



## *Les promesses de l'ombre*

Nous déposons le conteneur sur un plateau, essuyons les empreintes, laissons le camion sur le boulevard Sakakini, la rocade de Marseille, à l'endroit prévu par les condés, et je compose le numéro de téléphone du chef. « Pour ta commission, c'est bon, là où tu sais. » Nous ne demandons pas notre reste, débarrassons le plancher, mais je laisse un observateur en embuscade, juste pour savoir ce qui va se passer.

Un quart d'heure plus tard, cinq véhicules, toutes sirènes hurlantes, freinent devant le camion ; les condés sortent, calibres à la main : « Bougez-pas, bougez-pas », une scène de cinéma montée de toutes pièces.

Pour terminer le film en beauté, les condés sont allés voir le boulanger, lequel va leur servir sur un plateau ce qu'ils ont déjà manigancé, un scénario écrit à l'avance ; ce qui s'appelle, axer le témoignage, noyer le poisson en récupérant des témoignages contradictoires, qui un blond, qui un brun, qui un rouquin portant une casquette... Un grand classique de la maison Poulaga, surtout lorsque le dossier doit passer à la broyeuse, sans jamais tomber dans les mains d'un magistrat !

Depuis que Petru a été levé, on sait que l'affaire ne tourne pas rond, mais je ne parviens pas à comprendre pourquoi je n'ai pas été interpellé à la place de Petru. Que cela cache-t-il ? Ne vais-je pas exploser à mon tour, pour de bon, et pourquoi pas au sujet de la drogue ? Mes amis, c'est le plus important, sont-ils en danger ?

Le soir où les condés ont récupéré le conteneur, Petru se gare devant chez lui et aperçoit le chef de la brigade, une bouteille de champagne à la main – pas un Dom Pérignon, ce que l'on fauchait au moins une fois par semaine sur les quais, mais des bulles à jeter dans le caniveau...

« Je tiens à te remercier, voilà une bouteille de champ'. J'ai réussi mon opération, je vais monter en grade. Tiens, ça me fait plaisir.

— Je ne peux pas la prendre, et n'insiste pas. Tu as eu ce que tu voulais ? On avait un deal : tu as gagné, j'ai gagné. Alors, maintenant, au revoir, on ne s'est jamais vus, on ne se connaît pas.

## *Truand*

— Alors si tu ne veux pas la bouteille, fais une chose : prends ma carte. Et si tu passes à Paris, viens me voir. »

Le lendemain, Petru me montre la carte, me raconte la conversation et me donne d'autres précisions qui, elles, me concernent. Il me répète alors ce que le grand condé lui a confié :

« C'est toi, Milou, qu'ils devaient lever, pas moi, mais au dernier moment, ils ont changé de fusil d'épaule.

— Je m'en doutais, j'avais vu le plat de condés devant le bar. Pourquoi, toi ?

— Car il avait compris qu'avec toi, il n'y aurait pas d'arrangements. Tu ferais le muet, quitte à prendre vingt ans de prison, tu te serais énervé, tu aurais surtout réveillé les avocats qui auraient pris un malin plaisir à claironner la bonne nouvelle dans tout Marseille...

— Et comme l'affaire en question n'a jamais existé...

— Alors que moi, je suis plus souple et, surtout, pas concerné. Mais ce n'est pas fini...

— Comment ? Mais quand c'est qu'elle va finir cette barbouzerie ?

— Le condé m'a demandé de te dire qu'il manque une cinquantaine de feuilles et de les rendre.

— Qu'ils aillent se faire voir ou plutôt qu'ils demandent à leurs indics, ce sont eux qui ont mis la main dessus !

— C'est ce que je lui ai dit, qu'il gère ça avec Pasqua et ses tontons flingueurs, parce qu'il commençait, le condé de Paname, à me les briser ! »

## *Dans la ligne de mire*

Début 1997, je retrouve sur mon chemin Albert Seferian, un ami arménien, qui vient me demander de le dépanner, autrement dit de lui fournir de la came. Il fait partie d'une grosse équipe de trafiquants internationaux, raison pour laquelle je lui concède un doigt de confiance, Albert étant l'un des derniers maillons de la chaîne qui gère une partie de la revente dans la région et même au-delà des frontières de l'Hexagone. Son équipe étant en panne de marchandise, Albert profite du moment où je lui refille des pièces – c'était un client occasionnel qui en profitait pour se défaucher,

se remettre financièrement à flots –, pour envoyer une bouteille à la mer. Il ne peut pas mieux tomber : je viens de mettre la main sur trois kilos de came, remis par un marin libanais.

Avant d'aller plus loin, puisque Albert est l'un de mes derniers clients, un mot sur les pièces. Jusqu'à présent, je suis passé au travers des mailles du filet, comme mes clients et associés. Je repère souvent les Stups dans mon rétroviseur ou carrément devant mon domicile, mais toujours pas ceux de la Financière. Tant mieux même si, depuis quelques mois, des clients me chantent le même refrain : « Milou, si tu vas chercher des rouleaux de pièces de dix francs, à la Poste, dans les banques, t'es sûr d'en trouver une sur trois de fausses ! » On est à Marseille, l'exagération fait partie des meubles, mais il n'y a jamais de fumée sans feu.

Depuis sept ans, le trafic m'est devenu tellement naturel que je ne me suis pas rendu compte de l'ampleur des dégâts, même si mon équipe n'est probablement pas la seule à s'être gavée sur les rondelles de métal. Pour les cousins italiens, tout ce qui relève de la contrefaçon, c'est trop facile, un vrai savoir-faire qui continue à inonder la planète en dollars et euros...

Chez les commerçants, surtout ceux qui ne possèdent pas une double comptabilité, le ras-le-bol devient le principal sujet de conversation, bien avant la météo, c'est pour dire. Et pas qu'à Marseille. Comment rester de marbre lorsque le banquier vous redonne le tiers ou la moitié des pièces que vous venez mettre à l'abri, en vous précisant : « Vos pièces, elles sont fausses ! » Le pire, c'est que la perte sèche du chiffre d'affaires oblige les rares commerçants encore honnêtes – j'ose imaginer que ça existe... – à trouver une combine pour transformer le faux en vrai, ce qui relève précisément de l'un de nos cœurs de métier : le conseil.

Il arrive souvent que la police mette fin au trafic, rarement que ce soit le trafiquant qui jette l'éponge. Pourtant, c'est exactement la décision que je vais prendre en lisant, un matin, un long article dans *La Provence*<sup>1</sup>. Le journaliste relate une scène, que même

---

1. Nouveau journal marseillais, fruit de la fusion entre *Le Provençal* et *Le Méridional*, créé en 1997.

Pagnol n'aurait pu imaginer, d'une buraliste qui se met carrément à table, posant des sacs de pièces sur le bureau d'un commissaire, à l'Évêché, et lui disant, grosso modo : « Alors, ça va continuer longtemps ? Tout Marseille se demande si vous êtes complices, car, là, ça commence à bien faire ! » Habituellement, je me serais marrer mais, là, les pages du journal me brûlent les mains. Dans les jours qui suivent, des clients vont me rendre des dizaines de sacs, prétextant que la fête est finie.

Je ne vais pas mettre longtemps à persuader mes associés qu'il ne faut pas tirer le diable par la queue ; si les buralistes ne jouent plus le jeu, alors qu'ils ont été nombreux à s'en foutre plein les poches pendant des années, inutile d'aller voir les condés et de tendre les poignets. Comme on ne sait jamais ce que demain nous réserve, il faut avoir un minimum de respect pour tous ceux qui ont participé, de près ou de loin, au business, ne pas les entraîner dans un mauvais plan ou, qui sait, les faire plonger dans une sale affaire judiciaire. J'ai fait l'erreur de donner, le mot est faible, toutes ces pièces à des voyous marseillais qui les ont dispatchées sous les jupes de la Vierge de la Garde, finalement pas assez loin de Marseille, ce qui m'a installé dans un certain confort, une sorte de fainéantise qui ne porte jamais bonheur. À trop partager les richesses, la misère frappe à la porte.

Pour clore le chapitre, en beauté, je jette une trentaine de sacs à la mer depuis le bord du quai – non pas la totalité puisque j'en retrouverai dans mes différentes planques. Pour la sérigraphie, soit refaire les pièces à l'identique à partir du fameux ballon, j'avais besoin de pièces propres, belles, vraies, et gardais un demi-sac dans le coffre de ma voiture. Un demi-sac que je vais oublier de balancer, dans lequel, et je vais bientôt m'en apercevoir, il y avait aussi des fausses.

C'est à ce moment-là qu'Albert me sollicite. Quelques semaines auparavant, suite à l'histoire du bateau vandalisé par les hippies dans le sud de l'Espagne, un ami cannois qui me doit quarante bâtons me donne un tuyau. « J'ai un ami, un Palestinien du Hezbollah, précise-t-il, qui est en affaires avec des Syriens au Liban et tu sais que c'est le plus important. Il peut nous envoyer trois

kilos. Viens, on règle ça tout de suite. » L'ami en question, trop fier pour ne pas régler sa dette, un carnet d'adresses long comme le bras, compose un numéro depuis une cabine téléphonique, parle deux minutes, pas plus, et ressort. « Le bateau, me dit-il, va arriver sous quinze jours, à Marseille, on le sera quarante-huit heures à l'avance. Le mec portera une casquette à l'envers. »

Discrètement, encore une fois le renseignement fait force loi, je mouille un chef d'équipe sur les quais et lui demande de se renseigner auprès des Affaires maritimes au sujet de l'arrivée du cargo. Partant du principe que deux paires d'yeux ne sont jamais de trop, je vais traîner mes pas sur le port, que je connais par cœur, et me retrouve, quelques jours après, devant le fameux bateau. Je gare la voiture au bas de la coupée, serre la main à quelques dockers et aperçois un homme d'une trentaine d'années, moustache, barbe noires, appuyé contre la rambarde. La casquette à l'envers, signe de notre ralliement. Je monte, m'approche :

« C'est toi ?

— Quoi ?

— Marchandise. »

Il me regarde de pied en cap, opine légèrement de la tête, et me demande de le suivre. Dans une cabine, il me sort un boudin que je place autour de la taille, la chemise par-dessus, et je lui serre la main. Arrivé à la voiture, je regarde si tout est clair, échange un regard avec l'un de mes amis dockers qui n'est pas tombé de la dernière pluie et je démarre comme si de rien n'était.

La scène peut paraître anodine, peu spectaculaire mais elle révèle deux aspects fondamentaux du trafic : d'abord, la confiance ; ensuite, la solidarité du docker qui, sans rien demander, a fait le guet tout en observant le manège des policiers. Quand tout est clair, rien ne peut arrêter un trafiquant qui met la main sur une came d'assez bonne qualité, loin d'être pure, qui explose à deux cent vingt degrés au point de fusion. Pour la petite histoire, une partie de la came va être revendue à des Hell's Angels qui refuseront de payer Albert l'Arménien, lequel va s'asseoir sur dix bâtons, préférant ne pas déclencher une guerre... Un autre lot terminera dans les mains d'un dealer qui cherchait de la came, à tout prix,

pour fournir une équipe nationale d'un sport collectif. « Pour faire la fête, m'a-t-il précisé, pas pour le pot belge<sup>1</sup>. »

Revenons à Albert. Comme il est l'un des rares à être passés à travers le filet des condés dans une grosse affaire de stup, qu'il doit envoyer des mandats, filer du fric aux familles de ceux qui se sont fait enchrister – faire sa gamelle, comme on dit dans le Milieu –, je le dépanne en toute amitié, lui et indirectement certains de ses associés qui ne me sont pas inconnus. Je lui demande quel est son prix pour acheter un kilo : « Cent bâtons<sup>2</sup> », me dit-il. Je me réserve alors le droit de ne pas lui en fournir beaucoup, on ne sait jamais ce qui peut arriver, surtout avec un homme aux poches trouées, et ne lui donne que cent cinquante grammes, soit quinze bâtons à encaisser. Je lui fais passer le paquet le plus discrètement possible, mais Albert, qui n'en a jamais eu assez, insiste pour que je lui refile des pièces. Je lui donne rendez-vous deux jours plus tard.

Ce matin-là, il est six heures, on se retrouve sur le parking d'un centre commercial vide. Un bon moyen de voir si les condés sont dans les parages, sage précaution... J'ouvre la malle, Albert fait de même, et au moment où je prends les deux sacs pour les transmettre à Albert, je lève les yeux et distingue trois flics, deux qui descendent d'une voiture, le chauffeur restant au volant. Je pose discrètement les deux sacs et lève légèrement les mains :

« Alors, qu'est-ce que vous voulez ? Je suis marron ? Voilà, faites ce que... »

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase que les condés remontent dans la voiture, laquelle file sur le parking à toute vitesse manquant de percuter un camion ! J'en ai entendu des histoires, mais celle-là, elle est unique ! Albert est-il toujours un objectif des Stups, ceux qui ont fait tomber ses associés du côté d'Aubagne ? Si c'est le cas, autant que je m'éclipse rapidement car je ne veux pas prendre dix ans de prison pour rien.

---

1. Expression utilisée dans le milieu du sport pour désigner un mélange de produits dopants : amphétamines, antalgiques, héroïne, cocaïne...

2. Près de 200 000 euros, en 2015.

## *Les promesses de l'ombre*

« Albert, on se sépare : si tu es marron, y a rien. Pigé ? »

Le soir même, Albert est arrêté par les Stups. Je vais rapidement apprendre que les condés ne lui ont parlé ni des pièces ni du parking, et que mon nom n'a pas encore été prononcé lors de sa garde à vue. Comment est-ce possible ? Ne suis-je pas finalement l'objectif des condés qui ont profité de notre rendez-vous sur le parking pour me faire une poussette, m'obligeant à aller avertir mes associés, procédé leur permettant d'identifier mon premier cercle, mes divers gourbis, et de préparer un gros coup de filet ?

### *En cavale*

Quelques jours plus tard, je suis en train de conduire quand mon portable sonne. J'entends d'abord de la musique, techno, puis la voix d'un ami, associé sur les quais, qui me dit : « Va-t'en, arrache-toi. » Étant encore plus sur mes gardes, vu la scène du parking et tous les fers que j'ai au feu – et je ne raconte pas tout, ça va sans dire –, je prends le message à la lettre et me mets en cavale.

Je trouve dans un premier temps refuge près d'Aix-en-Provence, dans un bâtiment réservé à l'accueil des étudiants, surtout étrangers, situé en pleine campagne. Pendant une quinzaine de jours, je vais me faire discret, ne sortant de du petit appartement que lorsque je le juge nécessaire, soit pour aller voir la famille ou mes divers associés, soit pour obtenir de plus amples informations au sujet des condés qui me tournent autour : qui sont-ils et quels sont leurs objectifs ? Vu que je ne peux pas rester *ad vitam aeternam* en cavale, je suis dans l'obligation de savoir ce qui se passe. Suis-je surveillé de façon active ? Recherché ? Des amis ont-ils été pris en poids sans que je le sache ?

Les jours défilent, le flou artistique règne. Afin de me renseigner, un gendarme va me taper<sup>1</sup> : rien à signaler, je ne suis pas « en fuite », pas une ligne sur mon compte. Pourtant, la personne qui m'a téléphoné, vu sa relation privilégiée – le mot est faible – avec un grand condé, ne peut s'être trompée. Conclusion : des flics, peut-être parisiens ou étrangers, sont sur mes traces mais depuis

---

1. Réaliser une recherche nominative sur des fichiers de police spécialisés.

combien de temps, et pour quel motif, mystère et boule de gomme. Ce ne serait pas la première fois que les condés marseillais sont écartés de l'enquête, certains étant des champions pour organiser des fuites, une tradition qui a la dent dure...

Autre solution, épaulé par un magistrat qui prend son temps, un condé, fraîchement arrivé à Marseille, veut me faire sortir du bois, me sonde : si je reste de marbre, rien à me reprocher ; mais si je me mets en cavale et fais l'erreur d'aller voir mes associés... En théorie. En pratique, je ne fais pas comme le Petit Poucet : je ne laisse pas de cailloux sur mon chemin et sème toujours le grand méchant loup...

Dans un premier temps, l'œil sur les rétroviseurs, je vais aller voir mes associés italiens, ceux qui continuent à fabriquer des fausses pièces, à la frontière italienne puis à Gênes, et joindre de nouveau l'utile à l'agréable.

Je gare mon véhicule devant le casino de Monte Carlo, ce que j'ai fait cent fois dans ma vie, et pousse la porte du salon privé. Comme le veut l'usage, je tends ma carte d'identité et attends une poignée de minutes, le temps que la sécurité vérifie auprès du ministère de l'Intérieur si je ne suis pas interdit de jeux, comme ce fut le cas du temps où je faisais le bookmaker, ou, c'est là mon unique objectif, si je ne suis pas recherché auquel cas je serais refoulé. Le mec me tend la carte et me laisse entrer en souriant. Bonne soirée, monsieur. Je lui renvoie un grand sourire ne pouvant imaginer à quel point je suis soulagé !

Je vais jouer au poker une partie de la soirée, perdre, gagner, en profiter pour détroncher les clients, serrer la main de vieilles connaissances, tous milliardaires ou faisant semblant de l'être, avant de rejoindre l'hôtel Loews que nous appelions l'« hôtel de la Mafia », vu les fréquentations habituelles. Je monte au dernier étage, pousse de nouveau la porte du casino de l'hôtel et tombe nez à nez avec un entraîneur de football qui ne m'est pas inconnu, Bastiais dans l'âme, proche d'amis qui tiennent le haut du pavé marseillais.

« Milou, me dit-il en me serrant la main, t'aurais pas trente-cinq bâtons à me prêter ?



### *Les promesses de l'ombre*

- Trente-cinq ? Et pourquoi pas cent tant que tu y es ?
- C'est important, crois-moi. Je viens d'en perdre soixante-cinq, faut que je me refasse vite, vite.
- J'ai un bâton, sur moi, si ça peut te dépanner...
- Je suis complètement essoré, et tu me proposes qu'un seul bâton ?
- Tes problèmes ne sont pas mes problèmes !
- Ne commence pas à t'énerver Milou... !
- Je suis calme, très calme, d'autant que je viens de toucher une bonne nouvelle. Mais la mauvaise, c'est que toi, tu veux me racketter. Alors on va faire une chose : je ne t'abandonne pas, mais si tu veux un bâton, tu me rejoins au salon, et je te les donne. Cadeau, ça te va comme ça ? »

L'entraîneur fulmine, les yeux lui sortent de la tête, et tourne les talons. J'apprendrai plus tard qu'il a perdu deux cent bâtons ce soir-là...

Deux semaines plus tard, Petru m'appelle. Viens. Il n'a pas besoin de dire quand et où, « viens », c'est au pied d'un immeuble et au plus vite. Si l'un ou l'autre n'est pas là, à l'heure dite, c'est le lendemain, même endroit, même heure, une règle vieille comme le monde.

Je rejoins Marseille au volant d'une voiture de location, aperçois Petru, lequel s'assoit sur le siège passager. « Direction Toulon », m'indique-t-il, avant de m'expliquer le topo.

Roch<sup>1</sup>, un ami et client de longue date, l'un des plus gros receleurs de marchandises arrachées dans les camions, vient de lui passer un coup de fil. « Petru, j'ai un client qui veut te voir. » Jusque-là rien d'étonnant : des clients réguliers de Roch sont des condés, essentiellement de l'Évêché, qui revendent les marchandises à leurs collègues, amis et familles... Une excellente filière qui ne nous a jamais causé trop de tracas.

Je gare la voiture un peu avant la villa de Roch, reste au volant et laisse Petru aller aux nouvelles. Mon cousin se retrouve, comme nous l'avions imaginé, devant un condé, ce que Roch appelle un

---

1. Prénom d'emprunt.

« client Stups ». Petru, pas étonné le moins du monde, demande au Stups si je suis dans le collimateur. Réponse négative, même si le condé ajoute :

« Je suis une sous-merde, autant dire pas grand-chose. Faudrait voir avec mon chef... »

— Si tu veux faire plaisir à notre ami, Roch débrouille-toi pour savoir, et rapidement. »

On pourrait imaginer qu'être dans le viseur des Stups est une mauvaise nouvelle. En réalité, c'est l'inverse : maintenant que je sais que je suis vraiment filoché, je vais me faire un malin plaisir à déjouer les plans des condés, leur montrer que suivre Milou n'est pas de tout repos. À la guerre comme à la guerre.

Je décide de quitter la campagne aixoise, la résidence étudiante où mon âge, pas loin de cinquante-cinq piges, pourrait me porter préjudice, et trouve refuge au centre de Marseille. Rien de mieux que de me fondre dans la foule pour m'échapper, quitter la ville et rejoindre La Ciotat, Cannes, Nice, Toulon, la Corse ou l'Italie.

Je trouve refuge dans un appartement situé sous Notre-Dame-de-la-Garde, à la Vierge comme on l'appelle aussi à Marseille, un trois pièces assez spacieux qui appartient à l'un des mes clients qui refourgue la marchandise volée sur les marchés de la région. Le printemps m'ouvre les bras, vue imprenable sur la Méditerranée qui, comme souvent, va me charrier son lot de surprises.

Mon hôte, voleur comme pas deux, me rappelle au bon souvenir d'un garagiste, un ami qui me fournissait des planques pour cacher la marchandise volée sur les quais, les pièces mais aussi les armes, celles que je n'enterrais pas au pied des pins de la région.

Ce jour-là, au garage, je rencontre un jeune, pas loin de la trentaine, que j'avais connu à La Ciotat.

« Oh, où est-ce que tu te la fais ? »

— Je suis sur Nice, avec mes amis de La Ciotat, tes amis, Milou.

— Alors, ça va, ça va bien ?

— Je viens planquer de la marchandise, ici, c'est tranquille.

— Des voitures ?

— C'est la troisième, avec un magicien pareil... »

## *Les promesses de l'ombre*

Un ersatz de dialogue où, et c'est important, tout est codé : trafic de shit ou de cocaïne entre l'Espagne et la France – Nice pour être précis –, réalisé à l'aide de voitures, la troisième validant un trafic régulier, peut-être depuis douze ou quinze mois. Le tout grâce aux mains en or du garagiste, un magicien de la planque. Ces informations me permettent, si je le désire, d'aller plus loin et de parler en clair, le garage étant le lieu approprié, loin des yeux et des oreilles de ceux que j'ai semés sur la route. Après avoir vérifié, évidemment, que mon véhicule n'est pas porteur d'une balise, le bip-bip qui permet aux condés de suivre un véhicule à l'aide d'un ordinateur.

« Tu as du chichon ?

— Oui.

— À combien te me le fais ?

— À toi, je te le fais à dix.

— Fais-le-moi à neuf, cinquante et je te prends deux cent kilos, un jour oui, un jour non. »

Petit et rapide calcul mental : je touche à neuf, cinquante, autrement dit neuf mille cinq cents francs le kilo, le revend onze mille, soit mille cinq cents francs de marge par kilo revendu, trois cent mille francs les deux cents kilos<sup>1</sup>. Et comme les clients, ce n'est pas un problème, et que le jour se lève pour tout le monde... On se serre la main, bon pour accord.

Sachant que j'ai les Stups sur le dos, ne pouvant refuser une offre où je n'ai presque rien à faire – si ce n'est récupérer la marchandise et la revendre soit d'un bloc, soit en plusieurs lots –, je suis dans l'obligation d'être encore plus rusé et inventif pour ne pas mettre en danger l'équipe des Niçois qui, et je le saurais petit à petit, sont en train de se faire une place au soleil sur la Côte d'Azur.

Au début, et c'est souvent le cas lorsque les gens ne se connaissent pas, chacun se teste pour savoir si tout est sécurisé au niveau de la livraison et de l'encaissement. Pendant un mois, je vais recevoir cent kilos, une fois par semaine, histoire de vérifier que tout se passe merveilleusement. Lorsque la confiance s'installe, décision est prise de ne plus se cacher pour faire passer les sacs de quarante

---

1. Près de 60 000 euros, en 2015.

kilos d'une voiture à l'autre, mais de réaliser la transaction sur une grande artère de Cannes, en l'occurrence le boulevard Carnot, à deux pas de la route Napoléon. Certains s'amusent même à le faire à deux pas d'un commissariat ou d'un hôtel de police, le meilleur endroit pour ne pas être victime d'un vol à l'arraché.

### *Quartiers nord*

Semer les condés étant un métier que j'exerce depuis trente ans, je vais me rendre régulièrement à Cannes chercher les deux cents kilos, revenir à Marseille et revendre les savons de deux cent cinquante grammes de chichon à des familles installées depuis une vingtaine d'années dans les quartiers nord, ceux que l'on appelle les « vieux Arabes », aujourd'hui remplacés par des équipes encore plus costaudes. La famille, c'est sacrée.

Juste préciser que le deal à ciel ouvert, en bas des immeubles, a démarré au milieu des années 1980, une douzaine d'années plus tôt. Juste avant la première cohabitation, lorsque Pasqua, celui qui voulait terroriser les terroristes en Corse (*sic*), est arrivé à l'Intérieur. Devant la passivité des flics, le deal à ciel ouvert s'est très vite développé, les clients venant acheter au détail ou par dizaines de kilos, d'abord le shit, puis les autres produits, jusqu'à devenir une économie parallèle très importante, au point d'enrayer la violence dans les rues de Marseille. Celui qui deale ne vole pas, gagne suffisamment et évite de multiplier les risques. Sauf exception bien entendu.

Avec le temps, soyons encore plus franc, la police de terrain s'est mise à consommer, si ce n'est à participer directement ou indirectement au business par le simple mécanisme des indices à rétribuer, ou par cupidité tout simplement. À l'image du business sur les quais ou du temps de la French. Et il suffit d'une poignée de flics tordus pour que la machine s'emballe et qu'un système se mette en place, avec d'un côté les produits, de l'autre le fric, l'essentiel étant géré par les gros trafiquants français, marseillais comme il se doit.

## *Les promesses de l'ombre*

Parmi mes principaux clients, il y a Malah, un ami de Samy Naceri<sup>1</sup>, un mec qui échappera aux balles lors d'une guerre très dure dans le quartier de Font-Vert, se mettra en cavale et se lancera, entre autres, dans le business du rap, secteur qui lave l'argent toujours plus blanc et emplâtre les grosses maisons de disques.

J'utilise à l'époque un Tam-Tam, l'ancêtre des textos, m'amusant à attribuer des noms de compagnies pétrolières à chacun de mes clients, un code nous permettant de communiquer. Si j'envoie « Esso », mon correspondant me rappelle aussitôt au numéro d'une cabine téléphonique ou d'un bar. À l'inverse, le client m'envoie le même mot codé lorsqu'il veut me payer. L'affaire va durer deux mois, deux cent kilos tous les deux jours, sans le moindre problème, le tout à crédit comme d'habitude.

Comme le business de chichon est toujours aussi florissant en 2015, bien plus qu'il y a vingt-cinq ans, il ne faut pas avoir beaucoup d'imagination pour mesurer le bénéfice des gros intermédiaires, le très, très grand banditisme entre autres, et plus encore celui des cartels marocains qui ont le monopole du commerce sur toute l'Europe. Cela fait quarante ans que ça dure, le système est devenu structurel, pourquoi cela changerait-il aujourd'hui ? Parce qu'un politique tape du poing sur la table, convoque les médias pour une opération coup de poing dans les quartiers nord et se fâche tout rouge ? Allons, soyons sérieux...

### *Retour chez les Stups*

Deux mois de business donc, jusqu'au jour où, après avoir donné soixante kilos à l'un, soixante à l'autre, je stoppe mon véhicule devant la boutique d'un ami antiquaire ; je pousse la porte, croise un camarade de longue date, fiché au grand banditisme, regarde machinalement autour de moi et aperçois trois mecs qui se déploient : je me retourne aussi sec, ayant vite pigé, et me retrouve face à un quatrième lascar, planté devant moi.

---

1. Célèbre acteur français, très connu à Marseille après avoir joué dans la série de films *Taxi* et proche de quelques individus du grand banditisme – voir plus loin.

Dans les films, il serait obligé de dire : « Police », mais là, il n'a pas besoin de sortir sa carte ou de me faire son numéro : j'y suis, et les quatre flics s'en félicitent en douceur ayant toujours peur que l'arrestation d'un homme fiché au grand banditisme tourne mal, ce qui est une légende. Il y a toujours des exceptions, mais il vaut mieux ne pas la ramener ou s'enfuir, cela ne sert à rien, signe évident que l'on a quelque chose à se reprocher.

Les quatre condés demandent à mon ami de partir et m'embarquent jusqu'à ma voiture. Ils fouillent la malle et découvrent le fameux demi-sac contenant vrais et fausses pièces, les dernières d'un trafic qui n'est plus que l'ombre de lui-même dans la région. Cette découverte de fausses pièces, représentant environ cinq mille francs, me vaut une inculpation liée à la détention de fausse monnaie. Je me défendrai en précisant que, comme tout le monde, lorsque je vais acheter des bricoles, je récupère des pièces de dix francs, des vraies, des fausses que je glisse dans un sac pour ne pas me mélanger les pinceaux. Je ne sais pas si mon argument a été vraiment pris au sérieux mais, à mon grand soulagement, je serai relaxé.

Avant de monter dans la voiture, l'un des flics me demande :

« Tu sais pourquoi on te prend ?

— Non. »

Ce qui est sincère car j'ai plusieurs affaires sur le feu.

« Pour une histoire de came.

— Ah, alors, je suis content, je pensais à pire.

— Chante, chante, me dit-il, quand va venir le temps des questions, tu feras moins le malin. »

Sur le chemin, je m'interroge longuement mais, n'ayant pas d'informations particulières, j'improviserai comme je l'ai toujours fait. Au jeu du chat et de la souris, comment me suis-je fait avoir ? Quand, où et par qui ?

Me voilà chez les Stups, dix-sept ans après la Sicilian, dans un immeuble discret du boulevard des Dames, une artère qui me rappelle de nombreux rendez-vous avec le pauvre Léo, décédé pendant que j'étais à Muret. Une nouvelle fois, les condés, surtout les plus jeunes, viennent voir le vieux loup, « l'ombre de l'ombre

## *Les promesses de l'ombre*

de la Mafia », et j'attends non sans impatience le duel à fleurets mouchetés qui va probablement durer quatre jours. Les Stups ne sont pas mécontents d'avoir griffé un homme important – ce n'est pas moi qui le dis, c'est mon papier, mon CV. Un trafiquant qui se garde bien de leur dire qu'il a été prévenu six mois auparavant d'un danger imminent. Par l'intermédiaire d'un collègue de l'Évêché et pas n'importe lequel...

Au cours de la garde à vue – le soir, j'étais ramené à l'Évêché, en geôle, où les malheureux sont obligés de pisser sur le mur, faute de toilettes –, j'ai eu droit en tout et pour tout à deux heures de questions, le reste n'étant que du folklore, mélange d'haleïnes alcoolisées et de muscles qui gonflent sous la chemise... Rien à voir avec les condés d'avant qui n'avaient pas besoin de faire les charmants, de se la jouer cow-boys. Un exemple ? Sur la route menant à l'Évêché, un condé plastronne : « Tu vois, celui-là, là, qui marche sur le trottoir, on l'arrête quand on veut. » Ce qui me fait une belle jambe...

Pour qui me prennent-ils et que vont-ils me reprocher ? D'avoir fourni Albert en héroïne, ce que je vais évidemment nier, soulagé de ne pas entendre les noms des Niçois... « De l'héroïne, dis-je, pourquoi ? » Pour prendre quinze ans de prison ? Les questions étant approximatives, je devine que le boulot a été bâclé, que j'ai une grosse carte à jouer. Leur scénario est le suivant : ils filochent un Niçois – là, j'ai cru qu'ils allaient basculer sur le chichon, ce qui ne sera pas le cas –, qui récupère de la came auprès d'Albert, ce qui leur permet de remonter la filière et d'imaginer que le trafic est régulier, important.

Une petite parenthèse sur les frères Seferian. Albert est le frère de Robert, dit Ber, qui fut le « parrain » du gang des Alpes, une grosse équipe de voyous constituée essentiellement de Marseillais interdits de séjour dans les Bouches-du-Rhône, donc exilés dans le Vaucluse. Robert Seferian s'est fait tuer en 1989 par ses proches, entraînant une guerre fratricide comme le Milieu en connaît tous les vingt ans. Il était, pour mémoire, celui qui avait fait tuer Dudule dans un bar des Champs-Élysées à la fin des années 1970, une

affaire qui rejoint mon interpellation et sur laquelle je dois revenir rapidement...

Fin août 1980, je retrouve Robert aux Baumettes, lequel a été enchristé suite au meurtre à Paris. En discutant, il me précise qu'il a engagé Georges Gelabert, l'un de mes avocats dans la Sicilian. Ce qui pourrait arranger mes affaires. Gelabert fait alors dire à Ber que je prends le meurtre à mon compte ; sachant que j'allais partir au moins quinze ans au frigo, je peux gagner plusieurs années de liberté car une affaire d'assises – pour meurtre – s'impose à une affaire de correctionnelle – pour trafic de drogue. Ça, c'est la faute des magistrats : pour juger les trafiquants plus rapidement, ils ont préféré nous faire passer en correctionnelle, pas de jurés, rien<sup>1</sup>. Quinze ans minimum, certes, mais avec la possibilité d'utiliser la faille. Si le prévenu prend dix ans aux assises, et vingt en correctionnelle, il ne fait que dix. Raison pour laquelle beaucoup de trafiquants de la French, notamment les chimistes, se sont mis à table pour des braquages, des faits jugés en assises. Certains, très connus et respectés, sont même allés jusqu'à se faire dénoncer par des complices pour avoir participé à des braquos auxquels ils n'avaient jamais participé !

Ber, lui, accepte mon offre avant de décliner. Dans le même temps, mon avocat m'a fait comprendre que c'est un mauvais calcul, la peine d'assises pouvant être supérieure à celle du tribunal correctionnel, sans compter les frais, vu que le juge instruit depuis Paris... De toute façon Robert Seferian sera relaxé. Gelabert m'a confié qu'il avait rencontré un magistrat à Paris, corse comme nous, et qu'il lui avait expliqué lors d'un repas que les vrais auteurs du meurtre n'en resteraient pas là. Qu'il y aurait des rebondissements, et que des gens seraient éclaboussés. Peut-être même celui qui mettrait un innocent en prison, le président de la cour d'assises en personne ! Je ne sais pas ce que le magistrat en a pensé, mais Ber a effectivement été acquitté. J'ai pu recouper toutes ces informations lorsque je suis sorti de prison en 1987,

---

1. Une cour d'assises spéciale, où les jurés sont exclusivement des magistrats, a été créée en 1986 à Paris en matière de terrorisme et de trafic de stupéfiants en bande organisée.



## *Les promesses de l'ombre*

après avoir fait mes sept ans – ce qui me fait dire, avec le recul, que Gelabert avait mille fois raisons, comme souvent, car celui-là, il était aussi brave que malin. Ber est venu me remercier d'avoir voulu prendre le meurtre à mon compte ; c'est à ce moment-là que je vais recroiser la route de son frère, Albert, qui, lui, plus de dix ans plus tard, va indirectement m'envoyer à la case... prison !

Une situation qui, dans les locaux des Stups, ne me fait plus rire du tout. Le Niçois, Albert, moi... Les flics n'en démordent pas : j'ai donné la came sur le parking à six heures, revu Albert à dix heures pour l'encaissement, d'où l'interpellation de ce dernier le soir même. Là, il y a un problème : pourquoi les condés ne nous ont pas serrés en flagrant délit sur le parking ? Pourquoi ont-ils attendu pour coffrer Albert ?

Dans un premier temps, je conteste, nie et leur demande de me prouver que j'ai transmis un paquet, un seul, sur le parking à l'Arménien. Embarrassés, les condés noient le poisson en me confiant, par exemple, que mon véhicule était par ailleurs marqué par leurs services : il aurait appartenu à des trafiquants d'héroïne dont je n'avais jamais entendu parler... J'avoue avoir acheté la voiture à deux amis, des courtiers sur le marché de l'automobile, honnêtes, disons débrouillards, pas des voyous, mais je n'en démords pas : « Ni de près, ni de loin, je ne suis pour rien dans cette affaire. »

Les heures passent, les condés insistent pour me faire avouer que je suis le fournisseur d'Albert et j'en reste à la scène clé, celle du parking. À y être, et c'est le second temps de la garde à vue, autant que je paye le coup pour les pièces, deux petits sacs qui me permettraient de prendre six mois avec sursis et d'être relaxé. J'avoue du bout des lèvres que j'ai donné deux sacs de pièces mais les condés n'en démordent pas. « C'est toi qui as refilé la came, Milou, avoue ! » Ils sont certains que j'ai donné de la came mais d'où tiennent-ils l'information, sachant qu'Albert ne m'a pas balancé ? Un mystère que je n'éluciderai jamais.

Le dernier jour, mon Tam-Tam, posé sur le bureau, se met à bipper. Le policier lit à haute voix : « Esso. » Il me montre le message :

« Milou, c'est quoi ça ? »

— Qu'est-ce que j'en sais ! Encore une de tes conneries pour me faire plonger ! Ma parole, tu veux me rendre fou ? »

Il sourit jaune, moi aussi. Les flics n'ont pas compris, fort heureusement, n'ayant pas encore les moyens techniques pour faire parler le Tam-Tam même si ce type de radiomessagerie ne peut être géolocalisé. Comme mon client « Esso » ne sait pas que j'ai été levé, il me demandait de le rappeler pour l'encaissement.

Comme je pars à l'ombre, je vais faire rapidement passer le mot : « Plus une goutte de pétrole... » Stop. Certains s'acquitteront de leurs dettes, d'autres tomberont à leur tour dans d'autres affaires... Il faut savoir, c'est une autre règle du Milieu, que ces derniers ne sont pas obligés de payer leurs dettes le temps de leur détention. Ils peuvent évidemment régler, en plusieurs fois, par l'intermédiaire d'une femme ou d'un homme de confiance, voire s'en acquitter lorsqu'ils recouvreront la liberté. Il n'est pas rare que certains s'assoient dessus, une dette que l'on range alors au rayon pertes et profits si le montant n'est pas trop important.

Sans avoir pu me faire sortir les vers du nez, le juge m'envoie aux Baumettes pour quelques lunes, Albert étant expédié à la prison de Luynes<sup>1</sup>.

### *Le clan du Sicilien*

Je passe la journée dans la cellule des arrivants, comme d'habitude, et réussis à me faire affecter au bâtiment D. Je suis très vite étonné de l'importance de la population maghrébine, ainsi que du communautarisme qui me saute littéralement aux yeux. En 1980, les Arabes ne formaient que le quart, à peine, de la population de la maison d'arrêt : près de vingt ans plus tard, ils sont largement majoritaires.

Surprise, je retrouve Biagio Crisafulli, *alias* Dentino, le fils de Giancarlo interpellé à Nice et tombé pour la coke, et un autre Italien, César, que j'avais connu de l'autre côté des Alpes. Auxi-télé, ce dernier porte les postes de télévision en panne des cellules à un local, et inversement, ce qui lui donne l'occasion de rencontrer

---

1. Petite ville située près d'Aix-en-Provence, au nord de Marseille.

la plupart des deux mille détenus. Une place en or que je ne vais pas tarder à convoiter.

Dentino me fait vite part de son intention de s'arracher, n'ayant pas de temps à perdre avec la justice française, et beaucoup d'argent à gagner à l'extérieur. Connaissant la prison par cœur, son architecture intérieure, extérieure, son organisation, ses failles, je ne vois qu'une solution : le stade de football situé près de la colline, le seul endroit où l'on peut facilement s'envoler à l'aide d'un hélicoptère. Je conseille alors à Dentino de tirer le diable par la queue. Qui ne tente rien... Le Sicilo écrit une lettre à l'administration, une demande en bonne et due forme afin de se rendre au stade. Logiquement, il peut toujours courir, vu son papier, son appartenance supposée à la mafia sicilienne, mais contre toute attente il y est autorisé.

Dominé par une colline située à l'extérieur des Baumettes, le stade a été construit sur les ruines d'une ancienne carrière taillée dans le calcaire. Un mirador, deux matons en survêtement, dont l'activité principale consiste à surveiller les détenus qui tentent de parler avec leurs camarades, lesquels, à l'extérieur, grimpent la colline qui domine le stade. Depuis les fenêtres des cellules, il n'est pas rare de voir ces gens-là être coursés par la police qui, dehors, sécurise tant bien que mal le périmètre de la prison.

Dentino va régulièrement au stade et, en Sicilien qui se respecte, commence à parler avec le maton du stade, « football, pas football, etc. », un travail qui porte rapidement ses fruits à l'air libre : la femme de Dentino remet bientôt du fric à la femme du maton. Pas une enveloppe – non, ça, c'est dans les films, ou en dernier ressort –, mais en lui offrant de petits cadeaux qui, à la longue, deviennent importants. La cavette devient ainsi dépendante de la générosité de la Milanaise, l'argent étant la clé de la liberté, de toutes les libertés.

De son côté, Dentino demande au maton s'il n'y a pas une place d'auxi-stade qui va bientôt se libérer, une situation qui lui permettrait d'être tous les jours près de la colline. Le maton lui explique que c'est le surveillant chef qui prend la décision. « Je peux appuyer votre candidature, lui explique-t-il, mais impossible de décider à sa place. » Je lui confirme :

« Biagio, il n'y a que l'Arménien, le surveillant chef, qui peut décider. Comme un ami vient d'entrer et que je vais le toucher, j'en prends la responsabilité.

— Quelle responsabilité ?

— Tu verras. »

Comme je connaissais l'Arménien, je l'ai travaillé lentement mais sûrement jusqu'à ce qu'il accepte de nommer Dentino auxi-sport. Je pense alors que cela tient du miracle, en réalité j'apprendrai que ni le maton du stade ni l'Arménien ne disposaient d'informations précises concernant le papier du Sicilien. Tant mieux !

Pour Dentino, tout est rapidement prévu suite à de minutieux repérages : l'hélicoptère, l'échelle, l'endroit exact où il doit s'arracher du stade, l'appartement pour la cavale, les vrais-faux papiers. Une simple formalité. Dentino, toujours pour me taquiner, ne cesse de me dire : « Prépare-toi, Émilio, tu vas avoir la fouille générale, c'est pour bientôt, c'est prêt. Ne garde rien en cellule, elle est à côté de la mienne, le premier qui va prendre, c'est toi. » Il me nargue, je m'en prive pas de mon côté, lui disant par exemple : « Et l'échelle, t'es sûr qu'elle est assez longue ? » Un jeu qui va s'arrêter d'un coup d'un seul, à notre grande surprise.

Après avoir demandé la liberté provisoire, Dentino part en appel à Aix. Depuis la relaxe générale<sup>1</sup> de mes amis de la Belle-de-Mai, je sais que le réseau franc-maçon, celui des policiers, magistrats, avocats aixois et marseillais, se sert d'une combine tout à fait légale pour faire sortir des détenus en provisoire, pas n'importe lesquels bien entendu. En échange de quoi ? D'une valise de billets, inutile de changer les bonnes vieilles habitudes. Des individus du grand banditisme en ont déjà profité, un ami l'ayant obtenu à trois reprises.

Or Dentino, de ce que je sais, n'a pas fait toucher « les gens qu'il faut » au Café de la Madeleine, à Aix, comme l'exige la règle. Il monte au flanc, rejoint son avocat niçois, celui qui s'occupe des gens de la Mafia qui tombent en France, lequel plaide comme il se doit et obtient une provisoire en échange d'une caution d'un million de francs<sup>2</sup>. L'avocat s'insurge pour la forme contre le mon-

---

1. Voir le procès en cour d'assises, en 1994.

2. Près de 200 000 euros, en 2015.

### *Les promesses de l'ombre*

tant exorbitant de la caution, se retourne vers Dentino – clin d'œil réciproque – et annonce au président que son client retourne en prison...

Le soir, à vingt heures, le Sicilo entre dans ma cellule. De mon côté, sachant qu'il n'a pas fait toucher le réseau de la Madeleine, je devine qu'il ne lui reste plus qu'à s'arracher en hélicoptère. Mais quand ?

« Émilio, ces Français, ils sont fous, complètement fous !

— Pourquoi ?

— Devine, dit-il en rigolant, lui qui reste toujours de marbre. »

Je comprends tout de suite, pas besoin de dessin.

« T'es le plus fort, Biaggio, mais tu m'as pas tout dit...

— Je t'ai tout dit, tout, je te le jure ! »

C'est là qu'il me raconte le face-à-face entre l'avocat et le président. Et la caution, colossale.

« Biaggio, comment tu vas faire ?

— Je pousse la porte de la prison, et je m'en vais.

— Et pour les cent bâtons ?

— Dans deux heures, c'est fait. »

Je ne saurai jamais comment Dentino a mis la main aussi rapidement sur la valise puisque c'est la dernière fois que je le vois. Mais, si je relate l'anecdote, c'est surtout pour faire comprendre qu'à l'impossible, nul n'est tenu, surtout lorsqu'on navigue dans un univers interlope qui regroupe toutes les formes de pouvoir, occulte ou pas. Je vois partir un ami, l'un des rares avec lequel je prenais plaisir à parler, à marcher, fort d'une information que je n'avais pas captée jusque-là : Biaggio n'est autre que l'ami de Don Gerlando, qu'il a côtoyé par deux fois en prison en Italie, bien que le premier soit Catanesi, l'autre Palermitain. À l'époque, ils avaient même réussi à embrouiller le directeur d'une prison pour monter une pièce de théâtre, la jouer à l'extérieur, une seule fois forcément...

### *Le calibre de Jacky*

En promenade ou dans les couloirs, je croise régulièrement Jacky Maillet, un membre de l'équipe marseillaise des Trois

Sauvages, un trentenaire que j'ai connu gamin lorsque j'habitais Saint-Giniest. Jacky me doit le respect au regard des nombreux services que je lui ai rendus, lui, sa bande et bien au-delà de son premier cercle. Jacky se fera tuer à Hyères un peu plus tard<sup>1</sup>, dans un guet-apens auquel il ne pouvait échapper, car son équipe commençait à être crainte par le très, très grand banditisme. Trop violente, pas assez discrète, même si les Trois Sauvages avaient grandi d'un coup, non pas sous les jupes du Belge comme on le murmurait à tort, mais dans les pas de l'Immortel. Racket, boîtes de nuit, braquages...

Sachant qu'il va être transféré à Luynes, ayant des balles sous la main, Jacky n'a qu'une idée en tête : s'arracher. Il ne vient donc pas me voir par hasard :

« Milou, je vais faire comme Mesrine, prendre des otages à Luynes et partir. Trop facile, deux portes à casser, on m'attend dehors. En attendant, tu pourrais me planquer les balles ?

— Bien entendu mais...

— Et un calibre que je vais rentrer bientôt ?

— Oh, mon petit, tu le sais, ce n'est pas un problème mais tu me débarrasseras de ça rapidement, ok ? »

Jacky opine. Il sait, comme beaucoup, que j'ai des planques un peu partout. Depuis que César a été transféré et qu'il a embrouillé le surveillant chef pour que je prenne sa place, j'ai la chance d'être auxi-télé. Pour deux raisons : lorsque Dentino était auxi-stade, j'étais toute la journée en sa compagnie, ce qui nous permettait de bouger à notre guise, de parler librement ; j'ai surtout accès à un local où j'entrepasse les postes de télévision destinés à la location – deux cent cinquante francs par mois, par cellule – ou qui tombent en panne. Je passe donc le plus clair de mon temps à entrer dans les cellules, aller, venir, ce qui me permet de faire des commissions et de développer mes petits trafics : shit, médicaments... Dans le local situé en face de ma cellule, outre les postes, sont entreposés

---

1. Le 12 août 2001. Les deux autres membres des Trois Sauvages sont Laurent Boglietti et Noël Mariotti. Trois hommes qui, comme souvent dans le Milieu, font partie d'autres équipes. Maillet est incarcéré aux Baumettes pour avoir commis des braquages et tiré sur des gendarmes, à Moulins.

## *Les promesses de l'ombre*

de petits frigidaires, une bonne centaine. Autant de planques que la plupart des détenus badent non sans intérêt.

Quelques jours plus tard, comme convenu avec Jacky, un maton me glisse la moitié d'un calibre, canon et culasse, puis dans un second temps la crosse et le chargeur, ce qui forme un petit 7.65. Je fixe<sup>1</sup> le tout et j'attends que Jacky me réclame balles et calibre. Une chose me turlupine cependant...

« Dis, pourquoi tu t'emboucanes avec ça, ici ? Tu vas faire le voyage jusqu'à Luynes avec ça sur les couilles ?

— Je n'ai pas le maton là-bas, je l'ai ici et encore pas dans mon bâtiment, le D. Et il n'y a que toi qui peux me fixer tout ça. »

Problème, lorsque j'apprends que Jacky a été transféré à Luynes, qu'il n'a donc pas eu le temps de récupérer ses affaires, je me retrouve avec le calibre sur les bras. Qu'en faire alors que je vais bientôt sortir et que, si je suis marron, je vais prendre dix ans ? Pas trente-six solutions, je dois m'en débarrasser. J'attrape un braqueur du quartier de Saint-Gabriel qui a la malchance d'avoir la peau noire. Une catastrophe, car chaque fois que des témoins apercevaient un Noir sur un braquage, un calibre à la main, c'était lui qui immanquablement finissait aux Baumettes. Au total, il a pris trente ans de prison.

« Je sais où il y a un calibre, je peux te le faire voir...

— En état de marche ? me demande-t-il.

— Oui.

— Alors, donne-le-moi. »

Au lieu de réaliser le scénario prévu par Jacky, le braqueur fait l'inverse : il fait sortir le calibre ! Il a demandé à sa femme de le revendre pour qu'elle puisse donner à manger à leurs enfants, sa famille n'étant pas bien riche. Je n'ai jamais su quelle arme avait tué Jacky, mais il m'est arrivé de penser que ce pouvait être ce 7.65. Et, chez nous, la réalité dépasse haut la main la fiction...

---

1. Cache, planque. Littéralement, il faudrait une masse, un marteau, pour démolir la planque. Se dit aussi suite à un vol lorsque les braqueurs fixent le butin dans un endroit sécurisé.

*La poussette des gendarmes*

Aux Baumettes, je vais apprendre que l'une de mes clientes, une femme qui menait à la baguette son équipe de revendeurs dans toute la région, a été interpellée, au sujet du vol organisé sur les quais, puis relâchée. Ce qui ne m'étonne qu'à moitié : elle n'est autre qu'une parente d'un curé, un haut gradé pour ne pas le citer et le mouiller, qui a certainement fait jouer ses relations à haut niveau, un deal sous condition : « Ma sœur, balance au moins un nom des patrons des quais, le saint patron des voleurs te pardonnera... » La messe étant loin d'être dite, l'un de mes associés est interpellé par des gendarmes, ce qui me rassure : c'est le plus taiseux de tous. Je passe à mon tour deux jours en garde à vue et nie sans vergogne, pendant que les enquêteurs rongent leurs ongles ne pouvant me faire avouer quoi que ce soit, surtout pas d'être comme ils l'imaginaient le cerveau de l'équipe.

Quelques semaines plus tard, alors que je sais que mon nom n'a pas été cité dans la procédure, quatre gendarmes, en civil, viennent me chercher aux Baumettes. Je monte dans une Twingo bleue suivie par une Clio blanche, immatriculée dans l'est de la France, direction non pas la caserne de Menpenti mais Bandol. Comme personne ne parle, j'imagine que l'on va dans une gendarmerie, à la campagne, ou dans une planque où des marchandises volées sur les quais auraient été découvertes.

Les deux voitures s'arrêtent devant une très belle villa, entre Bandol et Saint-Cyr. Le gradé, Bob<sup>1</sup>, me demande de le suivre sur la terrasse ensoleillée, au bord d'une piscine.

« Profite, Milou, promène-toi. Tu veux manger un bout ? »

Comme je me demande encore ce que je fais là, jamais on ne m'a raconté une histoire pareille, sans même porter les bracelets, je ferme la porte :

« Je veux retourner d'où je viens, ça te va comme ça ? »

---

1. Surnom d'emprunt.



Passent de longues minutes pendant lesquelles les quatre gendarmes se parlent à voix basse, m'envoyant quelques coups d'œil de temps en temps. Je n'ai pas peur, j'en ai vu d'autres, mais je doute de leurs intentions d'autant qu'ils ne sont pas encore parvenus à identifier les patrons des quais, tout au moins à faire avouer ceux qu'ils soupçonnent – les preuves matérielles étant insuffisantes, m'a-t-on fait dire.

« Bon, attaque Bob, je vais te parler franchement, on ne t'a pas emmené ici pour regarder la mer. La vue, elle est belle, pas vrai ? Alors profite-en car tu vas mourir sauf si tu as quelque chose à nous raconter, pas des fables de La Fontaine évidemment... »

— J'ai un truc à te dire, un seul : va te faire enculer, mieux va te chercher un gode et mets-le-toi bien profond. Et puisque tu me parles comme ça, y a plus rien, je ne parle plus. »

Bob s'adresse à un autre gendarme :

« Tu vois, c'est ce que je t'avais dit non ? Quand il faut, il faut... »

Je m'attendais forcément à un gros coup de pression mais, là, les bras m'en tombent. Bob me dit alors que l'on va aller faire un tour en bagnole : il me passe les bracelets, mains dans le dos, et me pousse à l'arrière de la Twingo siglée, elle, de la gendarmerie. Persuadé qu'ils vont me pousser du haut d'une falaise, je pense à m'évader mais comment faire ?

Au lieu de prendre la route pour Marseille, le convoi monte dans la colline, direction les calanques. Plus la Twingo avance, plus je me dis que j'y suis, qu'ils vont d'abord me torturer avant de me charcler. Alors que la voiture serpente, un éclair de lucidité me frappe : ils ne peuvent pas me tuer puisqu'ils sont venus me chercher aux Baumettes, impossible qu'ils puissent en effacer la trace. Sauf à invoquer la légitime défense dans le cas où j'aurais voulu m'évader ou récupérer un calibre... Lorsque je m'aperçois que l'on est perdu au milieu des pins, je balance au chauffeur :

« Arrête la voiture, j'ai envie de pisser. »

Bob m'enlève les bracelets, je fais dix pas, ouvre la braguette et attends le coup de sifflet final. Je n'ai pas d'autre choix que de provoquer le destin, les inciter à me fumer, là, sans témoins à l'horizon. J'attends une minute, rien, pas un bruit : je sens juste,

dans mon dos, quatre mecs qui me fusillent du regard. Pas plus. Un tour sous les pins, juste pour essayer de m'impressionner. Pour rien.

Une heure plus tard, je pousse la porte des Baumettes, soulagé, c'est vrai, mais révolté par le « travail » des gendarmes qui correspond aux poussettes habituelles des condés. Si les képis s'y mettent aussi... J'apprendrai plus tard le fin mot de l'histoire, une hypothèse qui ne m'avait pas échappé : les gendarmes voulaient en douce me soutirer des informations pour les dealer aux compagnies d'assurances qui se sont constituées parties civiles. Le préjudice ayant été estimé à soixante-dix milliards de centimes<sup>1</sup>, un chiffre que l'on pourrait facilement multiplier par dix, il est facile d'imaginer le montant de la prime...

Lors du procès, au cours de l'été 1999, le procureur sera obligé de baisser les bras. Fataliste, il raconte même, haut et fort, comment « tout Marseille est mouillé ». La veille du procès, il prend un taxi à Marignane et exige, pour juger sur pièces, de passer près des quais. Arrivé sur place, il demande au chauffeur de taxi s'il est possible de trouver du parfum. « Pas de problème, monsieur, lui répond-il. Ici, nous sommes les rois du tombé du camion. Vous voulez quoi comme parfum ? » Le procureur continue à faire l'âne et veut savoir s'il peut rencontrer les vendeurs. « Impossible, répond l'autre, mais donnez-moi un numéro de téléphone, vous ne serez pas déçu ! »

Voilà comment au tribunal de Marseille le procureur répète tout haut ce que le monde pense tout bas. N'ayant pas de preuves suffisantes pour demander de lourdes peines de prison, le judiciaire ne tenant qu'à des fils peu visibles, le proc' ne peut requérir que des dommages et intérêts.

Faute d'éléments nouveaux concernant l'affaire de came, celle d'Albert, mon mandat d'arrêt n'est pas renouvelé une quatrième fois. La nouvelle sonne sans prévenir, un soir à 20 h 30, depuis les haut-parleurs des Baumettes : « Diaz Émile, cellule une, cent

---

1. Environ 800 millions de francs, soit 13,5 millions d'euros en 2015. L'estimation est sous-évaluée car toutes les compagnies d'assurances ne se sont pas constituées parties civiles.

## *Les promesses de l'ombre*

quatre, avec toutes ses affaires au kiosque. » À ce moment-là, c'est un rituel, les amis me félicitent en criant mon surnom, « Milou, oh, Milou », ou en me souhaitant bon vent depuis leurs cellules. Un moment toujours particulier, car je laisse des hommes avec qui j'ai partagé des moments chaleureux, à refaire le monde, à déconner, à monter des histoires pour emboucaner les matons et les imbéciles, surtout les mythomanes, sans oublier de travailler pour mes propres intérêts, plus largement ceux de mes intimes et associés qui n'ont eu de cesse de m'épauler.

Je sors de ma cellule, tape à la porte voisine et laisse mon linge à un ami, le fils d'un brave mec et cousin germain d'un condé, tombé pour un braquage, prise d'otages, échange de tirs, la totale, vingt ans. Je regarde la porte des Baumettes se refermer derrière moi, jean, baskets, chemise, mes papiers dans la poche, un peu de monnaie pour appeler un ami depuis la cabine téléphonique, et roule la vie. Pas de fête particulière ce soir-là, si ce n'est marcher à l'air libre, ce que je faisais à longueur de journée en cellule tout en lisant ou en gambergeant.

Je sors donc en provisoire sous contrôle judiciaire en septembre 1998, un an jour pour jour après mon arrestation, pas mécontent de franchir la grande porte. Confiants, mes avocats attendent sereinement la convocation pour les deux procès – pour les fausses pièces et vol sur les quais – qui ne devraient pas tarder. Affirmer que je vais me ranger serait mal venu, mieux vaut m'abstenir pour l'instant...

## *Le curé colombien*

Début octobre, les Niçois m'ayant fourni le chichon me rendent visite à Marseille. Ils m'apprennent que leur business s'est arrêté brutalement, suite à la rupture d'anévrisme d'un de leurs associés, suivi d'un important obstacle technique. Ils me font également part d'un autre problème : lorsque je suis rentré aux Baumettes, un mec se présentant comme mon ami, que j'avais emmené une seule fois sur le lieu de livraison à Cannes, est allé à leur rencontre, au même endroit, sur le boulevard cannois et leur a dit : « Je suis l'ami de Milou, j'étais venu avec lui, et je reprends l'affaire vu qu'il

n'est plus opérationnel. » Assez confiants, les Niçois lui procurent cinquante kilos – et deux cents comme d'habitude, car ils ne le connaissent pas –, une façon de le mettre à l'épreuve. Puis le mec disparaît. Mon pseudo-camarade les a fait marrons !

J'explique aux Niçois que ce n'est pas mon « ami » – j'insiste sur le mot utilisé qui est très important dans notre milieu –, qu'ils n'auraient jamais dû lui donner la marchandise, sauf à lui faire payer cash, tout de suite, et que, s'ils le retrouvent, ils peuvent le fumer. Ce n'est pas mon problème.

Si j'évoque cette anecdote, c'est pour mettre en relief deux éléments : d'abord, les Niçois viennent en réalité me demander des comptes, persuadés que je me suis porté garant de la transaction – ce qui est faux ; ensuite, en retour, je suis obligé de les renvoyer à leurs propres responsabilités, j'oserais dire à leur amateurisme : comment faire confiance à un homme qui prétend être l'ami d'un associé, sans faire l'effort de vérifier l'information, et lui fournir cinquante kilos sans même lui demander un acompte d'au moins 50 % ?

Sans exagérer, les Niçois, ne croyant pas un mot de ce que je viens de leur raconter, pourraient me liquider ; et je pourrais, inversement, les tuer pour avoir accordé leur confiance à un inconnu et commis une faute de mentalité. Le mec en question aurait pu être un indic, ce ne serait pas la première fois, et tout le monde serait tombé dans le filet. C'est une règle : on n'envoie pas ses amis, ses fréquentations en prison, jamais. Et si l'on ne veut pas se retrouver avec ma famille sur le dos, on évite par conséquent de me faire perdre du temps...

Tous les quinze jours, c'est obligatoire, je me rends au palais pour satisfaire à mon contrôle judiciaire. Lors de mon premier rendez-vous, je me retrouve face au contrôleur Pailloux, quatre-vingt-cinq ans, que je connaissais par les dires de mes amis, un homme agréable qui avait compris que ce n'était pas la peine de faire la morale à un truand, de l'inciter à se ranger des voitures. Il y était obligé pour la forme, mais il aimait avant tout parler de sa passion : l'Égypte. Ayant trouvé une oreille attentive – mon intérêt pour l'histoire depuis la communale n'ayant jamais cessé –,

## *Les promesses de l'ombre*

Pailloux s'est donc mis à m'expliquer le mystère de la construction des pyramides et d'autres sujets tout aussi passionnants. Il m'est ainsi arrivé de l'écouter pendant plus de trente minutes jusqu'à entendre une rumeur de l'autre côté de la porte : « On passe quand, là ? On n'a pas que ça à faire ! »

Avant de rencontrer le contrôleur Pailloux, j'attends mon tour dans la salle des pas perdus et croise par hasard, s'il existe, Garou<sup>1</sup>, un ami de longue date qui m'avait fourgué notamment des bijoux griffés en Suisse.

« Milou, toi qui connais, tu peux pas mieux tomber...

— Explique. »

Nous marchons lentement, mettons la main légèrement devant la bouche. Autour de nous, tout est clair. Garou va à l'essentiel :

« J'ai un bon plan, livré ici ou à Barcelone. Un curé colombien.

— Je suppose que tu me parles de CC<sup>2</sup> ? Combien le kil' ?

— Quatorze, et de la bombe.

— Je verrais si tu dis vrai. Raconte.

— Milou, moi, je suis un braqueur, je maîtrise mal ce business. J'ai touché quatre fois et, malgré la qualité du produit, j'ai pas récupéré un franc. En plus, il faut aller et revenir sur la durée et, là, c'est compliqué. Si tu veux, je te présente le mec, tu la touches à quatorze et on partage.

— Banco. »

Dix minutes plus tard, lorsque le contrôleur me demande si je vais me mettre au travail, je pense déjà au prochain rendez-vous qui devrait me permettre de revoir le soleil se lever sur mon portefeuille, la coke achetée quatorze bâtons le kilo<sup>3</sup>.

Dix jours plus tard, Garou et moi roulons en direction d'Aix. Il me livre de plus amples détails sur le trafic surtout, le plus important, sur sa genèse. « Où, qui, quand, comment, combien ? », les mêmes questions que se posent les journalistes lorsqu'ils doivent écrire un article. Qui ? D'abord un mec ayant la double nationalité,

---

1. Surnom d'emprunt.

2. Cocaïne.

3. 27 000 euros de 2015.

espagnole et colombienne, dont l'objectif était de monter un labo de came en Espagne, l'individu ayant passages et clients en Amérique. Ce qui fait dire à Garou : « Si je t'avais rencontré avant, on serait déjà riches, pas besoin d'aller, venir juste pour quatre sous... » Le projet étant tombé à l'eau, le trafiquant transporte régulièrement de l'héroïne depuis la Colombie jusqu'aux États-Unis. C'est la première fois que j'entends parler d'une héroïne fabriquée en Colombie et comprends dès lors la confiance de mon ami. « On serait déjà très riches... » Et pour cause, mieux vaut être dans la position d'un organisateur du trafic d'héroïne que dans celle d'un intermédiaire dans la filière cocaïne. « Mais le mec en question, m'avoue Garou, m'a branché sur un Colombien, tu vas voir... »

TC : Au début des années 1990, les cartels colombiens ont d'abord réalisé une phase de test dans diverses vallées de la cordillère des Andes pour développer la culture de pavot en altitude. Les essais se sont révélés concluants dans la région de Popayan, notamment dans les zones gérées par les guérillas, où je suis l'un des rares Occidentaux à avoir eu l'opportunité de pénétrer en 1996. J'ai ainsi pu vérifier par moi-même qu'au-delà des cultures, les trafiquants avaient aussi formé les paysans à transformer l'opium en morphine-base, leur permettant de produire de l'héroïne dans des laboratoires situés près de Cali. Un produit non plus à injecter mais à inhaler pour éviter les risques de contagion de virus, tels le sida ou l'hépatite C. Milou précise par ailleurs, au sujet de la cocaïne, que celle qui va lui être fournie par le Colombien était d'« une qualité exceptionnelle, pure à 98 % ». En 2015, c'est encore un produit très rare qui se négocie entre cent cinquante et deux cents euros le gramme, au détail, alors que le prix moyen se situe autour de soixante euros.

Milou : Arrivé à Aix, je pousse la porte de l'hôtel Roi René, m'installe au bar quand je vois arriver un homme habillé d'un costume chic, cheveux longs, grisonnants, la cinquantaine enrobé, un curé hidalgo comme en compte le Vatican dans chaque pays puisqu'il est accompagné d'une femme d'une trentaine d'années,

grande, altière, une métis indienne de toute beauté. Tout en sirotant un porto, c'est l'heure de l'apéritif, nous faisons rapidement connaissance. Au premier coup d'œil, je sais que j'ai à faire à des gens compétents, sérieux et je comprends vite que c'est elle qui commande tout en douceur, juste avec le regard. Mais comme elle ne pige pas un mot de français, je vais discuter de quelques points de détail avec le curé de Carthagène, insoupçonné dans son habit de businessman, qui parle couramment la langue de Voltaire.

« Un couple, toujours, homme, huit cent cinquante grammes, femme, six cent cinquante grammes ; on arrondit à un kilo et demi tous les dix jours, six kilos par mois, certain.

— Pas plus ?

— Pour l'instant. Ensuite, j'organiserai des passages avec des valises. »

Le curé et l'Indienne organisent un trafic de fourmis entre le Venezuela et l'Espagne, basé exclusivement sur des couples qui se déplacent en voyage organisé, le plus souvent d'ordre religieux ; à Caracas, chaque mule ingère une centaine de quiquettes<sup>1</sup>, des capsules contenant autour de dix grammes de coke qui sont restituées non pas à l'aéroport de Barcelone mais tout de suite après la frontière française, au Perthus, dans un hôtel de luxe. C'est dans une suite que tous les dix jours un couple, vrai ou faux, religieux ou pas, rend les quiquettes après avoir ingéré de l'huile de ricin, un produit fort purgatif. Les capsules sont alors transportées par le Colombien, pour l'occasion habillé en prêtre, col romain blanc, tout de noir vêtu, qui s'arrête comme toujours dans un hôtel quatre étoiles à Montpellier ou au Roi René à Aix.

Au cours de cette première rencontre, le curé traduit chacun de mes mots à l'Indienne, ce qui me conforte dans l'idée qu'elle est la propriétaire de la marchandise. Comme je comprends l'espagnol et me garde bien de le parler, elle lui fait par exemple remarquer, l'œil sévère, qu'il aurait dû demander plus cher, autrement dit, nous vendre au-dessus de quatorze. Le curé lui fait remarquer que s'il en demande quinze, « ils ne vont pas en vouloir ». C'est là que je fais un petit coup de vice en m'adressant à Garou :

---

1. Terme utilisé par les trafiquants.

« Tu ne m'avais pas dit douze, toi ? Et pourquoi on parle de quatorze aujourd'hui ?

— Tu as raison, je t'avais dit douze, pas quatorze. »

Petit calcul, vite fait, bien fait : si on gratte deux bâtons, sur la base de six kilos par mois, ça nous fait gagner douze bâtons, six pour mon associé, six pour moi. L'Indienne n'en démord pas : « quatorze ou rien. » Je ne peux pas trop insister car je sais que je peux revendre autour de trente bâtons sans même bouger le petit doigt, le produit étant pur, ce que le curé et l'Indienne, ainsi que Garou qui y a mis le nez, me garantissent.

« On commence à la fin du mois, me précise le curé. Je t'avance la marchandise, et quand je reviens, dix jours après, je te livre la seconde et encaisse la première, OK ? Je m'occupe également d'acheter deux portables pour la sécurité. »

Marché conclu après deux heures de discussion au milieu d'hommes d'affaires qui, comme nous, tentent de s'arranger pour arracher des parts de marché dans l'un des endroits les plus discrets d'Aix-en-Provence, tous à lorgner vers la belle Indienne qui impressionne naturellement son monde.

Le mode opératoire n'est pas compliqué : une fois la première livraison effectuée à Aix, j'ai dix jours devant moi. La veille, le curé m'appelle sur le portable dédié. Il dit juste : « Allô », je réponds : « Oui », et il raccroche comme si c'était une erreur. Le lendemain, je roule jusqu'à Aix. Le rendez-vous ayant lieu au Roi René, à quinze heures, je gare mon véhicule à un kilomètre de l'hôtel, me perds volontairement dans les rues pour arriver quinze minutes avant l'heure. Ce n'est jamais du luxe de vérifier si les condés ont organisé une surveillance. Le Colombien, toujours habillé en costume et perçu par le personnel comme un homme d'affaires, descend de sa suite, me rejoint au bar et va aux toilettes, un sac en main. Pour qu'une personne n'entre pas derrière lui, je m'approche discrètement, presque un pléonasme dans un grand hôtel, et lorsqu'il sort des toilettes, je lui donne les vingt-deux bâtons et un peu d'or – cadeau correspondant à la livraison précédente –, pousse la même porte, prends le sac que je niche



## *Les promesses de l'ombre*

dans une poche de mon blouson, spécialement cousue pour porter la marchandise.

Je ressors ni vu ni connu, rendez-vous dans dix jours à l'endroit où bon lui semble. Aix ou, plus rarement Montpellier, où l'Indienne se fait soigner dans une clinique. Dans cet autre hôtel de luxe, le personnel donne à l'hidalgo du « mon père » à tout bout de champ ; c'est là qu'il va m'offrir une bible écrite en castillan, et que je croiserai l'un des couples qui arrive de Caracas via Barcelone. Un homme et une femme d'une déférence impressionnante à l'égard d'un curé qui, c'est juste de l'ordre de l'intuition, était probablement le chef d'une secte...

Je quitte Aix, roule jusqu'à Marseille, me gare devant une villa, pose la centaine de quiquettes sur la table de la cuisine en prenant soin d'ouvrir la fenêtre. Pourquoi ? Car chaque capsule, même lavée à grandes eaux, garde une forte odeur d'excrément... J'enlève les quatre couches de plastique, verse la cocaïne sur la table, met un kilo de côté que je conditionne en paquets de dix grammes, destinés à des clients qui la revendent dans le milieu bourgeois et festif d'Aix ; je verse les cinq cents grammes qui restent dans un moulin à café, ajoute entre trois et quatre cents grammes de sucre glace ou des cachets pilés – ce qui me tombe sous la main – et secoue le tout.

Une fois le mélange broyé, je forme des blocs de cent grammes, avec un peu d'éther, avant de mettre le tout au micro-ondes pour rendre le produit coupé compact, dur. Ayant acheté un appareil qui permet de retirer le vide d'un sachet, je conditionne le tout en petits paquets, bien propres, et appose même un sceau, initiales gravées sur une chevalière volée dans une bijouterie. Juste pour faire passer le message à mes clients : c'est de la bombe... Si je raconte ce petit détail, c'est pour montrer à quel point le marketing est important, en l'occurrence l'emballage : lorsque mes clients avaient le choix entre le produit non coupé et celui marqué des initiales, ils préféraient sans exception le second sachet. Ils savaient évidemment faire la différence entre la pure et l'autre, mais les usagers voulaient une marque, à l'image de notre bonne vieille société de consommation.

Grosso modo, si j'enlève les grammes offerts, je vendais entre vingt-cinq et quarante bâtons le kilo, soit une marge minimale de dix-huit, huit pour Garou, dix pour moi, comme convenu une fois l'affaire conclue au Roi René. Environ soixante bâtons par mois, de l'argent qui s'envolait par les fenêtres, gros train de vie quand tu nous tiens...

Le trafic tourne ainsi tranquillement pendant une douzaine de mois jusqu'à ce que le curé me confirme qu'il va recevoir des valises à Barcelone. Sa condition ? Que je vienne les chercher. Je refuse, même si je peux envoyer un ami à ma place en Catalogne : pourquoi prendre le risque de nous retrouver tous ensemble – le curé, l'Indienne, un ami ou moi –, en prison en Espagne, alors qu'en France nous sommes en sécurité. En revanche, je peux récupérer le matos à Perpignan. Et puis je lui avoue ceci :

« Ton histoire de valise, je n'y crois pas, j'en ai trop entendu parler. Dans ma vie, j'ai connu des wagons entiers de mythomanes, certains voulant me faire croire que même les pigeons voyageurs...

— J'ai un spécialiste, chez moi, au pays, qui reconditionnent des valises : ils décollent tout et glissent comme une feuille l'équivalent de cinq kilos, impossible de les détecter.

— Même le coup de pression sur la valise, à l'aéroport ?

— Oui. Mais si ça t'intéresse pas, j'ai quelqu'un qui...

— Hop, arrête-toi, tu viens de dire la parole de trop. Que le bon Dieu soit avec toi ! »

Un mois plus tard, Garou vient me voir, la mine des mauvais jours.

« Ce curé, quel imbécile ?

— Quoi ?

— Il s'est fait serrer avec une valise, à Barcelone.

— Premier voyage, marron... Ma foi... »

Je n'ai jamais compris pour quelle raison le curé, par ailleurs très attaché à l'Indienne, voulait se lancer dans la valse des valises alors que son trafic de fourmis tournait comme une montre. Je ne le saurai jamais car je n'entendrai plus jamais parler ni du curé ni de l'Indienne.

*Massacre de l'Esteron*

Pendant un peu plus de deux ans, de septembre 1997 à février 2000, je vais vivre d'un grand pied, comme je l'ai toujours fait depuis l'âge de quinze ans. Impossible, je l'avoue, de restreindre son train de vie surtout lorsque l'argent coule à la fontaine, qu'il n'y a rien de plus facile que de dépenser mille ou deux mille euros par jour dans des restaurants gastronomiques, des commerces de luxe, au casino et surtout avec des amis qui sont soit sans le sou, soit, au contraire, plus riches que moi. On dit que l'argent ne procure pas le bonheur, peut-être parce que ceux qui détiennent le pouvoir, donc la finance, ne veulent pas le partager. Disons qu'il en donne l'illusion même s'il permet, c'est le plus important, de soutenir des dizaines d'amis et de familles, de conforter coûte que coûte mon rang dans la secte des truands, celle qui m'a tout donné.

Comme une coke peut en cacher une autre, je vois régulièrement Teston à Cassis qui n'a pas changé de refrain de la fortune. Après les colis de chichon, Teston a repris du service dans la CC, en utilisant les services de la Poste et d'Aimé, facteur de son état, son associé depuis vingt ans. Une aberration pour moi : comment peut-il continuer à travailler avec un mec qui l'a à moitié balancé ? Teston m'assure que les colis expédiés depuis l'Amérique du Sud sont réceptionnés en toute sécurité, grâce justement à l'expertise d'Aimé.

Toujours en cavale, Teston prend la précaution de ne pas indiquer à tout le monde où il habite et je suis l'un des rares individus à connaître sa planque. La source vaticane s'étant tarie, je lui demande de m'avancer trois kilos et l'avertis une nouvelle fois de son choix contestable d'associé. Teston me fournit la marchandise, me tape sur l'épaule tout en me faisant remarquer que tout Cassis s'en met plein les narines, dont quelques footballeurs de la Côte qui viennent s'y encanailler.

Une dizaine de jours plus tard, je reviens pour le payer et passer une nouvelle commande. Personne. La planque est vide. Bizarre, Teston m'aurait prévenu d'une façon ou d'une autre. Je reprends la route, gamberge – a-t-il été fait marron par les condés, obligé de

s'arracher ? – et fais un détour pour aller voir Luigi, mon associé dans les pièces.

« Tu n'as pas vu Francis ?

— Je crois qu'il est mort.

— Comment ?

— J'avais rendez-vous avec Teresa et lui, disparus. »

J'avais déjà rencontré Teresa, une Italienne qui avait vécu un temps avec un mec de la Camorra, et me rappelle alors le récit de Luigi : « Je présente Teston au couple, le mec de la Camorra voulant des faux papiers et, le lendemain, Teresa le quitte pour partir avec notre ami ! Depuis, avait-il ajouté en riant, le mec de la Camorra, tout puissant qu'il est, il pleure tous les jours sa Teresa ! »

Pendant plusieurs semaines, je vais mener ma petite enquête, rassembler les éléments éparpillés et découvrir l'envers du décor. Depuis son premier colis importé de Colombie, Teston a fait venir quatorze milliards<sup>1</sup>. Considérant que le facteur et lui ont gagné assez d'argent, les deux hommes décident d'arrêter le business et de se partager le pactole. Teston fait appeler son fils, lequel est accompagné, autre hasard s'il existe, de l'un de mes petits-neveux, et leur désigne le coffre fixé dans sa planque : « Sers-toi. » Comme son fils en reste sans voix, les bras ballants, Teston insiste pour qu'il prenne au moins un milliard : « Tu en fais ce que tu en veux, et si tu ne veux pas les garder, donne-les ! Moi, je n'ai besoin que de cinq cents bâtons, j'en aurais assez et, comme je suis en cavale, je ne sais pas ce que me réserve le futur. » Mais le gamin semble toujours aussi déconcerté. Teston lui précise alors qu'il va se débrouiller autrement, mettre les francs, les dollars, les liras et le reste à l'abri pour en profiter quand bon lui semblera.

Toujours aussi généreux, Teston héberge dans la foulée Calligaris, la quarantaine, un mec en cavale suite à des braquages réalisés à Paris. Pourquoi ? Car l'Ajaccien se recommande de Petru et moi, alors que nous ne lui avons jamais touché la main ! Teston le croit sur parole : « Je suis en cavale, tu l'es aussi alors tu restes là, tu

---

1. De centimes, soit 27 millions d'euros en 2015.

bois, tu dors, t'es tranquille. Voilà un bâton : va t'acheter des lunettes, des fringues et te faire teindre les cheveux. »

Dans le même temps, Teston donne une première tranche de la part qui revient au facteur, soit deux milliards, pour que ce dernier ne dilapide pas le bénéfice en trois coups de dés, comme il l'avait déjà fait une vingtaine d'années auparavant lorsque le chichon marocain transitait par la Poste antiboise. Manque de bol ou plutôt mauvais calcul, le facteur part en vrille : il achète une Ferrari Testarossa, se rend régulièrement au Palm Beach à Cannes, joue à coups de cinq bâtons, en perd deux cents minimum, entretient un train de maîtresses, sort dans les boîtes de nuit branchées, s'achète une garde-robe de ministre... L'argent lui monte ainsi à la tête et s'évapore en quelques mois. Teston lui verse alors son solde en trois fois, cinq milliards aussitôt aspirés en trois mois. Le facteur rend une nouvelle fois visite à Francis Teston :

« Fran, je suis raide, regarde si tu peux m'avancer cinq cents bâtons.

— Comment ? Tu viens de toucher sept milliards !

— J'ai fait le con, j'ai tout mangé...

— Écoute-moi : la première fois, tu me balances ; la seconde, je te fais toucher le pactole, tu jettes tout et maintenant tu viens pleurer !

— Combien tu me donnes ? »

Francis va chercher du fric au coffre.

« Voilà cinquante bâtons, cadeau, mais je t'avertis : je ne te connais plus, je ne veux plus te voir sinon je te fais du mal, compris ?

— Je te remercie, Fran, tu me sauves la vie et je vais me refaire petit à petit : ce que j'étais avant, je le redeviens maintenant. »

Trop bon, Teston pense que l'affaire est réglée.

Un soir, juste après cette entrevue, Aimé dîne avec trois mecs ; la boisson aidant, puisque c'est à ce moment-là que l'on mesure la sincérité d'un individu, il leur raconte l'épisode des cinquante bâtons. Et le reste, insouciant. L'un des mecs lui demande alors de faire venir Teston, juste pour faire connaissance. Le facteur s'exécute, passe un coup de fil et invite son associé à les rejoindre. Teston, Teresa et Calligaris, le mec en cavale, quittent la planque

## *Truand*

et rejoignent les quatre hommes. À la fin du repas, soit la veille de notre rendez-vous avorté, quand je vais trouver porte close à la planque, le trio invité par le facteur disparaît... Jusqu'à la découverte d'un premier sac-poubelle, dans les gorges du Loup, contenant un morceau de jambe. Les gendarmes vont découvrir d'autres sacs et identifier les corps de Teresa, Calligaris et de mon ami Francis Ben Mokhtar, *alias* Teston. Il n'est pas sorcier de comprendre quels sont les individus qui les ont coupés en morceaux et ont tapé le coffre du pauvre Francis. Avec Luigi, tout aussi marqué que moi par la douleur de perdre un ami cher, nous ne sommes pas près d'oublier ce qui s'est passé ce jour-là...

TC : Les fragments des trois corps, en état de putréfaction, méthodiquement sciés, éviscérés, privés de tête, de mains et de pieds, ont été découverts dans un ravin du massif de l'Esteron, à quarante kilomètres de Nice en mars 1999. Réalisée par des gendarmes sous la direction du juge Rolland, suivie par le procureur éric de Montgolfier en personne et baptisée le « massacre de l'Esteron », l'enquête a permis d'identifier rapidement les trois cadavres et d'écrouer l'ancien postier, Michel Pinneteau, *alias* Aimé, principal suspect reconverti dans un commerce de fromage. Répondant, comme sa femme, de « meurtres précédés, accompagnés, suivis d'actes de barbarie, assassinats, destruction, soustraction, altération d'objets de nature à faciliter la découverte d'un crime, vol à main armée, recel de crimes », il a été condamné en 2004 à trente ans de prison avant d'être acquitté deux ans plus tard grâce à « Acquitator », surnom de son conseil Me Dupon-Moretti. Nul ne sait, à ce jour, qui a coupé en morceaux les trois individus. Ni même ce que sont devenus les quelque vingt millions d'euros planqués dans le coffre de Francis Ben Mokhtar.

## *Le bal des acteurs*

Milou : Pendant que je mène mon enquête, toujours avec Luigi, je vais faire la connaissance de Samy Naceri, un acteur de cinéma qui tourne le deuxième volet de *Taxi* à Marseille. Il m'est présenté

## *Les promesses de l'ombre*

par l'inventeur du collet marseillais<sup>1</sup>, rencontré lors de mon dernier séjour en prison, avec qui le Parisien se la donne en ville, surtout la nuit. Au cours de ma vie, je n'ai jamais recherché, contrairement à d'autres, l'amitié des célébrités, encore moins à m'emboucaner dans le milieu du show-biz. Il est d'ailleurs rare de rencontrer des hommes de poids parmi toutes ces étoiles filantes, à quelques exceptions près, un champ laissé à ceux que l'on appelle les « relations publiques » du Milieu, à l'instar de François Marcantoni<sup>2</sup> ou d'autres qui en maîtrisent les arcanes, surtout dans le cinéma, notamment lors du festival de Cannes. Les vedettes sont évidemment nos clients, stars d'un jour ou de toujours, auxquels se sont ajoutés depuis le début des années 1980 les politiques qui ont un féroce appétit pour s'envoyer toutes sortes de drogues, ou pour se procurer des montres et des bijoux de premier prix. Des objets volés lors de braquos, ce qui ne semble pas les rebuter, bien au contraire.

Même si c'est un marché très régulier qui permet de prendre de belles marges, cela ne correspond pas tout à fait à l'art de la discrétion qui pèse, par atavisme, sur mes épaules depuis mes quinze ans.

Âgé de cinquante-sept ans, j'ai connu le monde de la nuit à Paris dans les années 1970, diné avec des jazzmen américains de renom, reconduit à plusieurs reprises Serge Gainsbourg chez lui en taxi, quand il était trop bourré pour mettre un pied devant l'autre – mais quel homme ! Je peux parfois me laisser tenter, surtout pour faire plaisir à mon entourage, par de nouvelles péripéties, histoire de sonder l'air du temps. Et j'aime l'aventure comme du temps où je naviguais sur la Méditerranée. L'insolite, la rencontre, l'adrénaline.

Un jeune Marseillais traverse la route, me serre la main, tourne son regard en direction de l'acteur, resté de l'autre côté de la chaussée et me dit :

« Tu n'aurais pas un peu de came ? »

---

1. Technique permettant de récupérer une carte de crédit et son code secret depuis un distributeur de billets.

2. Grand ami notamment d'Alain Delon.

— Non, je rétorque, après avoir reconnu au premier coup d’œil la vedette de *Taxi 1* qui a cartonné sur grand écran l’année précédente. Pas de came, mais de la coke... »

Il fait signe à Naceri qui nous rejoint. On marche ensemble et le seul mot, coke, semble le faire rêver.

Je vais directement fournir l’acteur et le revoir régulièrement avant et après le tournage de *Taxi 2*. Il était à la fois émerveillé par la qualité de la coke et par mon vécu, ce qui le renvoyait à son adolescence passée en banlieue parisienne avec des individus ayant choisi la voie du banditisme. Naceri, c’est un acteur mais, mentalement, c’est un voyou, raison pour laquelle il n’a pas besoin de se forcer pour incarner de tels rôles au cinéma. Et s’il est parti en vrille, ces dernières années, ce n’est pas faute de lui avoir expliqué la vie et ses dangers...

Je l’ai hébergé plusieurs semaines dans la villa que j’avais un temps louée. L’occasion de rencontrer d’autres acteurs et actrices français qui n’étaient pas allergiques à la poudre colombienne.

### *Coup de file*

Plus sérieusement, j’attends non sans impatience mon rendez-vous au tribunal, ultime chapitre de l’affaire du vol organisé sur les quais, tout en roulant entre Cassis et Marseille. Les aveux des prévenus n’ayant pas été assez solides, je ne suis condamné qu’à une seule année de prison ferme. Même si je suis sommé de payer une forte amende, je ne peux que me réjouir à la fois de la clémence du verdict et d’avoir fait indirectement dire à un procureur que « Tout Marseille est mouillé ». Ayant couvert la peine préventivement aux Baumettes, je suis libéré de tout contrôle judiciaire durant l’été 1999. Libre comme l’air puisque j’ai été relaxé, début 1999, dans l’affaire de came, celle d’Albert l’Arménien.

Les projets ne manquent pas, l’argent va et vient, les amis et la famille, même si je pense souvent à ma fille, sont toujours le ciment de mes années qui filent comme l’éclair. La soixantaine approche vite, trop vite, peut-être est-ce la raison pour laquelle je marche plus souvent avec des trentenaires qu’avec des hommes de mon âge, lesquels il est vrai sont à l’ombre, au vert, en cavale



ou malheureusement plus de ce monde. Quant à ceux qui sont passés à travers les gouttes et les coups de filet, ceux qui sont devenus les barons incontournables de la région, je les laisse à leurs affaires, à leurs fréquentations de l'Honorable société. Ce qui ne m'a jamais fait rêver. Je n'envisage pas de raccrocher les gants, ni même de ranger les voiles, bien au contraire comme si je devais, encore et toujours, faire mes preuves, aller de l'avant, défier les condés, niquer le système. Comme mes oncles me l'ont enseigné et comme je l'inculque à ceux qui ont choisi de vivre au sein du grand banditisme.

Un jour de février de l'an 2000, en début de soirée, je m'inquiète de ne pas voir revenir un ami que j'héberge depuis quelques semaines et qui est au parfum de mon trafic de coke... et du reste. Comme je n'ai aucune nouvelle, minuit passé, je prends les cents grammes de coke du curé colombien, les derniers, les place dans le filtre à café et fais couler lentement l'eau chaude. Préventivement, je noircis tout simplement de la blanche pour lui donner l'aspect du marc de café. Dans le faux plafond, après être monté sur une échelle, je planque des liasses de billets, dont certaines contiennent des faux. Et j'attends.

À six heures, la porte tombe avec fracas. Ayant dormi habillé, j'ouvre la fenêtre pour me barrer et aperçois des mecs vêtus de noir, mitraillettes en main, sur les toits. Je me retourne et lève légèrement les mains. Je suis cerné par les gendarmes du GIGN. Menotté, j'observe, un rien amusé, les enquêteurs qui perquisitionnent à tout-va, renversant tout sur leur passage, éventrant coussins et matelas... La totale. S'ils s'étaient fait un café, ce matin-là... Ils mettent la main sur mon argent de poche, deux mille euros, me les confisquent, et me prennent une montre de marque Hublot que je ne reverrai jamais. Peu importe. Je tente de négocier un billet de cent francs pour me payer des boissons et des sandwichs en garde à vue, mais la réponse tombe comme la lame de la Veuve<sup>1</sup>: *Niet*.

Dans un bureau de la nouvelle gendarmerie d'Aubagne, les gendarmes me refont le film, remontés de ne pas avoir trouvé de

---

1. La guillotine.

preuves accablantes chez moi. À la tête d'un trafic de coke, je fournirais selon eux la ville de Cassis, le Saint-Tropez de toute la région, port chic et discret des grands bourgeois de France et d'ailleurs. Ils en ont la preuve, une lettre que j'ai rédigée de mes propres mains et dans laquelle j'écris noir sur blanc à un tailleur le jour, dealer la nuit, que les condés vont lui tomber dessus. Lorsque les gendarmes lui ont mis la lettre sous les yeux, le tailleur s'est affalé : il m'a balancé, avouant que j'étais son principal fournisseur, d'autres mecs d'Aubagne étant tombés dans le filet, et a reconnu être le destinataire de la missive. Comme l'analyse graphologique prouve que c'est mon écriture, je suis dans l'obligation de me défendre et de minimiser mon rôle, bien entendu.

J'ai effectivement fourni de la colombienne au tailleur de Cassis, après notamment l'avoir sauvé des mains d'un racketteur, mais lorsque je me suis rendu compte de son manège, son manque flagrant de discrétion, j'ai fermé le robinet. Dans ce cas, c'est comme couper les jambes à un sprinter qui se voit en haut de l'affiche... Affolement général autour de lui !

Je reconnais avoir écrit une lettre au tailleur, lui précisant qu'il avait les flics sur le dos, juste pour lui faire peur, l'obliger à couper les ponts avec des fournisseurs d'Aubagne. Ces derniers, je l'avais appris incidemment, lui fourguaient un produit de mauvaise qualité ce qui, dans notre métier, est le chemin le plus court pour se retrouver à l'ombre. Je maudis surtout un motard, coursier pour l'occasion, auquel j'avais confié la lettre – trois mille francs pour faire la commission – et demandé de la porter en main propre au tailleur. Le contrat était clair : lire et déchirer la lettre dans la foulée... Ce qui ne fut pas le cas. Ne jamais faire confiance à un mec qui ne fait pas partie de la secte. Comme si je ne le savais pas !

Au bout de trois jours de garde à vue, sans avoir mangé une miette et après avoir bu l'eau des toilettes, j'aperçois un ami de longue date, un antiquaire qui a franchi la porte en endormant un gradé. Accompagné d'un gendarme, il m'embrasse et me tend deux sandwiches :

« Tu te rends compte, Milou, ma femme a vu dans le marc de café qu'il allait t'arriver quelque chose ! »

### *Les promesses de l'ombre*

Comme l'information ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd, j'enfonce la porte ouverte :

« Pourquoi elle ne m'a pas prévenu ?

— Ma foi, les femmes, tu sais comme elles sont...

— Eh bien tu lui diras qu'elle n'est pas sorcière pour rien. Elle avait vu juste ! »

Le gendarme ne se doute de rien, c'est l'essentiel, mais le message est reçu cinq sur cinq : l'antiquaire a récupéré la coke dans le marc de café et, surtout, l'a mise à l'abri.

### *Radicalisation en prison*

Je suis écroué pour trafic de coke par un juge d'instruction et rejoins la prison de Luynes où je sais que je vais retrouver des dizaines de collègues, dont celui qui est parti sans son calibre depuis les Baumettes, il y a trois ans !

J'arrive en début de soirée, reste une nuit aux arrivants et perçois très vite un changement notable. Les nouveaux venus parlent fort, rient, crient, chahutent, loin du silence que j'ai toujours connu en entrant dans une prison. Habituellement, ceux qui sortent de trois, quatre jours de garde à vue sont malheureux. Ils sont indécis quant à la réaction de leurs familles et la façon dont celles-ci vont pouvoir assurer financièrement le quotidien. Vont-ils sortir en provisoire dans un an ? Deux ? Prendre dix, quinze, vingt ans de prison ? Comment vont se comporter leurs associés à l'extérieur ? Quels avocats vont-ils choisir pour les défendre ?

À Luynes, et pour la première fois, je suis avec des mecs plein de muscles, des athlètes qui se comportent comme des guerriers, prêts à affronter n'importe quoi, n'importe qui. Une nouvelle génération de brutes, d'impolis, d'incultes et, pour la plupart, bêtes comme leurs pieds. Courageux mais sans jugeote, dont certains ne me sont pas inconnus car, dehors, j'en ai fait vivre certains... Ils parlent avec des mots codés, ne se gênent pas pour déconner, se vanter, provoquer, comme s'ils avaient déjà intégré la mise en place, tout ce qui va être utile à leur séjour derrière les barreaux. Tout ce qu'ils doivent organiser depuis le dedans pour l'extérieur.

De mon côté, j'observe juste le changement, sans m'affoler le moins du monde, sauf lorsque les matons, après avoir ouvert les portes, se font insulter. Pas envie de me retrouver dans la ligne de mire des surveillants, certains étant assez souples pour faire rentrer de la marchandise, porter des commissions...

Ayant déjà cerné les prémices de ce changement aux Baumettes, je sais ce qui me reste à faire pour ne pas me retrouver isolé, voire maltraité par cette infanterie du business de la came. Des soldats qui n'ont pas compris que, même s'ils parviennent à gagner cinq cents euros par jour, et encore, ils ne sont que les nouveaux esclaves d'un système qui, d'un côté, les exploite sur le marché des drogues et, de l'autre, les montre du doigt comme des pestiférés – dealers, basanés, délinquants, criminels – et les envoie inéluctablement en prison ou à la mort. Pour le plus grand profit des forces de police et de l'administration pénitentiaire, comme des entreprises privées qui, dans l'ombre, si ce n'est dans l'opacité la plus complète, se frottent les mains.

TC : Fin 2011, des policiers marseillais interpellent deux hommes, âgés de vingt-six et cinquante et un ans, présentés comme les chefs d'un réseau de vente de drogues, situé dans la cité de la Visitation, au cœur des quartiers nord. Ils mettent la main sur le carnet de comptabilité où sont méticuleusement inscrits gains et charges de l'entreprise clandestine. Le bénéfice du « four » ou du « plan stups » est estimé à cent dix mille euros par mois, soit plus d'un million trois, par an ; y sont notés scrupuleusement les salaires mensuels : des guetteurs, quatre mille huit cents euros ; des « nourrices » qui conservent la drogue chez elles, cinq mille euros ; des dealers ou des « gérants », neuf mille euros. Il faut préciser qu'un four n'est pas qu'un immeuble où est réceptionnée, conditionnée et vendue la marchandise – cannabis, cocaïne, héroïne, drogues de synthèse – au détail, en demi-gros ou en gros. Il redistribue indirectement une partie des bénéfices aux familles de la cité, aux commerces, ce qui relève d'une action socio-économique qui se substitue en partie à celle de l'État et des entreprises, accueille des milliers de consommateurs et d'usagers-revendeurs auxquels il assure la protection et propose divers services. Un système

## *Les promesses de l'ombre*

rationnalisé qui comporte trois types d'entreprises, à l'instar du modèle légal de la grande distribution, sur la base du crédit : les commerces autonomes – achat en gros, vente demi-gros ou détail ; les *joint-ventures* associant des trafiquants français et étrangers – achat, vente, corruption, blanchiment de premier ordre ; et, enfin, les entreprises verticales, de la récolte du produit de base à la vente au détail, où chaque maillon de la chaîne est salarié et/ou défrayé.

Selon mes propres sources, à la même époque, Marseille comptait trois fours, dont le chiffre d'affaires quotidien dépassait les quatre vingt mille euros, et une dizaine d'autres, comme celui de la Visitation, à quatre mille euros minimum.

Milou : J'intègre la cellule du Kabyle<sup>1</sup>, un mec d'une cinquantaine d'années que j'ai toujours connu : je l'ai même vu tomber à dix mètres de moi sur le Vieux-Port au début des années 1970, alors qu'on venait de lui tirer dessus depuis une moto. Considéré comme un chef à la Busserine<sup>2</sup>, le Kabyle est un homme qui est respecté par le grand banditisme, vaillant, fidèle, embrouilleur, violent quand c'est nécessaire, courageux, mais qui n'a jamais eu l'âme d'un grand organisateur, d'un commercial. J'étais avec lui aux Baumettes, et c'est là que nous avons sympathisé, marché, parlé, comme je pouvais le faire facilement avec ceux qui parlent la même langue que moi et possèdent à la fois un sens inné de l'humour et une violence naturelle dans leurs gestes. À Luynes, le Kabyle est évidemment un homme très respecté, surtout par les jeunes : il n'a pas besoin de gonfler le torse pour les faire marcher droit. Un mot, un regard, droit dans les yeux, suffisent.

Fatigué par la garde à vue, je m'allonge sur le lit, celui placé au-dessus du matelas du Kabyle, quand ce dernier m'appelle. « Viens vite à la fenêtre, me dit-il, mort de rire, vite. » Malgré l'obscurité, j'aperçois des ombres qui courent dans tous les sens et réussis à distinguer des minots, des jeunes d'une quinzaine d'années, des barres de fer en main. Pas deux ou trois, mais une cinquantaine ! Une

---

1. Surnom d'emprunt.

2. Quartier historique du trafic de drogues à Marseille.

scène dantesque, du jamais-vu ! Habituellement, dès 18 heures, lorsque les repas ont été consommés, tout est calme, les détenus étant dans leur grande majorité scotchés devant la télévision. Après avoir reconnu le Kabyle, l'un des minots vient à la fenêtre et nous demande si l'on veut s'évader ! Ce qui relève du grand n'importe quoi car, dans l'absolu, il faudrait sauter par-dessus un premier mur, si haut que cela est impossible à mains nues, même avec l'aide d'un grappin, puis un second tout aussi imposant en jonglant les matons qui, du haut de leur mirador, pourraient nous tirer comme des lapins. Mon ami se prend au jeu, toujours pour taquiner, et demande :

« Comment tu as pu avoir ces barres ? »

— On les a fait marrons à la salle de boxe, on a fait passer les haltères sans que les matons nous voient ! »

Cinq minutes après, les flics d'Aix déboulent, massacrent les jeunes à coups de matraque avant de les expédier à la prison des mineurs.

L'anecdote n'est qu'un résumé de l'ambiance que je perçois depuis que je suis installé dans l'aile des marioles<sup>1</sup>, où j'échange avec deux hommes respectés des quartiers nord, le Kabyle et Saïd Tir<sup>2</sup>, ainsi qu'avec d'autres mecs du Milieu, tels Célestin Emma<sup>3</sup>, Pascal Payet<sup>4</sup> et bien d'autres. Les majeurs sont des sauvages, les mineurs deviennent incontrôlables, au point que les matons, de plus en plus dépressifs, n'ont quasiment plus aucun pouvoir sur

---

1. Aile d'une prison construite en étoile. Les détenus particulièrement signalés, supposés violents et dangereux, y sont à la fois plus surveillés et soumis à des conditions de vie quotidienne plus souples.

2. Considéré comme un « parrain » des quartiers nord, Saïd Tir a été assassiné le 27 avril 2011 à Marseille par trois individus, quelques semaines après avoir recouvré la liberté. L'enquête criminelle n'a jamais identifié les tueurs.

3. Tué par balle le 25 août 2003, à Salon-de-Provence, par deux hommes roulant dans un fourgon. Membre influent du gang des Salonais, écroué pour trafic de stupéfiants à Luyne, il est l'une des nombreuses victimes d'une guerre interne au gang.

4. Braqueur surnommé le Roi de la belle pour s'être évadé à plusieurs reprises. Voir plus loin.

## *Les promesses de l'ombre*

eux... Qu'est-ce que l'avenir nous réserve ? La réponse ne va pas tarder à me sauter aux yeux.

Les six premiers mois, je reste en cellule<sup>1</sup>, ce qui me donne le temps d'observer les petits trafics des uns et des autres, dont celui des produits dopants utilisés en salle de musculation, d'étudier le rapport hiérarchique qu'entretient le Kabyle ou Saïd avec les jeunes, et de décrypter les changements de comportement, de plus en plus flagrants.

Auparavant, les musulmans, à quelques exceptions près, ne respectaient pas le ramadan même s'ils refusaient tout au long de l'année de manger du porc. Aux Baumettes, en 1997, ce n'est pas vieux, il suffisait de regarder le chariot du soir, celui du gameleur, pour se faire une idée : sur les cent quarante mecs qui pratiquaient le ramadan, il n'y avait qu'une vingtaine d'assiettes comprenant deux sardines pour remplacer la tranche de jambon. Pourquoi, en l'espace de trois ans, sont-ils passés d'un islam disons très modéré à ce que l'on appelle aujourd'hui l'islamisme ? Après en avoir discuté avec les uns et les autres, surtout lorsque je vais passer gameleur, je vais en déduire que ce radicalisme leur donne un but, leur permet de tenir. Mais pas seulement car, dehors, le beau temps fait place à l'orage.

En promenade, je retrouve les jeunes de vingt-cinq à trente-cinq ans, la plupart tombés pour le shit ou la coke, des mecs qui continuent à crier, chahuter, s'insulter à la marseillaise et à mépriser le personnel pénitentiaire. De par leur nombre et en raison du renforcement de leur appartenance communautaire, ils en imposent aux nouveaux venus. Celui qui est connu pour se faire respecter dehors doit trouver mille et une ruses en prison pour ne pas subir la loi du plus fort et le racket permanent des plus jeunes ; l'une des solutions consistant à trouver refuge sous l'aile protectrice d'Arabes respectés, comme le Kabyle ou Saïd Tir.

Ceux qui partagent désormais mon quotidien ont grandi dans le trafic, profité de cette richesse même pas souterraine, hyper-visible qui, depuis trente ans, nourrit leurs familles, leurs amis,

---

1. Expression indiquant que le détenu n'est pas affecté à un travail ou à un poste.

et pas seulement dans les quartiers nord ou à Marseille... Tout à coup, le filet, la garde à vue, les juges, la prison, le procès. Coup d'arrêt, brutal. Une nouvelle vie commence : rentre, sort, rentre, sort. Jusqu'à la mort. Et celui qui se fait prendre se demande alors : « Pourquoi moi, alors que nous sommes des milliers à faire la même chose ? » C'est à ce moment-là que naît un sentiment d'injustice. Un sentiment amplifié par des mecs bombardés comme des imams mais qui ne sont, finalement, que des rabatteurs pour une cause qui relève avant tout de l'objectif des patrons d'Al-Qaida ou, aujourd'hui, de l'État islamique, et plus largement de tous les gangsters de la planète : mettre la main sur un État, quitte à le fabriquer de toutes pièces.

Un autre élément alimente leur rancœur. La disproportion entre les peines infligées aux Arabes, à délit égal, et celles accordées à ceux qu'ils appellent les Gaulois, les Français à peau blanche. Je ne suis pas sociologue, je ne m'amuse pas à comparer les peines ou à vérifier l'authenticité de ce qu'ils disent, mais la rumeur démolit tout sur son passage. Et marque les esprits, surtout ceux des plus faibles. Il arrive même que la justice leur serve des arguments sur un plateau lorsque des Gaulois sont condamnés à des peines de trois à cinq ans de prison, là où des Arabes prendraient quinze ans minimum, des mecs qui – les trafiquants d'origine marocaine ou algérienne en sont avertis depuis belle lurette – font partie de l'extrême droite et financent les groupes fascistes en inondant l'Europe de tonnes de chichon.

Ce sentiment doublement revanchard est également alimenté par la guerre que se livrent les Arabes et les Corses – ou Corso-Marseillais – dans le Sud-Est. Très violent, le conflit porte sur le secteur des baraques, des bars et du milieu de la nuit : racket, drogue... Un climat pesant qui accentue encore un peu plus le sentiment communautaire dans les prisons, à Luynes notamment. Et renforce la haine, avant-dernière marche de l'escalier qui mène tout droit au terrorisme.



## *11-Septembre*

En raison de ma proximité avec le Kabyle ou Saïd, deux hommes modérés, jamais dupes du travail des imams exercés sur des brebis égarées, et de ma curiosité sur la marche du monde, je vais me retrouver aux premières loges d'un événement qui va souffler la planète comme une bombe nucléaire. Une bombe, en réalité, à plusieurs étages dans l'espace et le temps. Loin d'être désamorcée.

À la fin de l'été, je joue au tarot, de l'argent évidemment, vingt centimes le point, avec un escroc ayant emplâtré cinquante millions d'euros, un Arabe de Lyon et plusieurs autres mecs. Nous sommes tranquillement installés dans la salle d'activités quand, au milieu d'une partie, un ami vient nous avertir : « Les gars, y a un gros truc qui vient de se passer à New York, des tours sont en train de tomber sur la ville. » Il ne semble pas plaisanter, on le prend à moitié au sérieux mais comme le téléphone arabe n'arrête pas de sonner, je siffle la fin de la récréation. Lorsque je rejoins ma cellule, j'entends des bruits de casseroles, de marmites, des mecs qui crient, manifestent leur joie, que j'imagine dansant à travers les portes, et me demande ce qui se passe...

J'allume la télévision et, comme tous les détenus, je vis en direct les attentats du 11-Septembre, les incendies, les pompiers, les nuages de poussière, un parfum d'apocalypse sur l'Amérique, New York et Washington. Un film d'horreur plus vrai que nature. Nous sommes sidérés.

11 septembre 2001. C'était hier, c'est demain, impossible de le sortir de ma mémoire. À Luynes, c'est surtout l'embellie chez les jeunes Arabes, à l'exception des vieux comme le Kabyle qui reste de marbre. De la provocation plus que du fanatisme, mais je me dis qu'après le 11-Septembre, rien ne sera plus comme avant. La nuit, la prison vit au rythme des informations reçues depuis New York, des réactions spontanées des détenus qui continuent à exulter.

Le lendemain, en promenade, probablement après s'être passé le mot, des petits groupes de minots sortent des bouts de tissu assemblés à la va-vite, un semblant de drapeau américain. Sous les yeux des détenus, des matons, devant tout le monde, ils mettent le

feu aux étoiles de papier et crient un slogan, un seul dont je me souviendrai toute ma vie : « Mort aux juifs » ! Ultime défi, violence gratuite adressée à ceux qui se taisent ? La liesse durera quelques jours, sans jamais être enrayée par l'administration pénitentiaire, comme si les attentats du 11-Septembre n'étaient que du cinéma, un cauchemar éveillé.

Les jours filent, les informations se précisent. Ben Laden, c'est le grand ordonnateur, un héros, celui qui a vengé ces minots qui, jusque-là, n'étaient rien. Juste de la chair à vendre de la drogue, à tenir des armes pour se la jouer grand seigneur. Et le combat ne fait que commencer. Ben Laden, c'est le nouveau Saladin, Soliman le Magnifique<sup>1</sup>. C'est à ce moment-là que tout bascule, lentement mais sûrement : auparavant, il était rare d'entendre des Arabes insulter les autres détenus, sauf conflits, bagarres et compagnie. Après le 11-Septembre, les discours, les prises de position, les revendications imbéciles et agressives se répandent comme une traînée de poudre. « On va vous tuer, les Français, les Gaulois, vous arracher la tête, c'est même mieux. »

Et lorsque l'avion d'Air France plonge dans l'océan Atlantique, près de New York, quelque temps après le 11-Septembre, les jeunes vont tous applaudir, persuadés que Ben Laden vient d'écrire un nouveau chapitre dans le marbre du châtiment. Je suis encore plus étonné d'entendre le Kabyle et d'autres, jusque-là spectateurs de ce triste spectacle, glorifier un acte qui, c'est un comble, n'est pas un acte de terrorisme mais un accident aérien. Même si je ne suis pas dupe de leurs faux-semblants, de leurs jeux à trois bandes. Et lorsque des hommes vaillants, courageux, depuis longtemps acceptés par le grand banditisme, louent la mort de femmes et d'enfants, des innocents, c'est que le temps n'est plus au beau fixe ni dans leur cœur, ni dans leurs pensées. Le pire, c'est que l'administration pénitentiaire continue de laisser pourrir la situation, un laxisme dont on mesure les dégâts après les affaires Merah, Kouachi et Coulibaly.

Il faut avoir un jour écouté des imans, ce que j'appelle des « empoisonneurs de l'esprit », les avoir vus à la manœuvre pour

---

1. L'un des plus éminents représentants de l'Empire ottoman au xvi<sup>e</sup> siècle.

se rendre compte comment ces derniers fabriquent des bombes à retardement, des jeunes qui vont devenir, ici ou ailleurs, de la chair à canons ou des kamikazes, parés pour le djihad.

« Regarde ces jeunes, me confie un jour un imam qui n'a rien d'un théologien, mais qui s'approprie le titre en toute liberté. Ce sont tous des bons à rien, il y en a même qui mangent du cochon, vont au lit avec n'importe quelle Française, boivent de l'alcool, fument du haschisch, mais il y en a toujours un ou deux qui vont sortir du lot. Pourquoi ? Car nous, on va leur dire, à ces jeunes pleins de muscles, rien dans la tête, que nos ancêtres ont mis les Français dehors en Algérie, on va leur rappeler que nos tirailleurs n'ont toujours pas de retraite alors qu'ils se sont battus pour la France, leur raconter les ratonnades, à Paris ou à Marseille. On va leur ouvrir les yeux, leur parler de sagesse, de respect des traditions. Leur dire de prendre exemple sur leurs ancêtres, ceux qui ont mis les Français dehors, les vrais combattants. Des hommes. "Alors qui veut continuer le combat ? Il y a des hommes parmi vous ou seulement des bons à rien ?" »

La question n'est jamais posée aussi franchement, car le travail de l'empoisonneur consiste insidieusement à en cibler un parmi cent, un seul, celui qui, faible d'esprit, revanchard, va être déprogrammé par les images du 11-Septembre avec son lot de théories du complot, et reprogrammé pour aller au combat. C'est là que la parole, les actes des vieux sont importants.

Prenons par exemple Saïd Tir, le « parrain » des quartiers nord pendant vingt ans. Lui aussi détenu à Luynes, Saïd sortira rapidement et se fera tuer juste avant le 11-Septembre. C'était un musulman pratiquant qui faisait cinq fois par jour la prière. Longtemps, les jeunes l'ont pris comme modèle, lui et Farid Berrhama<sup>1</sup>, lequel fait encore aujourd'hui l'objet d'une vénération sans bornes dans les quartiers nord, et bien au-delà. Saïd n'était qu'un homme d'affaires, pas un violent, juste un mec en place, possédant des bars à

---

1. Assassiné le 4 avril 2006 par un commando, il était considéré comme un « caïd » de la région marseillaise. Dans de nombreux quartiers, bien au-delà de Marseille, il est toujours considéré comme un modèle par nombre de jeunes trafiquants.

Paris, à Marseille, dans le sud de l'Espagne ; s'il était en prison, c'est parce qu'il avait embauché un Parisien, un abruti fini qui s'est mis à table chez les condés, ce qui n'a porté bonheur ni à l'un ni à l'autre...

Saïd Tir était un musulman, pas un islamiste, mais il me l'avait souvent répété, ce n'est pas la religion qui permet à des jeunes de devenir des kamikazes. « Ils tombent dans le terrorisme – Saïd sait de quoi il parlait, ayant de la famille en Algérie qui avait été prise en otages par le GIA dans les années 1990 –, car ce sont d'abord des voyous : Allah, c'est juste un alibi mental, un subterfuge pour monter plus vite les marches de la voyoucratie telle que ces groupes-là se la représentent. Le 11-Septembre montre, preuves et images à l'appui, qu'il est possible de niquer les Américains, de prendre enfin la revanche, de revendiquer de nouveaux attentats au nom de toutes les victimes du temps des colonies, un temps que j'ai connu et dans lequel j'ai fait mes premières armes. » Et lorsqu'un empoisonneur croise le chemin d'un sans-grade qui rumine sa haine, il n'a qu'à appuyer sur le bouton : un jour ou l'autre, la bombe à retardement explose.

### *La grande évasion*

Rapidement, toujours pour passer le temps, me faire plaisir, je me mets un maton dans la poche, pas n'importe lequel : il a la possibilité de mettre la main sur les portables que les arrivants doivent abandonner, et de me les refourguer. Comme je pousse le chariot de la gamelle, que j'ai trouvé de bonnes planques, je passe mon temps à réfléchir à la façon de faire rentrer une marchandise, du shit par exemple, de la faire circuler et d'en faire profiter les amis si nécessaire. Pour le trafic de portables, je joins de nouveau l'utile à l'agréable, le but du jeu étant de restituer à un arrivant son portable, celui qui aurait dû dormir dans un coffre de la Pénitentiaire. Contre un billet de cinq cents euros, chargeur et carte SIM compris évidemment. Je ne mettrai pas la main sur tous les portables, loin s'en faut, surtout pour ne pas pousser le maton à la faute, trop gourmand comme souvent, mais je vais me trouver lier à un événement qui va faire du bruit bien au-delà de la prison.

## *Les promesses de l'ombre*

Pascal Payet se trouve dans l'aile des marioles. C'est un brave mec que j'ai connu il y a quelques lunes sans le sou, trente ans de moins que moi, un braqueur de la nouvelle génération qui est rentré après avoir tiré sur des condés, à l'aide d'une kalach, en braquant une baraka<sup>1</sup> à Salon-de-Provence. Pascal, il ne peut pas s'empêcher de penser à prendre la tangente, une obsession qu'il se garde bien de crier sur tous les toits... S'évader, c'est bien joli mais cela oblige à être en contact avec ceux qui s'occupent de la logistique à l'extérieur. Il y a bien évidemment les parloirs, les avocats, les matons, mais quoi de mieux qu'un ou deux portables ?

Le 12 octobre, un mois après les attentats en Amérique, je me dirige vers le parloir, celui de 14 heures qui m'a été attribué. Payet, lui, prend le parloir de 14 h 15 et va donc sortir un quart d'heure après moi. Je reviens en promenade vers 16 heures, retrouve une trentaine de mecs dans la petite cour. Payet nous rejoint. Comme d'habitude, on marche ensemble quand j'aperçois un hélicoptère qui fait le tour de la prison en volant de plus en plus bas. L'hélico vient arracher quelqu'un... Mais qui ?

Je pousse mes amis vers le grillage, observe Payet qui ne cesse de lever la tête. L'hélico se positionne au-dessus de la cour, un sac tombe dans la cour, Payet l'ouvre, prend une cisaille, la tend à un perpète<sup>2</sup> – un violeur, bossu, qui avait étranglé une femme – qui coupe le grillage, *clac, clac*. Payet sort un Colt 45 pendant qu'une corde à nœuds tombe de l'hélicoptère. Les deux hommes franchissent le grillage, le bossu va pour monter quand Payet lui balance une gifle, le pousse à terre et attrape la corde. Le bossu insiste, réussit à grimper sur le premier nœud pendant que le braqueur monte le long de la corde. Dans un énorme nuage de poussières, l'hélicoptère se met alors à avancer lorsque les deux hommes parviennent en haut de la corde et se jettent dans l'habitable. Quant au maton, celui qui était à nos côtés dans la cour, il m'a avoué de but en blanc : « Je bouge pas, pas envie de mourir. » Ceux installés dans le mirador ont reçu l'ordre de ne pas tirer : si le pilote est tué, l'hélico risque de se crasher sur la prison...

---

1. Un fourgon blindé.

2. Individu condamné à la perpétuité.

L'évasion de Payet est bien évidemment perçue comme un bras d'honneur, une victoire sur le système carcéral et bien au-delà. Le résultat d'une organisation sans faille qui fait rêver les jeunes, pas les vieux. Par expérience, je sais que le plus dur reste à venir.

Quelques jours plus tard, j'apprends que le bossu s'est fait serrer à la gare de Lyon, assis sur un banc. Une cavale ne s'improvise pas. Au vu du mode opératoire qui a permis à Payet de se servir de la naïveté du bossu, je devine que le braqueur a été surpris par l'arrivée de l'hélicoptère. C'était prévu, c'est évident, car cela demande un temps de préparation, de réflexion, une grosse mise en place, mais Payet ne l'attendait pas ce jour-là pour une simple et bonne raison : impossible de synchroniser la sortie du parloir, toujours aléatoire à dix minutes près, et l'arrivée de l'hélicoptère.

L'évasion fait la une des journaux qui en remettent une couche sur le grand banditisme, le bien, le mal, sur les « voleurs de diligence », sur la sécurité, avec des politiques qui, comme d'habitude, en profitent pour faire monter la mayonnaise. Un classique depuis que je suis petit. À Luynes, nous avons à peine le temps de débarrasser les planques que l'on voit débouler une équipe spéciale, dédiée à la fouille. Pendant que le chef, en l'occurrence l'ancien directeur de la centrale de Muret, donne l'ordre à tous les détenus de descendre dans la cour, sans exception, ses hommes inspectent chaque recoin de la prison, mètre après mètre. Leurs objectifs ? Trouver des éléments ayant permis à Payet de s'évader, des indices qui pourraient confondre d'éventuels complices, lesquels pourraient passer aux aveux et donner des informations pour retrouver l'évadé. En théorie car, en pratique, ce n'est pas aussi simple... Face aux représentants de l'ordre, tout le monde fait bloc. « Au courant de rien. » Nous voilà toute la journée dans la cour, sauf à l'heure du déjeuner. Et à chaque mouvement, obligés d'aller sous les douches, un par un, avec fouille à poil.

De mon côté, je fais part à huit de mes proches de la possibilité de planquer leur portable afin de leur enlever une grosse épine du pied. Et le plus vite possible. Si certains utilisent le téléphone pour s'évader, d'autres ne font pas que parler à leurs maîtresses... Je profite de pousser le chariot de la gamelle, pour tenir ma promesse, ce

## *Les promesses de l'ombre*

qui n'est pas le plus difficile. Reste que si les Robocops<sup>1</sup> dénichent la planque des portables, il va falloir raser les murs...

À l'intérieur, chaque cellule est méthodiquement démontée : lit renversé, matelas éventré, extincteur ouvert, frigo retourné, plainte arrachée, tube de dentifrice écrasé, Ricoré retournée... la totale. Idem à l'extérieur jusqu'à sonder les trous à rats. Pire que les douaniers sur les docks, alors que ces derniers ne font jamais dans la dentelle. Deux jours de fouille pendant lesquels je pousse le chariot sous les yeux des Robocops qui n'y voient que du feu. Les huit portables étaient tout simplement glissés entre les roues et le fond du chariot, des cartes de tarot servant de cales. Au jeu du chat et de la souris, le chat ne gagne pas tout le temps même si Payet, le matou malin qui a pris l'air, ne va pas profiter longtemps de sa cavale<sup>2</sup>.

## *L'impasse*

Lorsque je recouvre la liberté, après avoir eu le temps de gamberger à l'ombre, aux Baumettes puis à Luynes, je m'aperçois que la façon de vivre le banditisme, celui que j'ai connu au cours du xx<sup>e</sup> siècle, a changé. Sur le fond, le Milieu n'a pas structuellement changé : au sommet, on retrouve toujours une élite – le très, très grand banditisme, dont une grande majorité des hommes a fait ses classes au sein de ce que j'appelle « l'université des Canards », celle de la deuxième et de la troisième génération de Napolitains marseillais. Sans oublier les Corses bien entendu, toujours à l'affût. La grande évolution réside dans le changement de registre – toujours dans l'optique de s'adapter, d'inventer si ce n'est d'anticiper

---

1. Nom donné aux agents spéciaux de l'administration pénitentiaire, dont la tenue ressemble à celle de policiers mi-homme, mi-robot, en référence au film éponyme.

2. Pendant sa cavale, Pascal Payet va participer à l'évasion de trois malfaiteurs qui vont fuir la maison d'arrêt de Luynes en hélicoptère. Les quatre hommes sont interpellés en mai 2003, trois semaines après, et écroués. Le Roi de la belle s'évadera une seconde fois, toujours à l'aide d'un hélicoptère, de la prison de Grasse avant d'être arrêté deux mois plus tard dans le nord de l'Espagne.

pour mieux contrôler : l'élite a laissé tomber les secteurs les plus risqués – braquages, rackets et autres secteurs qui sont trop chers en années de prison – pour investir dans les baraques, les drogues diverses et variées, les escroqueries, notamment à la TVA, les marchés publics, Internet, hackers et compagnie... Ce que l'on appelle dans le Milieu le « banditisme juif » – une expression que j'ai toujours entendue, même du temps où mes oncles me faisaient sauter sur leurs genoux –, dont on mesure le savoir-faire sur les marchés de la téléphonie, du textile, des matières premières et même des devises. Commerce, finance, spéculation, voilà l'avenir.

Cette nouvelle vague de truands, capable de jongler avec des sommes prodigieuses tant sur le plan légal, les « affaires saines », qu'illégal, en utilisant des compétences sur la planète entière – en ne tuant pas un mec tout de suite comme le ferait un truand, mais en le laissant devenir gras pour mieux lui ravir sa vie –, je ne la connais pas. Je la fréquente trop peu pour m'y faire une place au soleil, celle que j'avais réussi à décrocher pendant et après la Sicilian.

Je suis fatigué, je manque d'élan et je n'ai plus le moral, en raison de l'épée de Damoclès qui pèse sur ma tête, les sept ou huit ans que la présidente de la septième chambre correctionnelle devrait m'infliger d'ici deux ans, dernier épisode de l'affaire de Cassis. J'ai bientôt soixante piges, presque cinquante ans de métier, et ne veux pas finir ma vie à l'ombre. Je pourrais partir en Afrique, j'y réfléchis sérieusement tout en jouant aux courses avec les rares collègues qui sont toujours debout, rejoindre des amis qui se la coulent douce en développant des trafics discrets et tranquilles, mais je suis bloqué par le contrôle judiciaire. Privé de passeport. Si je pars, je fuis la justice de mon pays, tire définitivement un trait sur Marseille, sur mon premier cercle familial et amical. Si je reste, je dois me tenir à carreau d'autant que je suis sans aucun doute surveillé comme du lait sur le feu par les condés...

En ayant jeté l'argent par la fenêtre, sans regrets, en refusant de participer au cirque politique, au clientélisme et aux faux-semblants sous-jacents, ma surface financière s'est réduite comme peau de chagrin et je ne veux surtout pas impliquer mes amis dans des activités qui pourraient tous nous envoyer en prison. Comme l'a



## *Les promesses de l'ombre*

toujours dit Petru : « Avec Milou, il pleut devant, il pleut derrière », autrement dit, je vis l'instant présent, ne calcule rien, surtout pas la façon dont je vais pouvoir subvenir à ma retraite – si toutefois j'y parviens un jour.

Par un heureux concours de circonstance, je vais rencontrer un homme de poids, un ami de longue date que je respecte comme il me respecte. Ces dernières années, son intelligence et son autorité supérieure lui ont permis de mettre fin à une guerre entre de nombreuses équipes s'opposant sur le secteur du jeu, poker et baraques principalement : il a redistribué à chaque équipe la part qu'il lui était due, des territoires où chacune a pu installer autant de baraques qu'elle a voulues, à condition d'en référer à qui de droit. N'ayant pas de territoire pour les machines, je me suis tenu à l'écart d'une guerre qui a laissé pas loin d'une centaine de mecs sur le carreau, donc quelques amis d'enfance. L'un d'entre eux, par exemple, croyant encore en sa bonne étoile et en sa réputation d'antan, a affirmé : « J'ai l'intention de monter une grosse partie chez moi dans mon bar. » Ce à quoi on lui a répondu, d'un sourire entendu : « Ne te gêne surtout pas, mon ami. Après tout, le soleil se lève pour tout le monde. » Il a monté la partie et pris des balles dans la poitrine, la dernière dans le tontess...

On pourrait en déduire que le ronflant qui l'a encouragé, un peu comme un parrain fait la bise à celui qu'il va éliminer, s'est chargé de l'éliminer... Mais ce n'est pas toujours le cas. Puisque le Milieu corso-marseillais s'est merveilleusement organisé autour de plusieurs familles depuis la fin des années 1990, avec toujours ces ponts jetés vers la Corse, les Hauts-de-Seine, l'Afrique et le reste du monde, les jeunes qui désirent entrer dans l'organisation par la grande porte peuvent prendre, seuls, l'initiative de fumer celui qui n'a pas compris le message. Une fois fait, ils peuvent, c'est une image, apporter le scalp du rebelle sur la table, en imaginant qu'en rendant service ils vont pouvoir plus facilement intégrer l'organisation. Ce qui n'est pas non plus automatique... Si l'occasion fait le larron, il arrive aussi que le naïf, par manque d'expérience, se mette le doigt dans l'œil, pour ne pas dire une balle dans le pied. Avant de fumer quelqu'un, il faut connaître ses forces et faiblesses,

ses associés, être certain que personne ne cherchera à le venger ou prendre les devants, éliminer ceux qui prendraient les calibres... Prendre finalement en compte les règles ancestrales de la secte des vieux truands et des nouveaux gangsters, celles qui continuent à consolider le monde impénétrable, pour les caves, de l'Honorable société.

Par expérience, pour avoir détenu des baraques un temps, je ne pousse pas le bouchon trop loin, sachant parfaitement que cela va m'entraîner dans une spirale infernale, vu mon agressivité légendaire et le fait que je n'apprécie pas de me faire marcher sur les pieds. Connaissant ma situation, l'ami me donne un coup de main et me propose de me salarier, tant par mois. Ma mission, si je l'accepte : gérer, le jour, un parc d'une centaine de machines à sous, une véritable entreprise au sein de laquelle je dois m'occuper des placiers, des encaisseurs, des gérants de bar, et rendre compte, à l'euro près, à celui qui chapeaute mon activité. La nuit, je dois m'occuper de deux parties de poker, clandestines, et, là aussi, tout gérer à la perfection. Pas de droit à l'erreur.

En tout bien, tout honneur, je décline l'offre, mon refus n'étant pas synonyme d'un affront, loin de là. Impossible d'être salarié, l'employé de qui que ce soit : autant aller travailler chez des amis qui tiennent des plages privées, les pieds en éventail, sans le moindre risque... Si je suis toujours vivant, c'est parce que je ne me suis jamais intéressé aux boîtes de nuit et aux baraques, les deux secteurs d'activité qui ont, pendant trente ans, été l'objet de guerres sans merci que ce soit en Corse, sur la Côte d'Azur, à Grenoble, à Paris et même dans le sud de l'Espagne.

Mais que faire maintenant ?

Début 2005, je fais un pas avant, deux en arrière. Le jour du procès pour l'affaire de Cassis arrive à grande vitesse et je ne sais plus sur quel pied danser. J'ai tourné le dos au grand banditisme, pas à mes amis, c'est impossible, celui qui affirme le contraire est un menteur, je vis chichement, comme jamais, bénéficie de temps en temps de la générosité des uns et des autres, lesquels n'ont pas oublié le temps de leurs vaches maigres où je n'hésitais pas à leur filer un, deux, cinq bâtons.

Au palais, la présidente de la septième chambre correctionnelle ne fait pas dans la dentelle. À le lire presque tous les jours dans le journal, à l'entendre dans les bistrots du Vieux-Port et de l'Opéra, ceux qui font dans les stup's n'ont qu'à bien se tenir. Mon pronostic ? Vu que le tailleur de Cassis m'a balancé, que je suis donc considéré comme le principal pourvoyeur de coke de la région, je vais prendre au moins six ans de prison. Mon avocat espère pouvoir fendre l'armure de la présidente, des assesseurs, plaissant le fait que je n'ai pas vendu de la coke mais de l'amphétamine, je n'y crois guère.

Je pourrais aller voir mon ami, celui qui m'a offert la place de salarié dans les jeux, mais mon orgueil, ma dignité m'en empêchent. J'ai rarement demandé quoi que ce soit, ce n'est pas à soixante-trois ans que je vais commencer. Si je prends six ans, ayant seulement passé dix-huit mois à Luynes, pas besoin de sortir de Polytechnique pour comprendre que je vais être écroué. Repartir grosso modo aux Baumettes pour trois ans, en comptant les remises de peine ? Rien à faire, l'idée n'arrive pas à faire son chemin dans ma tête, ni dans mon corps, celui qui n'a cessé pendant dix ans de tourner en rond dans une cellule de six mètres carrés. Je rêve encore de grand large comme quand j'étais gamin, à voler les trains, chaparder les fruits à Cuges, trafiquer les armes sur la Méditerranée.

Le jour J, de bonne heure, je monte dans la voiture de ma femme, prends soin d'y dissimuler une liasse d'argent, un calibre, et file vers le centre de Marseille. Sachant que la présidente, comme à son habitude, mettra en délibéré, qu'elle rendra le jugement dans un mois, je prends tout de même mes précautions. Je me gare sur le cours Puget, laisse la clé sur le pneu arrière, entre au palais de justice et me retrouve, en rang d'oignons, à côté des douze prévenus, d'autres nous faisant face, toujours enchristés dans d'autres affaires. J'écoute les uns et les autres, bat le nave<sup>1</sup>, reste le plus discret possible, sans oublier de regarder dans les yeux celui qui m'a balancé. Je sais de toute façon que le procès est une pantalonade, que les peines sont calculées à l'avance, la plupart du temps par le juge d'instruction... Je suis mal barré.

---

1. Joue les modestes et infirme mon rôle de leader sur Cassis.

Trois heures plus tard, vers midi, je retiens une phrase que le procureur répète au moins quatre fois : « Je vais vous étonner. » Que veut-il insinuer ? Le message m'est-il adressé ? Étant peu cité dans son réquisitoire, pourrais-je finalement prendre deux à trois ans avec sursis ? À la fin, je reçois pour ainsi dire un seau d'eau glacé sur la tête lorsqu'il requiert une peine de huit ans ferme. Comme on dit, je vais prendre cher, et l'idée de partir en cavale prend alors tout son sens. D'autant plus que la présidente prend enfin la parole et, à la surprise générale, nous donne rendez-vous dans une heure – non pas dans quinze jours comme c'est la coutume – pour le délibéré... Ce qui veut dire que le jugement était déjà dans les tuyaux.

Je dois réagir vite, ne pas me laisser ferrer. Je décide donc d'attendre l'heure fatidique dehors et de ne pas me présenter à la barre. Juste avant que la cour rende son délibéré, j'entrebâille la porte de la septième chambre, aperçoit trois avocats, dont un ami proche, qui n'est pas mon conseil mais qui me fait un signe de la main en me disant en corse : « *Scapa, scapa violu*. » Autrement dit : « Fous le camp ! »

Je tourne les talons, rentre un temps ma colère, voulant à tout prix savoir quel est mon tarif. N'ayant pas le choix, je prends un jeune par le cou, le fils d'un ami voyou, et lui donne la marche à suivre. Je reste dans un coin du jardin du palais, attends de longues minutes quand j'aperçois le jeune qui descend les marches et me montre les cinq doigts de la main. Pas huit ans comme requis mais cinq... Cela ne change rien, c'est déjà trop. Hors de question de tourner le dos à la liberté, d'autant plus que je ne prends pas de risque supplémentaire à me mettre en cavale. Si je me fais arrêter, ce sera le même prix, pas un jour de plus de condamnation, ne pas confondre cavale et évasion. Je lui fais signe de venir, lui donne les informations au sujet de la voiture, garée à cent mètres, et lui demande de téléphoner à Petru pour que ce dernier la récupère.

D'un pas rapide, je quitte le jardin, retrouve le cours Puget, droit vers la préfecture, improvise mentalement les phases successives de mon plan B – quitter clandestinement le continent pour la Corse, ce qui n'est pas compliqué vu mes relations, rester à Bastia chez l'oncle Martin, rencontrer des amis qui vont me mettre à l'abri, le temps de prévoir ma levaca en Afrique ou en Amérique du Sud...

## *Les promesses de l'ombre*

Un regard à droite, un autre à gauche, légèrement perdu dans mes pensées d'aventurier, je manque de buter contre un homme qui vient de surgir au coin d'une rue, ouvre machinalement la bouche pour le pardonner quand je me rends compte que je suis entouré de trois condés en civil. Lesquels ont reçu l'ordre de m'arrêter sur-le-champ...

Vingt minutes plus tard, je me retrouve au troisième étage du palais devant une juge, très calme, qui m'écroule. Je photographie mentalement le sourire de la jolie femme afin de me préparer à retrouver un monde de brutes épaisses et celui de mes cercles amicaux. Sur le chemin du centre pénitentiaire, je fais un rapide calcul : ayant fait dix-huit mois de préventive, je peux sortir dans trois ans, début 2008, au mieux un an avant, fin 2006, si j'obtiens une conditionnelle. Libre dans un an et demi mais pas question de rester aux Baumettes...

### *Retour aux Baumettes*

J'entre dans la cellule des arrivants, ma bassine sur les bras – couverture, savon, dentifrice – et j'en profite pour me mettre à la fenêtre, avec une vue imprenable sur les cours du bâtiment A, tout en cherchant des amis du regard. J'aperçois un groupe de cinq truands en place qui cheminent en ligne, un autre devant eux qui marche à reculons, et d'autres individus. Si je veux sortir dans maximum deux ans, je ne dois pas me retrouver avec ces ronflants, autrement dit dans la ligne de mire des condés qui les surveillent comme le lait sur le feu. Vu que c'est un vendredi, je dois patienter jusqu'au lundi pour être monté dans les étages, en cellule.

La porte s'ouvre, et je reconnais le surveillant chef, quatre galons, que j'avais connu simple maton il y a belle lurette.

« Oh, Milou, tu es encore là ? Où tu veux aller ?

— Au B.

— Ça tombe bien, il y a Francis Mariani<sup>1</sup> là-bas, il est auxi-sports. Je pense que vous vous connaissez.

---

1. Tué en janvier 2009 par une explosion dans un hangar situé en Corse. Braqueur, pilote de voitures de rallye, il faisait partie de la Brise de mer.

— Tout compte fait, je préfère aller au A, pas au B.

— Pourquoi, t'es pas bien avec Francis ?

— Bien ou pas bien, qu'est-ce que ça peut te faire ? Je suis bien avec tout le monde, la preuve, c'est que je suis toujours vivant. »

Je monte dans les étages, rencontre l'assistante sociale pour les affaires courantes, reviens aux arrivants et aperçois le Kabyle au bâtiment D. J'appelle le surveillant chef et lui demande de m'affecter au D.

Le quotidien de l'isolement reprend ses droits mais, animé d'un esprit revanchard qui ne me quitte jamais, je ne me laisse pas abattre, toujours à l'affût des fameuses planques... Les marchandises, ce n'est pas ce qui manque, place donc à l'inventivité. Shit, Temesta, un peu d'héroïne, du Rupp<sup>1</sup>, un cachet qui détend et qui, dedans ou dehors, est très utilisé par les voyous à raison de sept à huit cachets par jour. Une vraie drogue...

J'ai un mec, M., sous la main aux Baumettes, qui me fait rentrer ce que je veux, à commencer par les médicaments et d'autres marchandises comme l'ecstasy. Le circuit est simple : depuis l'extérieur, un vieux fournit les produits à une amie qui travaille dans un hôpital, laquelle les donne à M. qui me les fait passer en douce. Je vends le tout, donne les billets à un ami qui vient régulièrement me voir au parloir, lequel retrouve le vieux, le paye cash, commande de nouveaux produits et garde une partie des gains. La boucle est bouclée. Cinq cents grammes de shit par semaine, ce n'est pas la mer à boire... mais cela permet d'arrondir les fins de mois, d'être toujours dans le coup, de réfléchir, d'inventer, de calculer.

Au sein de la prison, un autre mec s'occupe du circuit de ventes et de frapper ceux qui croient pouvoir le racketter. Je me suis souvent demandé pour quelles raisons je prends encore et toujours des risques mais, en réalité, je crois que c'est inscrit dans mon marbre, celui de mon enfance, de mon éducation : niquer le système, ici, se sentir vivant au royaume des ombres, ne pas se surprendre à regarder la télévision toute la journée, comme un légume mort

---

1. Rohypnol : médicament délivré, sur ordonnance, pour lutter contre les troubles sévères du sommeil. Beaucoup plus puissant que le Valium, il est connu, par ailleurs, pour être la drogue du viol lorsqu'il est consommé avec de l'alcool.

### *Les promesses de l'ombre*

avant l'heure. Je sais que mon trafic attire des convoitises et dois veiller à ne pas me faire balancer, pas même à me faire bousculer. C'est là qu'il faut être malin...

### *Les menaces de M. Muscle*

En promenade, Fofana, du muscle à revendre, m'appelle et me dit d'un ton méprisant et hautain :

« Donne-moi du shit.

— J'en ai pas et de la façon dont tu me le demandes, je t'en donnerais pas même si j'en avais.

— Tu me tiens tête ? Ici c'est chez moi et je vais te faire voir qui commande. »

Son regard se veut transperçant, il joue des muscles, mais s'il pense apprendre à faire des grimaces à un vieux singe...

« C'est ce qu'on va voir, dis-je, d'ailleurs c'est tout vu. »

Une déclaration de guerre en bonne et due forme. Tombé pour trafic de drogue, Fofana est un black, d'environ vingt-cinq ans, une armoire à glace qui pousse des haltères toute la journée, se bat et rackette à tout va. Je ne pèse pas lourd, c'est vrai, il peut me briser la nuque comme il veut, mais je me dois de me défendre.

En cellule, je casse le miroir, situé au-dessus du lavabo, prend le plus gros morceau, mets du scotch sur le haut afin de ne pas me blesser si je dois l'utiliser, et le cale à ma ceinture. Pourquoi un bout de miroir ? Car on passe sous des portiques, la ferraille sonne, impossible de porter un couteau.

Revenu dans la cour, j'attends que Fofana se trouve dans un des angles morts, zones non captées par les caméras, pour m'approcher, mais je m'aperçois très vite qu'il m'a mordu. Mon regard, ma façon de marcher... C'est un chat, il se dit : « Milou a quelque chose sur lui, un truc sérieux... » Bien plus dangereux qu'un bout de miroir car, si ce n'est que ça, il foncerait tout de suite sur moi et me dévisserait la tête. Comme beaucoup de jeunes, il se bat régulièrement : plus il morfle, plus le sang coule, plus il est ravi.

Comme je marche à côté du Kabyle, respecté par Fofana et consorts, ce dernier me demande ce qui se passe. J'ouvre discrètement le blouson et lui montre le bout du miroir.

« C'est pour lui que j'ai pris ça.

— Bouge pas, je vais le voir... »

Je le suis, reste dix pas derrière lui. Le Kabyle se plante devant Fofana :

« C'est mon ami. T'as quelque chose à dire, quelque chose contre lui ? Tu veux quoi ?

— Je veux rien, juste m'amuser un peu.

— Alors viens, on va jouer tous les deux. »

Je suis obligé de mettre un pied dans la porte.

« Oh, j'ai besoin de personne ! On va jouer tous les trois !

— À ton âge ! lâche Fofana.

— J'ai vu cent fois la mort en face et j'ai jamais baissé les yeux, ce n'est pas maintenant que ça risque d'arriver... »

Fofana fait le charmant, rigole... Le Kabyle intervient :

« Arrêtez les frais, les gars. Ici, il n'y a que des crapules, on s'en prend aux crapules. Fofana, ajoute-t-il, Milou, c'est un brave mec, mon ami. »

Si le Kabyle ne place pas la bonne parole ce jour-là, je ne serais pas là pour raconter la scène. On se serait battus, c'est certain, mais je ne vois pas comment j'aurais pu éliminer Fofana. Dehors, aucun problème : comme Renato Vallenzasca l'a fait à la prison de Milan, je lui aurais mordu le foie avec rage et plaisir. Mais dedans, je suis désarmé, comme tous ceux qui ne peuvent compter sur leur force physique et lutter contre la loi du plus grand nombre. S'il est facile de tuer quelqu'un en prison, il est plus difficile d'échapper aux balances qui, en échange de quelques mois de liberté, pourraient me faire prendre perpète.

J'ai vu des barons du grand banditisme cantiner des cigarettes pour les refiler à ces mecs-là. Il faut le voir pour le croire, ce qui détruit en partie quelques clichés sur la vie carcérale. Nous avons toujours la possibilité de placer la bonne parole, de provoquer une mutinerie – ou, au contraire, de l'arrêter –, d'être des interlocuteurs privilégiés d'un directeur qui craint plus l'autorité d'un mec du



grand banditisme que les muscles de cent imbéciles, mais c'est devenu de plus en plus compliqué...

Jusqu'à la fin des années 1990, les Corses, par exemple, ne calculaient pas les Arabes en prison. « Ils ont faim ? Qu'ils crèvent. » Personne ne les calculait, bien au contraire. À Luynes, et c'était déjà un peu le cas aux Baumettes en 1998, le rapport de force a changé, les provocations sont légion car, il ne faut pas s'y tromper, les jeunes vivent dans leur monde, celui d'une cage d'escalier, d'un immeuble où ils croient être des seigneurs alors qu'ils ne sont que des soldats. Pour s'adapter, il faut donc devancer les obstacles, appliquer des stratégies qui ne sont finalement pas si nombreuses.

Un mec comme Francis Mariani, par exemple, va au-devant d'un mec, appelons-le, par exemple, Ahmed ; il lui dit bonjour, lui passe rapidement la pommade, lui raconte ce qu'il veut entendre, lui demande enfin s'il a de quoi fumer... Avant qu'Ahmed réponde, le Secor dit : « Tiens, prends-toi un paquet de cigarettes. » En réalité, des mecs comme Francis, forts de leur capacité d'adaptation, endossent le rôle des imams ; pour ne pas se mettre Ahmed à dos, ils lui fournissent des cigarettes, un carnet de timbres, un magazine porno. Pour faire plaisir.

Fofana, lui, va me lâcher les basques et m'aura même à la bonne, jusqu'à me montrer des photos de cul dont celles d'une jeune femme d'une vingtaine d'années... C'est là qu'il va m'avouer, fanfaron : « Tu vois, celle-là, c'est la fille du patron d'une boîte que tu connais. Une chienne, une salope. Si elle ne veut pas, on la viole, elle adore ça ! » L'air de dire : « Même dehors, accrochez-vous les vieux car vos jours sont comptés. On nique vos enfants, pire vos filles, celles que vous avez toujours protégées pour perpétuer votre clan, votre race. » Des mots qui ne lui ont pas porté bonheur car, une fois libéré, la grande bouche de Fofana s'est faite découper en morceaux... Entre ce que l'on imagine en prison, bien au chaud, et ce qui se passe à l'extérieur, là où justement le grand banditisme règne en maître, il y a un grand pas que personne, pas même un soi-disant « parrain » des quartiers nord, n'est près de franchir... Dehors ou dedans, la meilleure arme, ce n'est pas le Colt 45 ou le Glock – ça, c'est à la portée de n'importe qui, même d'un cave –, c'est l'intelligence.

*Casabianda, prison de rêve*

Je survole la Méditerranée. Ce n'est pas un rêve, juste la réalité. J'ai le nez collé au hublot, aperçois quelques voiliers qui filent toutes voiles tendues sur une mer légèrement moutonneuse, me sens revivre depuis le fuselage d'une avionnette qui vole lentement mais sûrement vers le pays qui aurait dû me voir naître. La Corse, l'île de Beauté.

Je dis souvent que l'on est l'artisan de sa chance et qu'à toute chose malheur est bon. Depuis des années, j'entends parler de Casabianda, la prison des pointeurs<sup>1</sup>, unique en Europe, qui ressemble à tout sauf à une prison. Casabianda, c'est le Club Med, cent quatre-vingt-dix détenus qui peuvent chasser le lapin dans le maquis, se baigner à leur guise sur une plage privée longue de dix kilomètres, cultiver leur potager. Bref, le Graal, la destination rêvée, surtout pour celui qui parle de la Corse comme d'une île où tout est possible.

Les mille anecdotes, que j'ai entendues sur le Club Med de l'administration pénitentiaire, m'ont été racontées par des amis, tous Corses sans exception, qui sont originaires de la région d'Aléria ou plus au nord de Bastia. Pas des pointeurs, non, mais des mecs comme moi, souvent fichés au grand banditisme qui sont parvenus, disons-le clairement, à utiliser quelques passe-droits pour finir leur peine entre plage et maquis. Sur environ deux cents détenus, seuls une dizaine de non-pointeurs décrochent un tel privilège.

Juste après mon entrée aux Baumettes, j'avais été reçu par une assistante sociale qui m'avait demandé dans quelle prison je voudrais aller. Ni une, ni deux, j'avais posé mon va-tout sur la table : centre de détention de Casabianda, la prison à ciel ouvert comme on l'appelle. C'était inespéré, mais qui ne tente rien... Nadale, un ami corse, transféré des Baumettes à Casabianda quelques semaines auparavant, m'avait autiché avant de partir : « Milou, moi j'y vais,

---

1. Terme utilisé pour désigner les violeurs, ou toute autre personne écrouée pour des infractions sexuelles.

## *Les promesses de l'ombre*

tu sais pourquoi, mais, toi, tu ne peux pas, c'est impossible. Je te le souhaite, mais tu n'iras pas. » Il ne pouvait pas imaginer combien son fatalisme avait pu me donner des ailes, rien qu'à l'idée de le surprendre et de manger des langoustines tout juste pêchées, en guise de bienvenue. *A salute, Roch !*

Comme convenu, j'avais formulé une demande en bonne et due forme au directeur régional qui avait été, pour mémoire, celui de la centrale de Muret, puis celui qui avait mené la grande fouille de Luynes en 2002. Dans ma lettre, je ne manquais pas de me rappeler à son bon souvenir, celui d'un homme qui a respecté un autre homme au-delà des fonctions de l'un et de l'autre.

De nouveau convoqué par l'assistante sociale, je n'en croyais pas mes oreilles : « Vous êtes marqué pour Casabianda, vous partirez lors du prochain transfert, d'ici un mois. » Lorsque je suis revenu en cellule, personne ne m'a cru, surtout pas mes amis corses qui ne pouvaient l'admettre... « Pourquoi moi, le Marseillais, et pas eux, les Corses ? » Lorsque j'avais été appelé à 6 heures du matin, que j'avais donné des affaires aux uns et aux autres et que j'étais descendu à la fouille, ils n'étaient pas allés jusqu'à chanter *Dio vi salvi Regina*<sup>1</sup>, mais c'est tout comme !

J'avais attendu dans une cellule, minuscule, avant d'être rejoint par un pointeur, la soixantaine. Un curé. Ne voulant pas de cette promiscuité, j'avais mis un coup de pied dans la porte et demandé au maton de le lever, sinon c'était la dispute assurée. Je me souviens parfaitement de sa réaction : « Si tu commences maintenant, alors, là-bas, à Casabianda, comment tu vas faire ? » À force de l'emmerder, le maton avait viré le curé, messe dite, histoire de faire courir le bruit, puisque le pointeur partait en Corse, que je n'étais pas comme lui, Dieu m'en garde, et qu'il n'y aurait pas d'arrangements. Qu'aucun des pointeurs ne se vante de quoi que ce soit, surtout de leurs coups tordus, sinon...

En début d'après-midi, entrave aux pieds, menottes aux poignets, on m'avait poussé dans un camion, direction l'aéroport de Marignane, puis dans une avionnette garée en bout de piste. Un pilote, deux matons, six détenus, les uns sur les autres, ce qui avait

---

1. Chant grégorien, hymne corse.

incité les pointeurs à jacter entre eux... et pas que de la météo. Ce à quoi j'avais mis fin en trois mots et un seul regard.

Passablement énervé par le ronronnement du moteur qui me casse littéralement les oreilles, j'en profite pour demander aux matons de m'ôter les menottes. Comme ils refusent, je convoque la loi, la Convention de Genève, et leur lance le plus sérieusement du monde :

« Si l'avion tombe à la mer, je fais comment, moi qui ne sais pas nager ? »

Je me retiens de rire, évidemment, mais un maton prend la mouche :

« Tu connais mal la loi, arrête un peu !

— Lève-moi les menottes je te dis !

— Tu resteras pas longtemps à Casabianda, toi. Je vais faire un rapport, tu vas repartir d'où tu viens, aux Baumettes.

— Tu peux faire tous les rapports du monde, pour qui tu veux... »

J'avale les autres syllabes, pas la peine d'envenimer la situation, garde patience ; les gadennes toujours aux poignets, je réglerai les comptes plus tard si toutefois je retrouve les deux matons sur ma route. J'espère surtout que ce ne sera pas le cas, que le Club Med sera le dernier épisode d'une série de onze ans d'enfermement, justement à l'air libre, histoire de tordre le cou à un drôle de destin...

Après l'atterrissage à Bastia, les deux matons nous enlèvent enfin les menottes et nous laissent entre les mains d'un autre gardien de la Pénitenciaire. Les traits asiatiques, le maton, en civil, nous ordonne de monter dans un fourgon blanc, banalisé, où l'on rejoint un détenu de Casabianda qui sort tout juste de l'hôpital, piqué par une vive. Ne reste plus qu'à rouler une quarantaine de kilomètres, plein sud, pour retrouver Roch et goûter aux bonnes grâces de la prison à ciel ouvert.

Au début du voyage, le mec, piqué par le poisson vénéneux, me la fait à l'envers, style « je ne suis pas tombé pour la pointe, c'est une erreur de casting », et nous renseigne sur Casabianda comme n'importe qui peut le faire au contact des arrivants. Ce qu'il ne sait pas, et que je me garderai bien de lui dire, c'est que

### *Les promesses de l'ombre*

je suis attendu par un ami, de pied et main ferme. Avant d'aller surprendre Nadale, je me retrouve en rang d'oignons, face à un bricard qui tient le discours suivant. Et ce n'est pas du cinéma...

« Ici, dit-il, vous êtes au paradis. On va vous donner la clé de votre cellule, vous entrez et sortez quand vous voulez, prenez la douche à votre guise. Vous pouvez vous baigner, la plage fait dix kilomètres de long, vous promener, la forêt fait mille hectares, vous pouvez même ramasser des champignons, faites tout de même attention, certains sont vénéneux, attraper des lièvres. Des cannes sont à votre disposition pour pêcher depuis le bord de plage, ce n'est pas les poissons qui manquent, raies, petits requins, daurades... Tout est autorisé, sauf l'alcool et la drogue. Mais à la première bagarre – je m'adresse surtout à ceux qui ne sont pas dans des affaires de mœurs, je sais qu'il y a des frictions –, c'est transfert à Borgo et retour aux Baumettes. Compris ? »

TC : Pouvant accueillir cent quatre-vingt-dix détenus, le centre de détention de Casabianda est situé sur la commune d'Aléria, en Haute-Corse. Ouvert depuis 1949 sur les vestiges d'un ancien bagne, il constitue l'une des plus grandes exploitations agricoles de l'île : sept cents cochons, mille deux cents brebis, des étalons du haras d'Uzès (Gard), des juments... Casabianda est le premier producteur de lait de brebis sur l'île servant à fabriquer le fromage insulaire – le fameux brocciu – et le premier fournisseur de bois de chauffage de l'île grâce à ses six cents hectares d'eucalyptus...

Implanté sur un domaine de mille cinq cents hectares, il est constitué de trois bâtiments, situés à une cinquantaine de mètres d'une plage de sable fin, où sont regroupées les cent quatre-vingt-dix cellules ou « chambres », et d'une autre bâtisse qui regroupe les services de l'administration. Pas de murs d'enceinte, ni de clôtures : Méditerranée, champs et forêt sont les seules palissades naturelles du centre. Seule une barrière délimite l'espace de détention.

Milou : Une fois la clé en main, je prends mon paquetage, le dépose dans ma cellule, ferme simplement la porte quand je vois arriver Nadale, accompagné de deux amis et du patron de

l'entreprise corse qui fait fabriquer les fameux Canistrelli<sup>1</sup> aux détenus de Casabianda. Roch m'étreint, les yeux rieurs, à la fois surpris et ravi de me voir débarquer. Pas besoin de parler, nous allons nous entendre comme larrons en foire, faire tourner en bourrique les pointeurs jusqu'à ce qu'ils regrettent d'avoir violé leurs filles ou leurs mères...

Nous voilà donc six voyous « tradis » parmi les cent quatre-vingt-quatre détenus que comptent alors Casabianda, ce qui est loin d'être une goutte dans un océan au vu des papiers des uns et des autres. Évidemment certains pointeurs me ressortent les mêmes balivernes : à les écouter, ils n'ont jamais pratiqué l'inceste ou la pédophilie, jamais violé des gamines ou fait tourner de films porno à des mineures... Des saints ! Il faut que j'apprenne à accepter leur présence, c'est le deal avec la Pénitenciaire, mais qu'ils ne m'emmerdent pas. Comme je ne suis pas là pour refaire le monde mais pour me sentir à l'aise, je vais commencer par résoudre deux problèmes : les matons et les pointeurs.

### *Le travail, c'est pas la santé*

Vu mon expérience, les informations glanées à droite et à gauche depuis des années et le soutien de Nadale, je dois pouvoir me mettre les trente gardiens corses dans la poche, et montrer à ceux que l'on appelle les Gaulois, au nombre de cinq, que je ne me laisserai pas marcher sur les pieds, encore moins commander. Pour les locaux, c'est du velours puisqu'ils connaissent beaucoup de monde, de mes cousins germains au frère de l'oncle du grand-père de ma tante... Ils remarquent vite que je marche avec trois Corses, des mecs sérieux, lesquels échangent régulièrement avec des hommes qui garent leur Porsche Cayenne près de la barrière... Visiblement ma réputation a traversé la Méditerranée et ils ont donc tout à gagner à se tenir tranquilles. Aucun intérêt à bomber le torse lorsque le respect est réciproque, que l'on parle la même langue. De plus, la plupart des Secors sont autonomistes, nationalistes, sympathisants pour être plus précis, et qu'à ce titre ce milieu-là

---

1. Biscuits traditionnels.

### *Les promesses de l'ombre*

ne m'est pas inconnu. Il y a cinq ans, les natios ont fait sauter la cantine et ce n'était pas le premier coup de grisou : avec ces mille cinq cents hectares, en bord de mer, Casabianda, ce « confetti de l'empire colonial » comme il se dit dans la région, attise quelques convoitises...

Les matons assurent la surveillance avec une ronde toutes les deux heures qui ne sert pas à grand-chose, seulement à faire respecter les heures de travail – berger, conducteur de tracteur ou confectionneur de Canistrelli. Un boulot certes obligatoire mais qui permet surtout d'obtenir les fameuses grâces, soit grosso modo la suppression d'un quart de la peine.

Le travail rythme ainsi les journées de la semaine : lever à 6 h 30, appel des détenus devant la cellule, petit déjeuner au réfectoire, et tout le monde se consacre à sa tâche, sans exception. À 11 h 30, l'appel a lieu près du stade de football, en rang. Déjeuner au réfectoire où l'on se fait servir sur un plateau, en cellule ou dans une grande pièce d'activités. Une petite cantine de cinquante mètres carrés où il est possible de laver son linge, de faire réchauffer sa gamelle au micro-ondes, un espace que l'on a tout simplement privatisé. À l'heure de manger, les pointeurs y sont tricards, plus une précaution qu'une sanction, ces mecs-là ayant toujours la réputation de balancer au premier maton venu. C'est d'ailleurs là que l'on va réaliser des repas gargantuesques, vins et alcool fort compris : sur la table, des produits frais issus de la mer – anguilles, langoustes, huîtres, langoustines, poissons –, des plats tout aussi délicieux réalisés avec les légumes du potager, souvent volés aux pointeurs, ou des denrées provenant de l'extérieur.

L'après-midi, retour au travail jusqu'à dix-sept heures, puis quartier libre pour aller nager, braconner, jouer au poker sur des sites en ligne... Le soir, avec les beaux jours, nous nous retrouvons autour d'une table, assis sur des bancs, le tout construit de nos propres mains à l'aide de chutes d'eucalyptus et de chêne-liège, et installés dans le maquis, à cent mètres de la plage. Tous les soirs, après avoir piqué une tête dans l'eau turquoise, on lance le barbecue – lapin ou lièvre attrapé au collet, vidé, pelé, assaisonné sur place... C'est dans ces moments-là que je me dis que les récits sur Casabianda sont en deçà de la réalité !

Et le travail dans tout ça ? Au début, je suis désigné pour aller bosser à la ferme, m'occuper des balles de paille. Un homme de paille... L'expression ne peut pas mieux tomber, puisqu'au bout de dix jours, je me suis arrangé pour ne plus y retourner ! Comment ? En sabotant le travail, un baobab dans la main, tout en ayant une petite conversation avec le maton. Une place s'étant libérée pour m'occuper des chevaux de course, j'en profite pour postuler. Quand j'étais gamin, à dix-douze ans, je montais dans les vans avec les chevaux, à destination de Carpentras ou de Cavaillon, j'aidais les lads ou les propriétaires, prêt à faire n'importe quoi pour toucher un peu d'argent. J'ai toujours adoré la compagnie des chevaux, d'où peut-être ma passion pour les jeux, le book... Mais le brigadier-chef, pourtant un brave mec, refuse au dernier moment pour un motif futile. J'apprendrai par la suite que j'ai un maton sur les reins, un ancien légionnaire, un Gaulois bête comme ses pieds qui fait tout pour me mettre des bâtons dans les roues. Au point de me priver, toujours dans le dos, jamais en façade, d'un autre poste que j'aurais apprécié...

Il s'agit de monter sur une tour, perchée à quarante mètres de haut, planté au milieu de la forêt, et de surveiller les départs de feu – qui sont rares. Je m'en réjouis d'avance : surplomber une forêt de verdure, regarder sans être vu le ballet des animaux sauvages, surtout des sangliers, avoir le ciel, souvent dégagé, comme seul horizon et, au loin, le bleu de la Méditerranée... Comme c'est à un kilomètre de la prison, j'ai déjà prévu un plan pour ne pas rester seul, passer du bon temps avec des amis venus en douce de l'extérieur, boire le café, savourer un bout de lonzu ou des Canistrelli. J'aurais dû remplacer celui qui allait être libéré mais, au dernier moment, ce dernier a cru bon de balancer aux matons ce qu'il n'aurait jamais dû voir. La tour étant au milieu d'une réserve de chasse, il est tombé nez à nez avec des autonomistes qui l'ont un peu malmené. Pas physiquement mais verbalement, en lui faisant comprendre qu'ils n'étaient jamais venus près de la tour, qu'ils n'avaient jamais existé, la forêt étant d'abord à eux... Ils ont noyé le poisson, disant qu'ils chassaient le sanglier, mais il est plus que probable qu'ils se retrouvaient dans le cadre d'une réunion clandestine, loin des yeux et des oreilles des condés. Pas



### *Les promesses de l'ombre*

suffisamment visiblement. Avertie, la direction a renoncé à me donner le poste, imaginant que je ferais ami-ami avec les natios, que je les introduirais au milieu de la prison, quelle idée !

Officiellement, je me retrouve par conséquent à fabriquer des biscuits corses, payé vingt-cinq euros la journée. Officieusement, avec la bénédiction du patron des Canistrelli, et comme cinq de mes collègues, je fais ce que je veux de ma journée, et le maton qui me regarderait de travers n'a qu'à bien se tenir... L'ancien légionnaire n'apprécie pas mon comportement, mais il n'ira jamais jusqu'à me dénoncer auprès du directeur. Je joue encore avec le feu, mais je ne vois pas pourquoi j'irais transpirer aux côtés de pointeurs qui ne m'inspirent ni respect ni confiance.

Je passe mes matinées à me baigner, à préparer le déjeuner – coppa, figatellu, lonzu, prisuttu<sup>1</sup> –, à jouer au scrabble ou au tarot, souvent à la buanderie, où je retrouve mes amis. L'après-midi, je pars braconner dans le maquis, poser des collets pour attraper des lièvres, ou me promener sur la plage selon la météo, le vent ou mon humeur. Ayant pris l'ascendant sur les matons, je prends la responsabilité de monter des parloirs pour ceux qui ne l'ont pas demandé. Il est souvent arrivé que des Corses se garent devant la barrière, à l'improviste, soit pour venir prendre ou porter des informations, des commissions, soit pour déposer des cageots entiers de produits, charcuterie corse, huîtres, cabri... Ces gens-là n'ayant pas demandé l'autorisation, je m'arrange pour que le maton de service soit corse et complaisant ; les mecs entrent, poussent la porte d'une villa destinée à accueillir détenus et visiteurs, même à réunir des couples dans des chambres matrimoniales, et discutent tout aussi librement avec leurs amis. Un salon de thé à la mode locale !

### *Les pieds en l'air*

Depuis quelques semaines, après un rapide tour d'horizon, je focalise mon attention sur un mec d'une soixante d'années qui passe le plus clair de son temps sur Internet et commence à très

---

1. Produits traditionnels de la charcuterie corse.

mal parler. J'apprends rapidement qu'il est tombé trois fois pour viol sur mineurs, condamné à quinze ans la dernière fois. C'est un pervers à la Fourniret, instruit, malin et fourbe, qui se félicite de n'avoir passé que huit ans à Casabianda, et d'être bientôt libéré. Plus il se rapproche de la sortie, plus son impatience semble grandir, et sa langue se délier. Il s'en vante auprès d'un cercle restreint d'amis qu'il croit probablement manipuler : son projet, c'est de s'installer en Thaïlande, un pays où il pourra violer des enfants à sa guise en les dénichant sur Internet, un marché peu surveillé. Un diabolisme qui déclenche chez moi une forte envie de le secouer, de lui trancher la langue, si ce n'est de lui régler son compte.

Ayant tout le temps d'y réfléchir autour de grillades de figatelli, Roch et moi allons abandonner l'idée de couper le pervers en morceaux ; même si le faire disparaître, l'enterrer dans la forêt d'eucalyptus ou l'envoyer au fond de la mer, ne nous pose aucun problème, nous serions les premiers, nous les non-pointeurs, à être soupçonnés, donc immédiatement renvoyés à Borgo puis sur le continent. Cela pourrait aussi faire du mal à nos amis, qui seraient transférés sur-le-champ, et à la prison sans barreaux de Casabianda dont l'avenir est souvent remis en question par la Pénitenciaire et quelques politiques en mal de sensationnalisme et d'ordre fascisant.

Ce jour-là, l'été tient toutes ses promesses, ciel bleu, sable blanc, le paradis pour les violeurs d'enfants... Serviette sur l'épaule, le pervers marche vers la plage. Comme on connaît son itinéraire, toujours le même, on le suit sans se cacher ; le pervers nous a certainement mordus, Roch et moi, mais il ne se doute pas de ce qui va lui arriver...

À l'abri des regards, derrière un arbousier, je lui barre soudain le passage.

« Reste calme, ne crie pas. Tu vas voir, on va tout t'expliquer. »

En confiance, le pervers attend mes précisions quand Roch lui passe un nœud coulant autour du cou. Le pervers crie mais mon ami lui coupe le sifflet en serrant le nœud d'un coup sec. Je m'approche de son visage, rouge sanguin, le regarde dans les yeux et lui dis :

« Allez, on a plus de temps à perdre... »

### *Les promesses de l'ombre*

Le pervers tremble de tout son corps, tente de retirer le nœud coulant, de hurler, mais Roch serre une nouvelle fois.

Après lui avoir attaché les mains dans le dos, à l'aide d'une cordelette, j'envoie la corde par-dessus une branche, repérée depuis plusieurs jours, et je tire de toutes mes forces. Le pervers se retrouve les pieds en l'air, les mains agrippées au nœud coulant, le visage de plus en plus rouge... L'envie de le laisser crever, de le voir râler, d'en finir avec cette pourriture, me prend aux tripes, mais Roch, d'un simple coup d'œil, me fait signe de lâcher la corde.

Le pervers retombe de tout son poids, gémit, râle, pendant que Roch lui enlève le nœud coulant et lui détache les mains. À peine remis de ses émotions, assis à terre et encore tremblant, il nous promet de l'argent, tout son coffre-fort, pensant que cela nous empêcherait de recommencer. Je lui balance un coup de pied et le préviens :

« Où que tu sois, où que tu ailles, si tu touches au cheveu d'un seul enfant, regarde bien autour de toi si on n'est pas dans les parages. Et tu ne parles pas de ce qui vient d'arriver, compris ? »

Le pervers est parti la queue entre les jambes, c'est le cas de le dire, mais la leçon ne lui a pas suffi. Quelques jours plus tard, un maton corse est venu me dire que le violeur lui avait livré en détail la scène de la pendaison. Au pervers, il ne lui a rien manqué...

### *Liberté*

À la fin de l'été, nous sommes sur la plage, les yeux rivés à l'horizon, toujours un mot pour en faire rire un autre, quand nous apercevons un trois-mâts qui s'approche de la plage. J'aperçois une dizaine de femmes et d'hommes qui ôtent leurs maillots de bain et se jettent à l'eau. Ils nagent une centaine de mètres, distance qui nous sépare du bateau au mouillage ; les femmes, prudes, restent dans l'eau, les hommes se chamaillent, parlent fort, ce qui me permet de comprendre que ce sont des Italiens, qu'ils viennent probablement de l'île de Monte-Cristo, située à moins de cent kilomètres de la côte, à mi-chemin entre la Corse et l'Italie.

Dans son plus simple appareil, un homme vient vers moi, me salue de la main mais avant qu'il n'ouvre la bouche, je lui dis en

italien qu'il vient de mettre le pied en prison. Il me regarde, hébété, se met à rire, me traite gentiment de fou, mais comme j'insiste, « *carcere, carcere* », il cherche du regard les murs, aperçoit l'un de mes amis tatoué du bassin au visage, puis d'autres mines patibulaires, avant de me remercier, « *gracie mille* », et de lancer à ses amis : « *Endiamo, endiamo !* »

Pendant qu'ils nagent vers le bateau, on se demande s'ils nous ont vraiment pris pour des prisonniers, quels films ils sont en train de se faire, s'ils ont eu peur, si cela les fait rire, d'autant plus que les mecs ne cessent de nous épier de loin. On est habitués à voir débarquer des bateaux, surtout des yachts, on peut le comprendre étant donné la beauté minérale du lieu et le fait qu'il n'y ait personne, un vrai luxe, mais rares sont ceux qui nagent vers la plage. J'observe le manège, les filles qui remontent sur le bateau, qui se rhabillent, quand le même Rital se jette à l'eau, prend un sac que lui tend un ami, et se met à nager puis à marcher droit vers nous. À nous, maintenant, de nous demander quelle idée lui a traversé l'esprit !

Il s'approche, sourire aux lèvres, et nous offre quatre bouteilles de vin, du lambrusco, et repart en direction du bateau... qui met aussitôt les voiles.

En savourant le vin pétillant, le soir même, autour d'une grillade de filets de daurade, nous tombons tous d'accord : en réagissant de la sorte, l'Italien ne pouvait être qu'un voleur, un grand pouvant se permettre de louer un trois-mâts, ou, pourquoi pas, un Sicilien qui prenait du bon temps sur la Méditerranée. Ce n'est peut-être pas la vérité, mais la seule perspective de croiser la route d'un Alberti ou d'un Crisafulli sur la plage d'une prison sans barreaux, alors que je viens de fêter, le 15 août, mes soixante-quatre ans, me donne des ailes, de celles qui m'ont permis de survivre plus de cinquante ans dans le Milieu et au-delà, sans prendre une balle, ni même être blessé. Être un miraculé, face à la Méditerranée qui m'a nourri toute ma vie, ça se fête non ?

Quelques jours avant Noël, je quitte Casabianda sans me retourner, ravi de recouvrer une liberté somme toute conditionnelle. Si d'ici trois ans, je ne remonte pas dans le filet des condés, j'aurais

## *Les promesses de l'ombre*

payé toutes mes dettes et je pourrais alors réfléchir à mon avenir, pourquoi pas comme conseiller dans le cinéma, la télévision ou la littérature, moi qui ne cesse d'avoir une idée de film à la minute, toujours aussi en colère contre ceux qui réalisent des films de gangsters à la française, et qui ne savent toujours pas respecter, à l'inverse des Américains, les règles élémentaires et ô combien dramaturgiques de mon milieu. Au fond le désirent-ils ? J'en doute...

Je vais passer quelques jours sur l'île, à Bastia, Calvi, Sartène, passer du bon temps avec des amis, la famille, avant de prendre le bateau pour Marseille. J'y suis accueilli par Nicole, ma femme, et pousse la porte d'une maison qui célèbre Noël comme la coutume locale l'impose : crèche pleine de santons provençaux, sapin couvert de guirlandes, table recouverte de trois nappes blanches, de trois chandeliers et de trois soucoupes de blé germé de la Sainte-Barbe... Sans compter les treize desserts traditionnels qui vont rester trois jours durant sur la table, des quatre mendiants – amandes, figues sèches, noix et raisons secs – à la fameuse fougasse à l'huile d'olive. Rien de tel pour exciter la gourmandise d'un homme libre !

Pour l'occasion, je retrouve ma fille, Martine, son mari et Quentin, l'unique petit-fils de la famille qui écoute sans broncher, un peu comme je le faisais lorsque je me retrouvais sur les genoux de mes oncles, quelques anecdotes sur Casabianda, triées sur le volet pour ne pas écorcher ses oreilles. Encore moins celles de ma pauvre fille Françoise dont la présence plane sur le repas familial. Au retour de la messe de minuit, je confie à Quentin ce que je répète inlassablement aux gamins que je croise...

« Ce que tu entends sur moi, c'est faux. Je rigole volontiers, j'adore la galéjade, je fais peur aussi aux autres, lesquels ont du respect pour moi, mais, en vérité, je me suis souvent trompé. Crois-moi, il vaut mieux rouler sa bosse comme un ouvrier, en ayant le nécessaire pour s'épanouir, que de vivre, comme me l'a souvent répété Petru, comme une étoile filante. Une étoile qui brille quelques années, disparaît, renaît et finit un jour par exploser à la moindre étincelle. C'est vrai, j'ai vécu la grande vie, dormi dans des palaces, fait le tour de France gastronomique, connu du beau

## *Truand*

linge, voyagé, à pied, en avion, en bateau, à moto, à vélo même quand j'avais ton âge... J'ai jeté toute ma vie l'argent par les fenêtres, donné aussi beaucoup, mais que me reste-t-il aujourd'hui ? Juste des histoires à raconter, une vérité qui n'est peut-être pas bonne à dire, mais ça m'est égal. Basta ! »

## Remerciements





## TABLE

<b>I. L'école de la rue .....</b>	<b>11</b>
La Belle-de-Mai.....	14
Mes tontons flingueurs.....	18
L'école buissonnière.....	25
Venger mon oncle Laurent.....	27
Les charmes de la campagne .....	34
Navigation et contrebandes .....	39
Trafic d'armes.....	44
Les ficelles du métier.....	47
Fontaine de jeux et d'argent .....	55
Le temps des braquos.....	60
Corvée militaire .....	64
Retour à la case départ.....	67
Pauvre Féli.....	69
Milou le Book.....	71
 <b>II. French Connection .....</b>	 <b>84</b>
Voyage à Naples.....	87
La mort d'Antoine Guérini .....	88
Le début des ennuis.....	90
« La base de la base, c'est Édouard » .....	95
Un système bien rodé.....	102
No coke.....	106
Hôtels et maisons de passe .....	108
Les condés voyous .....	110
	 395

## *Truand*

Pauline, l'embrouille et Tany.....	121
L'ombre du SAC .....	124
À la cave avec Teston.....	127
La revanche manquée de Teston .....	130
Milou l'homme de poids.....	133
Il arrive que les choses se tordent .....	138
Première expérience en prison .....	140
 <b>III. La Sicilian</b> .....	 146
Le casse de Nice.....	147
De la Turquie à l'Italie.....	149
La guerre Tany-le Belge .....	155
Les bons plans de Loule .....	160
Retour en Italie .....	164
Coup de pression des Catalans .....	169
Tany et moi.....	172
Gitaneries .....	174
De Milan à Istanbul, en repassant par Marseille .....	175
Les mauvais tours du chimiste.....	182
Coup de filet à Rome .....	189
Nouvelles aventures avec Teston.....	191
Passeur de misère .....	194
Ma vendetta .....	197
Chez les rebelles pakistanais.....	199
Une balle dans la tête pour Dudule .....	203
Merci Piazza !.....	209
Cosa Nostra.....	212
La taupe des Stups .....	220
La tuerie du bar du Téléphone.....	223
Retour en Sicile .....	228
Le parrain des parrains.....	231
Visite surprise sur l'île du Levant .....	242
Les pièges des flics .....	244
Haro sur le juge Michel .....	246
Mes rencontres avec le juge.....	248
Pourquoi le juge est mort.....	254

## Table

Vent de révolte .....	259
L'homme qui aimait tuer .....	260
L'appel d'Aix .....	262
Les privilèges de Muret .....	265
Coup de massue.....	268
 <b>IV. Les promesses de l'ombre.....</b>	 <b>273</b>
Quai des brumes .....	274
Les pièces de dix .....	280
« T'as vu quelque chose, toi ? » .....	284
Tirez sur le pianiste.....	288
Le casse du siècle.....	292
Blague belge .....	299
Petits arrangements entre ennemis.....	304
Pasqua, la Financière et les billets.....	308
Dans la ligne de mire .....	316
En cavale.....	321
Quartiers nord .....	326
Retour chez les Stups .....	327
Le clan du Sicilien .....	332
Le calibre de Jacky.....	335
La poussette des gendarmes.....	338
Le curé colombien.....	341
Massacre de l'Esteron .....	349
Le bal des acteurs.....	352
Coup de filet .....	354
Radicalisation en prison .....	357
11-Septembre .....	363
La grande évasion.....	366
L'impasse.....	369
Retour aux Baumettes .....	375
Les menaces de M. Muscle.....	377
Casabianda, prison de rêve .....	380
Le travail, c'est pas la santé .....	384
Les pieds en l'air.....	387
Liberté .....	389



## Ouvrages de Thierry Colombié (*suite*)

### ROMAN

*La pomme ne tombe jamais loin de l'arbre*  
Le Rouergue, 2010

*Le Secret d'Arcadia 2*  
*L'Affaire Coobra*  
(avec Isabelle Prévost-Desprez)  
Fayard, 2008

*Le Secret d'Arcadia*  
(avec Isabelle Prévost-Desprez)  
Fayard, 2007

*Le Belge*  
*T. 2 : Casser la baraque*  
Stock, 2003

*Le Belge*  
*T. 1 : Emboucaner la planète*  
Stock, 2002

Blog de l'auteur : [thierry-colombie.fr](http://thierry-colombie.fr)

Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Dépôt légal : 2015  
N° d'édition :

*Imprimé en France*